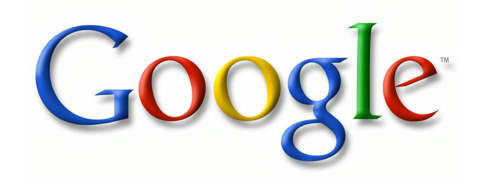
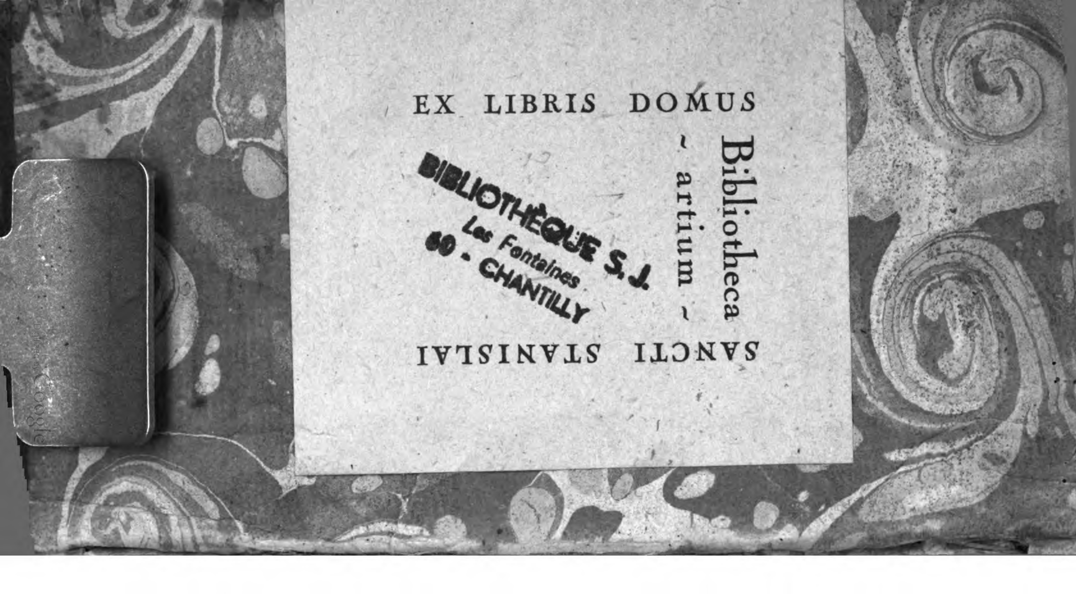





EX LIBRIS DOMUS
Bibliotheca
~ artium ~
SANCTI STANISLAI
BIBLIOTHÈQUE S.J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY
Digitized by Google



acheté le 5 janvier 1828
à 25 fr.

Babaudy

PSEAUMES
ET
CANTIQUES
EN VERS.

LES PSEAUMES ET LES PRINCIPAUX CANTIQUES

MIS EN VERS

PAR NOS MEILLEURS POËTES.

Recueillis par E. J. MONCHABLON, *Maître ès-Arts & de Pension, de l'Université de Paris.*

NOUVELLE ÉDITION, *Corrigée & augmentée.*



A PARIS,
Chez DE SAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS.



ONSEIGNEUR,

C'EST puiser dans la source même de la Poësie, c'est la rappeller à sa

véritable origine, que de l'employer à rendre, autant qu'il est possible, les sublimes beautés des Cantiques de Moyse, de David, & des autres Prophétes. Plusieurs de nos Poëtes l'ont entrepris avec succès; mais la plupart de leurs Piéces éparses dans différens Ouvrages, & quelques-unes même confondues entre des sujets profanes, sembloient, comme les Enfans d'Israël, dispersés parmi des Peuples barbares, soupirer après leur réunion. J'ai essayé de les rassembler; & le fruit le plus flatteur que j'en pouvois attendre, MONSEIGNEUR, *est qu'il me soit permis d'en faire hommage à la*

tendre piété dont vous nous donnez des exemples si touchants. Je supplie VOTRE ALTESSE ROYALE, *de vouloir bien l'agréer, & de prendre sous sa protection, ces monumens des pieuses veilles de tant d'Auteurs qui ont fait de leurs talens, un usage si digne d'être imité. La mémoire de ceux qui ne sont plus, recevra un nouvel éclat de l'agrément dont vous daignez les honorer, & ceux qui vivent, y trouveront un puissant motif d'encouragement. Animés d'un nouveau zele pour la Religion, au progrès de laquelle* VOTRE ALTESSE ROYALE *prend un si vif intérêt, ils concourront par le charme innocent des vers, à ins-*

pirer & à entretenir le gout pour le Texte ſacré des Pſeaumes, qui doit faire les délices des Fideles.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur
MONCHABLON.

Novembre 1750.

AVERTISSEMENT.

NOUS avons plusieurs Traductions ou Paraphrases en vers François de tous les Pseaumes ; mais ce qu'il y a de bon dans quelques-unes, est tellement absorbé par le foible & le médiocre, que ce peu de bon n'est pas capable de dédommager de l'ennui & du dégout qu'il faut essuyer en les lisant. Les autres sont si pitoyables qu'elles ne méritent absolument aucune considération. Malheur à quiconque jugeroit du Livre divin des Pseaumes, d'après ces misérables versifications ! Tandis que nos plus grands Poëtes n'ont touché qu'en tremblant la Lyre sacrée de David, & qu'avec toutes les ressources d'un génie grand & sublime, ils n'ont pu de leur propre aveu atteindre à l'élévation ni à la majesté de l'Original, comment des hommes sans talens & sans gout, n'ont-ils pas craint le sort d'Oza, en imitant sa témérité ?

Il n'en est pas des Livres saints, comme des Livres des hommes. On peut impunément faire de ceux-ci de mauvaises versions en prose & en vers. Tout le mal qui en résulte, se borne ordinairement au ridicule qui en rejaillit sur ceux qui les ont faites ; mais celles, que l'on hazarde, des Livres divine-

ment inſpirés, ſont d'une toute autre conſéquence. N'eſt-il pas à craindre que le mépris qu'on en a, lorſqu'elles ſont mauvaiſes, ne s'étende juſque ſur les originaux ?

Si l'homme aimoit aſſez la vérité, pour la reſpecter ſous quelque forme qu'elle lui fût préſentée, il y auroit beaucoup moins d'inconvénient ; mais toute belle & toute aimable qu'elle eſt par elle même, la vérité n'emporte ordinairement tous les ſuffrages qu'autant que les traits de ſa propre beauté ſont plus perçans, & que rien ne ternit l'éclat de ſes charmes. Si elle admet des ornemens, il faut qu'ils lui ſoient, pour ainſi dire, analogues ; il faut qu'ils ſoient purs, nobles & précieux comme elle. Autrement elle ſe ſuffira plutôt à elle-même par ſon auguſte ſimplicité. Mais ſi elle eſt comme dégradée, & avilie par le clinquant des faux ornemens, combien ne devient-elle pas méconnoiſſable ſous la pouſſiere d'un ſtyle bas & rampant, & encore plus ſous les haillons d'une verſification plate & inſipide !

De ſemblables Traductions n'étant propres qu'à cauſer beaucoup de mal par le riſque qu'on court d'y puiſer du dégout pour les Livres ſaints, & en particulier pour les Pſeaumes qui y ſont ſi indignement défigurés,

feroit-ce s'en former une idée injuste que de les regarder comme une sorte de scandale qui pour n'avoir en apparence rien de dangereux, n'en est pas moins funeste. Il est vrai que ce qu'on en peut craindre, ne peut avoir lieu à l'égard de ceux qui sont pénétrés de la sainteté & de l'excellence de l'Ecriture; mais le nombre n'en est pas si grand qu'on pourroit le croire. Peu de personnes sont instruites du respect infini qui lui est dû. Il y en a encore moins qui sachent que tout y est grand, majestueux, divin, & que ce qu'il y a de froid, de bas, de rebutant dans les mauvaises Traductions en vers, ne peut venir que du Versificateur. C'est un grand malheur pour toutes ces personnes qui par l'ignorance où elles sont du prix inestimable de ce trésor, ne pensent pas seulement à y recourir; mais ces mauvaises Traductions, loin de leur en inspirer le desir, ne sont-elles pas plutôt propres à éteindre entierement celui qu'elles pourroient en avoir? Ce qui a ennuyé en vers, est aisément & très-injustement supposé devoir encore plus ennuyer en prose. Cette fausse supposition vient de ce que communément on ne sait pas la différence qu'il y a entre la simple versification & la poésie. Le froid Versificateur rebute;

fatigue, assomme : il n'est donné qu'au Poëte de plaire, d'émouvoir, d'attacher, & d'exciter dans l'ame les plus douces sensations. Malheureusement rien de plus commun que les Versificateurs; rien de plus rare que les Poëtes.

Les Pseaumes & les Cantiques qu'on trouve dans les autres Livres de l'Ecriture sainte, étant de la Poésie la plus parfaite & la plus sublime, il ne doit appartenir qu'aux Poëtes vraiment Poëtes, d'entreprendre d'en faire des Odes sacrées ou d'autres piéces de Poésie dans le genre conforme au sujet. C'est alors que ces piéces pleines d'ame, de feu & de sentimens, & ainsi plus rapprochées de leurs divins modeles, sont propres à inspirer avec un profond respect pour le Texte sacré, un salutaire empressement de remonter à la source de tant de beautés, pour les y voir dans tout leur éclat, pour s'y instruire, s'y édifier & s'y consoler. Tel est le but que nous nous sommes proposé en rassemblant, autant qu'il a été possible, des piéces de ce caractere, pour en former une suite complette de tous les Pseaumes & des principaux Cantiques.

Les sujets des Pseaumes sont si différens, & ils demandent par conséquent une si grande variété de style, qu'il n'est pas étonnant que ceux qui les ont tous traduits ou paraphrasés,

n'ayent pas réussi dans toutes les parties d'une entreprise si vaste, & d'une exécution encore plus difficile. Les uns veulent l'élégante naïveté de l'Idyle, & d'autres la magnifique élévation de l'Ode. Il faut pour quelques-uns, la noble simplicité du Poëme didactique, & pour plusieurs la majesté de l'Epopée. Tantôt ce sont des transports d'admiration & de louanges, auxquels se livre une ame à la vue des œuvres merveilleuses de la Providence; tantôt c'est l'essor d'un esprit qui ose s'élever jusqu'au pied du Trône de Dieu, pour y contempler sa gloire, & le bonheur des heureux citoyens de la Jérusalem céleste. Souvent c'est l'expression des plus tendres & des plus vifs sentimens d'un cœur contrit & humilié; ailleurs c'est l'effusion de cette joie sainte que ressent une ame pénétrée des miséricordes du Seigneur. Enfin, c'est Jesus-Christ ou souffrant volontairement, ou triomphant de la mort & de l'enfer, ou formant son Eglise sur les ruines de l'idolâtrie. Quel esprit assez universel pourroit traiter également tant de sujets différens? & encore quels sujets!

Voilà pourquoi ceux qui n'ont traduit ou paraphrasé en vers que quelques Pseaumes, ont ordinairement mieux réussi que ceux qui ont voulu tout faire. Comme ils n'ont en-

trepris que les ſujets dont ils étoient vivement frappés, & qui étoient en quelque façon aſſortis à leur génie particulier, ils en ont preſque toujours fait des piéces d'autant plus accomplies, qu'ils ne ſe ſont pas expoſés à perdre haleine dans une carriere trop étendue. Quelques-uns même paroiſſent n'avoir fait, pour ainſi dire, qu'eſſayer leurs forces ſur de ſi grands ſujets, & ne nous avoir fait part du fruit de leurs pieux travaux, que pour nous donner lieu de regretter qu'ils ne les aient pas pouſſés plus loin. C'eſt à la recherche & à la réunion des Odes ſacrées de ceux qui ont travaillé dans ce gout, que nous nous ſommes particulierement attachés. Il y en a un aſſez grand nombre d'anonymes dont nous aurions ſouhaité de connoître les Auteurs pour leur rendre le juſte tribut d'honneur & de reconnoiſſance qui leur eſt dû, en mettant leurs noms au commencement ou à la fin de leurs piéces, comme nous l'avons fait à l'égard des autres.

Quoique dès la premiere édition de ce Recueil, j'euſſe trouvé pluſieurs bonnes piéces ſur un même Pſeaume, j'avois cru devoir me reſtreindre à n'en mettre qu'une ſeule. Je me ſuis un peu éloigné de ce plan dans cette nouvelle édition, où, d'après le conſeil

de personnes dont je respecte infiniment les avis, j'en ai quelquefois ajouté une seconde. Il y a des Pseaumes sur lesquels j'aurois pu en mettre davantage, & d'autres qui sont restés avec une seule traduction à laquelle j'en aurois eu une seconde à ajouter; mais il a fallu me borner, pour éviter de grossir le volume, ou d'être dans la nécessité d'en faire deux: ce que je me fais un devoir de déclarer pour rendre justice aux talens des Auteurs de plusieurs bonnes piéces, qui pour cette raison n'ont pu entrer dans ce Recueil.

Si le Public a bien voulu accueillir favorablement cette Collection dans le premier état où elle lui a été présentée, on ose se flatter qu'elle lui sera encore plus agréable dans cette édition, où ce qu'il reste de matiere à son indulgence, est abondamment compensé par des piéces multipliées, d'un mérite supérieur & dignes de tous ses suffrages. Sans parler de celles que j'ai recueillies de nouveau dans divers Livres du dernier siécle & de celui-ci, j'ai trouvé bien des secours, non-seulement dans les œuvres imprimées des Poëtes Chrétiens de nos jours; mais encore dans leurs Portes-feuilles, d'où quelques-uns ont bien voulu tirer plusieurs piéces qui paroissent ici pour la premiere fois, &

qui ſont un des plus précieux ornemens de ce Recueil. Il ſuffit de nommer M. Racine, pour faire connoître le prix de toutes celles qu'il a daigné accorder à mes inſtances. Les Pſeaumes en vers qui tiennent une place ſi diſtinguée dans les œuvres de ce digne héritier du nom & du génie d'un de nos plus illuſtres Poëtes, ne ſont que la moindre partie de ceux qu'il a compoſés, de ſorte que réunis à ceux qu'on trouvera ici diſtingués des autres par un Aſtérique, ils n'en ſont peut-être pas tous enſemble la moitié. Ce ſera certainement un mérite de cette nouvelle édition, d'être enrichie d'un nombre de ces piéces ſi dignes de la réputation de leur reſpectable Auteur, qu'elles feront infailliblement regretter que les autres ſoient retenues comme captives, & ſouſtraites aux applaudiſſemens qu'elles méritent.

Ceux qui connoiſſent la ſupériorité des talens de M. de Bologne, conviendront que c'eſt encore un avantage conſidérable pour cette édition, qu'il y ait pluſieurs piéces nouvelles qu'il a compoſées depuis l'impreſſion du Recueil de ſes *Odes ſacrées* (a), & qui

(a) *Chez la Veuve* Thibouſt, *Place de Cambray.*

certainement

certainement ne cedent en rien à la beauté & à la perfection des premieres. *Son Recueil a été reçu avec beaucoup d'applaudissemens ;* à quoi ajoutoit le bon Connoisseur (*a*) qui l'a écrit dans le temps, que *M. de Bologne nous a apporté du fonds de l'Amérique autant d'élégance & d'harmonie, qu'il y en a dans les meilleurs vers qu'on fasse en Europe.* Il n'y a personne qui ne souscrive à ce jugement de M. Le Franc si connu par divers Ouvrages de littérature d'un gout exquis, & en particulier par ses *Poésies sacrées* d'où il nous a permis de tirer plusieurs piéces qui tiennent un des premiers rangs parmi les meilleures de notre Recueil. Combien de nouvelles richesses nous aurions pu y puiser, si nous eussions eu la nouvelle édition de ces mêmes *Poésies sacrées*, qui, augmentée de près du double, ne doit pas tarder à paroître !

Malgré tous ces secours il restoit encore dans la Collection un nombre de piéces médiocres auxquelles je n'avois pu trouver rien de meilleur à substituer. J'avois même désespéré d'y parvenir, & déja on avoit commencé à imprimer, lorsque la Providence

(*a*) M. Le Franc, *dans le Discours préliminaire de ses* Poésies sacrées.

m'a fait connoître un homme de bien, qui dans sa solitude exerce quelquefois son talent pour la Poésie, sur des sujets de morale & de piété. Outre plusieurs Pseaumes qu'il avoit déja faits, il a bien voulu prendre la peine d'en faire quelques autres que je lui ai demandés, & ceux-ci n'étoient pas assurément les plus faciles. Il m'a laissé disposer des uns & des autres, & par-là il m'a mis en état de faire disparoître la plupart de ces piéces médiocres qui, grace à ses pieuses veilles, sont très-avantageusement remplacées. Resserré dans les bornes étroites que sa modestie m'a prescrites, je n'ose en dire tout le bien que je voudrois; mais sans enfreindre la loi qu'il m'a imposée de ne pas le nommer, j'ai dû au moins par reconnoissance, faire connoître combien il a contribué à rendre cette édition plus digne des suffrages & du Chrétien éclairé & de l'homme de gout. Les piéces anonymes marquées d'un Astérisque tant dans les Pseaumes que dans les Cantiques, sont toutes de lui.

NOTA. *Les Astérisques n'ont pas pour objet d'indiquer toutes les piéces qui dans cette édition sont substituées à d'autres de la premiere, mais uniquement celles qui paroissent pour la premiere fois, ou qui ne sont pas dans les Recueils de Poésies des Auteurs dont chacune porte le nom.*

Pour trouver une Poésie, établie sur un fondement solide, où l'on puisse goûter en sureté le plaisir que peut donner le langage des hommes, il faut remonter jusques aux Cantiques de Moyse, de David, & des autres vrais Prophetes. C'est-là qu'il faut prendre la véritable idée de la Poésie. FLEURY, *Traité du choix des Etudes.*

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 84, *vers* 17. Voye, *lisez*, voie.

P. 160, *v.* 6. Pourront, *lisez*, pourrons.

P. 263, *v.* 3. R'appelleront, *lisez*, t'appelleront.

P. 437, *v. dernier.* Poussent, *lisez*, pousse.

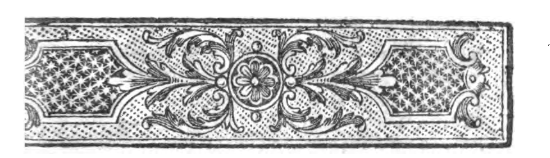
P. 492, *v. d.* Champ, *lisez*, camp.

P. 512, *v.* 17. Prêts, *lisez*, prêt.

Rempliſſez-vous du SAINT-ESPRIT, vous entretenant de Pſeaumes, d'Hymnes & de Cantiques ſpirituels, chantant & pſalmodiant du fond de vos cœurs à la gloire de Dieu. *Epheſ. ch.* 5. ℣. 18 & 19.

Inſtruiſez-vous, & exhortez-vous les uns les autres par des Pſeaumes, des Hymnes & des Cantiques ſpirituels, chantant de cœur avec édification les louanges de Dieu. *Coloſſ. ch.* 3. ℣. 16.

LES



LES PSEAUMES
MIS EN VERS
PAR LES MEILLEURS POËTES FRANÇOIS.

PSEAUME I.
Beatus vir qui non abiit, &c.

Le bonheur des Justes, & le malheur des Méchans.



ONDE, séjour du crime, heureux qui te déteste,
Et ne s'est point assis dans la chaire funeste
Où préside l'impie avec un ris moqueur !
Heureux qui pour Dieu seul, plein d'amour & de crainte,
Loin de toi, nuit & jour médite la Loi sainte,
Délices de son cœur.

Tel un arbre qu'arrose une onde toujours pure,
Ornement du rivage, amour de la nature,
Fait espérer les fruits qu'il donne dans leur tems.
Sa promesse est certaine, & sa feuille immortelle
N'a rien à redouter de la rage cruelle
Des hivers & des vents.

Il n'en est pas ainsi de la race coupable.
Il n'en est pas ainsi de l'éclat peu durable
Qu'à nos yeux éblouis font briller les méchans;
Le tems dissipera cette grandeur si fiére,
Comme le tourbillon dissipe la poussiére
Qui vole dans nos champs.

Eh! que deviendront-ils? quel sera leur refuge
Au dernier jour du monde, où le souverain Juge,
Ainsi que nos vertus, doit compter nos forfaits?
Lorsqu'il viendra des cœurs percer le sombre abîme,
Les Justes brilleront, & les enfans du crime
Périront pour jamais.

M. Racine.

PSEAUME II.

Quare fremuerunt gentes, &c.

Vains efforts des Princes contre l'Eglise.

* QUE de frémissemens! quel bruit se fait entendre?
Quel trouble agite ainsi ces Peuples révoltés?
Quels complots forment-ils? Qu'ont-ils osé prétendre?
Et de quoi sont-ils irrités?

ɔutes les Nations ont déclaré la guerre,
celui que pour Roi, Dieu lui-même a ſacré,
Et tous les Princes de la terre
Contre leur Maître ont conjuré.

érobons, ont-ils dit, dérobons notre tête
Au nouveau joug qu'il nous apprête,
Et ne ſoyons point ſes Sujets.
.ompons, briſons ſes fers... ils ſeront ſa conquête,
Et Dieu ſe rit de leurs projets.

Avant qu'il vienne les confondre,
Qu'ils reconnoiſſent leur erreur.
Eh! que pourront-ils lui répondre,
S'il leur parle dans ſa fureur?

Pour moi qu'il a placé ſur la Montagne ſainte,
J'annonce ſes decrets. Terre, ſois dans la crainte.
Roi, Peuples, écoutés.
Ce jour eſt, m'a-t-il dit, le jour de ta naiſſance,
Sors de mon ſein, mon Fils, mon Verbe, ma Puiſſance,
Porte aux hommes mes volontés.

Je te ſoumets la terre entiere.
D'une verge de fer, frappe la tête altiere
De quiconque oſera retarder mes deſſeins.
Le plus fier périra comme un vaſe fragile,
Quand celui qui paitrit l'argile
Briſe l'ouvrage de ſes mains.

Et vous, Rois, concevez enfin ce que vous êtes;
Vous qui jugez la terre, apprenez à juger;
Servez Dieu dans la crainte, il voit ce que vous faites.
Il ſe leve, il s'approche, il vient pour vous juger.

A ij

* Adorez donc le Fils. Hâtez-vous. Le tonnerre
Arme déja son bras prêt à vous accabler.
Il vient dans sa fureur, jour terrible à la terre,
Heureux qui s'y prépare, & l'attend sans trembler.

M. Racine.

* *Suivant l'Hébreu.*

PSEAUME III.

Domine quid multiplicati sunt, &c.

Confiance en Dieu dans l'adversité.

Ciel! combien s'augmente le nombre
De mes ennemis furieux!
L'envie au cœur faux, à l'œil sombre,
M'outrage & triomphe à mes yeux;
Et déja sa bouche insolente
A dit à mon ame tremblante,
Qu'en vain elle espere au Seigneur;
Mais pour confondre l'arrogance,
Je mets en Dieu ma confiance,
Et je trouve en lui mon bonheur.

Souvent ma voix mal assurée
Pénetra la voute des Cieux;
Dieu, de sa montagne sacrée,
Souvent favorisa mes vœux;
Lorsque dans une nuit obscure
Sa main replonge la Nature,
Il veille à ma tranquillité;
Avec le jour qu'il fait éclore,
Je vois recommencer encore
Ses soins & ma félicité.

, quand des Nations entiéres
ſiégeroient de toutes parts,
ıd leurs cohortes meurtriéres
:roient mes foibles remparts;
ıd je verrois leurs mains ſanglantes
ıger mes villes brulantes,
verrois ſans nul effroi;
:rnel, ce terrible Juge,
nd aujourd'hui mon refuge,
pourroit l'homme contre moi?

:-toi, Seigneur; romps les chaînes
'innocent perſécuté;
temple nos maux, vois nos peines;
'pe, confonds l'impiété.
dis-je? Ta fureur active
'ient ma priére plaintive;
›riſes les dents des Pécheurs;
:ux dont la coupable envie
.aiſoit à noircir ma vie,
ındent eux-mêmes des pleurs.

ce châtiment mémorable,
ıd Dieu, tu ſoutiens ma vertu;
›onté toujours ſecourable
've mon cœur abatu.
omprends que ſi ta juſtice
t ſévérement le vice
Profanateurs de ta Loi;
:e ſalut eſt ton ouvrage,
ı n'en donnes le vrai gage
ı ceux qui ne cherchent que toi.

M. Picquet.

PSEAUME IV.

Cum invocarem, &c.

Contre l'ambition & l'impiété; Priére dans la tentation.

QUAND le cœur plein de foi, les yeux baignés de larmes,
J'expose au Roi des rois l'excès de mes malheurs,
Sa main daigne secher mes pleurs,
Il daigne d'un regard dissiper mes allarmes.

O Dieu, mon ferme appui, quand mon cœur vous implore,
Votre oreille attentive exauce mes soupirs;
Ah! que mes innocens desirs,
Portés à votre trône, y soient reçus encore.

Vils enfans de la terre, esclaves du mensonge,
Jusqu'à quand de l'erreur aimerez-vous les fers?
Jusques à quand vos cœurs pervers
Seront-ils sourds aux cris du remord qui les ronge?

Vous osez attenter par une injuste guerre,
Sur le sceptre d'un roi dont Dieu même est l'appui.
Méchans, si j'ai recours à lui,
Mes vœux vont à l'instant allumer son tonnerre.

Suivez, ingrats, suivez votre implacable haine,
De cent noms odieux sans cesse accablez-moi;
Mais dans l'autorité d'un roi,
Révérez du Très-haut la grandeur souveraine.

›e l'indigne fureur qui contre moi vous ligue,
›nt nés tous ces ressorts, tous ces complots secrets ;
Effacez par de vifs regrets
.e crime ténebreux de votre lâche intrigue.

N'espérez pas fléchir la céleste Justice
Tout embrasés du feu de vos séditions :
C'est de vos folles passions,
Que le Ciel en courroux attend le sacrifice.

Lorsque, soumis enfin aux droits de ma puissance,
Vous aurez détesté vos projets criminels,
Esperez les biens éternels,
Vrais biens, de la vertu solide récompense.

Mais ici des Pécheurs rappellant le blasphême,
Je sens d'un doute affreux, mon espoir combattu ;
Quelle est cette austere vertu ?
Son prix n'est, disent-ils, qu'un orgueilleux systême.

Est-il pour les humains une gloire future,
Qui les fasse à jamais triompher de la mort ?
Qui nous instruira de leur sort,
Lorsqu'ils seront entrés dans une nuit obscure ?

Le Fidele, Seigneur, se fie à vos paroles ;
Il voit avec horreur frémir l'impiété,
Certain que votre vérité
Au Juste n'a point fait de promesses frivoles.

D'un heureux avenir la sublime espérance,
Fait briller à ses yeux une vive clarté ;
Une céleste volupté
Semble des biens promis hâter la jouissance.

Si la terre aux méchans prodigue ses richesses,
Ce bonheur fugitif leur forme des liens,
Qui, les arrachant aux vrais biens,
Eloignent d'eux, Seigneur, vos solides largesses.

Je bannis de mon cœur les espérances vaines ;
Et dans le noble espoir d'être heureux à jamais,
Je goûte une tranquille paix,
Qui m'éleve au-dessus des fortunes humaines.

L'Abbé Desfontaines.

PSEAUME V.

Verba mea auribus percipe, Domine, &c.

Combien les Méchans doivent craindre la colere de Dieu.

SOUVERAIN Maître que j'adore,
Prêtez l'oreille à mes accens,
Exaucez mes vœux innocens;
Dès le matin je vous implore ;
Je vous connois, Seigneur, pour un Dieu d'équité,
Implacable ennemi de toute iniquité,
Et dont le bras puissant, aux yeux de la Nature,
Enleve pour jamais l'infidele oppresseur,
Qui du venin de l'imposture,
Sur l'humble infortuné distile la noirceur.

Oui, sûr qu'à vos regards céleſtes,
La fraude eſt un monſtre odieux,
Et qu'au menſonge audacieux
Vos jugemens ſeront funeſtes,
Contre l'opreſſion, les alarmes, l'ennui,
Sur vos bontés, Seigneur, je fonde mon appui;
Et marchant avec zele à cette maiſon ſainte;
Où réſide avec vous mon ſupport immortel,
J'y vais, ſaiſi d'une humble crainte,
Adorer vos grandeurs aux pieds de votre Autel.

Dans cette route de juſtice,
Vous accompagnerez mes pas;
Et loin des portes du trépas,
Vous ſerez mon guide propice;
Par vous j'éviterai les abîmes profonds
Que mes lâches rivaux, en adreſſes féconds,
S'efforcent nuit & jour de creuſer pour ma perte;
Ainſi, bravant la mort & la froide terreur,
De leur malignité couverte,
Le Juſte confondra l'homicide fureur.

O race inſenſée & ſauvage!
Leur cœur n'eſt que perverſité,
Et le menſonge déteſté
Eſt pour eux le plus doux langage;
On diroit que leur bouche eſt un ſépulchre affreux,
Toujours prêt d'engloutir en ſon ſein ténebreux,
Celui dont la vertu fait la ferme aſſurance;
Et leur langue ſur lui ne verſe un miel flatteur
Que pour noircir ſon innocence,
Et le faire périr par ce piége impoſteur.

Perdez cette troupe ennemie
De vos céleſtes vérités;
Que leurs projets déconcertés
Tournent à leur propre infamie;

Qu'il s'ouvre ſous leurs pas un abîme éternel,
Où de leurs noirs forfaits le tiſſu criminel
Précipite avec eux leur orgueil ſanguinaire,
Orgueil dont ces méchans, élevant juſqu'à vous
L'excès impie & téméraire,
N'ont pas craint d'enflammer votre juſte couroux.

Mais ceux de qui la confiance
En votre immortelle bonté,
Leur a juſtement mérité
Les tréſors de votre clémence,
Grand Dieu! qu'ils ſoient comblés d'un tranquille bonheur;
Que leurs jours ſoient ſereins, que leurs ames, Seigneur,
S'enyvrent à jamais dans des flots d'allégreſſe;
Que toujours aſſiſtés de vos ſoins bienfaiſans,
Et guidés par votre ſageſſe,
De trouble & de péril ils ſoient toujours exempts!

Alors le ſerviteur fidele,
Témoin des dons de votre amour,
Vous glorifiera chaque jour
D'avoir récompenſé leur zele;
Et par des chants de gloire élevés dans les airs,
Sans ceſſe il vous rendra mille hommages divers,
Quand il reconnoîtra que votre aide invincible,
Eſt pour l'homme innocent à votre loi ſoumis,
Comme un bouclier inviſible
Qui le défend des traits de ſes vains ennemis.

PSEAUME VI.

Domine, ne in furore tuo arguas me, &c.

Gémissemens d'une ame qui sent le poids de ses péchés.

SEIGNEUR, je suis perdu, si ta juste vengeance
Fait éclater sur moi ses effroyables coups;
Suspends ta foudre, & daigne écouter ta clémence,
Et non-pas ton couroux.

Je succombe, je meurs sous le poids de ma chaîne;
Les douleurs de l'Enfer ont pénetré mes os :
Ah! Seigneur, sois touché de l'excès de ma peine;
Prends pitié de mes maux.

J'ai péché contre toi : mon ame déchirée
Des remords dévorans éprouve la fureur;
Mais, ô Dieu! jusqu'à quand sera-t-elle livrée
En proye à la douleur?

Que ta miséricorde oublie enfin mon crime;
Brise les fers pesans dont mon cœur est chargé :
Hâte-toi; je péris : tire-moi de l'abîme
Où tu me vois plongé.

Si de la pâle Mort la puissance cruelle
Vient de mes tristes jours éteindre le flambeau,
Pourrai-je célébrer ta grandeur immortelle
Dans la nuit du tombeau?

J'ai gémi, j'ai crié : d'un torrent de mes larmes
Je baignerai mon lit témoin de mes douleurs :
Dans l'espoir du pardon je trouverai des charmes
A répandre des pleurs.

Victime des tourmens qui hâtent ma vieillesse,
Je sens ma voix se perdre & mes yeux s'obscurcir ;
Mes ennemis se font, d'augmenter ma tristesse,
Un barbare plaisir.

Retirez-vous, fuyez, vils esclaves du vice,
Vous qui m'avez livré de si cruels assauts ;
Je renais : le Seigneur a d'une main propice
Ecarté tous mes maux.

Mon ame dans la paix ne craint plus les orages ;
Aux furieux autans succede un calme heureux.
Dieu touché de mes cris a reçu mes hommages,
Et couronne mes vœux.

Que tous mes ennemis frémissent à ma vûe !
Qu'ils soient couverts de honte & percés de remords :
Ils n'ont fait dans leur haine à me nuire assidue,
Que d'impuissans efforts.



PSEAUME VII.

Domine Deus meus, in te ſperavi, &c.

Contre la haine des ennemis, l'ingratitude des amis, & l'injuſtice des proches.

SUR le péril qui m'allarme,
Seigneur, daigne ouvrir les yeux ;
Que ton bras frappe ou déſarme
Mes ennemis furieux.
A leur approche funeſte,
C'eſt vainement que j'atteſte
Les nœuds du ſang, l'amitié :
Tout me fuit, il ne me reſte
Que mes pleurs & ta pitié.

En butte aux traits homicides
D'un Peuple obſcur & vénal,
Je n'ai point aux cœurs perfides
Rendu le mal pour le mal ;
J'ai ſouffert leurs injuſtices,
Et les ſombres artifices
De l'infâme délateur,
Qui fut long-tems de mes vices
Le plus bas adulateur.

Si dans l'horreur des menaces,
Dans le trouble & dans l'ennui,
Aux auteurs de mes diſgraces
Ma douleur a jamais nui,

Inflexible à ma priére,
Que leur rage meurtriére
De cent coups m'ouvre le flanc;
Que la fange & la pouſſiére
Boivent les flots de mon ſang.

Vengeur terrible, mais juſte,
Viens changer mon triſte ſort:
De ton tribunal auguſte
Partent la vie & la mort.
Anéantis la puiſſánce
Des mortels dont la licence
Se porte aux plus noirs forfaits,
Et répands ſur l'innocence
Tes rayons & tes bienfaits.

Signale à jamais ta force
Contre mes perſécuteurs:
Fais un éternel divorce
Avec tes blaſphémateurs.
Tu confondras leur malice
Par l'effroyable ſupplice
Qu'ils n'ont que trop mérité:
Dieu ſcrutateur, rends juſtice
Aux amis de l'équité.

Rentrez enfin dans vous-mêmes,
Cœurs barbares & jaloux;
Craignez les rigueurs extrêmes
D'un Juge armé contre vous.
Mortels, tout pécheur qui change,
Et qui ſous ſes loix ſe range,
Sans retour n'eſt pas proſcrit:
Ce Dieu qui tonne & ſe venge,
Eſt un Dieu qui s'attendrit.

Mais sa clémence trompée
Se convertit en fureur ;
De la foudroyante épée,
L'éclair est l'avant-coureur.
A nos regards invisible,
Déja de son arc terrible
Il a bandé le ressort :
Et j'entends le bruit horrible
Des instrumens de la mort.

L'imposteur grossit le nombre
De ses crimes odieux ;
Il forme & nourrit dans l'ombre
Des complots séditieux.
Vains efforts ! Dieu me protége ;
Je vois l'ingrat qui m'assiége
Sur la poussiére étendu,
Se débattre dans le piége
Que lui-même avoit tendu.

Grace au Ciel, dans la retraite
Où m'a conduit le Seigneur,
Je goûte la paix secrette,
Compagne du vrai bonheur.
Quand le jour s'éteint dans l'onde,
Au sein de la nuit profonde,
Je ferme l'œil sans trembler :
Et l'astre éclatant du monde
M'éveille sans me troubler.

J'annonce alors les oracles
Du Maître de l'univers ;
La grandeur de ses miracles
Fait la pompe de mes vers.

Transporté d'un saint délire,
Je répete sur ma lyre
Les célestes vérités;
Et tout l'univers admire
Les Chants que Dieu m'a dictés.

M. le Franc.

PSEAUME VIII.

Domine Dominus noster, &c.

Œuvres admirables de Dieu, & sa bonté pour l'homme.

O Suprême grandeur! ô sagesse ineffable!
Ton nom remplit la terre, & ta gloire admirable
Eblouit en tous lieux.
Les Anges devant toi baissent leurs yeux timides,
Monarque, qui du haut du Trône où tu résides,
Sous tes pieds vois les Cieux.

Ce stupide mortel, s'il est vrai qu'il t'ignore,
De l'enfant qu'au berceau le lait nourrit encore,
Peut prendre des leçons.
La langue de l'enfant qui tient de toi la vie,
Pour bénir ta puissance, & confondre l'impie,
Forme ses premiers sons.

Pour moi, lorſque la nuit vient déployer ſes voiles,
Où tes prodigues mains ont ſemé tant d'étoiles,
Je t'adreſſe ma voix.
Lorſque l'aſtre du jour rentre dans ſa carriére,
Je redouble mes chants, & c'eſt dans ſa lumiére
La tienne que je vois.

D'ouvrages merveilleux la foule eſt innombrable,
L'homme n'y paroît plus que l'amas mépriſable
De la chair & du ſang.
Dans ta Cour toutefois que tes bontés l'honorent!
Preſqu'égal aux eſprits qui ſans ceſſe t'adorent,
Il tient le ſecond rang.

Tu veux qu'à ſes beſoins ici-bas tout conſpire.
Les plus fiers animaux reconnoiſſent l'empire
Qu'il a reçu de toi.
Ceux qui de l'Océan parcourent les abîmes;
Ceux qui fendent de l'air les campagnes ſublimes,
Tous reſpectent leur Roi.

Que de biens tu nous fais, ô ſageſſe ineffable!
Ton nom remplit la terre, & ta gloire admirable
Eblouit en tous lieux.
Les Anges devant toi baiſſent leurs yeux timides,
Monarque, qui du haut du trône où tu réſides,
Sous tes pieds vois les Cieux.

M. RACINE.



PSEAUME IX.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo : narrabo omnia mirabilia tua, &c.

Actions de graces pour les secours qu'on a reçus de Dieu : Protection qu'il accorde à ceux qui sont injustement opprimés ; Sa colere contre les oppresseurs.

JE chante avec transport la gloire
Du Dieu qui me comble de biens :
C'est de l'Eternel que je tiens
L'honneur, la vie & la victoire.
Seigneur, que ton pouvoir est grand !
Il est immense, indépendant ;
Nul mortel ne peut le comprendre.
Pour en étonner l'univers,
C'est le sujet que je vais prendre,
De mes accens & de mes vers.

L'honneur que ta grace m'octroie,
A peine se peut concevoir ;
Ce que je te rends par devoir,
O Dieu, je le rends avec joie :
Ta présence dans les combats
Fait dissiper & mettre à bas
Les troupes les plus furieuses,
Et rien n'est exempt de l'effort
De mes armes victorieuses,
Que par la fuite, ou par la mort,

De ce Trône, d'où ta puiſſance
Domine la terre & les Cieux,
Tu connois de ces factieux,
L'artifice, & mon innocence :
Et non content que ton pouvoir
Dès ce monde faſſe pleuvoir
Tes traits vengeurs ſur ces infâmes,
Tu fais que leur âge accompli,
Confond leurs eſprits dans les flâmes,
Et leur mémoire dans l'oubli.

Du vaſte débris de leurs armes,
Nous avons comblé leurs foſſés ;
Leurs bataillons ſont renverſés ;
Dans leurs murs regnent les allarmes :
Nos étendarts couvrent leurs champs ;
La vanité de ces méchans
Tombe du faîte au précipice :
L'éclat s'en paſſe en un moment,
Mais les marques de ta juſtice
Demeurent éternellement.

C'eſt ſur la ſource du tonnerre
Que tu poſes ton Tribunal,
Pour prononcer l'Arrêt final
Contre les crimes de la terre :
Là verront ces grands criminels
Par des jugemens ſolemnels
Leur peine à jamais prolongée ;
Juſqu'alors en proie aux douleurs,
De-là l'innocence affligée
Recevra le prix de ſes pleurs.

Chantons les grandeurs immortelles
Du Dieu qui nous donne des loix,
Célebrons ces fameux exploits
Qui dompterent les infideles :

Publions à tous les humains
Qu'il a des yeux, qu'il a des mains
D'où partent l'éclair & la foudre;
Qu'il est tout juste & tout puissant,
Pour condamner & mettre en poudre
Les oppresseurs de l'innocent.

Le secours que ta grace accorde
A ceux dont elle prend le soin,
Fait que mes peuples au besoin
Implorent ta miséricorde:
Et connoissant par les effets
Les merveilles & les bienfaits
Que produit ta magnificence,
Ils diront que c'est ta bonté,
Non moins que ta toute-puissance,
Qui les a mis en liberté.

Sion en toutes ses familles
A bien sujet de te louer,
Lorsque tu daignes l'avouer
Pour la plus chere de tes filles:
Pour elle tu mis au cercueil
Les rebelles de qui l'orgueil
Méprisoit ton pouvoir suprême;
L'ambition les a perdus,
Et les a fait tomber eux-mêmes
Aux filets qu'ils m'avoient tendus.

Quand ta colere & ta justice
Firent éclater ton pouvoir,
Ces malheureux ne firent voir
Que leur foiblesse & leur malice:
Acheve donc d'exterminer
Tous ceux qui voudront s'obstiner

Contre l'équitable puissance ;
Par ta juste sévérité
Confonds leur désobéissance
Dans l'éternelle obscurité.

Assiste ceux dont l'assurance
Est plus en toi qu'en leur valeur :
Ne permets pas que le malheur
Trompe aux combats leur espérance :
Que du pauvre & de l'affligé
Le long ennui soit soulagé,
S'il met en toi sa confiance :
Et puisse leur adversité
Mériter par la patience
La gloire de l'éternité !

Leve-toi, prends ta foudre, & cesse d'être doux ;
Trompe les vœux frivoles
Des hommes aveuglés qui servent les Idoles,
Et se moquent de ton couroux.

Réduis-les pour venger l'honneur de tes Autels,
Sous un barbare Maître,
Abaisse leur orgueil, & fais-leur reconnoître
Qu'ils sont de fragiles mortels.

O Dieu, tu t'éloignes de moi,
Tu ne me vois qu'avec colere ;
Dans l'excès de mes maux quand je m'adresse à toi ;
Pourquoi détournes-tu les yeux de ma misere ?

Le pauvre gémit éperdu,
Tandis que l'orgueilleux prospere :
Fais que dans ses projets le pécheur confondu
Trouve à tous ses desirs ta puissance contraire.

Ce méchant loin d'être puni,
Voit qu'on applaudit à ſon crime,
On l'exalte, on le loue, & l'injuſte béni
Triomphe inſolemment du juſte qu'il opprime.

Chaque jour ſes nouveaux forfaits
Aigriſſent ta juſte colere;
Il rit de ton couroux, & penſe que jamais
Tu ne rechercheras le mal qu'il oſe faire.

Il ne met point devant ſes yeux
Ni ſon devoir ni ta puiſſance,
Et ſon ame ſouillée en tout tems, en tous lieux,
Paſſe de crime en crime, & d'offenſe en offenſe.

Tes redoutables jugemens
Sont effacés de ſa mémoire;
Il tient ſes ennemis dans des abbaiſſemens
Dont il croit relever ſa puiſſance & ſa gloire.

Mon pouvoir peut-il s'ébranler,
A-t-il dit dans ſon cœur impie?
Mon nom dans tous les tems ſçaura ſe ſignaler,
Et ſans craindre aucun mal je paſſerai ma vie.

Ses blaſphêmes nous font horreur;
D'un fiel amer ſa bouche eſt pleine;
Sa langue empoiſonnée enfante la douleur,
Et de ſes traits malins naît toute notre peine.

Avec les Grands toujours d'accord,
Contre moi ſans ceſſe il concerte;
Il ſçait mon innocence, & projette ma mort,
Et ſes complots ſecrets ne cherchent que ma perte,

Son œil ſur le pauvre attaché,
Menace de le mettre en cendre :
Tel qu'un lion cruel dans ſon antre caché,
Pour épier ſa proie & pour la mieux ſurprendre.

Le traître tend ſes lâs ſecrets
Pour y prendre le miſérable,
Et ſitôt qu'une fois il l'a mis dans ſes rets,
Son avare fureur le dépouille & l'accable.

Sur les pauvres humiliés
Il fond ainſi que ſur ſa proie ;
Il ſe jette ſur eux, & les foulant aux pieds ;
De leur oppreſſion il fait toute ſa joie.

Raviſſons, dévorons leur bien,
Dit-il d'un cœur brûlant de rage,
Perdons-les, l'Eternel ne ſe ſouvient de rien ;
Et pour ne nous point voir il tourne le viſage.

Leve-toi, Seigneur, & ſur lui
Etends ta main dans ta colere ;
Au pauvre qu'il opprime, accorde ton appui ;
Et dans ton ſouvenir, rappelle ſa miſere.

Conſidere que ce pécheur
S'obſtine à braver ta vengeance,
Qu'il ſe flatte, & qu'il dit dans le fond de ſon cœur ;
Que tu n'iras jamais rechercher ſon offenſe ?

Mais, Seigneur, tu vois nos tourmens ;
Et la douleur qui nous accable ;
Meſure à ſes forfaits ſes juſtes châtimens,
Et que ta main divine écraſe ce coupable.

Le pauvre abatu de chagrin,
S'abandonne à ta providence.
N'es-tu pas, ô mon Dieu, l'appui de l'orphelin?
Ne lui prêtes-tu pas une heureuse assistance?

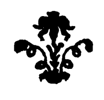
Pour punir sa méchanceté,
Brise le bras qui nous afflige;
Détruis si-bien l'impie & son impiété,
Que l'on n'en trouve pas le plus petit vestige.

Dieu regne dans l'éternité,
A ses loix la terre est soumise;
O vous, Peuples perdus dans votre iniquité,
Vous n'entrerez jamais dans la terre promise.

De ses maux le pauvre tiré
A vû sa priére exaucée:
Et son cœur qu'à t'aimer ta grace a préparé,
A trouvé pour l'ouir ton oreille abaissée.

Juge donc l'humble avec bonté:
Prends du pupille la défense:
Que le superbe tombe avec sa vanité,
Qu'il ne s'éleve plus avec tant d'insolence,

RACAN, GODEAU & LE NOBLE.



PSEAUME X.

PSEAUME X.

In Domino confido, &c.

Motifs d'espérance pour les Justes, & de crainte pour les Pécheurs.

DAns ton bras tout-puissant j'ai mis ma confiance,
Seigneur, tu n'as jamais trompé mon espérance
Dans les dangers les plus pressans;
Pourquoi, par une lâche fuite,
Voudrois-je éviter la poursuite
De mes ennemis frémissans?

Du sang de tes Elus leurs troupes altérées
Ont tourné contre moi leurs fleches préparées
Par les mains de l'iniquité:
Ces noirs ministres de l'envie,
Pour entreprendre sur ma vie,
N'attendent que l'obscurité.

Mais toujours attentif au foible qu'on opprime,
Ton cœur à le venger des attentats du crime
Est excité par ses sanglots;
Plus dévorant que le tonnerre,
Ton regard, des fils de la terre,
Voit & détruit tous les complots.

Qu'entends-je! le pécheur qu'enhardit ton silence,
De ton couroux tardif brave avec insolence
Les inévitables effets:
Mais que son erreur est extrême!
Peut-il sans se haïr lui-même
Vieillir à l'ombre des forfaits.

Ta main, qui, sous ses pas, creuse un abîme horrible,
Assemble en ta colere un orage terrible,
Egal à son impiété:
Les vents frémissent, la tempête,
Les torrens de feu sur sa tête
Epuisent leur activité.

Grand Dieu, ta justice, à punir toujours lente,
Lasse enfin de souffrir, de sa foudre brûlante
Frappe le crime audacieux;
Ta bonté pour l'humble innocence
Ouvre de ta magnificence
Les trésors les plus précieux.

FR. DE BOISRAGON.

PSEAUME XI.

Salvũ me fac, Domine, quoniã, &c.

Peinture de la corruption du siécle.

VIENS nous tirer de cet abîme:
Ah! Seigneur, nous sommes perdus;
La terre est l'empire du crime:
On recherche tes Saints, & l'on n'en trouve plus.

Tems déplorables où nous sommes!
Jours d'erreurs & d'iniquités!
Oui, mon Dieu, les enfans des hommes
Ont alteré par-tout tes saintes vérités.

On ne voit qu'indigne artifice,
Que menſonge, que trahiſon ;
Et l'inſatiable avarice,
Au fond de tous les cœurs a verſé ſon poiſon.

Du piége des lévres flatteuſes,
C'eſt toi ſeul qui nous peux ſauver ;
Fais taire les langues menteuſes :
Bien-tôt contre toi-même elles vont s'élever.

Confonds ces méchans qui prétendent
Que rien ne doit leur réſiſter ;
Puiſſans par le crime, ils demandent
Quel maître ſur la terre ils ont à redouter.

J'entends ſoupirer l'innocence :
Je me leve, dit le Seigneur.
De la vertu dans l'indigence
Il eſt tems de finir l'opprobre & le malheur.

C'eſt à ſon ſecours que je vole ;
Il l'a dit, ne craignons plus rien.
L'or eſt moins pur que ſa parole :
Du pauvre qu'on opprime il ſera le ſoutien.

Tandis que dans leur folle yvreſſe
Il laiſſe égarer les humains,
Adorons toujours ſa ſageſſe,
Qui ſouvent à nos yeux veut cacher ſes deſſeins.

M. RACINE.



PSEAUME XII.

Usquequo, Domine, oblivisceris, &c.

Priere ardente d'une ame affligée.

JUSQUES à quand, baigné de larmes,
Gémirai-je sans t'attendrir ?
O Dieu, témoin de mes allarmes,
Voudrois-tu me laisser périr ?

Jusques à quand tes yeux séveres
Seront-ils détournés de moi ?
Jusques à quand de mes miseres
Viendrai-je rougir devant toi ?

Seigneur, combien de tems encore
Veux-tu me voir humilié ?
Quoi, c'est en vain que je t'implore ;
Tu m'as pour toujours oublié ?

De la rigueur de ton silence,
Tandis que je suis confondu,
Mon ennemi plein d'insolence,
En triomphe, & me croit perdu.

Ah ! Seigneur, si d'une main prompte
Tu ne releves ma langueur ;
Publiant sa gloire & ma honte,
Il dira qu'il est mon vainqueur,

Si tu ne me rends ta lumiere,
Quel sera mon funeste sort ?
Accablé d'une nuit entiere,
Je m'endormirai dans la mort.

Tu m'écoutes ; mon espérance
Ne m'a point flatté vainement,
Et bien-tôt de ma délivrance
Je vais chanter l'heureux moment.

M. RACINE.

Paraphrase du même Pseaume XII.

J'ADORE, ô Dieu, ta main sévere :
L'excès de mon impiété
N'a que trop souvent mérité
D'éprouver ta juste colere :
Je suis un enfant criminel,
Je viens m'offrir aux coups de ton bras paternel.
Frappe, & réprime mon audace :
Punis ici ma faute, afin de l'effacer ;
Et par la vertu de ta grace,
Viens m'apprendre, Seigneur, à ne plus t'offenser.

Oui, je sçais que mon insolence
Est digne d'un grand châtiment,
Et que pour te venger, le plus rude tourment
Est bien au-dessous de l'offense ;
Mais quoique mes remords secrets
Dans mon cœur abatu portent mille regrets ;
Bien qu'ils le fassent fondre en larmes,
Et que l'iniquité m'accable de ses fers,
Je trouve mes maux pleins de charmes,
Quand je sens la terreur des peines des Enfers.

Jette donc l'œil ſur ton image ;
Du trône de ta Majeſté ,
Seigneur , vois ſon infirmité ,
Conſidere ſon eſclavage ;
Regarde ſes aveuglemens ,
Les troubles de mon cœur & ſes déreglemens ,
Comme les fruits de ſa naiſſance ;
En ſuis-je moins coupable ? indocile à ta voix ,
J'ai ſuivi ſa concupiſcence.
Ses crimes ſont les miens : ils ſont tous de mon choix.

O doux , mais ô funeſtes charmes ,
Auxquels je fus trop attaché !
O triſtes chaînes du péché ,
Que vous me couterez de larmes !
Quoiqu'un pécheur puiſſe eſpérer ,
Quand on a quitté Dieu , peut-on trop déplorer
La perte de ce bien ſuprême ?
Et s'il daigne promettre un pardon ſolemnel ,
N'eſt-ce pas cette bonté même
Qui doit produire en nous un regret éternel ?

Cependant , Seigneur , je n'eſpere
De la foibleſſe de mon cœur
Que des marques de ſa langeur ,
Et des effets de ſa miſere.
Viens donc , mon Dieu , viens le guérir.
Pour lui , vivre ſans Toi , c'eſt ſans ceſſe mourir ;
Ta cruelle abſence le tue :
Tous les plaiſirs ſans Toi ne font que l'affliger ;
Et ſon eſpérance abattue
Ne trouve qu'en ſes pleurs de quoi ſe ſoulager.

Mon ame horriblement troublée ,
Cede à l'excès de ſes douleurs ;
Et ſous le plus grand des malheurs
Sa force ſe trouve accablée.

Mon esprit triste & confondu
En te perdant, Seigneur, voit qu'il a tout perdu.
Il te redemande à lui-même;
Mais seul tu peux te rendre à ses ardens desirs,
Et par cette faveur extrême
Le combler pour jamais de gloire & de plaisirs.

Quand ta colere vient surprendre
L'homme infidele à son devoir,
Tu ne signales ton pouvoir
Que sur un foible amas de cendre;
Mais quand ton immense bonté
Lui remet un tourment qu'il avoit mérité,
Tu domptes ta propre vengeance;
Et l'attrait de ta grace en le tirant des fers,
Par son invincible puissance
Triomphe du péché, du monde & des Enfers.

Dans l'empire obscur des ténebres
Les coupables font retentir
Leur inutile repentir
Par l'horreur de leurs cris funebres.
Tout pénétrés de leurs tourmens,
En transports furieux, par de longs hurlemens,
Ils exhalent toute leur rage.
Il sort d'affreux soupirs de leur sein criminel,
Et leur bouche pour tout langage
Profere en écumant un blasphême éternel.

O Dieu de grace & de justice,
Que tes Arrêts sont souverains,
Quand tu dispenses de tes mains
Ou la couronne, ou le supplice!
Mon esprit foible se confond,
Lorsqu'il ose sonder l'abîme si profond

Des secrets de ta Providence ;
Et mon cœur devant Toi, saisi d'étonnement
Ne peut qu'adorer en silence
Les sublimes raisons de ton discernement.

Je pleure & je gémis sans cesse
Devant ton visage irrité ;
Mon Dieu, consulte ta bonté,
Mon Dieu, pardonne à ma foiblesse :
Tu vois l'excès de mes ennuis,
Tu vois que j'interromps le silence des nuits
Par de continuelles plaintes ;
Tu vois que de remords mon esprit est troublé,
Et que mon cœur rempli de craintes
Succombe à tant de maux dont il est accablé.

Pécheur ingrat, ame rebelle,
Ennemi du Dieu que je sers,
Aime tes maux, bénis tes fers ;
Va, suis ta route criminelle :
Pour moi, j'attends de sa bonté
Qu'il brisera le joug de mon iniquité.
Je sens déja ce bien suprême,
Et dans la vive ardeur qui vient me consumer,
Je me dis souvent à moi-même :
Seigneur, ai-je pû vivre & ne te pas aimer ?

Le Marquis DE BEUZEVILLE.



PSEAUME XIII.

Dixit insipiens in corde suo, &c.

Contre les impies & les incrédules.

Qu'attendez-vous d'une chimère,
Nous dit ce Peuple aveugle en son impiété?
Que peut un Être imaginaire,
Dans vos foibles esprits par la crainte enfanté?
Que servent dans vos maux tous les vœux que vous faites?
Non; il n'est point de Dieu: crédules que vous êtes,
Désabusez-vous aujourd'hui.
S'il est vrai qu'il existe, armé de son tonnerre,
Qu'il se manifeste à la terre;
Que son bras vous délivre, & nous croirons en lui.

Dans ces détestables maximes,
Que combat leur raison, mais qui flattent leurs cœurs,
Il n'est ni cruautés, ni crimes,
Où ne se soient portés nos barbares vainqueurs.
Aucun d'eux a-t-il craint de se rendre coupable
Des plus honteux excès dont l'esprit soit capable
Dans la plus folle des erreurs?
Le Seigneur cherche en vain qui l'aime & qui l'adore;
Il n'en voit aucun qui l'honore,
Et dont l'impunité n'ait comblé les fureurs.

Leur bouche profane, empestée,
D'un infâme sépulchre exhale les vapeurs:
Sous une candeur affectée
Ils cachent le poison de leurs discours trompeurs.

Il n'est rien de sacré dans leur aveugle rage ;
Les pleurs du Malheureux sont leur plus doux breuvage :
De sa substance ils font leurs mets ;
Loin d'eux s'exile & fuit cette paix pure & sainte ,
Que du Seigneur la chaste crainte ,
Dans une ame innocente établit pour jamais.

Jusqu'à quand verrons-nous encore
Durer les attentats de ce peuple inhumain ,
Qui te blasphême , & nous dévore ?
Quelle raison , Grand Dieu , peut arrêter ta main ?
Répands , répands les flots de ta juste colere
Sur ce Peuple insolent , soigneux de te déplaire ;
Hâte-toi de l'anéantir . . .
Mais que vois-je ! à nos cris tu prêtes ton oreille ;
Un homme à ta voix se réveille :
Il paroît , leurs remparts n'ont pu les garantir.

Du Dieu puissant qui nous protége ,
Le soufle a dissipé la cendre & les autels
Des rois dont l'orgueil sacrilége
A recherché l'encens & les vœux des mortels.
C'en est fait , ainsi qu'eux , tu n'es plus , Ville altiere :
Oui , ton heure est venue , & ta perte est entiere ;
Jusqu'à lui ton crime est monté ;
Son bras , en confondant l'audace & la licence ,
Venge aujourd'hui l'humble innocence
Qui n'a mis son espoir qu'en ta seule bonté.

Hâte ce moment favorable
Qui doit voir d'Israël terminer les malheurs ;
Tends-nous une main secourable ;
De tes tristes enfans viens essuyer les pleurs.
Montre la vérité de ta promesse antique ;
Descends : par la terreur d'un prodige authentique

Viens effrayer tous les humains ;
Fais voir qu'en recourant à ton pouvoir suprême,
Ton peuple en sa misere extrême
N'invoque point un Dieu qu'ont fabriqué ses mains.

M. DE BOLOGNE.

PSEAUME XIV.

Domine, quis habitabit, &c.

Caractere de l'homme juste.

SEIGNEUR, dans ta gloire adorable,
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, Grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du Vice
Evite le sentier impur ;
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la Justice ;
Attentif & fidele à distinguer sa voix,
Intrépide & sévere à maintenir ses Loix.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la Vérité ;
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche ;
Et qui, par des discours faux & calomnieux,
Jamais à la Vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le Superbe
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroît plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe;
Qui bravant du Méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du Juſte infortuné.

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage toujours certain;
Celui qui d'un infâme gain
Ne ſçait point groſſir ſes richeſſes;
Celui qui ſur les dons du Coupable puiſſant
N'a jamais décidé du ſort de l'Innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la ſainte joie;
Et les frémiſſemens de l'Enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa félicité.

ROUSSEAU.



PSEAUME XV.

Conserva me, Domine, quoniam speravi in te, &c.

Jesus-Christ vainqueur du Démon, de l'Enfer & de la Mort. Sa Résurrection.

CONSERVE-moi, Seigneur, prends ma juste défense.
Contre ceux qui me font souffrir.
C'est en toi que j'ai mis mon unique espérance :
Daigne, mon Dieu, me secourir.

Pour mon unique Dieu je veux te reconnoître ;
De mes jours c'est toi qui prends soin ;
C'est toi qui de mes biens es l'auteur & le maître,
Et tu n'en as aucun besoin.

Pour ces cœurs épurés, qui, remplis de ta crainte,
Suivent ta grace & son attrait,
Tes feux m'ont embrasé d'une charité sainte :
J'ai pour eux un amour parfait.

Tu laissois tous les jours multiplier & croître
Leurs nombreuses infirmités ;
Mais je les ai réduits bien-tôt à te connoître,
A recourir à tes bontés.

L'on ne me verra point d'un sang abominable
Souiller de profânes autels :
Je veux même étouffer la mémoire exécrable
De ces sacrifices cruels.

Je te desire seul : ta grace est mon partage ;
J'aime ta coupe & ses douceurs ;
C'est toi qui me rendras cet heureux héritage,
Où n'auront point part les pécheurs.

Des Saints glorieux héritage,
Source heureuse des vrais plaisirs,
C'est à toi que mon cœur adresse ses soupirs ;
Tu soutiens, ô mon Dieu, l'honneur de mon partage,
Et d'un bonheur parfait tu remplis mes desirs.

Par des louanges éternelles
Je bénirai Dieu qui m'instruit ;
Je loüirai le Seigneur dont la main me conduit,
Et prépare mon cœur à des graces nouvelles,
Dont le flambeau m'éclaire au milieu de la nuit.

Dieu me garantit des outrages :
Sa présence me rend plus fort ;
Toujours à mes côtés, il me sert de support ;
Sa parole puissante appaise les orages,
Et parmi les écueils me conduit jusqu'au port.

Mon cœur en est comblé de joie :
Ma langue bénit ta bonté ;
Des honneurs qu'on me rend l'éclat s'est augmenté ;
Et même entre les biens que le Seigneur m'octroie,
Mon corps attend le don de l'immortalité.

Puissant Auteur de la Nature,
Seigneur, mon unique recours,
Ta main doit renouer la trame de mes jours ;
Ma chair sans se pourrir verra la sépulture,
Et je vaincrai la mort par ton divin secours.

Je triompherai de l'envie :
Ta gloire sera mon flambeau ;
Mon corps ressuscité se fera voir plus beau :
Tu me découvriras les sentiers de la vie,
Je sortirai vainqueur de la nuit du tombeau.

De ta face resplendissante
Le Ciel emprunte la beauté ;
Là je serai rempli de ta félicité ;
Et placé sur un trône à ta droite puissante,
Je jouirai des biens de ton Eternité.

LE NOBLE & FRENICLE.

PSEAUME XVI.

Exaudi, Domine, justitiam meam, &c.

Prière dans l'adversité. Consolation au milieu des miseres présentes par l'espérance de la béatitude future.

QUE la voix de mon innocence
Contre mes ennemis arme ton bras vengeur.
O mon Pere, ô mon Dieu, prends ma juste défense !
Hâte-toi de calmer l'excès de ma douleur.

Témoin des noires impostures
Que mes persécuteurs répandent contre moi,
Prends la balance en main, viens venger mes injures,
Viens par ton jugement justifier ma foi.

Dans les plus épaisses ténebres,
Ta sagesse a fondé l'abîme de mon cœur ;
Et quand tu m'as tenté par des objets funebres,
Rien ne m'a détaché de la Loi du Seigneur.

Comme dans une pure flame,
Par les adversités tu m'as examiné ;
Et tes yeux pénétrans n'ont rien vû dans mon ame,
Qui par un Dieu si bon pût être condamné.

Ce n'est point la prudence humaine
Qui m'ouvre les sentiers d'une illustre vertu ;
Ta parole m'anime à cette noble peine,
Et ta main m'a conduit lorsque j'ai combattu.

Dans une route si pénible
Ne me cache jamais ta divine clarté ;
Si tu m'aides, Seigneur, tout me sera possible,
Et mes pieds affermis suivront ta volonté.

Contre les flots de la tempête,
J'implore ton secours tant de fois éprouvé ;
Ecoute donc ma voix, & garantis ma tête
Des fureurs du méchant contre moi soulevé.

Grand Dieu, de qui la main fut toujours favorable
A ceux qui sur ta grace ont fondé leur espoir,
Montre, en me délivrant du malheur qui m'accable,
Ta force & ton pouvoir.

Défends-moi contre ceux qui t'attaquent toi-même,
Et fais voir par l'effet d'un secours glorieux,
Que tu veux me garder par ta bonté suprême
Comme tes propres yeux.

O mon Dieu, couvre-moi ſous l'ombre de tes aîles,
Contre les attentats de mes perſécuteurs ;
Qui de l'injuſte excès de mes peines cruelles,
Font gloire d'être auteurs.

Leur ſoin le plus ardent eſt d'avancer ma perte :
Leur cœur s'enfle toujours par les proſpérités ;
Leur pouvoir les aveugle, & leur bouche eſt ouverte
A mille impiétés.

C'eſt peu que contre moi leur langue ſe déploie :
Ils tendent en tous lieux des piéges à mes pas,
Il n'eſt point de moyens que leur rage n'emploie
Pour hâter mon trépas.

Ainſi les fiers lions & leur race cruelle,
Quittant la ſombre horreur de leur antre inhumain,
Dreſſent aux animaux une embûche mortelle
Pour aſſouvir leur faim.

Leve-toi promptement, préviens le coup funeſte,
Et détourne le trait que lance le méchant,
Qui lui-même, Seigneur, eſt dans ta main céleſte,
Comme un glaive tranchant.

Sauve-moi des pécheurs, qui dans les biens du monde
Fondent leur eſpérance, y bornent leurs deſirs ;
Et dont l'ame au milieu des biens dont elle abonde,
S'enivre de plaiſirs.

Leur famille eſt nombreuſe, & les fils qui leur naiſſent
Succedant après eux à leur félicité,
Jouiſſent de leurs biens, & ſans trouble les laiſſent
A leur poſtérité.

Seigneur, des biens plus purs seront ma récompense ;
Et quand je te verrai dans ton divin Palais,
En toi de tous les biens j'aurai la jouissance,
Et l'aurai pour jamais.

Frénicle & Godeau.

PSEAUME XVII.

Diligam te, Domine, fortitudo mea, &c.

Actions de graces après la délivrance d'un péril.

Je t'aimerai, Seigneur, je t'aimerai sans cesse.
O mon ame, à ton Dieu qui pourroit t'arracher ?
Il t'aime, il te protége ; il soutient ta foiblesse.
Oui, mon cœur, c'est à lui que tu dois t'attacher.

A tes bienfaits, mon Dieu, ma mémoire fidelle,
De mes périls passés m'entretient tous les jours,
Et je frémis encor lorsque je me rappelle
Ce moment où j'étois perdu sans ton secours.

La mort m'environnoit de ses douleurs cruelles ;
Mes ennemis vainqueurs préparoient mes tourmens ;
Leur rage triomphoit, & leurs mains criminelles
Déployoient l'appareil des plus grands châtimens.

Je ne voyois qu'horreur, & qu'images sanglantes :
J'entendois les enfers mugir autour de moi.
Vers ta demeure alors levant mes mains tremblantes,
Je t'appellai : mon cri pénetra jusqu'à toi.

Quel bruit affreux se fait entendre !
Nos montagnes vont s'écrouler ;
Et les rochers prêts à se fendre,
Menacent de nous accabler :
Le bruit redouble : tout s'ébranle ;
C'est la terre entiere qui tremble :
Toutes les mers sont en fureur.
Dans la nature consternée,
Et de son désordre étonnée,
Qui répand ainsi la terreur ?

Son maître est irrité contr'elle,
De ses yeux partent les éclairs :
Du courroux dont il étincelle,
Les feux s'allument dans les airs.
Il descend : un épais nuage
S'ouvre, & s'étend sur son passage :
Le Ciel s'abaisse devant lui :
La troupe des Anges l'escorte,
Et son Char que le vent emporte,
A les Chérubins pour appui.

Des ténebres majestueuses
Qui le cachent à nos regards,
Que de flammes impétueuses
Percent le sein de toutes parts !
Il a fait rouler son tonnerre ;
La voix du Ciel parle à la terre :
Mes ennemis sont renversés.
La grêle & les carreaux écrasent,
La foudre & les éclairs embrasent
Ceux que la crainte a dispersés.

Quels coups redoutables entr'ouvrent
Le sein de la terre & des mers !
Vaste abîme où nos yeux découvrent
Les fondemens de l'Univers.

Seigneur, dans cette heure derniere
Ma foi t'adresse sa prière ;
Et si tu daignes m'écouter,
Que la nature se confonde :
Sur moi les ruines du monde
Tomberont sans m'épouvanter.

Une main qui du Ciel vers moi daigna s'étendre,
De mes gémissemens interrompit le cours,
Et d'un rapide vol soudain je vis descendre
L'Ange chargé du soin de veiller sur mes jours.

Dieu se souvint alors qu'à ses ordres fidele
Je marchois devant lui dans la simplicité,
Et que je nourrissois une haine éternelle
Contre toute injustice & toute impiété.

Ainsi que ses bontés, contemplant sa vengeance,
Je ne suis occupé que de ses Jugemens :
Je ne me sens d'ardeur que pour ses récompenses ;
Je ne suis effrayé que de ses châtimens.

Je conserve un cœur pur, & des mains innocentes :
Des douceurs de sa Loi j'aime à m'entretenir,
Et nos foibles vertus lui sont toujours présentes :
Tout ce qu'on fait pour lui, reste en son souvenir.

Ah ! Seigneur, si la foi sincere
Trouve en toi le Dieu de l'amour,
Le sombre & perfide détour
Trouve le Dieu de la colere.

Contre le pécheur obstiné
Ton couroux est inexorable :
Pour le pénitent consterné
Ta clémence est inépuisable.

Tu renverses l'audacieux ;
Tu releves qui s'humilie :
Le pauvre que le monde oublie,
Sera toujours grand à tes yeux.

Tu dispenses avec justice
Tes châtimens & tes bienfaits :
Que pour les dons que tu m'as faits
Ma langue à jamais te bénisse.

C'est par toi que dans les combats
La victoire marche à ma suite :
C'est par ta force que mon bras
Seme la terreur & la fuite.

C'est toi qui répands dans mon cœur
Ce courage que rien n'étonne ;
Et c'est ton secours qui me donne
Mon infatigable vigueur.

Mes cruels ennemis vont enfin la connoître.
Que sont-ils devenus? n'osent-ils plus paroître?
Puisqu'il les faut chercher, je me leve, & je pars ;
Certain de rapporter dans mes mains triomphantes
Leurs dépouilles sanglantes
Et les armes des morts dans la poussiere épars.

Ma querelle est la tienne, & tu veux qu'ils périssent.
Ta haine qui proscrit tous ceux qui me haïssent,
Ordonne que par moi rien ne soit épargné.
Cette épée en mes mains remplira ton attente,
Et ne sera contente
Qu'après que sa fureur aura tout moissonné.

Ils cherchent du secours ; qui voudroit les défendre ?
Ils ont crié vers toi ; pouvois-tu les entendre ?
Toi qui vas dissiper leurs folles factions,
Comme l'astre vainqueur des plus cruels orages
Dissipe les nuages ;
Toi qui vas m'établir le chef des Nations.

Déja de tous côtés grossissent mon empire
Des Sujets inconnus que mon nom seul attire :
Déja les Etrangers accourent sous ma loi,
Tandis que mes enfans, rejettant mes richesses,
Trahissent leurs promesses,
Et sont tous devenus des étrangers pour moi.

Que les justes transports de ma reconnoissance
Célebrent à jamais l'adorable Puissance
Qui m'a comblé d'honneur & de prospérité.
Vive le nom du Dieu qui rendra ma victoire,
Mon empire & ma gloire,
L'héritage éternel de ma postérité.

M. RACINE.



PSEAUME XVIII.

Cœli enarrant, &c.

Mouvemens d'une ame qui s'éleve à la connoiſſance de Dieu par la contemplation de ſes ouvrages.

LES Cieux inſtruiſent la Terre
A révérer leur Auteur.
Tout ce que leur globe enferre
Célebre un Dieu créateur;
Quel plus ſublime Cantique
Que ce Concert magnifique
De tous les céleſtes Corps?
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords!

De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le jour au jour la révele,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux:
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.

Environné de lumiére,
Cet astre ouvre sa carriére
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à sa présence
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bien-tôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante
La Nature languissante
Se ranime & se nourrit.

O que tes œuvres sont belles!
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fideles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphans:
Elle éclaire la jeunesse;
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant, inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta Loi.
Loi sainte, Loi désirable,
Ta richesse est préférable

A la richeſſe de l'Or ;
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compoſe ſon cher tréſor.

Mais ſans tes clartés ſacrées
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon cœur ?
Prête-moi tes feux propices :
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Viens conſumer par ta flame
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triſte eſclavage
Tu viens dégager mes ſens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours ſeront innocens :
J'irai puiſer ſur ta trace
Dans les ſources de ta grace ;
Et de ſes eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.

ROUSSEAU.

PSEAUME XIX.

Exaudiat te Dominus, &c.

Priere pour un Prince qui va à la Guerre.

Que dans le jour de nos allarmes
Le Seigneur t'exauce, ô grand Roi !
Qu'il jette ses regards sur toi,
Et se déclare pour tes armes.
Que du haut du lieu saint, l'Arbitre des combats
Déploye en ta faveur la force de son bras.

Sensible à nos justes demandes,
Que ce Dieu daigne te bénir :
Qu'il conserve en son souvenir
Tes prieres & tes offrandes :
Qu'il regne en tes conseils, qu'il regle tes projets,
Et fasse à tes désirs répondre les succès.

Nous l'espérons, & de ta gloire
Tous nos cœurs sont déja certains.
Bien-tôt nous leverons nos mains
Vers le Maître de la victoire :
Bien-tôt à ses Autels tu vas voir attachés
Les drapeaux aux vaincus par ton peuple arrachés.

Il te couvrira de son ombre :
Va, pars, son secours t'est promis.
Cours, vole, & de tes ennemis
Méprise l'audace & le nombre :
Leurs nombreux bataillons vont tomber à tes pieds,
Et leurs Chefs orgueilleux seront humiliés.

Ils avoient mis leur assurance
Dans leurs chevaux & dans leurs chars ;
Celui qui régle les hasards,
Etoit notre unique espérance,
Où sont-ils ? Tout a fui : leurs chevaux dispersés
Emportent les débris de leurs chars renversés.

O Majesté terrible & sainte,
Si nous t'implorons en ce jour,
Tu sçais l'objet de notre amour :
Il est celui de notre crainte ;
Propice aux vœux ardens que pour lui nous formons ;
Conserve-nous, Grand Dieu, le Roi que nous aimons.

M. RACINE.

PSEAUME XX.

Domine, in virtute tuâ lætabitur Rex, &c.

Victoires de Jesus-Christ sur les ennemis de son nom.

O Grand Dieu, d'où nous vient le bonheur & la gloire,
Qui, selon nos desirs, nous donnes la victoire
D'un peuple si nombreux contre nous révolté ;
En donnant à sa joie une juste licence,
Mon Roi ne doit-il pas admirer ta puissance,
Et bénir ta bonté ?

Tu préviens ses désirs, tu préviens ses demandes :
Tes largesses lui sont si justes & si grandes,
Qu'elles ont à l'utile ajouté l'ornement ;
De sa claire pâleur la perle orientale
S'efforce d'égaler en sa pourpre Royale
L'éclat du diamant.

Quand il te demanda d'être long-tems au monde,
Tu promis que sa vie, en merveilles féconde,
Des âges les plus longs égaleroit le cours ;
De son nom glorieux tu décores l'Histoire ;
Et de ses actions tu veux que la mémoire
Se conserve toujours.

Les rayons de grandeur qui sortent de sa face,
Moderent dans les cœurs l'insolence & l'audace,
Et font que devant lui le respect est gardé :
Nos fastes racontant ses hautes aventures,
Feront juger heureux dans les races futures,
Ceux qui l'ont possedé.

Ta présence l'assure & le comble de joie :
Le bonheur que ta grace à ses désirs octroie,
Affermit son courage aux desseins généreux :
Et quelques ennemis qui désolent sa terre,
Ne rends-tu pas le bras de ce foudre de guerre
Invincible pour eux ?

Après avoir souffert leur désobéissance,
Ta main appésantie a puni leur offense,
Et terrasse l'orgueil de ces grands criminels :
Ta justice bien-tôt en fera ses victimes,
Et sans se consumer ils expiront leurs crimes
En des feux éternels.

On verra sans effet éclore leur malice :
Toi qui des plus cachés découvres l'artifice,
Confonds dès le berceau le dessein des méchans :
Dans leur sang inféconds s'éteindra leur famille,
Et jamais ne verront tomber sous la faucille
Les moissons de leurs champs.

Leurs rangs sont dissipés, leur armée est réduite
A ne plus espérer de salut qu'en la fuite :
Tout cede à nos efforts lorsque tu nous maintiens ;
Et chantent à jamais les bouches des fideles,
Que ton bras tout-puissant est l'effroi des rebeles,
Et le support des tiens.

RACAN.

PSEAUME XXI.

Deus, Deus meus, respice in me, &c.

Priere de Jesus-Christ sur la Croix.

MON Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous oublié ?
Voyez par quel supplice ils m'ont sacrifié.
Tournez vos yeux... Non, non, ils ne peuvent du crime
Regarder la victime.

Oui, tandis que les miens sont au Ciel attachés,
Tandis que je me plains, le cri de mes péchés,
Ce cri qu'entend toujours votre Justice sainte,
Est plus fort que ma plainte.

Proſcrit, frappé, mourant, en ce triſte abandon,
Tous mes gémiſſemens répetent votre nom.
Pourquoi, Seigneur, pourquoi, malgré leur violence,
Gardez-vous le ſilence ?

Nos peres autrefois vous ſçavoient attendrir :
Nos peres vous trouvoient prompt à les ſecourir :
Comme eux je vous implore, & ma voix lamentable
Vous trouve inexorable.

Que ſuis-je ? un ver de terre, un objet odieux,
L'opprobre & le rebut d'un peuple furieux :
Qui me voit, me mépriſe, & ſecouant la tête,
A m'inſulter s'apprête.

Voilà donc, diſent-ils, ce que Dieu fait pour lui :
S'il veut le délivrer, qu'il ſe hâte aujourd'hui :
Son Dieu, ce Protecteur tant vanté par lui-même,
Qu'il le ſauve, s'il l'aime.

Reçu dans votre ſein, lorſque je vins au jour,
Je fus toujours, Seigneur, l'objet de votre amour :
Rappellez maintenant, rappellez, le tems preſſe,
Toute votre tendreſſe.

Entouré de lions à ma perte animés,
De tigres furieux, & de loups affamés,
Tout mon ſang eſt glacé, ma peau devient livide ;
Et ma langue eſt aride.

Je ſens que tout en moi ſe trouble & ſe confond :
Comme l'eau qui s'écoule, & la cire qui fond :
Mon cœur qui s'abandonne à ſa langueur extrême,
Se dérobe à moi-même.

Que n'ont point sur mon corps osé ces inhumains,
Ils m'ont percé les pieds, ils m'ont percé les mains :
Ils ont compté mes os, & sur moi de leur rage
Ont contemplé l'ouvrage.

N'a-t-on pas vû par eux mes habits partagés,
Et les arrêts du sort par eux interrogés ?
Ma robe en fut l'objet : le sort leur fit connoître
Quel en seroit le maître.

Sauvez-moi des fureurs de ces lions ardens :
Que l'agneau soit par vous arraché de leurs dents.
De vous seul, ô mon Dieu, mon unique espérance,
J'attends ma délivrance.

Mes désirs seront écoutés ;
J'annoncerai par-tout de sublimes mysteres,
Et consolateur de mes freres,
J'irai bien-tôt du Ciel révéler les bontés.

Vous que Dieu remplit de sa crainte,
Le soin de le louer est votre auguste emploi.
Enfans d'Israël, race sainte,
Pour chanter votre Maître, unissez-vous à moi.

Enfin d'un regard secourable,
Il a daigné, ce Dieu, contempler mes tourmens,
Et d'une oreille favorable
Entendre ma priere & mes gémissemens.

Au sacrifice que j'apprête,
Ses Saints de toutes parts vont être conviés :
Les heureux témoins de ma fête,
Assis à mon festin, seront rassasiés.

Je prépare un pain déleƈtable
Qui guérira les cœurs de toute infirmité.
Pauvres & riches à ma table
Se nourriront des fruits de l'immortalité.

L'univers rempli de ma gloire
Retentira d'un nom par ma voix publié,
Et les hommes à leur mémoire
Rappelleront ce Dieu ſi long-tems oublié.

Environnés de ſa lumiére,
Et frappés d'un éclat inconnu juſqu'alors,
Ils tomberont ſur la pouſſiére
Pour adorer celui qui réveille les morts.

Un Peuple nouveau va paroître;
Sa race couvrira la terre en un moment:
Et de l'Empire prêt à naître,
La Juſtice ſera l'éternel fondement.

M. Racine.

PSEAUME XXII.

Dominus regit me, &c.

Reconnoiſſance des bontés de Dieu.

Loin de moi tragiques penſées,
Dont mes infortunes paſſées
Nourriſſoient mon affeƈtion :
Puiſque le Tout-Puiſſant eſt touché de mes plaintes,
J'eſpére déſormais ſous ſa proteƈtion,
De bannir de mon cœur mes ennuis & mes craintes.

Ce Pasteur tout bon & tout sage
Nous conduit dans un pâturage
Plein de délices & d'attraits :
Et là, des pures eaux d'une source féconde,
Nos esprits en repos, en buvant à longs traits
Noîront le souvenir des vanités du monde.

Lorsqu'il voit notre ame égarée,
Et de son troupeau séparée,
Se conduire à sa volonté,
Qu'elle est prête à se perdre aux abîmes du vice,
Son soin pour l'obliger à bénir sa bonté,
La remet au chemin tracé par sa justice.

Aussi dans l'horreur des ténébres
Et des ennuis les plus funébres
Que la mort présente à nos yeux,
J'irai sans m'effrayer aux antres les plus sombres,
Quand pour guide j'aurai le Monarque des Cieux,
Qui peut vaincre la mort, & dissiper ses ombres.

Dieu puissant, pour punir la détestable envie
De ceux qui menaçoient mon empire & ma vie,
Tu me fais un festin digne de ta grandeur :
Ils pensoient m'accabler de peines,
Et Toi, sur ma tête à mains pleines,
Tu verses des parfums d'une céleste odeur.

Que mon rang à ta table est pour moi plein de gloire.
O précieuse coupe, où tu m'offres à boire
Un vin qui donne à l'ame & la force & la paix !
Que toujours tes bontés propices
Me fassent gouter ces délices ;
Que toujours, ô mon Dieu, j'habite ton Palais.

RACAN & GODEAU.

PSEAUME XXIII.

Domini est terra & plenitudo ejus, &c.

Triomphe de Jesus-Christ montant au Ciel.

LA terre est au Seigneur : les fleuves & les mers,
Les fruits, les animaux, les astres, l'Univers,
Tout est son bien & son ouvrage.
Qui de vous donc, mortels, percera le nuage
Où ce Maître terrible a voulu se cacher ?
Et quand vous n'êtes que poussiére,
Du lieu saint que remplit l'éclat de sa lumiére,
Qui de vous pourra s'approcher ?

Celui dont la langue sincere
Toujours d'accord avec son cœur,
N'a jamais sçû tromper son frere.
Mortels, voilà celui qui verra le Seigneur.
C'est maintenant que l'innocence
Reçoit de lui sa récompense.
Le Juste maintenant peut paroître à ses yeux :
Tout obstacle est levé, toute dette abolie,
Par celui qui réconcilie
La terre avec les Cieux.

Ouvrez-vous, portes éternelles,
Portes que si long-tems un arrêt rigoureux
Fermoit aux malheureux.
Ouvrez-vous, portes éternelles,
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui :
Et vous, Esprits divins, légions immortelles,
Accourez au-devant de lui.
Ouvrez-vous, portes éternelles,
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui.

Anges, vous demandez quel est le Roi de gloire,
Celui qui, triomphant après tant de combats,
Enchaîne à son char de victoire
La Mort & le Péché qu'a terrassé son bras.
Ouvrez-vous, portes éternelles,
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui;
Et vous, Esprits divins, légions immortelles,
Accourez au-devant de lui.

Quel est ce Roi puissant, demandez-vous encore?
Celui que l'Univers adore,
Et celui qui du Ciel appaise le couroux:
Les portes désormais n'en seront plus fermées.
Ouvrez, le Roi de gloire est le Dieu des armées.
Troupes d'Anges, prosternez-vous?

M. RACINE.

PSEAUME XXIV.

Ad te, Domine, levavi animam, &c.

Confiance en Dieu dans les afflictions.

MON ame, éleve-toi, vole au séjour céleste.
Un espoir trop flatteur ne m'a point abusé:
D'odieux ennemis trop long-tems méprisé,
J'en verrai dans le deuil le misérable reste.
Aux complots criminels de leur haine funeste
Je ne serai plus exposé.

O Dieu, l'homme pour toi rempli de confiance,
N'en éprouvera point un honteux repentir.
Ferme dans son devoir, ardent à te servir,
Il recevra le prix de sa persévérance,
Et des piéges dressés contre son innocence
Ton bras sçaura le garantir.

C vj

Toi-même guide-moi dans ce séjour propice,
Où d'une sainte joie éclatent les transports ;
De ta grace divine ouvre-moi les trésors ;
Et détournant mes pas des vils sentiers du vice,
Dans un cœur trop long-tems soumis à l'injustice,
Entretiens d'utiles remords.

Souviens-toi des bontés que ta main paternelle
Répandit de tous tems sur les humbles pécheurs.
Accorde-moi l'oubli de mes jeunes erreurs ;
Ah ! si mon ame fut à tes loix infidelle,
Par son retour sincere aujourd'hui ne peut-elle
Désarmer tes justes rigueurs ?

Oui, l'Eternel sans doute écoutera mes plaintes ;
Des hommes pénitens il soulage l'ennui ;
Par de fréquens secours il les rappelle à lui ;
De la compassion il ressent les atteintes,
Et n'inspire à leurs cœurs de salutaires craintes,
Qu'afin d'en devenir l'appui.

Les mortels dont l'espoir réside en ta sagesse,
Vainement agités de malheurs passagers,
N'imploreront jamais des secours étrangers.
Ton cœur, Grand Dieu, d'un pere éprouvant la tendresse,
Ecartera loin d'eux, de l'humaine foiblesse
Les inévitables dangers.

Tes sentiers, Dieu Puissant, sont la clémence même ;
Tu sçais à nos besoins mesurer tes bienfaits,
Et j'en ressens déja les généreux effets.
Mon crime est effacé par mon regret extrême,
Et l'excès inoui de ta bonté suprême
Passe l'excès de mes forfaits.

Heureux qui, du Seigneur reconnoiſſant l'empire,
Poſſede un cœur docile à pratiquer ſes loix !
Du chemin qu'il doit ſuivre il ſçaura faire choix ;
Les folles voluptés ne pourront le ſéduire ;
Ami de la vertu, le Juſte ne reſpire
Que pour en défendre les droits.

Ce Dieu prompt à punir l'ingrat qui l'abandonne,
Révele ſes ſecrets aux timides mortels,
Qui d'une main tremblante encenſent ſes Autels ;
Il adoucit leurs ſoins par la paix qu'il leur donne,
En attendant qu'un jour au Ciel il les couronne
Par des triomphes éternels.

Ainſi l'homme fidéle à marcher ſur ſes traces,
Vivra tranquillement juſqu'au jour bienheureux
Qui viendra le rejoindre à l'objet de ſes vœux.
De l'Ange impur alors dédaignant les menaces,
Au nombre des Elus il jouira des graces
Et des biens réſervés pour eux.

Bénis donc déſormais ma conduite nouvelle ;
Fais briller ta lumiére à mes vœux ſatisfaits ;
Daigne ajouter, Seigneur, ce comble à mes ſouhaits ;
Et dérobe mes jours à la foule rebelle
Des ennemis jaloux dont la rage cruelle
Me prépare de nouveaux traits.

Ne laiſſe pas ſur-tout proſpérer leur malice ;
Quel triomphe pour eux, ſi ta ſévérité
D'une douce eſpérance en vain m'avoit flatté !
A mon ame contrite épargne ce ſupplice,
Et qu'Iſraël vainqueur de leur lâche artifice,
Retrouve en Toi ſa ſûreté.

M. DOURXIGNÉ.

PSEAUME XXV.

Judica me, Domine, &c.

Haine du Monde. Désirs du Ciel.

TOI dont l'œil attentif éclairant l'Univers,
Observe des humains les mouvemens divers,
Et qui, dans les objets de ta vaste science,
Ne confondis jamais le crime & l'innocence:
Arbitre souverain, sonde-moi, juge-moi,
Et puissent mes rivaux me juger comme toi;
Cent fois tu dissipas mes cruelles allarmes:
Mes soupirs & mes vœux cent fois furent mes armes;
Toujours ton bras puissant fut mon fidéle appui;
Et quand de leurs efforts j'ai triomphé par lui,
Jamais un faux orgueil, ennemi de ta gloire,
Ne m'a fait à mes yeux l'auteur de ma victoire;
J'ai banni de mon cœur une ingrate fierté,
Et j'ai toujours chéri ta sainte vérité.
Tu sçais que je n'ai point à tes soins tutélaires
Préféré des pécheurs les secours téméraires.
J'ai haï les méchans; j'ai toujours détesté
De leurs dogmes impurs la folle impiété:
Des Justes j'ai suivi le conseil & l'exemple;
Ne puis-je donc comme eux entrer dans le saint Temple,
Où brille de ton nom l'adorable splendeur?
C'est-là, que par mes chants signalant mon ardeur,
Ma bouche s'ouvriroit pour charmer les oreilles
Du récit inoui de tes hautes merveilles.

O Sion, ô Cité, délicieux séjour,
Sacrés murs, lieux charmans, objet de mon amour,
Quand mes yeux verront-ils votre enceinte éternelle,
Qu'habite le Très-Haut & sa Cour immortelle?
Aurai-je le destin de ceux que leurs forfaits
Condamnent justement à ne vous voir jamais,
Des méchans dont la bouche au blasphême est ouverte,
Dont le cœur inflexible, & la fourbe couverte,
Ne respirent par-tout que le crime & le sang?
Dieu juste, voudrois-tu me mettre au même rang?
Non, non, si rien n'échappe à ton intelligence,
J'oserai te vanter les droits de l'innocence;
Si du vice jamais les funestes appas,
Dans ses sentiers trompeurs n'ont attiré mes pas,
Et si toujours soumis au pouvoir de ta grace,
Mes soins ont accompli ce que ta Loi nous trace,
J'espere en ta bonté, Seigneur, & ne crains plus
De me voir rejetté du rang de tes Elus.

L'Abbé DESFONTAINES.



PSEAUME XXVI.

Dominus illuminatio mea & salus mea, &c.

Le Juste soutenu de l'assistance divine, invincible & intrépide dans les plus grands maux.

Que le brillant flambeau du monde
Cache sa lumiére à mes yeux,
Et que je ne trouve en ces lieux,
Que l'horreur d'une nuit profonde;
Je serai pourtant sans effroi,
Sçachant que le Seigneur à qui tout rend hommage,
Et de qui le soleil n'est qu'une sombre image,
Fait luire ses rayons sur moi.

Bien qu'une infidéle malice
Conspire aujourd'hui mon trépas;
Mon esprit ne redoute pas
Qu'un si noir dessein réussisse;
Dieu qui veille sur les humains,
Me conserve le jour que lui seul m'a fait luire,
Et montre en ma faveur, que lui seul peut détruire
Ceux qui sont l'œuvre de ses mains.

Il remplit mon cœur d'assurance,
Et comme il me l'avoit promis,
De mes perfides ennemis
Il trompe la vaine espérance;
Tous leurs projets sont renversés;
Le succès est contraire à leurs vœux sacriléges,
Et je les vois tomber en ces funestes piéges,
Qu'à mes pas ils avoient dressés.

Non, quelques troupes innombrables
Qu'un ennemi puiſſe aſſembler,
On ne me verra point trembler
A leurs approches redoutables;
Dieu qui me conduit aux combats,
Regle, comme il lui plaît, le deſtin des batailles;
Et je ſuis aſſuré ſans tours & ſans murailles,
Quand je ſuis couvert de ſon bras.

Poſſéder un puiſſant Empire,
Amaſſer de riches tréſors,
Voir tout céder à mes efforts,
N'eſt pas la fortune où j'aſpire;
C'eſt Dieu ſeul qui fait mes plaiſirs,
Lui ſeul qu'avec tranſport j'adore & je contemple;
Et dans le ſeul bonheur de viſiter ſon Temple,
Je borne aujourd'hui mes déſirs,

Je me plains, je languis, je pleure,
Attendant le bienheureux jour,
Où, plein d'eſpérance & d'amour,
Je verrai ſa ſainte demeure;
Elle ſeule charme mes ſens;
C'eſt-là que j'apperçois de plus pures lumieres,
Et que je vois monter mes vœux & mes prieres
Parmi les odeurs de l'encens.

Lorſque par une lâche envie,
Jointe à la noire trahiſon,
Des méchans privés de raiſon,
Conſpirérent contre ma vie,
Tu t'oppoſas à leur deſſein;
Et pour me garantir de l'atteinte du foudre,
Dont leur noire fureur penſoit me mettre en poudre;
Ta clémence m'ouvrit ton ſein.

Mais dans cet adorable asile
Que tu m'ouvris si promptement,
Tu ne rendis pas seulement
Contre moi leur force inutile;
Leur désastre fut mon bonheur;
On connut que de moi ta bonté faisoit comte,
Tu lès mis sous mes pieds, & je vis de leur honte
Aussi-tôt naître mon honneur.

Daigne, comme autrefois, entendre
Ma voix & mes humbles concerts:
Unique Maître que je sers,
Daigne encor jusqu'à moi descendre.
Je veux avec la même ardeur,
En tout tems, en tout lieu, te rendre même hommage;
Et n'avoir plus d'esprit, de voix, ni de courage,
Que pour célébrer ta grandeur.

Maintenant permets que mes plaintes
Percent tous ces corps éclatans,
Qui de l'insolence du tems
Ne redoutent point les atteintes;
Excuse ma fragile erreur;
Accorde le pardon à ma triste priere,
Et songe qu'un mortel, qui n'est rien que poussiere,
Est indigne de ta fureur.

Arbitre souverain du monde,
O dieu qui fais tout justement,
C'est sur ton aide seulement
Que mon espérance se fonde;
C'est à toi seul que j'ai recours:
Je sçais que ma douleur vient à ta connoissance,
Et que, si tu le veux, tes mains ont la puissance
D'en arrêter bien-tôt le cours.

Ne me cache point ton viſage ;
Il m'aſſure dans les hazards.
Honore-moi de tes regards ;
Leur feu m'éclaire & me ſoulage.
Contemple-moi du haut des Cieux ;
Et ſi, pour me punir, tes mains ont pris les armes ;
Que ton courroux ardent s'éteigne dans les larmes
Que tu vois couler de mes yeux.

Viens d'une nouvelle aſſiſtance
Repouſſer ce péril nouveau :
Sans Toi d'un fragile roſeau
J'ai la foibleſſe & l'inconſtance ;
Je ſçais bien que ta Majeſté
S'abaiſſe en m'accordant cette faveur inſigne ;
Mais ſi de ta grandeur ce ſoin paroît indigne,
Il ne l'eſt pas de ta bonté.

Dans cette funeſte aventure
Mes amis me manquent de foi,
Mes parens violent la loi,
Et les devoirs de la nature ;
O favorable évenement !
Lorſque chacun me fuit, tu défends ma querelle ;
Et je ſuis obligé d'un aide ſi fidele
A leur lâche abandonnement.

Purge mon cœur de ſa malice ;
Que ta loi, d'un juſte compas,
Déſormais marque tous mes pas
Dans les ſentiers de ta juſtice ;
Que je ne me laiſſe charmer
Qu'aux céleſtes appas de ta grace immortelle,
Et que mon ennemi me donne un nouveau zèle
Pour te connoître & pour t'aimer.

Adoucis le ſoin qui me ronge,
Et ne permets pas qu'en ces lieux,
La Vérité, fille des Cieux,
Tombe ſous l'effort du menſonge;
Punis ce diſcours impoſteur,
Dont la rage s'attaque à ma foible innocence,
Et contre l'attentat d'une aveugle licence,
Déclare-toi mon protecteur.

Quand la Mort d'un coup favorable
Me viendra mettre en liberté,
Tu me feras de ta beauté
Contempler l'éclat adorable;
Mes biens paſſeront mes déſirs:
Je verrai ſous mes pieds la fortune aſſervie:
Et je ne craindrai plus que la haine ou l'envie
Corrompent mes chaſtes plaiſirs.

Nul tourment ne me ſemble rude,
Dans l'eſpoir de tant de tréſors,
Et c'eſt lui ſeul qui de mon corps
Me fait ſouffrir la ſervitude;
Par lui le plus certain danger
Ne me ſçauroit donner ni craintes ni triſteſſes;
Car le Dieu que je ſers, dans toutes ſes promeſſes,
N'eſt ni parjure ni léger.

Iſraël, ne perds point courage,
N'éleve qu'à lui des Autels:
Aſpire à des biens immortels,
Le Ciel eſt ton ſeul héritage;
Ne te laſſe point d'eſpérer:
Adore ſa bonté lorſqu'elle t'eſt propice;
Quand ſa main te punit, reconnois ſa juſtice,
Sans te plaindre & ſans murmurer.

GODEAU.

PSEAUME XXVII.

Ad te, Domine, clamabo, &c.

Priere pour obtenir le secours de Dieu, & n'être pas confondu avec les impies.

RÉPONDS, Seigneur, à ma priere;
Si, touché de mes maux, ton cœur n'y compâtit,
S'il s'obstine encore à se taire,
Je serai comme un mort que la terre engloutit.

Sensible à ma voix qui t'appelle,
De mon accablement soulage la rigueur,
Quand, plein de respect & de zele,
J'éleve vers ton Temple & mes mains & mon cœur.

Distingue-moi d'avec l'impie,
Lance sur lui, Seigneur, ton regard irrité,
Et ne vas point, m'ôtant la vie,
Confondre l'innocence avec l'impiété.

Distingue-moi de ces coupables
Qui trompent leur prochain par des discours de paix;
Et dont les cœurs abominables
Aiguisent cependant contre lui tous leurs traits.

Prononce contr'eux un supplice
Dont la rigueur réponde à leur méchanceté,
Punis-les selon la malice
Des lâches trahisons dont ils m'ont insulté.

Qu'un rude châtiment égale
L'énorme iniquité de leurs nombreux forfaits;
Que ta justice se signale
En mesurant leur peine aux crimes qu'ils ont faits.

Ils méconnoissent ton ouvrage,
Et que toute ma gloire est l'œuvre de tes mains.
Pour te venger de cet outrage,
Détruis-les, & confonds leurs coupables desseins.

Mais je vois que ta grace accorde
A mes vœux exaucés la bonté que j'attends;
Je bénis ta miséricorde :
Béni soit ton saint Nom jusqu'au-delà des tems.

Il me soutient dans ma misere;
Mes vœux & mes soupirs sont montés jusqu'à lui;
C'est en lui que mon ame espere;
Contre mes ennemis il est mon ferme appui.

Je reprends des forces nouvelles
Par l'espoir du succès qu'il me fait pressentir:
De ses louanges éternelles
Que mes chants redoublés fassent tout retentir.

Il est la force du Fidele,
Son bras est pour son peuple un rempart assuré;
Sa grace est la source immortelle
Du salut d'un Monarque à son Dieu consacré.

Sauve & conserve ton ouvrage,
Seigneur, répands sur nous tes torrens précieux;
Et seul Roi de ton héritage,
Rends pour l'éternité ton peuple glorieux.

LE NOBLE.

PSEAUME XXVIII.

Afferte Domino, filii Dei, &c.

Majesté redoutable de Dieu : Foiblesse des Grands de la Terre.

IMAGES du Très-Haut, Princes, Dieux de la terre ;
Qu'il instruit dans la paix, & qu'il forme à la guerre,
Apprenez aux mortels à respecter ses loix ;
Et que le peuple saint conduit par votre exemple,
Adore dans son Temple,
Le Dieu, maître des Rois.

La gloire de son nom fit toute votre gloire.
Que pouvoient, sans l'aveu du Dieu de la victoire,
Le zele de vos cœurs, l'effort de votre bras ?
Venez, reconnoissez, pleins d'amour & de crainte,
Dans sa Majesté sainte,
L'Arbitre des Etats.

Quelle éclatante voix, dans les airs répandue,
Fait frémir de respect cette mer suspendue,
Qu'une invisible main soutient du haut des Cieux ?
C'est la voix du Seigneur ; les abîmes l'entendent,
Et les ondes suspendent
Leurs flots impétueux.

Lâche intrépidité, constance de l'impie,
Pourras-tu soutenir cette voix ennemie,
Que fait tonner sur toi le Dieu de Majesté ?
Tandis que l'innocent, rempli de confiance,
Même dans sa puissance,
Adore sa bonté.

Quels tourbillons affreux ſuivent ſa voix terrible !
Quels cris ! quels ſifflemens ! quelle tempête horrible !
Les cedres du Liban volent en mille éclats :
Quels efforts redoublés ébranlent leurs racines
Juſqu'aux voûtes voiſines
Des portes du trépas.

Liban, & vous, Sion, fameux par cent miracles,
Monts chéris, où le Ciel nous rendoit des oracles,
Vos ſommets chancelans s'éloignent de mes yeux ;
Vous fuyez : telle on voit la licorne tremblante,
Fuir l'approche ſanglante
Du lion furieux.

Quels nuages, percés d'éclairs épouvantables,
Annoncent cette voix aux déſerts effroyables,
Où Jacob opprimé fuyoit ſon ennemi ?
Quelle pâle clarté, plus triſte que les ombres,
Luit dans ces antres ſombres ?
Cadès en a frémi.

Les échos allarmés dans leur retraite obſcure,
Répondent à la voix par un affreux murmure ;
Les monſtres des forets en avortent d'effroi ;
Et l'impie allarmé de ſa perte infaillible,
Voudroit du Dieu terrible
Avoir ſuivi la loi.

Vains remords ! Dieu paroît, la gloire l'environne.
Quels tourbillons de feux s'élancent de ſon Trône !
La terre eſt embraſée, & le Ciel s'eſt enfui ;
La nature ébranlée, interdite, éperdue,
A ſes pieds confondue,
Ne voit d'être que lui.

Mais

Mais le Juste brillant d'une splendeur nouvelle,
Retrouve avec transport cet objet de son zele,
Terrible en sa fureur, prodigue en ses bienfaits;
De son bonheur immense il partage les charmes,
Et goûte sans allarmes
Une éternelle paix.

M. Olivier.

PSEAUME XXIX.

Exaltabo te, Domine, quoniam, &c.

Actions de graces d'une Ame délivrée de grands périls.

VOTRE divine main m'a comblé de bienfaits, 1
Seigneur, vous m'élevez dans un honneur suprême:
De mes fiers ennemis vous repoussez les traits;
Vous m'avez conservé dans un péril extrême.

J'ai crié vers mon Dieu, sa grace m'a guéri; 2
Son bras m'a retiré d'un affreux précipice:
Du froment le plus pur son amour m'a nourri;
Il m'a fait constamment marcher dans la justice.

J'ai senti remonter mon ame des enfers. 3
Mon Dieu m'a rappellé du fond des noirs abîmes,
Il a rompu ma chaîne, il a brisé mes fers!
Sa voix m'a révélé des vérités sublimes.

Chantons au Tout-puiſſant un Cantique nouveau ;
Chantons de ſes regards la clémence adorable :
Pour les foibles mortels eſt-il un ſort plus beau,
Que d'être protégés par ſa main ſecourable ?

Son indignation ne dure qu'un moment,
Sa colere ſur nous eſt lente & paſſagere ;
Mais ſa tendre bonté dure éternellement :
Il voit notre foibleſſe avec des yeux de pere.

Le ſoir nous reſſentons de cruelles douleurs,
Nous pouſſons des ſoupirs, nous répandons des larmes ;
Mais le matin revient pour eſſuyer nos pleurs,
Et le retour du jour fait ceſſer nos allarmes.

Dans le tems que j'étois dans la proſpérité,
J'ai cru que mon bonheur ſeroit inébranlable :
Je ne pouvois penſer que ma félicité
Paſſeroit comme un ſonge, & ſeroit peu durable.

C'étoit vous, Dieu puiſſant, qui ſouteniez mon ſort ;
Vous m'animiez toujours d'une grace divine :
Dans vos juſtes ſentiers je marchois ſans effort :
Vous élevez le cœur où votre amour domine.

Mais quand vous me privez, Seigneur, de vos regards,
Mon eſprit eſt troublé d'une douleur extrême :
Je ſuis par la frayeur ſaiſi de toutes parts,
Sitôt que je n'ai plus pour guide que moi-même.

J'ai pouſſé vers le Ciel mes cris infortunés,
Je vous ai dit ſouvent d'une voix ſuppliante :
J'apperçois tous mes ſens contre moi déchaînés,
Ne calmerez-vous point leur fureur violente ?

Quand notre ſang glacé deſcend dans le tombeau , 11
Il ne mérite plus pour l'éternelle vie :
L'homme ne peut jamais ſe faire un cœur nouveau ,
Au moment qu'à ſes yeux la lumiere eſt ravie.

Serez-vous admiré parmi les criminels ? 12
Loura-t-on votre nom dans la vile pouſſiere ?
Dans les lieux ténébreux vous fait-on des Autels ?
Voit-on dans les enfers briller votre lumiere ?

Ecoutez-moi , Seigneur , ayez pitié de moi : 13
Venez me protéger dans ma douleur profonde ,
Augmentez mon amour , faites croître ma foi ;
Je n'ai d'eſpoir qu'en vous, ſur vous ſeul je me fonde.

Je vous ai vû changer mes regrets douloureux , 14
En un glorieux chant plein de réjouiſſance :
Vous m'avez délivré d'un fardeau dangereux ,
Et m'avez revêtu de la magnificence.

C'eſt pour ce doux préſent que je chante des airs , 15
Qui de votre ſaint Nom vont publier la gloire :
Je ſens des feux divins les pénétrans éclairs :
Qu'ils tiennent vos bienfaits préſens à ma mémoire.

Mademoiſelle D.



IMITATION DU MÊME PSEAUME XXIX.

Exaltabo te, Domine, quoniam, &c.

Sentimens d'une juste reconnoissance envers Dieu, après une grande maladie.

GRAND Dieu, pour célébrer ta gloire,
Des accens de ma voix je remplirai les airs;
Toi qui n'a pas voulu qu'un ennemi pervers
Remportât sur moi la victoire,
Et qui, me visitant au lit de la douleur,
As, dès mes premiers cris, terminé ma langueur.

Quel cahos, Dieu saint, quel abîme,
Quel précipice affreux s'entrouvroit sous mes pas!
J'ai vu l'instant fatal où d'un cruel trépas
J'allois devenir la victime,
Quand tout-à-coup changeant la rigueur de mon sort,
Ton bras me retira des portes de la mort.

O vous, que ce prodige étonne,
Vous, Elus du Très-Haut, publiez ses bienfaits.
Quelquefois indigné, lassé de nos forfaits,
Contre l'homme il éclatte, il tonne;
Mais favorable même en sa sévérité,
Jusque dans sa colere il fait voir sa bonté.

Le jour fuit, d'épaisses ténebres
Dérobent aux mortels la lumiere des Cieux,
L'œil surpris, effrayé, n'apperçoit en tous lieux
Que tristesse, qu'objets funebres;
Bien-tôt l'aurore luit, & son brillant retour
Ramene l'allégresse en ramenant le jour.

Non, disois-je, dans l'abondance
Rien ne peut m'ébranler; mon bonheur est trop grand.
Ce bonheur, ô mon Dieu, ce sort si florissant
Est l'ouvrage de ta clémence.
Tu détournas les yeux, & soudain la terreur
Vint attrister mon ame, & déchirer mon cœur.

Alors cédant à mon martyre,
Dieu puissant, m'écriai-je, entends mes tristes vœux;
Quel fruit esperes-tu de voir un malheureux
Descendre au ténebreux empire?
Un corps inanimé, triste aliment des vers,
Pourra-t-il de ta gloire instruire l'Univers?

Je dis; & ma voix gémissante
Vola jusqu'au séjour où regne l'Eternel;
Ma priere éveilla dans son cœur paternel,
Sa tendresse compatissante.
Je cessai d'être en proie aux larmes, aux soupirs,
Et le calme revint sur l'aîle des plaisirs.

O toi, que j'adore & que j'aime,
Seigneur, daigne approuver l'ardeur de mes transports.
Ma lire désormais n'emploira ses accords
Qu'à chanter ta grandeur suprême;
Et mes soins les plus doux, ma seule volupté
Seront de te bénir jusqu'à l'éternité.

M. l'Abbé PORTES.



PSEAUME XXX.

In te, Domine, ſperavi non confundar in æternum, &c.

Priere dans la tentation.

JE touche à ma ruine, ô mon Dieu, ſauve-moi :
Montre par des effets que tu remplis l'attente
D'un cœur qui n'eſpere qu'en toi.
Daigne prêter l'oreille à ma voix gémiſſante,
Hâte-toi de finir le trouble où je me voi.

J'attends tout mon ſecours de ta ſeule bonté.
Contre les noirs complots d'un peuple parricide,
Sois ma force & ma ſureté.
Que dans tous mes conſeils ta ſageſſe préſide ;
Soutiens-moi, Dieu vengeur, en cette extrémité.

Mille abîmes affreux s'entr'ouvent ſous mes pas.
Que ta puiſſante main me prenne en ſa défenſe,
Je me remets entre tes bras.
Quel que ſoit le danger, j'ai cette confiance,
O Dieu de vérité, que tu m'en tireras.

Ceux-là ſont les objets de ton averſion,
Qui, fondant leur eſpoir ſur des vanités folles,
Y mettent leur affection.
Périſſent à jamais ces reſſources frivoles :
La mienne eſt toute entiere en ta protection.

Vous avez vû, Seigneur, ma profonde triſteſſe :
Vous pouvez d'un regard calmer tous mes ennuis :
Vous avez ſuſpendu votre main vengereſſe ;
Mes déplaiſirs mortels ſe ſont évanouis.

Vous m'avez délivré de l'injuſte puiſſance
De l'ennemi cruel qui me donnoit des loix :
Vous m'avez fait marcher au ſentier d'innocence:
J'ai toujours écouté votre adorable voix.

Ayez pitié, Seigneur, de ma miſere extrême ;
Mon corps eſt abattu, mes yeux ſe ſont éteints :
Mon ame de regret ſe dévore elle-même,
Pour détourner de moi les malheurs que je crains.

Dans l'amere douleur ſe conſume ma vie ;
Tous mes jours ſont marqués par des gémiſſemens :
Je tomberai bien-tôt ſous les coups de l'envie,
Si vous ne détournez vos rudes châtimens.

Par mon iniquité ma force eſt abattue ;
Je reſſens dans mes os la langueur de la mort ;
Cette corruption par ſon venin me tue :
Hâtez-vous, ô mon Dieu, de relever mon ſort.

Plus que mes ennemis je deviens mépriſable ;
Même à tous mes voiſins je donne de l'horreur :
Fut-il jamais un mal plus grand, plus déplorable,
Plus capable aux humains d'inſpirer la terreur ?

Ceux qui m'ont vû dehors, redoutant mon approche,
Ont fui pour m'éviter, d'un pas précipité :
Les hommes dans leur cœur ſe feroient fait reproche,
Que dans leur ſouvenir ma mémoire eût été.

Plusieurs m'ont accablé d'une cruelle injure :
Comme un vase brisé je m'offre à leurs regards ;
Pitoyable jouet de toute la nature,
Je ne vois que frayeurs, hélas ! de toutes parts.

Ils s'étoient assemblés pour m'arracher la vie,
Ils tendoient le filet à mes timides pas :
La lumiere à mes yeux alloit être ravie ;
Je n'attendois plus rien qu'un funeste trépas.

Mais j'ai dit : ô mon Dieu, vous êtes mon azile ;
Je ne forme d'espoir que sur votre bonté :
Mon sort est en vos mains, & mon ame tranquille
Contre ses ennemis se voit en sureté.

Parmi tant de troubles divers,
Ton nom seul est l'azile où mon cœur se repose,
C'est toi, Seigneur, c'est toi qui soutiens l'Univers,
Tu fais subsister toute chose ;
Tu me délivreras de la main des pervers.

Termine, ô mon Dieu, les ennuis
Dont mes persécuteurs me font sentir l'atteinte ;
Daigne me regarder dans le trouble où je suis,
Laisse-toi fléchir à ma plainte,
Et me délivre enfin de tant d'horribles nuits.

Ne confonds point un affligé
Qui réclame ton Nom au milieu de l'orage ;
Extermine plûtôt ceux qui l'ont outragé :
Que l'Enfer soit leur héritage ;
Que de leurs trahisons l'innocent soit vengé.

Seigneur, ferme éternellement
Ces levres qui jamais ne s'ouvrent qu'au mensonge;
Regarde l'homme juste en son abaissement;
Ecrase le ver qui le ronge,
Perds les Tyrans; détruis leur moindre monument.

Que ton admirable bonté
Réserve de douceurs à ceux qui te réverent!
Plus le monde odieux est contr'eux irrité,
Plus en tes graces ils esperent;
Plus ils sentent de calme & de félicité.

Par des transports délicieux
Tu les délivreras des troubles de la terre;
Tu caches des beautés qui raviront leurs yeux.
Et ton bras armé du tonnerre,
Imposera silence à tous leurs envieux.

Que le nom de Dieu soit béni;
Sa faveur m'a sauvé d'un horrible naufrage;
Et comme dans un fort soigneusement muni,
Il a rassuré mon courage,
Et m'a fait admirer son pouvoir infini.

Je disois dans l'étonnement
Qui remplissoit mon ame au fort de la tempête:
Seigneur, je vais périr par ton éloignement;
Mais soudain tu sauvas ma tête,
Et je te vis touché de mon gémissement.

Vous qui brillez de sainteté,
Aimez Dieu, qui défend ceux qui lui sont fideles,
Qui protége les bons en leur adversité,
Mais qui sçait punir les rébeles,
Et rendre à leur orgueil ce qu'il a mérité.

Si le Seigneur est votre espoir,
Brûlez de son amour, travaillez pour sa gloire,
Affermissez vos cœurs sur son divin pouvoir,
Et gravez en votre mémoire
L'inestimable prix que vous devez avoir.

RANCHIN, Mademoiselle D. & FRÉNICLE.

PSEAUME XXXI.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates, &c.

Sentimens d'une ame pénitente touchée du nombre & de l'énormité de ses péchés.

HEUREUX celui dont les fautes passées,
Dans le sein de l'obscurité,
Se trouvent pour jamais pleinement effacées;
Heureux qui de remords n'est point persécuté;
Mais cent fois plus heureux encore
Est le cœur qui gémit, qui craint Dieu, qui l'implore,
Sûr d'obtenir de lui le pardon désiré :
Qui désormais dépouillé de tout vice,
De son Juge irrité désarmant la justice,
Peut regarder le Ciel comme un prix assuré!

A de cruels remords mon ame assujettie,
Poussoit de vains gémissemens,
Tandis qu'au milieu des tourmens
Je sentois chaque jour ta main appésantie.

En proie à mes ennuis, dévoré de regrets,
Pour m'éloigner de toi, les lieux les plus secrets.
Me paroissoient un sûr azile :
Mais en vain j'ai voulu déguiser mon péché:
Ah ! Seigneur, qu'il est difficile
De se soustraire aux yeux à qui rien n'est caché !

Pressé de mes douleurs, j'ai confessé mon crime,
Je t'ai déclaré mes forfaits:
J'ai dit pour expier tant de maux que j'ai faits :
De la fureur de Dieu rendons-nous la victime.
A peine au repentir me suis-je abandonné,
Que mon péché s'efface, & tu m'as pardonné ;
Tu m'as rendu l'innocence premiere :
Seigneur, pourrois-je assez admirer ta bonté ?
Tu veux que je jouisse encore de la lumiere
Dont mon crime odieux souilla la pureté.

Pour tant de biens reçus que tes Saints te bénissent,
Que ton Nom glorieux par toute Nation,
Soit célébré sur le mont de Sion,
Jusqu'à ce que les tems finissent ;
Et moi, qui sur toi seul dois fonder mon appui,
Je te demande encor ton secours aujourd'hui,
Contre l'ennemi qui m'accable :
Lorsque je te fuyois, tu m'as favorisé ;
Tu me cherchois infidele & coupable :
Quand je n'aime que toi, serois-je refusé ?

Que ta grace, mon Dieu, se répande en mon ame :
Tu sçais qu'en mes cruels malheurs
Je n'ai recours qu'à toi : c'est toi que je réclame ;
Ecoute la voix de mes pleurs.
Dis à mes ennemis : ne soyez pas semblables
A ces animaux intraitables,

Qui par le dur frein sont domptés ;
Ainsi je punirai vos ames criminelles :
Un déluge de maux, des peines éternelles
Seront le juste prix de vos iniquités.

Mais comme les méchans par des chûtes horribles,
Terminent à la fin leurs injustes projets,
Ainsi David verra ses rebelles sujets
Eprouver du Seigneur les jugemens terribles.
Justes qui m'écoutez, qu'un changement si beau
Mette dans votre bouche un Cantique nouveau.
Bénissez du Seigneur la bonté secourable ;
Qu'à jamais son saint Nom par-tout soit exalté,
Et que de ses bienfaits la mémoire durable,
S'étende à la postérité.

Mademoiselle CHÉRON.

PSEAUME XXXII.

Exultate justi, in Domino, &c.

Motifs qui engagent les Justes à louer Dieu; à l'aimer, à le craindre, &c.

ECLATTEZ, tressaillez de joye,
Jusqu'au plus haut des Cieux élevez vos Concerts :
Justes, il est beau qu'on vous voye
Rendre un brillant hommage au Dieu de l'Univers,
Livrez-vous aux transports, aux feux qu'il vous inspire ;
Sur les dix cordes de la lyre,

De ſa grandeur ſuprême exaltez les effets,
Et que dans un nouveau Cantique,
Le bruit harmonieux d'une noble Muſique
Annonce au Monde entier ſa gloire & ſes bienfaits.

Dans ſes paroles adorables
Que l'on reconnoît bien le Dieu de vérité!
Que ſes œuvres incomparables
Reſpirent de droiture & de fidélité!
Il aime à faire au loin éclater ſa juſtice;
Mais combien ſa bonté propice
Brille-t-elle ſur-tout aux regards des humains!
Je vois la Nature embellie,
Enfanter mille fruits, être par-tout remplie
Des dons que ſur la terre il verſe à pleines mains.

Sa voix du Cahos entendue,
A tiré du néant mille aſtres radieux;
D'un ſeul ſouffle il a ſur la nue
Affermi pour jamais les colomnes des Cieux:
Il enchaîne des mers les ondes mugiſſantes,
Par lui leurs vagues écumantes
Tombent... un foible ſable éteint tout leur courroux.
Il fait de leurs profonds abîmes
Des tréſors de fureur, où, pour punir nos crimes,
Sa main puiſe les traits qu'elle lance ſur nous.

Terre, frémis à ſa préſence;
Mortels, tremblez au nom du Dieu que vous ſervez:
Tel eſt l'excès de ſa puiſſance;
Il dit, & tout exiſte: il parle, & vous vivez:
C'eſt en vain qu'aveuglés par vos propres chimeres,
Rois puiſſans, Princes téméraires,
Vous formez les plus beaux, les plus vaſtes projets;
Il rit de votre orgueil extrême;
Vos projets périront, vous périrez de même:
Lui ſeul eſt immuable en ſes juſtes décrets.

Heureuse la race chérie
Qui n'a point d'autre Dieu, qui ne suit que ses loix,
Et qui, par lui-même choisie,
Se rend par ses vertus digne d'un si beau choix.
Assis au haut des Airs, sa demeure éternelle,
Sur cette région mortelle
Il fixe ses regards amis de l'équité:
Le cœur de l'homme est son ouvrage,
Et son œil pénétrant voit dans ce cœur volage
Jusqu'au moindre desir dont il est agité.

Que produit la guerriere audace,
Par qui sont distingués tant de fiers Potentats?
S'ils ont encouru sa disgrace,
Leurs nombreux escadrons ne les sauveront pas.
A quoi sert aux géans leur grandeur & leur force?
Ce n'est qu'une frivole amorce
Qui ne peut d'un instant différer leur malheur;
Et quand sa justice en décide,
Il n'est point de coursier dont la fuite rapide
Puisse enlever l'impie à son couroux vengeur.

Cependant l'aimable innocence
Le voit veiller sans cesse au bonheur de son sort;
Qui se confie en sa clémence,
Ne craint ni la douleur, ni la faim, ni la mort.
Ainsi tu nous soutiens, & notre ame tranquille
Trouve en toi, grand Dieu, son azile;
La joie, à ton saint Nom, vient inonder nos cœurs.
Ah! pour couronner mon zele,
Puisse à jamais, Seigneur, ta bonté paternelle,
A notre confiance égaler tes faveurs.

PSEAUME XXXIII.

Benedicam Dominum, &c.

Exhortation à la crainte de Dieu qui protége ceux qui sont affligés.

EN tous temps, en tous lieux, ta grandeur éternelle
Sera l'unique objet de mes pieux concerts;
En tout temps ma bouche fidelle
Célebrera ta gloire aux yeux de l'Univers.

Oui, Seigneur, à louer ta puissance infinie,
Mon ame met sa gloire, & borne ses desirs.
Ecoutez ma sainte harmonie,
Humbles, & que vos cœurs en goûtent les plaisirs.

Chantez tous avec moi sa grandeur, sa justice,
Et ce qu'a fait pour nous son bras victorieux;
Chantez, & que tout retentisse
Des honneurs qui sont dûs à son nom glorieux.

Mes vœux sont exaucés, sa puissance invincible
S'est rendue à mes cris, & vole à mon secours;
Son cœur à mes larmes sensible,
De mes afflictions a terminé le cours.

Approchez-vous de lui, recevez la lumiere
Que ses yeux éternels vont répandre sur vous;
Faites-lui votre humble priere,
Et vous verrez vos pleurs désarmer son courroux.

Ce pauvre qui l'invoque & réclame son aide,
A peine a-t-il gémi, qu'il se voit exaucé ;
Il prie, & le calme succede
A la fureur des flots qui l'avoient menacé.

Qu'une ame qui craint Dieu, dans ses besoins l'appelle,
Ce Dieu pour l'écouter tourne aussi-tôt ses yeux ;
Plûtôt que de perdre un Fidele,
Un Ange à son secours vole du haut des Cieux.

Goûtez, voyez quelle est du Seigneur la clémence ;
Quel excès de douceur, quelles suavités !
Heureux qui met son espérance
Au Dieu qui compâtit à nos infirmités.

Craignez donc le Seigneur, ames justes & saintes,
Prosternez-vous, tremblez de respect à ses pieds ;
Plus vous avez d'heureuses craintes,
Plus la grace enrichit vos cœurs humiliés.

Les Riches, orgueilleux de leur vaine opulence,
Sont toujours indigens au milieu de leurs biens,
Tandis que par sa grace immense
A qui l'aime & le craint, Dieu prodigue les siens.

Accourez à ma voix, venez peuple fidele,
Pour prendre mes leçons, qu'on s'assemble en ce lieu ;
Je vais d'un cœur brûlant de zele
Vous apprendre comment vous devez craindre Dieu.

Homme, desires-tu, de la vie éternelle,
Goûter après ta mort les immenses plaisirs ?
Ne vas point pour te priver d'elle,
A des biens temporels borner tes vains désirs.

Aux mortelles fureurs d'une langue maligne,
A ton fiel dangereux, Médiſant, mets un frein,
Et par une malice indigne,
Ne vas point ou ſurprendre, ou tromper ton prochain.

Fuis les attraits du vice où t'entraîne ta pente,
Et rends avec plaiſir tous les biens qu'on t'a faits:
Cherche une paix qui te contente,
Et ne te laſſe point d'en goûter les effets.

Dieu toujours attentif & prêt à le défendre,
Sans ceſſe ſur le Juſte a ſon œil attaché;
Il l'écoute, & ſe plaît d'entendre
Les preſſantes clameurs dont ſon cœur eſt touché.

Mais d'un juſte courroux armé contre l'impie,
Il ne porte ſur lui que des yeux irrités:
Juſqu'au tems que ſa perte expie
Les coupables excès de ſes iniquités.

Le Juſte qui l'invoque & réclame ſon aide,
A peine a-t-il gémi, qu'il en eſt exaucé;
Il prie, & le calme ſuccede
A la fureur des flots qui l'avoient menacé.

La peine du Fidele en vain ſe multiplie;
Dieu pour le ſoutenir ſe tient à ſes côtés,
Et c'eſt aſſez qu'il s'humilie,
Pour voir ſes maux finis, & ſes vœux exaucés.

Du Juſte quelquefois pour éprouver le zele,
Dieu ſemble l'accabler dans ſes oppreſſions;
Mais il le couvre de ſon aîle,
Et le tire à la fin de ſes afflictions.

Il lui prête son bras pour soulager ses chaînes:
Il conserve sa force, & soutient sa vertu:
Pas un de ses os dans ses peines,
Ne se trouve brisé, ni son cœur abatu.

Que la mort du pécheur est terrible & cruelle,
Par les tourmens affreux qui lui sont destinés!
Vous qui haïssez le Fidele,
Pécheurs, vous serez tous un jour exterminés.

Dieu rachete le Juste, & pour sa récompense,
Dans les Cieux lui réserve une éternelle paix;
Qui met en Dieu son espérance,
Qui se fie en son bras, ne périra jamais.

Le Noble.

PSEAUME XXXIV.

Judica, Domine, &c.

Les Bons toujours affligés: Dieu les délivrera de tous leurs maux. Bonheur des Justes.

DIEU d'Israël, sois mon refuge;
Combats pour moi, devient le Juge
De mes lâches persécuteurs;
Fais gronder, fais partir ta foudre, ton tonnerre,
Et que ton bras vengeur montre à toute la terre
Que tu ne délaissas jamais tes serviteurs.

Je vois ton glaive redoutable,
Levé sur la tête coupable;
Cachez-vous, foibles ennemis :
Le Seigneur en ce jour va prendre ma défense;
Vous, dont les cœurs pervers oppriment l'innocence,
Traîtres, où fuirez-vous? l'enfer même est soumis.

Que la fuite & l'ignominie
Soient le prix de la Calomnie,
Et de ses suppôts renommés!
Que tels qu'un vain amas de sable & de poussiere,
Que dissipe des vents une haleine légere,
Leurs complots soient détruits aussi-tôt que formés!

O vous, organes de Dieu même,
Vous de sa justice suprême,
Ministres sages, éclairés,
Par vos décisions, par vos Arrêts célebres,
Punissez ces esprits d'erreurs & de ténebres;
Ils sont contre le Ciel hautement déclarés.

Ils me tendent en vain des piéges,
En vain leurs fureurs sacriléges
Soufflent un dangereux poison :
De leur rage impuissante exemplaires victimes,
Ils sont ensevelis dans ces mêmes abîmes
Que m'avoit préparé leur noire trahison.

Cependant mon ame contente,
De la vérité triomphante,
Connoît les salutaires droits :
Ma langue toujours prête à chanter la puissance
D'un Juge qui punit, d'un Dieu qui récompense,
Dans ses Temples sacrés fait connoître ses loix.

Interprête de ses oracles,
De sa main féconde en miracles,
Elle vantera le pouvoir :
Le Seigneur se souvient du pauvre en sa souffrance ;
Ses coups sont étonnans, & l'humaine prudence
Ne sçauroit les comprendre, & ne peut les prévoir.

Des témoins trompeurs & perfides,
Par leurs mensonges homicides,
M'imputent un crime odieux :
Touché de leurs erreurs, mon cœur est moins sensible
A l'éclat effrayant d'un jugement terrible,
Qu'aux généreux désirs de dessiller leurs yeux.

Pour les conduire à la lumiere,
La patience & la priere
Ont fait des efforts superflus :
Toujours plus endurcis, ils ont forcé leurs ames,
Par un nouveau tissu d'intrigues & de trames,
A braver des remords qu'ils n'éprouveront plus.

Les cruels desseins que j'ignore,
Et que leur haine forme encore,
Vont être bien-tôt dissipés :
Leurs bouches au silence enfin vont se réduire,
Sans que jamais leurs cœurs toujours ardens à nuire,
Soient réduits à l'aveu d'avoir été trompés.

Seigneur, d'un regard favorable,
Du mortel ennui qui m'accable,
Daigne dissiper les horreurs :
Romps de mes meurtriers les troupes conjurées :
Ma voix en s'élevant vers les voûtes sacrées,
Aux peuples attentifs apprendra tes grandeurs.

Ne verrai-je point de l'envie
Qui pourſuit ma gloire & ma vie,
Avorter le honteux deſſein ?
Sous un dehors trompeur, dans une humble poſture,
Mes ſuperbes rivaux méditent l'impoſture,
Pour lancer ſurement tous leurs traits dans mon ſein.

Hypocrites, le maſque tombe.
Qu'il meure, ont-ils dit, qu'il ſuccombe
Sous l'effort de nos bras unis.
Soutiens-moi, Dieu puiſſant, fais parler ta juſtice,
Confonds mes ennemis, toi qui vois leur malice,
Et qui ſonde des cœurs les plus ſecrets replis.

Fais ceſſer ma douleur profonde;
Il eſt tems d'annoncer au monde,
Qu'on m'a jugé ſelon les loix.
Arbitres des humains, l'Eſprit de Dieu vous guide;
A vos juſtes decrets cet Eſprit ſaint préſide;
Vous êtes ſeulement les échos de ſa voix.

Tremblez, vous, dont les fourberies
Et les cruelles railleries
Se nourriſſoient d'un faux eſpoir:
Les barbares auteurs d'un projet fanatique,
Pour ſalaire n'auront qu'un regret tyrannique;
Sous le poids de leur crime ils ſeront ſans pouvoir.

Mais vous que mon ſort intéreſſe,
Remerciez le Ciel ſans ceſſe
Par des Cantiques immortels :
Puiſſent toutes les voix chanter ma délivrance,
Et célébrer, Grand Dieu, de ta magnificence,
L'éclatante ſplendeur aux pieds de tes Autels.

Ma voix, d'une force nouvelle,
Va, de ta justice éternelle
Seigneur, publier les bienfaits :
Tandis que nuit & jour méditant ta loi sainte,
Mon esprit rassuré pourra goûter sans crainte,
Le prix de tes faveurs, & les dons de la paix.

PSEAUME XXXV.

Dixit injustus, &c.

Punition du vice ; récompense de la vertu.

LE pécheur, de remords en son cœur agité,
S'efforce d'en bannir la salutaire crainte :
Il arbore l'impiété,
Pour se livrer au mal sans trouble & sans contrainte ;
Mais Dieu venge la vérité,
Qui dans son esprit semble éteinte ;
Le dégoût suit les vains desirs,
Dont la folle ardeur le consume
Il hait ce qu'il posséde, & toujours l'amertume
Vient empoisonner ses plaisirs.

Si la sagesse le conseille,
Et si la vérité s'offre à lui quelquefois,
Contre elle du mensonge il emprunte la voix,
Rebelle il la combat, ou lui ferme l'oreille ;
Son esprit corrompu vole à d'autres objets,
Qui puissent flater sa pensée :
Son ame du crime lassée
Forme encor malgré lui de coupables projets,
Et sa passion insensée

Malgré les dégoûts du péché,
Ne peut quitter son cœur aux plaisirs attaché.

O Dieu, quelle aveugle folie
Nous plonge dans l'iniquité ?
En cet univers tout publie
La souveraine Vérité,
Tout nous annonce un Dieu propice,
Tout parle d'un Dieu de justice
Et de ses profonds jugemens,
Dont les redoutables abîmes
Réservent un jour à nos crimes
Dans la nuit du trépas d'éternels châtimens.

Seigneur, c'est votre main qui soutient la nature.
Elle subsiste par vos soins,
Et quand aux animaux vous donnez la pâture,
Vous fournissez à nos besoins.
Le monde est votre créature,
L'homme est votre ouvrage chéri,
Il repose, il se meut a l'ombre de vos aîles,
Et dans vos promesses fidéles
Vous le traitez en favori.

Sur la terre comblé de vos saintes largesses,
Le juste aspire encore au fruit de ces promesses :
Il espere humblement qu'un jour ressuscité
Il possédera les richesses
De votre céleste cité,
Qu'en des torrens de volupté
Votre main plongera son ame glorieuse ;
Qu'il verra de ses yeux ce Palais si vanté
Où coule du vrai bien la source précieuse,

Et qu'une puiſſante clarté,
A ſes yeux deſſillés étalant des miracles,
Lui découvrira les oracles
Qu'au ſein de l'Eternel cache la Vérité.

Telle eſt la haute récompenſe
De vos humbles adorateurs;
O que leur tranquille eſpérance
Se nourrit de deſirs flatteurs !
Soutenez, Seigneur, ma foibleſſe,
Baniſſez de mon cœur tout deſir qui vous bleſſe:
Vers vous guidez toujours mes pas.
Inſpirez-moi l'horreur d'une ſuperbe audace;
Que jamais du méchant je ne ſuive la trace,
Et que votre loi ſeule ait pour moi des appas.

L'Abbé Desfontaines.

PSEAUME XXXVI.

Noli æmulari, &c.

Comparaiſon du bonheur des méchans avec celui des juſtes.

LE méchant de ſa vaine pompe,
Fidéles, vous rend-il jaloux ?
Faut-il qu'un vain éclat vous trompe ?
Le ſort du juſte eſt-il moins doux ?
Le pécheur aujourdhui ſuperbe,
Demain ſéchera comme l'herbe

Que

Que la faux moiſſonne au printemps ;
La paix & la douce eſpérance,
Fruits précieux de l'innocence ;
Sont des biens purs & plus conſtans.

Dédaignons une fauſſe joie,
Cherchons en Dieu les vrais plaiſirs :
De ceux qui marchent dans ſa voie
Toujours il comble les deſirs.
Heureux qui dans lui ſeul eſpere !
C'eſt notre Maître, notre Pere ;
La vertu force ſon amour :
Elle triomphe, & ſort des ombres,
Tel qu'après des nuages ſombres
Brille au Ciel le flambeau du jour.

Seule digne de notre eſtime,
La vertu doit frapper nos yeux.
Le ſuccès & le fruit du crime
Le rendent-ils moins odieux ?
Notre téméraire prudence
Doit-elle de la Providence
Sonder les deſſeins éternels,
Quand au mépris de ſon tonnerre
On voit des hommes ſur la terre
Souvent heureux & criminels ?

En vain le méchant ſe confie
Dans ſa longue proſpérité :
Le Ciel enfin ſe juſtifie,
Et confond ſon impiété ;
Tout à coup ſon ame coupable,
Victime d'un Dieu qui l'accable,

Se perd dans un triſte avenir ;
Sa gloire à l'inſtant effacée,
De ſa félicité paſſée
Laiſſe à peine le ſouvenir.

Quand ſous ces Maîtres de la terre,
Gémit le Fidéle abatu,
Le Tout-puiſſant rit de la guerre
Qu'ils déclarent à la vertu.
Il entend leur vaine menace,
Il voit leur criminelle audace
Lancer mille traits impuiſſans ;
Et ſoudain leur troupe eſt frapée
Du même coup, dont leur épée
Alloit percer les innocens.

D'une dangereuſe opulence,
Juſtes, fuyez la vanité,
Et préférez à l'abondance
Votre humble médiocrité.
C'eſt l'azile de la ſageſſe ;
Le vaſte pouvoir, la richeſſe,
N'ont qu'une importune ſplendeur ;
Dans une fortune modeſte,
Poſſéder le tréſor céleſte,
Eſt la véritable grandeur.

Le ſuperbe traîne à ſa ſuite
La honte, les cuiſans remords ;
Bientôt ſon luxe met en fuite
Honneurs, dignités & tréſors.
Déja ſa miſere inſolvable,
De ſa vanité redevable,

Nous montre les débris affreux ;
Tandis que le Juste plus sage,
Sçait faire de son héritage
Une ressource aux malheureux.

Jadis d'une aveugle jeunesse
Les plaisirs trompeurs m'ont séduit ;
Mais j'ai tiré de la vieillesse
L'expérience qui la suit.
Mes yeux n'ont point vu le Fidéle
Dans une affliction cruelle,
Passer de longs & tristes jours,
Ni sa famille gémissante
Dans une disette pressante,
Mendier de honteux secours.

Le Fidéle sur l'indigence,
Aime à répandre ses bienfaits ;
Il est juste que ta puissance,
Seigneur, l'en préserve à jamais.
Tandis qu'ami de la justice,
Du méchant tu punis le vice
Jusques dans ses tristes enfans ;
Les Justes comblés de tes graces,
Jusques dans leurs dernieres races
Vivent heureux & triomphans.

Des folles vanités du monde,
On ne les voit point enivrés :
Seuls de ta sagesse profonde
Ils s'ouvrent les trésors sacrés.
Affranchis de tout soin frivole,
Ils méditent sur ta parole,

Dans leur étude ſatisfaits :
L'impie en vain brûle d'envie,
Tâchant de noircir une vie
Qui lui reproche ſes forfaits.

Dieu confondra les impoſtures
Du lâche calomniateur :
De tous ceux dont les mains ſont pures,
Il eſt le zélé protecteur.
Courons ſans crainte dans ſa voie ;
Nous ne ſerons jamais la proie
De nos ſuperbes ennemis ;
Bientôt nous verrons ſa juſtice
Faire éclater par leur ſupplice
Les ſecours qu'il nous a promis.

J'ai vu le triomphe du crime,
J'ai vu le méchant exalté,
Au-deſſus du cedre ſublime,
Elever ſon front déteſté ;
Tout trembloit ſous ſa fiere audace ;
Je ſuis revenu ſur ma trace,
Je le cherchois, il n'étoit plus ;
Toute ſa puiſſance engloutie,
Sa place même anéantie
Fruſtroit mes regards ſuperflus.

Juſte, voici l'heureux préſage
Des biens dont Dieu te comblera,
Quand vers l'immortel héritage
Ton ame un jour s'envolera.
En cette vie il te protége
Contre le pécheur qui t'aſſiége,

Et montre à sa malignité,
Que du Fidéle invulnérable
La vertu pauvre est préférable
Aux trésors de l'iniquité.

L'Abbé DESFONTAINES.

℣. 37 & 38 *du même Ps. tirés de l'Esther de* Racine.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cedre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

PSEAUME XXXVII.

Domine, ne in furore, &c.

Gémissemens d'un cœur pénétré de douleur à la vue de ses péchés.

NE punis pas, Seigneur, dans ta colere,
Un mortel accablé du poids de sa misere.
Que ta bonté succede à ta juste fureur.
Vois mon corps qui n'est plus qu'une profonde plaie;
O mon Pere, ô mon Dieu, vois combien ma douleur
Est souveraine & vraie.

De mes cuifans remords tous mes os pénétrés
Succombent fous les maux dont ils font dévorés :
Mon trifte cœur percé du regret qui me tue,
Cede à la rigueur des tourmens ;
Ma vertu m'abandonne, & mon ame abatue
Se confume en gémiffemens.

Je fouffre des douleurs dont la moindre eft mortelle.
D'un fang empoifonné la fource criminelle
Dans ce cœur malheureux tient fon venin caché ;
Un invifible feu circule dans mes veines,
Et je puis comparer la grandeur de mes peines
A la grandeur de mon péché.

Confumé de regrets, accablé de miferes,
Comme un lion terrible en mes douleurs ameres,
Je pouffe des rugiffemens.
Ah ! Seigneur, qui connois tout ce que je defire,
Ecoute enfin mes cris, fais ceffer mes tourmens,
Et rends-moi le feul bien pour qui mon cœur foupire.

C'eft ta grace, Seigneur, qui fait tous mes fouhaits ;
C'eft elle qui lavant mes énormes forfaits,
Pourroit feule à tes yeux me rendre l'innocence :
Tu fçais que mes tourmens ne fçauroient augmenter,
Que ma foible vertu ne les peut fupporter,
Qu'enfin contre tes traits je n'ai point de défenfe.

Dans l'état déplorable où ta rigueur m'a mis,
Je fuis perfécuté de mes plus chers amis :
De crimes fuppofés ils noirciffent ma vie :
Il femble qu'ils voudroient par de nouveaux malheurs,
Pour fatisfaire leurs fureurs,
Que la clarté me fût ravie.

A me calomnier, à croître mes ennuis,
Ils passent les jours & les nuits.
Immobile, interdit, je ne sçais que répondre:
Leurs discours par les miens ne sont point combatus:
Tant d'infidélités servent à me confondre,
Et parmi tant d'horreurs je ne me connois plus.

Cependant, ô mon Dieu, lorsqu'avec confiance
J'assure en toi mon espérance,
Quand je t'offre des vœux, serois-je rebuté?
Tandis que ces méchans, dont la cruelle joie
Aggrave encor les maux, dont tu me fais la proie,
Jouissent d'un bonheur qu'ils n'ont point mérité.

Si tu veux toutefois pour expier mon crime,
De leurs lâches complots me rendre la victime,
Je n'en murmure point, me voici prêt, Seigneur:
J'accepte cet arrêt, je bénis mon supplice;
Et quand mes envieux sont comblés de bonheur,
Mon cœur humble & soumis adore ta justice.

Mais de ces orgueilleux qui me foulent aux pieds,
Les injustes projets seront-ils oubliés?
L'amour que j'ai pour toi rend leur haine implacable;
Comme un crime odieux ton Nom m'est reproché;
Déja sans le secours de ta main favorable,
Du nombre des vivans ils m'auroient arraché.

Soulage mon tourment, vois le mal qui me presse;
Hélas! si ta bonté ne soutient ma foiblesse,
Rien ne me peut sauver, Seigneur, je vais périr.
Ne m'abandonne point, c'est en toi que j'espere;
Avec la tendresse d'un pere,
Mon Dieu, daigne me secourir.

Mademoiselle CHERON.

PSEAUME XXXVIII.

Dixi : cuſtodiam, &c.

David calomnié par Séméï garde le ſilence. Soumiſſion à la volonté de Dieu.

*NON, je l'ai réſolu, je ne veux point répondre.
Un cruel ſans pudeur, ſans probité, ſans foi,
Me déchire, & j'ai dit, maître de le confondre,
Je me tairai, maître de moi.

Je veux tranquillement écouter l'impoſture,
Dévorer ma douleur, étouffer mon chagrin,
Et pour ne point laiſſer de paſſage au murmure,
A ma bouche j'ai mis un frein.

Mais devant toi, mon Dieu, ma langue ſe délie.
A mes plaintes enfin je donne un libre cours.
Dis-moi, Seigneur, dis-moi, quand finira ma vie;
Combien m'as-tu compté de jours?

Ah! ſans peine tu peux compter ce qui m'en reſte.
Leur terme n'eſt pas loin. J'ai vécu, j'ai régné,
Et ce terme où j'aſpire, & que l'homme déteſte,
N'eſt jamais un terme éloigné.

O miſere, ô néant de la grandeur humaine!
Quelle eſt-elle? une image, un fantôme trompeur,
Un ſouffle paſſager, un ſonge, une ombre vaine,
Une fumée, une vapeur.

Eſt-ce une vie, hélas! réelle & véritable?
Faut-il ſe tourmenter, s'agiter follement
Pour un temps, qui toujours plus ou moins miſérable
S'écoule ſi rapidement?

L'homme accumule, entasse, & n'a qu'un jour à vivre.
Il va quitter des biens dont il n'a point joui ;
Et souvent l'héritier, à qui sa mort les livre,
Ne fut jamais connu de lui.

Dans ce funeste exil si rien ne me contente,
Et si du vrai bonheur nul bien ne me tient lieu,
Qu'est-ce donc que j'espere, & qu'elle est mon attente ?
N'est-ce pas toi-même, ô mon Dieu ?

L'insensé, pour me perdre, arme en vain l'injustice.
Innocent devant lui, coupable devant toi,
Je me tais, & respecte en sa noire malice
Tes justes châtimens sur moi.

Un criminel frappé par ta main vengeresse,
Sait qu'il te satisfait, & doit bénir tes coups.
Mais cependant, Seigneur, épargne ma foiblesse,
Appaise un moment ton courroux.

Prens pitié de l'état où la douleur me plonge.
Puni par tes rigueurs, puni par mon péché,
Puni par mon remord, ver caché qui me ronge,
Tu vois mon corps tout desséché.

Que suis-je ? Un Voyageur que l'ennui décourage.
Mes peres m'ont frayé mon pénible chemin.
Mes peres ont passé, je passe, & mon voyage
Est déja proche de sa fin.

Laisse-moi respirer. Je respire, & j'espere
Que mon dernier moment assurera mon sort ;
Et que je tomberai dans les bras de mon pere
En tombant dans ceux de la mort.

M. RACINE.

PSEAUME XXXIX.

Expectans expectavi, &c.

Excellente action de grace pour une ame que Dieu a délivrée de ses péchés. Obéissance préférable au sacrifice.

LES yeux baignés de pleurs, en proie à la misere,
J'attendois que mon Dieu baissât les yeux sur moi;
Ma gémissante voix désarme sa colere :
Il rassure mon cœur, & calme mon effroi.

Je me voyois au fond d'un affreux précipice;
D'impétueux torrens y tomboient avec bruit :
Sans le secours puissant de sa bonté propice,
Je tombois dans l'horreur de l'éternelle nuit.

Béni soit l'Eternel dont la main redoutable,
Fait mordre la poussiere à mes fiers ennemis :
Contre les vains efforts de leur ligue coupable,
Sur un ferme rocher mes pas sont affermis.

Ah! qu'à jamais ma bouche entonne un saint Cantique,
Pour annoncer par-tout sa gloire & ses bienfaits;
Que mon soin le plus doux, que mon étude unique,
Soit de chanter, ô Dieu, les biens que tu m'as faits.

O mortels, craignez Dieu, redoutez sa vengeance;
Mais conservez l'espoir d'éprouver sa bonté.
S'il est juste, il est bon. Comptez sur sa clémence,
Si vous rompez tout pacte avec l'impiété.

Heureux l'homme, en ſon Dieu qui met ſon eſpérance,
Et voit avec horreur un deſir criminel ;
Qui du monde pervers rejette avec conſtance
La vanité frivole, & le charme mortel !

Vos merveilles, Seigneur, pour nous ſont innombrables :
Qui peut approfondir vos éternels décrets ?
Qui jamais pénétré de vos loix adorables,
A de vos jugemens pu ſonder les ſecrets ?

Si j'en veux annoncer la grandeur admirable,
Ma parole trop foible affoiblit leur beauté :
Il n'eſt point parmi nous d'homme qui ſoit capable
D'exprimer votre force & votre vérité.

Vous n'avez point voulu d'offrande & de victime ;
Mais vous m'ouvrez l'oreille aux loix que vous dictez :
Faites qu'un ſaint deſir me conduiſe & m'anime ;
Guidez mes pas, mon Dieu, par vos vives clartés.

Vous avez dédaigné le ſang vil des géniſſes.
L'holocauſte n'a pu fléchir votre couroux.
Vous avez exigé de plus grands ſacrifices ;
Et j'ai dit : me voici ; frappez & vengez-vous.

Il eſt écrit de moi, dans le Livre de vie ;
Je viens me conſacrer à votre volonté ;
Je me viens immoler, & toute mon envie,
Eſt de vous obéir avec fidélité.

J'ai de vos ſaintes loix annoncé la juſtice.
Des peuples aſſemblés m'ont ſervi de témoins :
Je n'ai point du ſilence employé l'artifice ;
A vous faire adorer j'ai borné tous mes ſoins.

O Dieu, je publirai d'un cœur reconnoiſſant
Les biens qu'à chaque inſtant
Je reçois ici-bas de ta main charitable.
Puiſſé-je en même-tems faire connoître à tous,
Ta bonté, ton amour, & ta grace équitable,
Ta fureur vengereſſe & ton juſte couroux!

Ne m'abandonne pas en proie à la douleur.
Tu vois que le malheur
S'efforce de me mettre au rang de ſes victimes:
Fais-moi miſéricorde, & ſenſible à mes cris,
Donne quelque relâche aux remords de mes crimes,
Qui déchirent mon cœur, mes ſens & mes eſprits.

Si tu ne viens bientôt ſoulager mes ennuis
En l'état où je ſuis,
Leur extrême longueur vaincra ma patience:
Mes péchés ſont ſi grands, qu'ils m'accablent ſous eux:
Leur énorme laideur noircit ma conſcience,
Et leur nombre a paſſé celui de mes cheveux.

Change en honte l'orgueil de ces petits eſprits,
Dont l'inſolent mépris
Elance contre moi tant de haine & d'envie.
Que ceux qui par ma mort veulent troubler l'état,
Soient eux-mêmes troublés le reſte de leur vie,
D'avoir eu le deſir d'un ſi noir attentat.

Rabaiſſe la fierté de ces nouveaux Tribuns,
Et ces cris importuns
De leurs dériſions auſſi vaines que folles:
Mais ceux de qui la voix célébre ton honneur,
Verront leurs actions ainſi que leurs paroles,
Les combler à jamais de gloire & de bonheur.

Avant que la disette opprime les humains,
Tes libérales mains
Leur offrent dans les champs des richesses nouvelles:
Et couvrant ta splendeur de notre humanité,
De ton affection ne prends-tu pas des aîles,
Pour secourir les tiens en leur nécessité?

Mademoiselle D. & RACAN.

PSEAUME XL.

Beatus qui intelligit, &c.

Avantages de l'Aumône. Priere contre la calomnie.

HEUREUX qui prend pitié de la triste indigence,
Qui verse dans son sein de généreux secours!
Au milieu des périls il vit en assurance,
De son trône éternel Dieu veille sur ses jours.

A couvert des efforts & des traits de l'envie,
Sous les yeux du Seigneur il est en sureté:
Toujours une faveur est d'une autre suivie;
Rien n'interrompt le cours de sa prospérité.

Si des infirmités la cohorte cruelle
Etend jusque sur lui l'atteinte des douleurs,
Dieu daigne soulever d'une main paternelle
Le lit qu'il a percé du torrent de ses pleurs.

J'allois périr : j'ai dit dans mes vives allarmes :
Ah ! Seigneur, j'ai péché, j'ai transgreſſé ta loi.
Vois quels ſont mes regrets ; ſois touché de mes larmes ;
Suſpends tes coups vengeurs ; ô mon Dieu, guéris-moi.

Mes ennemis remplis de rage & de malice,
D'une langue empeſtée ont voulu me ternir :
Qu'il meure, diſoient-ils, & que ſon nom périſſe,
Qu'il n'en demeure pas le moindre ſouvenir.

Aſſidus à me voir, loin d'entrer dans ma peine,
Ils ne m'entretenoient que de leurs vanités,
Et leurs cœurs aveuglés d'une implacable haine,
En redoubloient le poids de leurs iniquités.

Ils me quittoient alors, & ſortoient ſans me plaindre,
Ni m'offrir dans mes maux le moindre des ſecours,
Et pleins d'une fureur que rien ne peut éteindre,
Ils tenoient contre moi d'injurieux diſcours.

En ſecret, en public, leur langue médiſante
Déchiroit mon honneur par de ſanglans propos.
Ma perte étoit leur but, & d'une ame méchante
Ils formoient ſourdement de dangereux complots.

Animés du courroux dont le feu les dévore,
Par-tout de traits malins ils oſent m'inſulter :
Il ſe meurt, diſent-ils, & ce Dieu qu'il adore
Ne ſongera jamais à le reſſuſciter.

Un ami que j'ai cru de ce trait incapable,
Lui qui m'étoit ſi cher, avec eux s'eſt mêlé,
Lui qui mangeoit mon pain & buvoit à ma table,
L'ingrat à me détruire étoit le plus zélé.

Releve-moi, Seigneur, par ta miféricorde,
Et de l'ame & du corps rends-moi la guérifon;
Si fenfible à mes pleurs ta bonté me l'accorde,
Alors je châtirai leur noire trahifon.

Oui, Seigneur, je connois enfin combien tu m'aimes,
Je me trouve guéri par ton divin fecours.
Ces lâches ennemis qui périront eux-mêmes,
N'auront pas le plaifir de voir finir mes jours.

Protecteur de ma vie & de mon innocence,
Ton fouffle a diffipé leurs efforts criminels;
Tu me foutiens, mon Dieu, par ta fainte préfence,
Et ta bonté m'appelle à des biens éternels.

Que le Dieu d'Ifrael, que le Dieu des Fidéles,
Sois béni fur la terre, & de tous imploré.
Chantez, mortels, chantez fes grandeurs éternelles;
Et que dans tous les tems fon nom foit adoré.

Le Noble.



PSEAUME XLI.

Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, &c.

Desirs ardens de la justice ; regrets de l'avoir perdue ; espérance de la recouvrer.

*TEL emporté par ses courses
On voit le cerf s'empresser
Vers les jaillissantes sources ;
Tel on l'y voit s'élancer :
Tel & plus ardent encore,
Est le desir qui dévore
Et qui consume mon cœur.
Pour toi seul brûle mon ame ;
Seigneur, toi seul de sa flamme
Peux satisfaire l'ardeur.

Quand enivré de délices
Te verrai-je, ô Dieu jaloux ?
Quand pourrai-je éxempt de vices
Jouir d'un aspect si doux ?
Sacré trône de sa gloire,
Temple cher à ma mémoire,
Te reverrai-je, ô saint Lieu ?
Lorsque vers toi je soupire,
Toujours viendra-t-on me dire :
Où donc habite ton Dieu ?

Dans le trouble & les allarmes,
Mes jours se changent en nuits ;
Et nourri d'un pain de larmes,
Je succombe à mes ennuis :

Mais un rayon d'efpérance
Me fait voir ma délivrance
Dans un heureux avenir;
Et déja mon œil contemple
Les délices de ton Temple
Dont j'aime à m'entretenir.

Oui, Dieu fera ce miracle:
A mes yeux comme autrefois,
Brillera le Tabernacle,
Le Palais du Roi des Rois.
De la commune allegreffe
Je partagerai l'ivreffe;
Mes cris perceront les airs:
Comme aux feftins magnifiques,
J'unirai mes faints Cantiques
Au fon d'inftrumens divers.

Pourquoi trifte, & gémiffante,
Mon ame, aux pleurs te livrer?
Et de courroux frémiffante,
En fecret me déchirer?
Ranime ton efpérance.
L'auteur de ma délivrance,
Le Dieu qui m'a confervé,
Me verra plein d'allégreffe
Chanter & bénir fans ceffe
Son bras fort qui m'a fauvé.

Le courage m'abandonne,
Le trouble a faifi mon cœur,
Tout m'allarme, tout m'étonne,
Loin de toi, Dieu mon Sauveur.
Faut-il qu'un pays barbare,
Long-tems encor me fépare,

De l'objet de mes desirs ;
Et que l'aspect de vallées,
De collines désolées,
Redoublent mes déplaisirs !

Un premier abîme appelle
L'autre abîme qui le suit.
Sur moi ta foudre étincelle ;
Le Ciel s'ouvre, l'éclair luit ;
J'entends gronder sur ma tête
Ton tonnerre, & la tempête
Me glace déja d'effroi.
Dieu terrible, tendre Pere,
J'ai senti de ta colere
Tous les flots fondre sur moi.

Aux ténébres, à l'orage,
Enfin succede un beau jour.
Jour, grand Dieu, qui me présage
Vers moi, ton heureux retour.
La nuit la plus ténébreuse
De ta bonté généreuse
Me rappelle tous les traits.
Mes chants rompent son silence ;
Et mon cœur vers toi s'élance,
Pénétré de tes bienfaits.

O toi, mon unique azîle,
Mon Dieu, lui dirai-je, eh quoi !
Ton bras restant immobile,
Ne se souvient plus de moi ?
Sous l'ennemi qui m'opprime,
Pourquoi tremblante victime,
Me livrer à mes ennuis ?
Pourquoi souffrir que je traîne,
Lugubre objet de sa haine,
Des jours pires que des nuits ?

Que ne confonds-tu la rage
D'hommes malins & pervers ?
Pourquoi souffrir qu'on m'outrage
Par des reproches amers ?
Et que long-tems je dévore,
L'affront qui te déshonore,
Toi qui regnes en tout lieu ?
Lorsque vers toi je soupire,
Viendra-t-on toujours me dire
Où donc habite ton Dieu ?

Pourquoi triste & gémissante
Mon ame aux pleurs te livrer,
Et de courroux frémissante,
En secret me déchirer ?
Ranime ton espérance ;
L'auteur de ma délivrance,
Le Dieu qui m'a conservé,
Me verra plein d'allégresse
Chanter & bénir sans cesse
Son bras fort qui m'a sauvé.



PSEAUME XLII.

Judica me, Deus, &c.

Gémissemens d'un Captif de Babylone.

*JE ne veux pour Juge que toi,
Prens connoissance de ma cause;
C'est à tes yeux que je l'expose:
Prononce, entre l'impie & moi.

Je gémis sous ses loix cruelles;
Tu me vois baigné de mes pleurs.
O Dieu, témoin de mes douleurs
Veux-tu qu'elles soient éternelles?

Pourras-tu toujours affliger
Celui dont l'heureuse jeunesse
Etoit l'objet de ta tendresse;
Tu m'aimois, qui t'a fait changer?

M'as-tu quitté dans ta colere,
Sans espérance de retour?
Non, tu me rendras ton amour:
Mes yeux reverront ta lumiere.

Déja tombent mes fers cruels.
Temple, où je porte mes Cantiques,
J'apperçois déja tes portiques,
J'approche de tes saints Autels.

D'où vient, mon ame, ta tristesse ?
Pourquoi, mon cœur, te troubles-tu ?
Dieu t'aime encore : as-tu perdu
Le souvenir de sa promesse ?

Il s'est caché, mais son retour
De Sion te r'ouvrant la voie,
Changera ta douleur en joie,
Et ta nuit sombre en un beau jour.

M. Racine.

PSEAUME XLIII.

Deus, auribus nostris, &c.

Priere dans le temps d'oppression & d'épreuves. Dieu se cache quelquefois aux Justes ; mais il ne les abandonne pas.

*Instruits par nos ayeux des antiques merveilles,
Que ton bras, Dieu Sauveur, opéroit de leur tems,
Nuit & jour s'ouvroient nos oreilles
Au récit enchanteur de ces traits éclatans.
C'est toi qui de leur héritage
Chassas les premiers possesseurs ;
Pour nous le donner en partage,
Sur leurs têtes tu fis pleuvoir tes feux vengeurs.

Seroit-ce à leur épée, ô Dieu, que nos ancêtres
Ont dû ces beaux climats par ton nom ſeul conquis?
Non: ta main nous a rendu maîtres
Des biens à nos ayeux* par ta puiſſance acquis.
C'eſt à tes ſeuls regards propices,
Seigneur, c'eſt à ton tendre amour
Que Jacob enivré de délices
Doit les fruits précieux de ce riche ſéjour.

A l'aſpect menaçant de ta fleche invincible,
Nos ennemis troublés fuiront de toutes parts,
Et l'éclat de ton œil terrible
Fera fondre à nos yeux leurs bataillons épars.
Eſt-ce dans mon arc que j'eſpere?
Mon glaive peut-il me ſauver?
Non. Un regard de ta colere
Confondra nos tyrans hardis à te braver.

En Dieu ſeul déſormais nous mettrons notre gloire,
Vers Dieu ſeul nos deſirs, nos vœux ſeront portés;
Mais quoi? Seigneur, de ta mémoire
Effacés, pour jamais nous as-tu rejéttés?
Dans l'opprobre & dans les allarmes
Ton peuple languit gémiſſant:
Seigneur, Jacob marchant en armes
N'aura-t-il plus pour Roi, pour Chef le Tout-puiſſant?

Nous fuyons: & c'eſt toi dont la juſte colere
Force nos ennemis à pourſuivre les tiens:
Tu nous livres à la miſere,
Et toi ſeul enrichis nos tyrans de nos biens.
Tu nous mets au rang des victimes
Que la faim dévoue au trépas;
Et pour te venger de nos crimes,
Tu nous as diſperſés dans de lointains climats.

Livrés par ta justice au plus dur esclavage,
Et vendus à vil prix, pour rien même donnés;
Tu nous mets en bute à l'outrage,
Aux mépris insolens de voisins fortunés.
Ton peuple est devenu la fable
Et le jouet de l'Univers;
Et sous la honte qui m'accable
Je gémis des affronts dont nous sommes couverts.

Je ne puis, sans frémir, l'entendre, le voir même,
Ce superbe ennemi dont l'aveugle fureur
Joint aux insultes le blasphême:
Le dépit tour à tour fait place à la terreur.
O Dieu, notre unique refuge,
Tu veux par ces maux nous punir:
Tu sçais que malgré ce déluge,
Tu fus toujours présent à notre souvenir.

Grand Dieu, nous n'avons point rompu ton alliance;
Notre cœur ne s'est point retiré loin de toi,
Et dans une humble dépendance
Nous n'avons point quitté les sentiers de ta loi.
Au milieu des flots d'amertume
Où ta main nous avoit plongés,
Malgré la mort qui nous consume,
Sous tes saints étendarts nous nous sommes rangés.

Si Dieu qui de nos cœurs pénétre les abîmes,
Du malheureux Jacob n'étoit plus adoré:
Si par le plus affreux des crimes,
Nous rendions aux faux-Dieux un hommage abhorré;
Insensible à ce lâche outrage,
Le laisseroit-il impuni?
Prends pitié de ton héritage,
Seigneur, pour te venger tout semble réuni.

A la mort destinés, hélas, on nous immole !
Peu touché de nos maux, tu dors : réveille-toi.
Leve-toi, viens, & nous console ;
Seigneur, voudrois-tu donc n'être plus notre Roi ?
Pourquoi nous cacher ton visage,
Et sourd aux cris de nos douleurs,
Nous oublier dans l'esclavage
Où Jacob opprimé se nourrit de ses pleurs ?

Jacob humilié, rampe dans la poussiere :
Vils troupeaux égorgés, victimes de la mort,
Hélas, sous sa faulx meurtriere
Que peut-il nous rester qu'un effroyable sort ?
Leve-toi donc : hâte ta course,
Dieu clément, viens nous secourir :
Que de ton nom, notre ressource,
La gloire te réveille, & puisse t'attendrir.

PSEAUME XLIV.

Eructavit cor meum verbum, &c.

L'union de Jesus-Christ avec l'Eglise.

TOUT mon cœur s'enflamme & bouillonne,
Impatient de retenir
Ce que l'Esprit Divin m'ordonne
De révéler à l'avenir.
La fureur sainte qui m'anime,
M'inspire un Cantique sublime
Qu'à mon Prince je vais chanter :
Ma langue fidelle interpréte,
Avec rapidité répéte
Ce que le Ciel vient me dicter.

O le plus beau des fils des hommes !
Cher favori du Roi des Rois,
Qui seul de tous tant que nous sommes,
Lui parut digne de son choix.
Héros, que doit craindre la terre,
Ton char est prêt : pars pour la guerre,
Prends ton arc & tes traits vainqueurs.
Que dis-je ? te faut-il des armes ?
N'es-tu pas certain que tes charmes
T'assujettiront tous les cœurs ?

Afin que tout genou fléchisse,
Montre-toi dans ta majesté,
Et fais connoître ta justice
A qui méprise ta bonté.
Parois, & de tes mains puissantes
Fais voler tes fleches perçantes
Dans le sein de tes ennemis.
Non, non ; déja sans les attendre,
A tes pieds ils viennent se rendre,
Et l'amour te les a soumis.

Monarque, seul digne de l'être,
O Dieu, ton Trône est éternel ;
Ta Couronne est celle d'un Maître
Dont le pouvoir est immortel.
Ton sceptre est la justice même ;
La sainteté, ton diadême ;
C'est le Ciel qui t'a sacré Roi :
Il a sur ton front adorable
Versé l'onction ineffable
Qui n'étoit faite que pour toi.

L'ambre, l'aloës & la myrrhe,
Parfument tes Palais charmans :
Tout ce que l'Arabe respire
S'exhale de tes vêtemens.

De nos plus lointaines Provinces,
Les filles des Rois & des Princes
Viennent contempler à ta Cour,
L'auguste Reine qui partage
Et ton empire & ton hommage,
Brillant objet de ton amour.

O fille tendrement chérie,
Maintenant je m'adresse à vous.
Oubliez parens & patrie,
Pour ne songer qu'à votre Epoux:
Que votre douceur le captive,
Et ne soyez plus attentive
Qu'à lui plaire, & qu'à l'honorer.
Il est le Souverain suprême,
Votre Maître, votre Dieu même:
Tout l'Univers doit l'adorer.

Les plus grands Potentats du monde
Vont devenir vos Courtisans;
Dans une humilité profonde
Ils vous offriront leurs présens.
La beauté vaine & passagere
N'est point en vous ce que révére
Un cœur de vous seule enchanté:
Votre vertu fait votre empire;
C'est dans votre ame qu'on admire
Votre véritable beauté.

Brillante Reine, Epouse heureuse,
Quel pompeux cortege vous suit!
Contemplez la troupe nombreuse
Qui vers votre Epoux vous conduit.
Que de Princesses étrangeres
Vont pour vous, oublier leurs meres!

Quel essain de jeunes beautés !
Dans cette Cour qui vous adore,
Pourrez-vous regretter encore
Les lieux que vous avez quittés !

Votre famille florissante
Effacera ce souvenir :
Une postérité puissante
Ne cessera de vous bénir :
Par elle je vois la victoire
Affermir par-tout votre gloire,
Et vos triomphes éclatans :
Ce Cantique qui les révéle,
Sur la terre à vos loix fidelle,
Sera chanté dans tous les temps.

M. RACINE.

PSEAUME XLV.

Deus noster refugium, &c.

Intrépidité du Juste dans les plus grands dangers.

QUE l'Univers entier me déclare la guerre,
Que l'Enfer en couroux s'unisse avec la terre,
Pour confondre mes jours dans la nuit du tombeau ;
Le Seigneur est ma force ; & des jours du coupable,
Dont l'injuste haine m'accable,
Son bras éteindra le flambeau.

Que sur ses fondemens, la terre chancelante,
S'abîme dans le sein de l'onde mugissante;
Que les fougueux Autans déchaînés sur les mers,
Poussent jusques aux Cieux les vagues irritées,
Et que de-là précipitées
Elles tombent dans les Enfers.

Tranquille cependant aux pieds du Sanctuaire,
Je redouterai peu l'impuissante colere
Des élémens entr'eux emportés de fureur.
C'est dans Sion que Dieu renferma sa puissance.
Son bras armé pour sa défense,
En éloignera la terreur.

Mille peuples jaloux de sa gloire nouvelle,
En vain pour la détruire ont conspiré contr'elle;
La mort a renversé leurs funestes projets.
L'Univers a tremblé, frappé de son tonnere,
Et les Monarques de la terre,
Sont mis au rang de ses sujets.

Le Dieu saint, le Dieu fort & le Dieu des Armées,
Animoit au combat nos Tribus allarmées;
Juda sous ses drapeaux portoit des coups mortels;
Benjamin triomphoit d'une ligue fatale,
Tandis qu'au son de la timbale,
Lévi lui dressoit des Autels.

Ouvre, Jérusalem, tes célestes barrieres;
Fais retentir au loin les trompettes guerrieres.
Le farouche Indien reconnoîtra ta voix;
Le Scythe dans tes murs viendra fondre avec zéle,
Et du Nil le peuple infidéle,
Viendra te demander des loix.

Vous que ses fiers exploits avoient glacés de crainte,
Mortels, rassurez-vous, sa colere est éteinte.
Du haut de ses ramparts elle vous tend les bras,
Le Dieu qui la protége, a rempli sa vengeance;
La guerre a fui de sa présence,
Dans les plus barbares climats.

Les dards des ennemis, leur fleche meurtriere,
Sous ses pas éternels sont réduits en poussiere,
Leurs chariots brisés périssent dans nos champs:
La flamme a consumé leurs belliers redoutables;
Leurs boucliers impénétrables
Sont le jouet de nos enfans.

Du sang de leurs soldats la terre pénétrée,
D'une double moisson dore cette contrée;
L'herbe croît à l'envi sur le bord des ruisseaux;
La céleste rosée inonde nos campagnes;
Et loin de nos saintes montagnes,
Les loups vont ravir les troupeaux.

C'est ainsi que de Dieu la bonté paternelle
Protégera Sion, tant qu'à sa loi fidelle,
Sion fera fleurir son culte & son autel;
Et que les descendans que son sein verra naître,
Ne reconnoîtront d'autre maître
Que le Dieu vengeur d'Israel.



PSEAUME XLVI.

Omnes gentes, plaudite manibus, &c.

Triomphe de Jesus-Christ montant au Ciel.

PEUPLES, frappez des mains, voici le Roi de gloire ;
Votre joie en ce jour doit sur-tout éclater.
Chantez, mais que vos chants soient des chants de victoire ;
C'est Dieu qu'il faut chanter.

Célébrez sa grandeur, célébrez sa puissance ;
Jusqu'où ne s'étend point la douceur de ses loix ?
L'Univers est rempli de sa magnificence ;
Il est le Roi des Rois.

Il régit à son gré le Ciel, la Mer, la Terre ;
Son bras a foudroyé nos plus fiers ennemis ;
Rien n'a pu résister aux coups de son tonnerre ;
Il nous a tout soumis.

Sa bonté nous donna cette terre en partage ;
L'infidele Moab n'y fait plus son séjour.
Quel bonheur ! tu ne dois, Jacob, cet avantage
Qu'aux feux de son amour.

Le voilà ce Dieu fort, il marche à notre tête ;
Tout Israel le suit ; l'Arche est son Pavillon.
Parmi nos cris de joie, au bruit de la trompette,
Il monte sur Sion.

O Lévites heureux ! ô Ministres fidéles !
Le soin de le louer, est votre unique emploi ;
Consacrez désormais vos chansons immortelles
A l'honneur de mon Roi.

Il commande en tous lieux, il n'a point de limites;
La voix ne suffit pas pour chanter sa grandeur.
Joignez-y le respect, sentez ce que vous dites,
Faites parler le cœur.

L'Empire de ce Dieu que la Judée adore,
Dans les murs de Sion n'est pas tout resserré;
Du midi jusqu'au nord, du couchant à l'aurore,
Son nom est révéré.

Que vois-je? les Gentils sont au pied de son Trône;
Ils le célébrent tous comme leur Souverain.
Le changement du cœur, aussi-tôt qu'il l'ordonne,
N'est qu'un jeu de sa main.

Le P. MANUEL, de la Doctrine Chrétienne.

PSEAUME XLVII.

Magnus Dominus, &c.

Toute-puissance de Dieu. Combien sont forts ceux qu'il protége; foiblesse & misere des Méchans.

*LE Seigneur est la grandeur même.
Les éloges les plus pompeux
N'égaleront jamais de son pouvoir suprême
De son amour pour nous, les prodiges nombreux.
C'est au milieu de ton enceinte,
Sion, sur sa montagne sainte,
Qu'il lui faut présenter nos concerts & nos vœux;

O toi, jadis montagne aride,
Quelle est ta pompe, & ta beauté !
L'Aquilon étonné, voit sur ton roc solide
S'élever du grand Roi le Palais si vanté.
Il voit de ce terrein stérile
Sortir une superbe ville,
Dont s'applaudit déja l'Univers enchanté.

Vous Palais, & toi Forteresse
La force, & l'honneur de Sion,
J'admire en vous la main de Dieu qui s'intéresse
Pour un peuple qu'il prend sous sa protection.
En vain, flattés de la victoire,
Contre lui, jaloux de sa gloire,
Vingt Rois ont conjuré pour sa destruction.

A ton aspect, cité puissante,
Tremblants, ils ont fui consternés.
Une femme en travail, dans sa douleur pressante,
Le cede au désespoir de ces rois forcenés.
Tous leurs projets s'évanouissent,
Tels, dans les flots, s'anéantissent
Des vaisseaux, vils jouets des Autans déchaînés.

Notre œil ainsi que notre oreille
Autrefois nous l'avoit appris.
La cité du Dieu fort, étonnante merveille !
Stable à jamais, verra du monde les débris.
C'est dans ton Temple, au pied du Trône,
Où, grand Dieu, ta gloire rayonne,
Que de ton tendre amour nos cœurs sentent le prix.

Comme de ton nom adorable
Retentit l'Univers charmé,
Ainsi soupire-t-il, ô Juge inexorable,
A l'aspect des fléaux dont ton bras est armé.

Sion, célébre sa justice ;
Chœurs de Vierges, qu'on applaudisse ;
Il a vengé son nom trop long-temps blasphêmé.

De Sion, de la Ville sainte,
Venez, contemplez la grandeur ;
Admirez ses Palais ; parcourez son enceinte ;
Voyez de ses ramparts la force & la hauteur ;
Considérez ses citadelles ;
Et qu'un jour vos récits fideles
A nos derniers neveux apprennent sa splendeur.

Faites les plus vives peintures
De ce séjour du Roi des Rois.
Surprises de sa gloire, ô vous, races futures,
Dites qu'il est encor ce qu'il fut autrefois :
Dites que le Seigneur habite
Dans ces lieux où tout nous invite
A chanter ses bontés, en marchant sous ses lois.

LE MEME PSEAUME XLVII.

Par Rousseau.

LA gloire est au Seigneur, sa grandeur immortelle
De l'Univers entier doit occuper le zele ;
Mais sur tous les humains qui vivent sous ses loix,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion, montagne auguste & sainte,
Formidable aux audacieux,
Sion, séjour délicieux,
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte
Qui renferme le Dieu de la terre & des cieux.

O murs, ô séjour plein de gloire !
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait regner la victoire,
Et manifeste son pouvoir.

Cent Rois ligués pour nous livrer la guerre
Etoient venus sur nous fondre de toutes parts.
Ils ont vu nos sacrés remparts ;
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur.
Il parle ; & nous voyons les trônes mis en poudre,
Leurs Chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés, & brisés par la foudre,
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne sçauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité :
Seigneur, toi-même en a jetté
Les fondemens inébranlables.

Au pied de tes Autels humblement prosternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naissance
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,
Tout l'Univers revere ta puissance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la justice
Du Souverain de l'Univers ;
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers ;

Qu'avec nous la terre s'uniffe ;
Que nos voix pénétrent les airs ;
Elevons jufqu'à lui nos cœurs & nos concerts.

Vous, filles de Sion, floriffante jeuneffe,
Joignez-vous à nos chants facrés ;
Formez des pas & des fons d'allégreffe,
Au tour de ces murs révérés,
Venez offrir des vœux pleins de tendreffe
Au Seigneur que vous adorez.

Peuple, de qui l'appui fur fa bonté fe fonde,
Allez dans tous les coins du monde,
A fon nom glorieux élever des Autels.
Les fiécles à venir béniront votre zele,
Et de fes bienfaits immortels
L'Eternel comblera votre race fidele.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans ;
C'eft notre Dieu, c'eft notre Pere,
C'eft le Roi que Sion révere.
De fon regne éternel les glorieux inftans
Dureront au-delà des fiécles & des temps.



PSEAUME XLVIII.

Auditæ hæc gentes, &c.

Sur l'aveuglement des hommes du siécle.

QU'AUX accens de ma voix la Terre se réveille.
Rois, soyez attentifs : Peuples, ouvrez l'oreille ;
Que l'Univers se taise, & m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre ;
L'Esprit saint me pénétre, il m'échauffe, & m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance :
Ivre de ses grandeurs & de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité ;
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable !
Où la mort saisira ce fortuné coupable
Tout chargé de liens de son iniquité.

Que deviendront alors, répondez, Grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous pourriez encor, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche & l'indigent, l'imprudent & le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers transportés d'allégresse
Engloutissent déja toute cette richesse,
Ces Terres, ces Palais de vos noms ennoblis;
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes?
Un sépulchre funebre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensévelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir:
Pareils aux animaux farouches & stupides,
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente,
Mais toujours leur raison soumise & complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur?
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle Mort les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le Pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur, deviendra leur torture;
Et Dieu de sa justice appaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passageres,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses Peres;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

ROUSSEAU.

PSEAUME XLIX.

Deus Deorum Dominus, &c.

Sur les dispositions que l'Homme doit apporter à la priere.

LE Roi des cieux & de la terre
Descend au milieu des éclairs:
Sa voix comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle:
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains:
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses loix augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés;
Et de ces serviteurs utiles,
Séparez les ames serviles
Dont le zele oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la Loi.

Allez, saintes Intelligences,
Exécuter ses volontés;
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les Cieux & la Terre invités,

Par des prodiges innombrables
Apprendront à ces miſérables
Que le jour fatal eſt venu,
Qui fera connoître aux Coupables
Le Juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce Juge ſévere,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colere
Lancer mes jugemens ſur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que ſur mes autels légitimes
Chaque jour vous ſacrifiez ;
Mais ne penſez pas ques vos crimes
Par-là puiſſent être expiés.

Que m'importent vos ſacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux ?
Dieu boit-il le ſang des géniſſes ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez-vous que ſon empire
Embraſſe tout ce qui reſpire
Et ſur la terre & dans les mers ;
Et que ſon ſouffle ſeul inſpire
L'ame à tout ce vaſte Univers ?

Offrez à l'exemple des Anges
A ce Dieu votre unique appui,
Un ſacrifice de louanges,
Le ſeul qui ſoit digne de lui.
Chantez d'une voix ferme & ſûre,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaiſſans :
Mais ſachez qu'une main impure
Peut ſouiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu dont la loi te condamne,
Chanter le pouvoir éternel ?
Toi, qui courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine,
Et malgré mes secours puissans
Rejettant toute discipline,
N'a pris conseil que de tes sens.

Si tu voyois un adultere,
C'étoit lui que tu consultois :
Tu respirois le caractere
Du voleur que tu fréquentois :
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur paîtri d'artifice,
Contre ton frere encouragé,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi :
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensoit comme toi.
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, ames grossieres,
Commencez par régler vos mœurs :
Moins de faste dans vos prieres,
Plus d'innocence dans vos cœurs.

Sans une ame légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'eſt qu'une fumée
Qui deshonore mes autels.

ROUSSEAU.

PSEAUME L.

Miſerere mei Deus, ſecundum, &c.

L'Ame touchée de la grandeur & de la multitude de ſes péchés, implore la miſéricorde de Dieu.

*GRACE, grace, Seigneur. Pardonnez, pardonnez.
Conſidérez ces yeux de leurs larmes baignés:
Ils oſent implorer, Dieu bon, votre clémence;
N'eſt-elle pas immenſe?

Si les pleurs ſuffiſent, Seigneur, pour nous laver,
Je ſerois déja pur; c'eſt à vous d'achever;
Que de vos châtimens la faveur que j'implore,
Me purifie encore.

Mon crime nuit & jour ſe préſente à mes yeux,
Cruel accuſateur qui me ſuit en tous lieux,
Déſeſpéré, confus, & muet, mon ſilence
Eſt ma ſeule défenſe.

Par un aveu honteux, s'il faut m'humilier,
Mon crime fut secret, je le veux publier.
J'ai péché contre Dieu : mortels, dans mon supplice
Adorez sa justice.

Dans le crime conçu, dans le crime enfanté,
Dirai-je qu'en naissant au mal j'étois porté ?
Dirai-je que j'étois, même avant ma naissance
Un objet de vengeance ?

Oui, dans l'iniquité ma mere m'a conçu,
Mais de vous, ô mon Dieu, que n'ai-je point reçu ?
J'étois de vos secrets, & de votre sagesse
Instruit dès ma jeunesse.

Des eaux de votre grace arrosez un pécheur ;
Au même instant, la neige aura moins de blancheur
Que n'en aura celui dont l'ame est toute impure,
Et qui n'est que souillure.

Dites un mot, parlez, mais parlez à mon cœur,
Et l'on verra ce corps brisé par la douleur,
Ces membres qui ne sont que langueur & foiblesse
Tressaillir d'allégresse.

N'ouvrez donc plus les yeux, Seigneur, sur mes forfaits,
Ou plutôt faites-les disparoître à jamais :
Qu'attendri par mes pleurs, votre amour en efface
Jusqu'à la moindre trace.

Un cœur pur est le seul qu'un Dieu puisse agréer,
Mais ce cœur, un Dieu seul, peut en nous le créer.
Ah ! que ce Créateur renouvelle, & r'enflamme
Et mon cœur & mon ame.

Devant vous, ô mon Dieu, laiſſez-moi ſoupirer ;
Ne me rejettez pas, lorſque j'y viens pleurer,
Ne me retirez point, de votre eſprit céleſte
Le ſouffle qui me reſte.

Ah ! daignez ajouter le comble à vos bienfaits !
Rendez-moi les douceurs de ma premiere paix,
Cette ſérénité qui jamais n'eſt conſtante
Que dans l'ame innocente.

A haute voix alors annonçant vos bontés,
J'attendrirai les cœurs contre vous révoltés,
Ils reviendront à vous, & l'on verra l'impie
Retourner à la vie.

Délivrez-moi, mon Dieu, de mes remords cruels :
Plein de reconnoiſſance, à tous les criminels
J'irai dire : ce Dieu que votre ame abandonne,
Eſt un Dieu qui pardonne.

Mais, hélas ! j'oſerois, grand Dieu, vous célébrer !
Moi parler, moi pécheur qui ne doit que pleurer !
Pour me rendre la voix que votre main me touche,
Seigneur, ouvrez ma bouche.

Si le ſang des taureaux rachetoit les mortels,
Que de ſang eût pour moi coulé ſur vos autels !
Sacrifices perdus ; eſt-ce une impure offrande
Qu'un Dieu ſaint nous demande ?

Jamais, non, non, jamais vous n'avez mépriſé
Un cœur percé, contrit, humilié, briſé ;
Non, non, cette victime à vos yeux préſentée
N'eſt jamais rejettée.

Ayez pitié du moins d'un peuple gémiſſant :
Le Roi ſeul a péché, le peuple eſt innocent.
Epargnez, conſervez la ville déplorable,
Frappez le Roi coupable.

Délivrez mes ſujets de leur affliction :
Qu'ils puiſſent relever les remparts de Sion.
Vous recevrez alors avec des yeux propices
Leurs nombreux ſacrifices.

M. RACINE.

PSEAUME LI.

Quid gloriaris in malitiâ, qui potens es in iniquitate.

Contre les Calomniateurs puiſſans.

O Vous dont la grandeur mortelle
Eblouit nos regards ſurpris,
Quelle vanité criminelle
Séduit vos aveugles eſprits ?
Fiers d'un pouvoir illégitime,
Dans les ſentiers honteux du crime
Vous cherchez un nom glorieux ;
Et nous voyons vos mains coupables
Des forfaits les plus déteſtables,
Dreſſer un trophée à nos yeux.

C'eſt vous dont la langue homicide,
Arbitre du ſort des humains,
Du calomniateur perfide,
Abſout les ténébreux deſſeins:
C'eſt vous dont l'injuſte puiſſance
Nourrit l'orgueilleuſe licence,
Dans le ſein de l'impunité;
Et qui par un noir artifice,
Des coups vengeurs de la juſtice,
Affranchiſſez l'iniquité.

De Divinités étrangeres,
Sacrileges adorateurs,
Juſqu'à quand, du Dieu de nos peres,
Serez-vous d'ingrats déſerteurs?
Verra-t-on toujours votre audace
Elever Baal à la place
Du Dieu qu'adore le Jourdain;
Et votre haine parricide
Livrer l'innocence timide
Aux coups du perfide aſſaſſin?

Que dis-je? quel affreux nuage
Frappe mes yeux épouvantés?
Quel vent a formé cet orage,
Dans le ſein des airs irrités?
La Mort ſur l'aîle des tempêtes
S'avance au-deſſus de vos têtes
D'un pas rapide & menaçant:
Eſt-ce toi, Dieu juſte & propice,
Qui viens armé pour le ſupplice
De mon ennemi rugiſſant?

Une eſpérance trop flatteuſe
Abuſe peut-être mon cœur:
Mais non; tremblez, race odieuſe,
Oui, c'eſt Dieu, c'eſt ſon bras vengeur....

Déja ſous les coups de la foudre,
Ils ont de leurs têtes en poudre
Payé leurs complots furieux.
Dieu puiſſant, pourſuis ta vengeance;
Affranchis ma foible innocence
Du joug de leurs derniers neveux.

Tu m'entends; les fléaux céleſtes
Fondent ſur leur poſtérité,
Qui ſembloit à ces noms funeſtes
Promettre l'immortalité:
Je vois leurs corps ſans ſépulture,
Devenir l'horrible pâture
Des ours & des loups raviſſans;
Leurs Palais, ſéjour ſolitaire,
Ne ſont plus que l'affreux repaire
Des viperes & des ſerpens.

Venez, d'une ſi douce image
Enivrer vos yeux enchantés,
Juſtes, que pourſuivoit la rage
De ces monſtres enſanglantés.
Par d'éternels chants de victoire,
Conſacrons l'auguſte mémoire
D'un jour à jamais glorieux;
Et vous échappés au tonnerre,
Craignez, fiers enfans de la terre,
Le ſort de vos terreſtres Dieux.

Reconnoiſſez, ames hautaines,
Dans le ſein du gouffre infernal,
Quelle main a forgé les chaînes
Dont vous ſentez le poids fatal;
Réveil d'horreur & de triſteſſe,
Qui ſuccede à la folle ivreſſe

Dont vous nous vantiez les attraits !
Eſt-ce vous dont l'orgueil ſuprême
Sembloit contre l'Eternel même,
Devoir renvoyer traits pour traits ?

Si mon ame pure & craintive
A toujours pratiqué tes loix,
Et ſi mon oreille attentive
A toujours diſtingué ta voix;
Seigneur, d'une main ſecourable
Viens de ta douceur ineffable,
Abreuver mon cœur altéré;
Et fais toujours en ta préſence
De ma fructueuſe innocence
Croître le germe reſpecté.

PSEAUME LII.

Dixit inſipiens in corde ſuo: non eſt Deus, &c.

Contre l'impiété & la corruption du monde.

TEMPS malheureux ! ô frénéſie !
Blaſphême exécrable ! en quel lieu
Ne retentit ce mot impie:
Que craindrai-je ? il n'eſt point de Dieu ?
Que d'abominables maximes !
Quel affreux déluge de crimes,

Inonde ce siécle pervers !
Je ne vois qu'esclaves du vice ;
Par-tout, hélas ! de la justice
J'apperçois les sentiers déserts.

Dans ce bas séjour où nous sommes,
Dieu regardant du haut des Cieux
Si quelqu'un des enfans des hommes
Travailloit à plaire à ses yeux ;
Qu'a-t-il vu ? qu'hommes inutiles,
Rongés de mille soins stériles,
Sans respect pour ses saintes loix ?
En vain la sagesse éternelle
A leur vrai bonheur les rappelle,
Aucun d'eux n'écoute sa voix.

Tyrans, dit le Seigneur suprême,
Vous qui comme un morceau de pain,
Immolez mon peuple que j'aime,
A votre insatiable faim :
Répondez, bourreaux de vos freres,
Quand pourront leurs cris, leurs miseres,
Amollir votre dureté ?
Ah ! qui pourroit, riches avares,
Inspirer à vos cœurs barbares
Des sentimens d'humanité ?

Qu'avez-vous fait de votre audace,
Fiers oppresseurs des innocens ?
Lorsqu'un vain péril vous menace,
Quel effroi vient glacer vos sens ?
Tremblez, redoutez la puissance
D'un Dieu dont la juste vengeance
Va vous punir dans sa fureur.
Il confondra la bouche impure
Qui met la vile créature
A la place du Créateur.

Pour

Pour tirer Jacob d'esclavage,
Quel Dieu descendra de Sion?
Tu vois, grand Dieu, comme leur rage
Insulte à notre affliction :
Mais ta parole est infaillible ;
Tu vas, à nos malheurs sensible,
Briser le trône de l'orgueil ;
Ton peuple alors comblé de gloire,
En triomphe, en chants de victoire,
Verra changer son triste deuil.

PSEAUME LIII.

Deus, in nomine tuo salvum me fac, &c.

Méchanceté des hommes confondue.

TOI dont le nom toujours propice
A l'innocent persécuté,
Contre la force & l'injustice
Garantit l'humble vérité ;
Grand Dieu, mon unique refuge,
Soutiens-moi, daigne être le juge
De la pureté de mon cœur.
Si tu n'as l'oreille attentive
Aux accens de ma voix plaintive,
Je vais expirer de douleur.

Déja par une voie oblique,
L'ennemi trouble mon repos ;
Une Puissance fanatique
Va seconder ses noirs complots :

Je la vois de mon ſang avide
Apprêter un glaive homicide ;
L'impoſture guide ſes coups :
O Loix ! hélas ! rien ne les touche ;
Du Dieu qu'ils confeſſent de bouche,
Leurs cœurs mépriſent le courroux.

Mais quelle lumiere éclatante
Vient frapper mes regards ſurpris !
Quelle vertu mâle & conſtante
Prête ſa force à mes eſprits !
Ah ! c'eſt de toi, Bonté ſuprême ;
C'eſt de ton bras, c'eſt du ciel même,
Que part ce généreux ſecours.
Tonne, écarte des cœurs perfides,
Lance contr'eux les traits rapides
Qui menaçoient mes triſtes jours.

Bientôt ma voix reconnoiſſante
Annoncera dans l'Univers,
Le nom & la bonté récente
Du Dieu qui me ſauva des fers.
Oui, Seigneur, pour cette victoire,
Tu verras du haut de ta gloire,
L'encens fumer ſur tes Autels ;
C'eſt alors que je pourrai dire :
Mes yeux ont vu comme la cire
Fondre les hommes criminels.



PSEAUME LIV.

Exaudi, Deus, orationem meam, &c.

Contre les Traîtres.

ANÉANTI par mes malheurs,
Le cœur consumé de tristesse,
Seigneur, je t'invoque sans cesse,
Entends la voix de mes douleurs.
Mon ame affligée, abbatue,
Dans le noir chagrin qui me tue,
Se trouble d'un mortel effroi;
Mes ennemis remplis d'envie,
Vont accabler ma triste vie,
Et la mort se présente à moi.

De la fureur qui les dévore,
Ces fiers ennemis embrasés,
M'accusent tous les jours encore
De mille crimes supposés.
Pressé par l'horreur & la crainte,
Je t'adresse ma juste plainte,
Je dis dans mes transports divers:
Ah! Seigneur, que n'ai-je les aîles
Des plus legeres tourterelles,
Pour me sauver dans les déserts.

Là je verrois loin des alarmes,
Malgré mes malheurs obstinés,
Sous d'autres cieux plus fortunés
Tarir la source de mes larmes.

Mais plutôt rends vains les projets
De mes infidèles sujets ;
Que leurs sentimens se divisent ;
Que de leurs crimes aveuglés,
Les uns par les autres troublés,
Bientôt leurs forces se détruisent.

Depuis que mon malheur cruel
Précipita leur violence,
Que je cédai sans résistance
A leur attentat criminel,
On a vu couronner le vice,
La tromperie & l'injustice ;
Par eux l'honneur est combattu ;
Le bon droit devient leur victime,
On voit enfin régner le crime,
Où l'on vit régner la vertu.

Encor si celui qui m'outrage,
Hautement se fut déclaré,
J'eusse trouvé contre sa rage
Peut-être un azile assuré :
Mais quoi ! c'est toi, c'est toi que j'aime ;
Toi qui fus un autre moi-même,
Qui sçais les secrets de mon cœur ;
C'est toi, qui plein de perfidie,
Pour m'accabler par la douleur,
Le premier attaques ma vie !

Dieu vengeur de la vérité,
Qui connois les ames perfides,
Pour détruire l'iniquité,
Détruis leurs langues parricides ;

Qu'ils gémissent sous leurs forfaits ;
Que de tant de maux qu'ils m'ont faits
Ils reçoivent la juste peine ;
Privés de l'immortel flambeau,
Qu'ils tombent chargés de ta haine ;
Tout vifs dans un affreux tombeau.

Cependant, Seigneur, je t'implore ;
Sans cesse j'attends ton secours,
Et quand je vois naître l'aurore,
Et quand je vois finir les jours ;
L'astre qui donne la lumiere
Est au midi de sa carriere,
Témoin des pleurs que je répans :
Mais mon attente n'est point vaine ;
Seigneur, tu fis naître ma peine,
Tu feras cesser mes tourmens.

Pour ces méchans, qui me haïssent,
De leurs discours envenimés,
On voit tous les traits enflammés
Qui contre eux-mêmes rejaillissent.
Seigneur, de ces hommes pervers
Purge, dépeuple l'Univers,
Retranche leurs longues années :
Qu'ils périssent dans leurs beaux jours ;
Qu'on voie au milieu de leurs cours
Leurs méchancetés terminées.

Mademoiselle CHÉRON.

PSEAUME LV.

Miserere mei, Deus, quoniam conculcavit me homo, &c.

Haine & fureur des Méchans contre les Gens de bien. Reconnoissance d'une ame qui en a été délivrée par le secours de Dieu.

SEIGNEUR, sois touché de mes larmes,
Daigne dissiper mes alarmes;
Vois l'ennemi qui me poursuit;
Sans relâche il me fait la guerre;
Tout m'afflige ici sur la terre:
Je touche à l'éternelle nuit.

Mes persécuteurs s'applaudissent,
Des revers dont mes sens frémissent;
Ils triomphent de mon effroi;
Ils s'assurent de la victoire,
Voyant, pour obscurcir ma gloire,
Tant de bras armés contre moi.

O grandeur! ô bonté suprême!
Bien que dans ce malheur extrême
Je sois en proie à la frayeur,
Je ne perdrai pas l'espérance
De trouver un lieu d'assurance
Contre leur injuste fureur.

Seigneur, après tant de triſteſſes,
Je célébrerai tes promeſſes,
Dont j'attends l'effet glorieux:
J'eſpere en toi, Dieu débonnaire;
Que l'homme pourroit-il me faire,
Quand j'ai pour moi le Roi des Cieux?

A mon infléxible droiture,
Ils n'oppoſent que l'impoſture,
Que des complots ſéditieux:
Ils ne penſent qu'à me détruire;
Toujours ils forment pour me nuire
Quelque deſſein pernicieux.

Leur ſociété furieuſe,
Par une apparence trompeuſe
Cache le poiſon ſous des fleurs;
Mais en ſecret leur rage impie
Ne cherche qu'à m'ôter la vie,
Et qu'à s'abreuver de mes pleurs.

En vain conjurés pour ma perte,
Ils m'attaquent à force ouverte;
Seigneur, tu les feras périr:
Tu mettras les peuples en poudre,
Et contre l'effort de ta foudre
Rien ne les pourra ſecourir.

Seigneur, tu ſçais mieux que moi-même,
Combien ma foibleſſe eſt extrême,
Et combien grands ſont mes travaux:
Je t'ai découvert mes penſées,
Et les larmes que j'ai verſées,
T'ont trouvé ſenſible à mes maux.

Tes promesses toujours fidelles,
Après des peines si cruelles,
En ma faveur s'accompliront :
Mes ennemis prendront la fuite,
Et de leur puissance détruite,
Les vaines grandeurs périront.

Aussi-tôt que je te réclame,
Je sens ta grace dans mon ame,
Ton bras me met en sûreté ;
Je vois combien tu m'es propice,
Par la grandeur du précipice
Dont ma garanti ta bonté.

O Dieu, je bénis ta parole
Qui m'assure, & qui me console ;
Je bénis l'auteur de tout bien :
C'est en son aide que j'espere ;
Et quoi que l'homme puisse faire,
Maintenant je ne crains plus rien.

Seigneur, je garde la mémoire
Des vœux que j'ai faits à ta gloire,
Au milieu des adversités ;
Il faut qu'enfin je te les rende,
Et qu'une salutaire offrande
Célébre à jamais tes bontés.

Ta grace a préservé ma vie
De tous les piéges que l'envie
Tendoit pour me faire tomber,
Afin que mon ame pourvue
De ta clarté, pût à ta vue
Porter ton joug sans succomber.

FRÉNICLE.

PSEAUME LVI.

Miserere mei, Deus, miserere, &c.

Dieu réfuge assuré des Bons, contre les persécutions des Méchans.

O Dieu, mon unique espérance,
Azile des persécutés,
Toi qui fais seul notre assurance
Au milieu des adversités;
O toi que l'Univers adore,
D'un cœur affligé qui t'implore,
Exauce les vœux aujourd'hui;
Des piéges que l'on vient me tendre,
Si mon Dieu daigne me défendre,
Je serai trop fort avec lui.

Telle la colombe timide,
Pleine de trouble & de frayeur,
A l'aspect du vautour avide,
En veut éviter la fureur;
Par sa prompte fuite elle espere,
Sous l'aîle d'une tendre mere,
Trouver un assuré secours;
Tel je viens dans ma juste crainte,
A l'abri de ton aîle sainte,
Mettre mon honneur & mes jours.

Oui, Seigneur, mon ame charmée
N'invoquera plus que ton nom;
Ma voix par ta grace animée
En fera retentir Sion:

Dans le danger qui m'environne,
Je ne vois plus rien qui m'étonne,
Tous mes vœux vont être exaucés ;
Tu connois ma misere extrême ;
Je connois ta bonté suprême ;
Tu me rassures, c'est assez.

O Ciel ! ô puissance adorable !
Quel spectacle frappe mes yeux !
Quelle lumiere favorable
Vient m'éclairer du haut des Cieux ?
Le calme succede à l'orage,
Je brave l'inutile rage
De ceux qui trament contre moi ;
La droite du Dieu des Armées,
A dans leurs troupes allarmées,
Fait passer la honte & l'effroi.

Le Très-haut du sein de la nue
A fait briller sa vérité ;
Désormais par lui soutenue,
L'innocence est en sûreté ;
Sa justice se manifeste :
Des fureurs du lion funeste,
Il anéantit l'appareil ;
Il brise la dent menaçante
Qui glaçoit mon cœur d'épouvante,
Même dans les bras du sommeil.

J'ai vu du démon de la haine
Les fils des hommes agités ;
Contre moi leur bouche inhumaine
A vomi ses malignités :
Comme autant de fléches cruelles,
Par mille blessures mortelles

Nous percent les dents des méchans;
Leurs langues en crimes fécondes
Font des atteintes plus profondes
Que les glaives les plus tranchans.

Au Tout-puissant gloire immortelle!
Loué soit le Dieu de la paix,
Qui sur cette engeance rebelle
Vient de faire tomber ses traits.
Du Juste il a pris la défense;
Il a terrassé l'insolence
De ces mortels audacieux.
Que par nous sans cesse chantées,
Ses louanges soient exaltées,
Et sur la Terre & dans les Cieux.

La frayeur, d'un épais nuage
Avoit obscurci mes regards:
Les embûches sur mon passage
Sembloient naître de toutes parts:
Près de ces tigres implacables,
Parmi tant d'objets redoutables,
Mon courage étoit abbatu;
Mon ame triste & languissante
Sous une charge si pesante,
Laissoit succomber sa vertu.

Quelle étoit leur barbare envie?
Où tendoit leur vaine fureur?
Que pouvoient-ils sur une vie
Que protége le Créateur?
Dieu tonne, ils mordent la poussiere;
La foudre sur leur tête altiére

Porte l'horreur & le trépas ;
De leurs projets, justes victimes,
Ils trébuchent dans les abîmes
Qu'ils avoient creusés sous mes pas.

Grand Dieu ! mes jours sont ton ouvrage ;
Pour toi seul ils sont réservés :
Daigne accepter le pur hommage
De ces jours que tu m'as sauvés ;
A te les vouer, tout me presse :
Arme ta droite vengeresse,
Pour me défendre, ou me punir ;
A tes décrets toujours docile,
Mon ame agitée ou tranquille
Ne cessera de te bénir.

Eclatez, ma harpe & ma lyre,
Joignez vos accords à ma voix,
Servez le beau feu qui m'inspire :
Je vais chanter le Roi des Rois.
Au pied des sacrés Tabernacles,
A ses bontés, à ses miracles,
Rendons un légitime honneur ;
Que le soleil sortant de l'onde,
Ou cessant d'éclairer le monde,
Me trouve louant le Seigneur.

J'irai par mes divins Cantiques,
De son joug vanter les douceurs ;
J'irai par des sons prophétiques
Réveiller la foi dans les cœurs.
Chez les peuples les plus sauvages,
Sur les plus reculés rivages

Je lui dresserai des autels ;
Et les Dieux de bois & d'argile
Verront leur puissance fragile
Disparoître aux yeux des mortels.

Le Seigneur s'est montré terrible
A mes superbes ennemis :
Il s'est montré doux & sensible
Pour un cœur fidele & soumis.
Le Ciel témoin de mes alarmes,
L'est encor du sort plein de charmes
Qui comble aujourd'hui tous mes vœux ;
Et malgré la noire imposture,
Tout reconnoît dans la nature,
Que Dieu seul peut nous rendre heureux.

Que tes bienfaits & ta victoire
Soient le sujet de nos concerts :
Grand Dieu, que l'éclat de ta gloire
Eblouisse tout l'Univers.
Qu'à chanter ton Nom tout s'unisse ;
Que l'Enfer de rage frémisse
Au bruit de ce Nom redouté ;
Qu'il vole au-dessus du tonnerre,
Que par les bornes de la terre
Il ne puisse être limité.

M. Marin de Chavigny.

PSEAUME LVII.

Si verè utique justitiam loquimini, &c.

Contre les Hypocrites.

SI la Loi du Seigneur vous touche ;
Si le mensonge vous fait peur ;
Si la justice en votre cœur
Regne aussi-bien qu'en votre bouche :
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi ?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'Équité
Dans le piége des impostures :
Lâches aux cabales vendus,
Artisans de fourbes obscures
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite en fraude fertile,
Dès l'enfance est paîtri de fard :
Il sçait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distile ;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë & moins subtile
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,
Ils sont infléxibles & sourds :
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'Équité qui les réveille ;

Plus insensibles & plus froids
Que l'aspic qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu sçaura venger l'innocent.
Je le verrai ce Dieu puissant
Foudroyer leurs têtes fumantes :
Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main & brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se dissipe & s'évanouit
Dans le sein de la terre humide :
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé :

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux :
Ainsi la justice des Cieux
Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissans,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célébres
Puissent pousser des rejettons,
Eux-mêmes, tristes avortons
Seront cachés dans les ténébres ;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funebres
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'eſt alors que de leur diſgrace ;
Les juſtes riront à leur tour :
C'eſt alors que viendra le jour
De punir leur ſuperbe audace ;
Et que ſans paroître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race
Et laver dans leur ſang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance,
Pourront dire avec vérité,
Que l'injuſtice & l'équité
Tour à tour ont leur récompenſe ;
Et qu'il eſt un Dieu dans les Cieux
Dont le bras ſoutient l'innocence,
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

ROUSSEAU.



PSEAUME LVIII.

Eripe me de inimicis meis, Deus meus, &c.

Les Impies, ennemis de l'ordre & des loix. Leurs vains efforts contre les Justes.

DÉLIVRE-moi, Seigneur, de cette injuste guerre,
Qui choquant ton pouvoir & celui de la terre,
Les met en même rang:
Et bannit loin de moi ces cœurs noircis de crimes,
Ces ennemis de l'ordre & des loix légitimes,
Qui n'aiment que le sang.

Les Grands de mon Etat de leurs mains sacrileges,
Pour troubler mon repos tendent par-tout des piéges
Contre ma liberté:
Et le plus grand excès où s'emporte leur rage,
Est lorsqu'injustement leur cruauté m'outrage,
Sans l'avoir mérité.

Les yeux toujours ouverts de ta toute-puissance,
Jusqu'au fond de mon cœur jugent mon innocence,
Et s'en rendent témoins:
Leve-toi donc, Seigneur, pour assurer ma vie,
Au danger où je suis, ta bonté t'y convie,
Mes vœux & mes besoins.

Arme ton bras vainqueur d'un foudroyant tonnerre,
Pour terrasser l'orgueil de ces fils de la terre,
Contre nous animés :
Le desir d'émouvoir une émeute civile,
Les a fait assembler & parcourir la ville,
Comme chiens affamés.

Tantôt pour opprimer la liberté publique,
Ils complotoient tout-bas quelque dessein tragique
En secret ébauché ;
Mais comment se cacher, pour en ourdir la trame,
A tes yeux qui par-tout pénétrent dans notre ame ?
Rien ne leur est caché.

Ta seule volonté qui peut d'un coup de foudre
Réduire en un instant tout l'Univers en poudre,
Et conserver Sion :
Ne pourroit-elle plus ouïr ma juste plainte,
Me sauver du péril, & rassurer ma crainte,
Sous ta protection ?

Je sais quel est le bras dont tu nous dois défendre,
Qu'il peut tout ce qu'il veut : mais afin de nous rendre
Sages à l'avenir,
Pour mettre en leur devoir nos ames insensées,
Permets que nous puissions des miseres passées
Garder le souvenir.

N'extermine donc point cette armée ennemie,
Mais fais-leur reconnoître avec leur infamie,
Leur fausse opinion :
Et que dans le cahos d'un éternel divorce,
Ils perdent à jamais le courage & la force
Ainsi que l'union.

Qu'en tout temps, en tout lieu, ton courroux légitime
Puiſſe dans leur mémoire imprimer de leur crime
L'éternel repentir :
Qu'autant que leur bonheur éleve leur audace,
Autant le déſeſpoir d'avoir perdu ta grace,
Les puiſſe anéantir.

Confonds des factieux l'arrogance frivole ;
Arrête le progrès de leur camp qui déſole
Nos villes & nos champs ;
Et fais qu'en ce grand tout dont toi ſeul es le maître ;
Ta juſtice ſe faſſe également connoître
Des bons & des méchans.

Que ces chiens affamés, ces nations impies,
Qui ſur les gens de bien non moins que des harpies,
Se vouloient aſſouvir ;
Renonçant à l'erreur qu'ils avoient publiée,
Faſſent voir à tes pieds leur ame humiliée,
Soumiſe à te ſervir.

Quand par toute la terre en mendiant leur vie,
L'impitoyable ſort qui la tient aſſervie,
La pourſuivra par-tout :
Alors je chanterai ta juſtice profonde,
Qui du plus haut des Cieux gouverne tout le monde
De l'un à l'autre bout.

Je dirai qu'à ta grace eſt mon ame obligée,
Qu'elle reçoit de toi, quand elle eſt affligée,
Son plus doux reconfort :
Et mes vers exaltant ta ſuprême puiſſance,
Diront qu'elle eſt ſans fin, de la foible innocence
L'azile & le ſupport.

RACAN.

PSEAUME LIX.

Deus, repulisti nos, & destruxisti nos, &c.

Dieu châtie ceux qu'il aime.

SEIGNEUR, ta justice severe
Nous a presque détruits, tu nous a rejettés ;
Nous avons ressenti les traits de ta colere,
Et presque en même-temps éprouvé tes bontés.

Par ton bras la terre ébranlée,
Dans des troubles affreux a plongé l'Univers :
Fais donc que par ta grace elle soit consolée,
Et guéris promptement les maux qu'elle a soufferts.

Dans d'insupportables miseres,
Que ton peuple a poussé de soupirs vers le Ciel !
Que tu nous as fait boire en nos peines ameres
Un calice rempli de vin mêlé de fiel!

Cependant quand ton arc s'apprête ;
Tu ne veux point livrer le Juste à ta fureur.
Un signal l'avertit de dérober sa tête,
Au redoutable trait qui frappe le pécheur.

Ceux que distingue ta tendresse,
A cet heureux signal s'échappent à tes coups ;
Par ton bras tout-puissant sauve donc ma foiblesse,
Et qu'enfin ta pitié désarme ton courroux.

Tu m'as prononcé tes oracles :
Sichem, mon bras vainqueur partagera tes champs;
La fameuse vallée où sont tes Tabernacles,
Ne pourra soutenir mes efforts triomphans.

Galaad est sous ma puissance,
Manassès, mon Empire est étendu sur toi;
Dans ta force, Ephraïm, je mets mon assurance;
C'est toi qui soutiendras le Trône de ton Roi.

Toi, Juda, tu seras l'élite,
Tu seras par tes Rois la gloire des Tribus;
Tandis qu'en me servant, l'esclave Moabite
Gémira sous le poids des plus rudes tributs.

Je marcherai dans l'Idumée;
Sur elle j'étendrai mon pouvoir souverain:
Philistin, ton orgueil n'est que de la fumée,
Je te verrai tomber sous ma puissante main.

Mais dans cette haute entreprise,
Qui conduira mon bras contre des murs si forts?
Qui pourra m'assurer que Rabatha conquise
Va malgré ses remparts tomber sous mes efforts?

Ton bras en fera la conquête;
Quoiqu'irrité, mon Dieu, peut-être contre nous,
Nous refuserois-tu de te mettre à la tête
D'un peuple qui ne veut qu'appaiser ton courroux?

Prête-nous ton aide divine,
Qui seule de ses maux peut tirer Israël;
L'homme n'est que mensonge & court à sa ruine,
S'il cherche son salut dans un appui mortel.

Par tes forces insurmontables,
A nos pieds nous verrons nos ennemis domptés ;
Ton bras écrasera ces peuples redoutables,
Qui depuis si long-temps nous ont persécutés.

Le Noble.

PSEAUME LX.

Exaudi, Deus, deprecationem, &c.

Foiblesse de l'Homme. Confiance en Dieu. Reconnoissance.

SEIGNEUR, entends mon humble voix,
Jette les yeux sur ma misere ;
Toi qui m'as dans mes maux exaucé tant de fois,
Me verrois-tu dans ta colere ?

Mon cœur abattu, désolé,
Ne pouvoit vaincre sa foiblesse :
J'implorai ton secours, & dès que j'eus parlé,
Ta grace fut ma forteresse.

Touché de l'ardeur de ma foi,
Tu me prêtas ta main pour guide ;
Contre mes ennemis tu t'es montré pour moi,
Le rempart d'une tour solide.

Dans ton Tabernacle ſauvé,
J'aurai ma demeure éternelle ;
Et je trouve en ma peine un azile éprouvé,
Sous l'heureuſe ombre de ton aîle.

Tu m'exauces par ta bonté,
Dieu fidele dans tes promeſſes ;
Qui craint ton Nom terrible, & fait ta volonté,
Tu le combles de tes richeſſes.

O Dieu, n'abrege pas les jours
D'un Roi l'objet de ta tendreſſe ;
De ſes ans redoublés prolonge l'heureux cours
Juſqu'à la derniere vieilleſſe.

Ouvre ſans ceſſe ſur ce Roi,
L'œil de ta ſage Providence :
Seigneur, qui peut comprendre & ton exacte foi ;
Et les excès de ta clémence ?

J'exalterai dans tous mes chants
Ton nom, ta gloire & ta puiſſance ;
Et je ſçaurai te rendre en tous lieux, en tous temps,
Mes vœux & ma reconnoiſſance.

LE NOBLE.



PSEAUME LXI.

Nonne Deo subjecta erit anima mea? &c.

Combien fort celui qui espere en Dieu, & qui n'espere qu'en lui.

Je n'appréhende point la haine ni l'envie
Qui contre mon honneur, mon état & ma vie,
Ont soulevé mon peuple tant de fois :
Quoiqu'on ose par ruse ou par force entreprendre,
L'Esprit sage & puissant qui veille pour les Rois,
M'en sçaura bien défendre.

A quoi sert d'employer l'artifice & la force
Pour abattre un vieux tronc qui n'a plus que l'écorce,
Et que les vers rongent de toutes parts ?
A quoi sert d'employer & la sappe & la mine,
Pour combler des fossés & battre des remparts,
Qui tombent en ruine.

Ils taxent mon esprit & mon corps de foiblesse,
Dans l'injuste dédain qu'ils ont de ma vieillesse,
Leur jugement ne revient point à soi :
Et sous le vain éclat qui brille en ma Couronne,
Leur lâche flaterie en estimant leur Roi,
Méprise ma personne.

Et toutefois, mon ame, après ces longues peines,
Il faut avoir recours aux grandeurs souveraines
D'un Dieu tout bon qui t'offre son appui :
L'Univers

L'Univers n'est régi que par sa providence ;
Il faut plutôt fonder ton espérance en lui,
Qu'en l'humaine prudence.

Ce n'est point par mon bras que j'obtiens la victoire ;
Je tiens de sa bonté mon salut & ma gloire,
Et mon malheur, de son juste courroux :
Peuples, à qui l'ennui rend la vie importune,
En imitant ma foi, vous m'imiterez tous
En ma bonne fortune.

Mais toutefois combien que les esprits des hommes
Naissent tous malheureux dans le siécle où nous sommes
Ils ne sçauroient quitter leur vanité ;
Sa pésanteur en eux a tant de violence,
Qu'elle emporte souvent le poids de l'équité
Dans leur fausse balance.

Dans le soin trop ardent d'acquérir des richesses,
Gardez de vous servir de ces lâches finesses,
Où le parjure à la fraude se joint :
Tous ces biens amassés d'une main infidelle
N'ont rien de permanent, & ne nous suivent point
En la vie éternelle.

Dans le cours de nos ans le Seigneur nous accorde
Et sa protection & sa miséricorde,
Pour nous sauver des malheurs d'ici-bas ;
C'est-là qu'également sa bonté tutélaire,
Départ à ses enfans parmi tant de combats,
Un secours nécessaire.

RACAN.

PSEAUME LXII.

Deus, Deus meus, ad te de luce, &c.

Sentimens d'amour pour Dieu. Soif de la Justice.

DIVINE ſource des plaiſirs,
Seigneur, que mon amour implore,
Dès la naiſſance de l'aurore
Je t'offre mes ardens ſoupirs :
Mon cœur ſéche dans ces deſirs ;
Eteins le feu qui le dévore.

Comme une terre que la pluie
N'humecte plus depuis long-temps,
Ainſi plein de ſoucis cuiſans,
Dans cet exil où de ma vie
Coulent les déplorables ans,
Mon ame languit & s'ennuie.

Soulage le mal qui me preſſe,
Dans la miſere où je me voi ;
Encor qu'abbatu de triſteſſe
Mon cœur ne reſpire que toi.
Sans ceſſe il médite ta loi,
Ma bouche te bénit ſans ceſſe.

Quand la nuit chaſſant la lumiere,
Dérobe à nos yeux l'Univers,
Accablé de ſoucis divers,
Vers toi j'adreſſe ma priere,
Ta main décille ma paupiere,
Et tes ſecrets me ſont ouverts.

Je vois sous ton aîle propice
Mes jours protégés, défendus :
Je connois que par leur malice
Tous mes ennemis confondus,
Dans les piéges qu'ils m'ont tendus ;
Trouveront un juste supplice.

Pour en conserver la mémoire,
Que tous les hommes désormais
Racontent ce qu'ils n'ont pu croire ;
Qu'ils disent que par tes bienfaits
David, qui n'aime que ta gloire,
Est au comble de ses souhaits.

Mademoiselle CHERON.

PSEAUME LXIII.

Exaudi, Deus, orationem meam, cùm deprecor, &c.

Gémissemens d'une ame affligée qui prie Dieu de la délivrer des piéges, & des violences de ses ennemis.

EXAUCE-moi, mon Dieu, sois sensible à ma plainte ;
A tes pieds prosterné, je pleure & je gémis :
Sauve mon ame de la crainte
Que lui donnent ses ennemis.

Ne m'as-tu pas toujours protégé par ta grace,
Contre les noirs complots de la malignité?
Tu me soutiens contre l'audace
De ceux qui font l'iniquité.

Leurs langues ont le fil de tranchantes épées,
Et leur coup est suivi d'un funeste poison;
Leurs fléches dans le fiel trempées,
Percent le Juste en trahison.

Malgré mon innocence ils attaquent ma vie,
Et sur moi, sans te craindre, ils lancent tous leurs traits.
Je vois faire à leur calomnie
Chaque jour de nouveaux progrès.

Ces traîtres à dessein de m'arracher la vie,
Conspirent ma ruine, & cachent leurs filets;
Qui pourra, dit leur bouche impie,
Découvrir nos piéges secrets?

Ce ne sont contre moi que fraudes, qu'artifices,
Pour me faire tomber dans leurs filets tendus;
Mais dans leurs coupables malices
Ton bras les a tous confondus.

Que flatté de l'espoir d'une fausse victoire,
Le méchant dans son cœur forme un dessein profond:
Il ne fait qu'élever la gloire
De l'Eternel qui le confond.

Ces traits qu'ils m'ont lancés, m'ont fait moins de blessures,
Que le trait d'un enfant sans force, & sans vigueur;
Et le venin de l'imposture
A retombé sur l'imposteur.

Tu les as châtiés par ta vertu puissante,
Et ceux qui les ont vûs, ont eu le cœur troublé;
D'une générale épouvante,
Tout fut saisi, tous ont tremblé.

Tous ont, en révérant la foi de tes oracles,
Publié la grandeur de ces évenemens;
Ils ont adoré tes miracles,
Et compris tes saints jugemens.

Le Juste par ton bras sauvé de cet orage,
En toi seul remettra sa joie & son espoir:
Ta gloire sera le partage
D'un cœur qui remplit son devoir.

Le Noble.



PSEAUME LXIV.

Te decet Hymnus, Deus, in Sion, &c.

Priere des Juifs pour leur délivrance ; & leurs transports au souvenir du Temple, & dans l'idée du bonheur qu'ils se promettent dans leur patrie.

*GRAND Dieu ! c'eſt dans Sion ; c'eſt-là qu'avec décence,
Tes enfans rappellés d'un exil rigoureux
Rendront encore hommage à ta magnificence
Pour les biens ſignalés que tu répands ſur eux.
Oüi, c'eſt dans le lieu ſaint, où ta Grandeur habite,
C'eſt dans ta ville favorite,
Qu'on t'offre dignement ſon encens & ſes vœux.

C'eſt-là, que déſormais à l'abri de l'orage,
Et raſſemblés un jour dans ton ſein paternel,
Ils verront aux tourmens d'un cruel eſclavage,
Succéder les douceurs d'un repos éternel :
Le crime a prévalu ſur le œuvres du juſte !
Mais ce Lieu ſaint, ce Temple auguſte,
Leur garantit encore un pardon ſolemnel.

Affermis pour jamais ſur ſon heureuſe enceinte,
Rentrés dans ta faveur, rétablis en leurs droits,
Ils jouiront des biens de ta demeure ſainte,

Et leur fidélité justifîra ton choix:
Quels transports dans ce lieu, pour qui leur cœur soûpire,
Ce Sanctuaire, où tout respire
La majesté du Dieu, l'équité de ses loix!

C'est de Toi qu'Israël attend sa délivrance.
Affranchis nous, grand Dieu, de ces indignes fers,
Toi qui du monde entier fais l'unique espérance,
Jusqu'à ces bords lointains qu'environnent les mers.
Ta main fonda les monts, ta voix brise leur cime,
Trouble, souleve, ouvre l'abîme,
En fait mugir les flots élancés dans les airs.

Oui, bientôt à nos yeux renaîtront ces prodiges
Qui chez un fier tyran répandirent l'horreur;
Les peuples frémiront à l'aspect des vestiges
Qu'auront laissés les traits de ta juste fureur:
Tandis que du couchant aux portes de l'aurore
Ils verront celui qui t'adore,
Insulter par sa joie à leur morne terreur.

Ces champs délicieux, cette chère contrée,
Si long-temps les objets de tes soins complaisans;
Tu les visiteras, & la terre enivrée
Verra germer par-tout, & mûrir ses présens:
Un fleuve impétueux accroîtra l'allégresse
Par l'abondance & la richesse
Que ses flots débordés (a) répandront tous les ans.

(a) *Le Jourdain a ses débordemens réguliers tous les ans vers le temps de la récolte des orges.*

Tels que dans ces terroirs où séjournent les ondes,
On voit multiplier les joncs & les roseaux ;
Nos fils multiplîront, & les meres fécondes
Vèrront avec transport ces tendres arbrisseaux :
Les agneaux rempliront nos vastes bergeries ;
Et les vallons, & les prairies
Ne suffiront qu'à peine au nombre des troupeaux.

Jusque dans les déserts la riante nature
Portant son coloris, son pinceau gracieux,
Nous offrira par-tout la touchante peinture
Du fortuné séjour de nos premiers ayeux :
Et de fleurs & de fruits en tout temps couronnée,
Ne fera du cours de l'année
Qu'un cercle renaissant de tes dons précieux.

Alors tu nous verras par des chants de victoire
Inviter à l'envi tous les êtres divers
A chanter les bienfaits, à célébrer la gloire,
Du Sauveur d'Israël, du Dieu de l'Univers :
Tu verras tréssaillir les côteaux, les montagnes ;
Les ruisseaux, les bois, les campagnes,
S'empresser d'applaudir à nos tendres concerts.

M. DE BOLOGNE.



PSEAUME LXV.

Jubilate Deo, omnis terra, &c.

Actions de graces des Juifs pour leur délivrance de la captivité de Babylone.

*Ecclatez en cris d'allégresse,
Livrez-vous aux plus doux transports,
Peuples, Tribus, que tout s'empresse
D'unir sa voix à nos accords.
Vous qui portez le diadême,
Reconnoissez l'Être suprême
Qui fonda la Terre & les Cieux :
Parmi l'encens & les victimes
Par les concerts les plus sublimes
Exaltez-le sur tous vos Dieux.

Tremblez, & dites-lui: que ta gloire est terrible !
De tomber dans tes mains, grand Dieu, qu'il est horrible !
Le pécheur s'endurcit & s'aveugle aujourd'hui :
Ce pouvoir dont il doute, il l'avoûra lui-même,
En voyant tout-à-coup démentir son blasphême
Par tous les élémens combattans contre lui.

Etre immortel ! Majesté sainte !
En célébrant ton Nom sacré,
Que d'une vive & tendre crainte
Tout l'Univers soit pénétré . . . .

Monarques, Peuples de la Terre,
Réveillez-vous à son tonnere,
Contemplez l'œuvre de ses mains :
De ses conseils inévitables
Que les arrêts sont redoutables
Sur les fils des foibles humains !

A sa voix foudroyante il partage les ondes ;
Aux fers de ses tyrans par ces routes profondes,
La mer voit d'Israël échapper les enfans ;
Le Jourdain se divise, & nous ouvre un passage ;
De la main du Très-haut nous adorons l'ouvrage,
Et l'écho retentit de nos cris triomphans.

Du haut de la voûte éternelle
Sur les Rois, les Peuples divers,
Une attentive Sentinelle
Tient nuit & jour les yeux ouverts :
Fiers Conquérans, vous que la gloire
Enivre au sein de la victoire,
Qu'elle enhardit aux attentats ;
Redoutez un Maître sévere,
Qui peut au gré de sa colere
Briser & Sceptre, & Potentats.

Venez, Peuples, venez ; des plus lointains rivages,
Dans un saint tremblement apportez vos hommages,
De concert avec nous célébrez notre Dieu ;
Ce Dieu vengeur du crime, à l'innocent propice,
Dont l'empire éternel, fondé sur la justice,
Est le même en tout temps, & domine en tout lieu.

Tu me soûtins, Bonté suprême !
D'un torrent de maux accablé,
Je me suis vu sous l'anathême ;
Sans que mon cœur en fût troublé :

En vengeant sur nous ton injure ;
Comme on éprouve, qu'on épure
Le métal le plus précieux ;
Tel, tu voulus par la disgrace
Eprouver, épurer la race
De ces Saints si chers à tes yeux (*a*).

Oui, brisés sous le poids d'un joug insupportable,
Tu nous laissas gémir sous un maître intraitable,
Tu nous a fait passer par les feux & les flots ;
Mais enfin le courroux cédant à la tendresse,
Dans cet heureux séjour tu remplis ta promesse,
Et tu nous fis goûter la douceur du repos.

Dans la ferveur de ma priere
J'ai dit : Grand Dieu, délivre-moi.
De mes troupeaux l'élite entiere
Répandra son sang devant toi.
Dans cette offrande affectueuse
Tu vis ma foi respectueuse,
Et tu t'armas pour mon salut ;
Avec quels soins, quelle décence,
Tu verras ma reconnoissance
Acquitter son humble tribut !

O vous, qui le craignez, qui l'aimez plus encore,
Au récit des faveurs dont sa bonté m'honore,
Venez, étonnez-vous, méditez mes discours :
Ce Dieu que j'aimerai, que je loûrai sans cesse,
Apprenez aujourd'hui ce qu'a fait sa tendresse
Pour soustraire à la mort, & mon ame, & mes jours.

En l'invoquant dans ma misere,
Même au plus fort de son courroux
J'ai béni sa verge sévere,
Et rendu graces de ses coups :

(a) *Abraham, Isaac, & Jacob.*

Si dans mon cœur l'ombre du crime,
Quelque penchant illégitime,
Eût offensé ses yeux perçans ;
A ce Dieu saint qui le condamne,
Eût-il osé, ce cœur profane,
Présenter un indigne encens ?

Béni sois-tu, grand Dieu, qui du fond de l'abîme
Daignas dans ta pitié retirer ta victime ;
Qui couronnes tes dons en couronnant ma foi ;
Qui temperes toujours ta grandeur paternelle,
Dont la miséricorde ineffable, éternelle,
N'a pas voulu me perdre en s'éloignant de moi !

M. De Bologne.

LE MEME PSEAUME LXV.

Par M. Dourxigné.

Que l'Univers s'empresse à suivre notre exemple ;
Accourez, Nations, venez dans notre Temple
Adorer l'Eternel.
Délivrés par son bras d'un cruel esclavage,
Il nous prépare encor le glorieux partage
D'un bonheur immortel.

Nos ennemis trompés par leur haine implacable,
Se flattoient que toujours ton cœur inéxorable
Dédaigneroit nos pleurs ;
Mais en brisant nos fers, ta puissance céleste
A démenti, grand Dieu, le présage funeste
De nos persécuteurs.

C'eſt Toi, dont la clémence en miracles féconde,
Ouvrant à nos ayeux un paſſage dans l'onde,
Daigna ſauver leurs jours,
Quand ton peuple opprimé par un Tyran perfide,
Contre ſa cruauté, d'une fuite rapide
Emprunta le ſecours.

Pour nous punir, Seigneur, ta vengeance ſévere
Nous a livrés long-temps à l'injuſte colere
D'un Maître furieux;
Mais enfin nos regrets ont fléchi ta juſtice,
Et nous ne craignons plus de ſa noire malice
Les complots odieux.

Comme l'or par le feu ſe rafine & s'épure,
Dieu, pour nous éprouver ici-bas, nous procure
De legéres douleurs;
Trop heureux qu'à ce prix ſes bontés favorables,
D'un éternel ſupplice à nos ames coupables
Epargnent les horreurs!

Chaque jour t'adreſſant de nouveaux ſacrifices,
On me verra, grand Dieu, du ſang de mes géniſſes,
Arroſer tes Autels,
Et publier les biens que verſe ta clémence
Sur l'homme pénitent qui met ſa confiance
En tes ſoins paternels.

Si l'endurciſſement comblant notre miſere,
Avoit fermé nos cœurs au repentir ſincere
Qui lave les forfaits;
Abandonnés ſans ceſſe au ſort le plus terrible,
Nous aurions fatigué ta juſtice infléxible
D'inutiles ſouhaits.

Nous béniſſons, ô Dieu, tes faveurs ſouveraines.
Iſraël par ta main a vû rompre les chaînes
De ſa captivité,
Et ſecondant les vœux d'un peuple qui t'implore,
Du ſein de nos malheurs ta bonté fait éclore
Notre félicité.

PSEAUME LXVI.

Deus miſereatur noſtri, & benedicat nobis, &c.

Prédiction de l'établiſſement de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt.

QUE l'éternel Auteur des œuvres éternelles
Par qui tous les Fidéles
Sont régis ſous un regne auſſi juſte que doux;
Après tant de faveurs qu'à nos vœux il accorde;
Faſſe encore pour nous
Paroître les effets de ſa miſéricorde.

C'eſt par elle, Seigneur, plus que par le tonnerre;
Que tu verras la terre
Ne reconnoître plus d'autre Maître que toi;
Et par-tout on ſera dans une paix profonde,
Lorſqu'une même foi
Comme un même ſoleil éclairera le monde.

L'on verra sans travail nos campagnes fertiles,
Et nos bœufs inutiles
Se nourrir des épics égrénés sous leurs pas;
La saison, où l'on voit rajeunir toutes choses,
N'aura que des appas,
Et ne mêlera plus les épines aux roses.

Dans ces prospérités que tes mains libérales
Rendront si générales,
Nous jouirons des fruits de ton affection:
La justice & la paix, qui par ta providence
Reviendront dans Sion,
Auront à leur côtés la joie & l'abondance.

Ta main qui foudroyoit l'impie & le profane
En nous donnant la mane,
Engraissera ton peuple, engraissera nos champs;
Ta grace, ton pouvoir & ta parole sainte,
Confondant les méchans,
Te feront révérer par amour ou par crainte.

RACAN.



PSEAUME LXVII.

Exurgat Deus, & dissipentur inimici ejus, &c.

Résurrection & Ascension de Jesus-Christ; Destruction de l'idolâtrie. Triomphe de l'Eglise.

DIEU se leve : tombez, Roi, Temple, Autel, Idole,
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée,
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,
Israël, dans vos festins;
Offrez d'innocentes fêtes
A l'Auteur de vos destins:
Jonchez de fleurs son passage:
Votre gloire est son ouvrage,
Et le Seigneur est son Nom.
Son bras venge vos allarmes
Dans le sang & dans les larmes
Des familles d'Ascalon.

Ils n'ont pû soutenir sa face étincelante.
Du timide orphelin, de la veuve tremblante
Il protége les droits.

Du fond du Sanctuaire il nous parle à toute heure:
Il aime à rassembler dans la même demeure
Ceux qui suivent ses loix.

Touché du remords sincere,
Il rompt les fers redoutés
Qu'il forge dans sa colere
Pour ses enfans révoltés.
Il délivre ces rebelles
Qui chez les Rois infideles
Mouroient noyés dans les pleurs;
Ou traînoient leur vie affreuse
Dans la prison ténébreuse
De leurs barbares vainqueurs.

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
Loin des rives du Nil tu conduisois toi-même
Nos ayeux effrayés,
Parmi les eaux du Ciel, les éclairs & la foudre,
Le Mont de Sinaï prêt à tomber en poudre
Chancela sous tes pieds.

De l'humide sein des nues
Le pain que tu fis pleuvoir,
A nos Tribus éperdues
Rendit la vie & l'espoir;
Tu veilles sur ma patrie,
Comme sur sa bergerie
Veille un Pasteur diligent;
Et ta divine puissance
Répand avec abondance
Ses bienfaits sur l'indigent.

Sur l'abîme des flots, sur l'aîle des tempêtes,
Tes Ministres sacrés étendent leurs conquêtes

Aux lieux les plus lointains ;
Ton peuple bien-aimé vaincra toute la terre,
Et les ſceptres conquis par le droit de la guerre
Paſſeront dans ſes mains.

Ses moindres efforts terraſſent
Ses ennemis furieux ;
Des périls qui le menacent,
Il ſort toujours glorieux.
Roi de la terre & de l'onde,
Il éblouira le monde
De ſa nouvelle ſplendeur.
Ainſi du haut des montagnes
La neige dans les campagnes
Répand ſa vive blancheur.

O monts délicieux ! ô fertile héritage !
Lieux chéris du Seigneur, vous êtes l'heureux gage
De ſon fidele amour.
Demeure des faux-Dieux, montagnes étrangeres,
Vous n'êtes point l'aſyle où le Dieu de nos peres
A fixé ſon ſéjour.

Sion, quelle auguſte fête !
Quels tranſports vont éclater !
Juſqu'à ton ſuperbe faîte
Le char de Dieu va monter :
Il marche au milieu des Anges
Qui célébrent ſes louanges,
Pénétrés d'un ſaint effroi.
Sa gloire fut moins brillante
Sur la montagne brûlante
Où ſa main grava ſa Loi.

Seigneur, tu veux regner au ſein de nos Provinces.
Tu reviens entouré de Peuples & de Princes,

Chargés de fers péſans.
L'idolâtre a frémi quand il t'a vû paroître ;
Et quoiqu'il n'oſe encor t'avouer pour ſon Maître,
Il t'offre des préſens.

Ce Dieu ſi grand, ſi terrible,
A nos voix daigne accourir ;
Sa bonté toujours viſible
Se plaît à nous ſecourir.
Prodigue de récompenſes,
Malgré toutes nos offenſes
Il eſt lent dans ſa fureur ;
Mais les carreaux qu'il apprête
Tôt ou tard briſent la tête
De l'impie & du pécheur.

Dieu m'a dit : de Bazan pourquoi crains-tu les piéges ?
La mer engloutira les tyrans ſacrileges
Dans ſon horrible flanc :
Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées,
Et les chiens tremperont leurs langues altérées
Dans les flots de leur ſang.

Les ennemis de ſa gloire
Sont vaincus de toutes parts :
La pompe de ſa victoire
Frappe leurs derniers regards.
Nos Chefs enflammés de zele
Chantent la force immortelle
Du Dieu qui ſauva leurs jours ;
Et nos filles triomphantes
Mêlent leurs voix éclatantes
Au ſon bruyant des tambours.

Béniſſez le Seigneur, béniſſez votre Maître,
Deſcendans de Jacob, Ruiſſeaux que firent naître

Les Sources d'Iſraël.
Vous jeune Benjamin, vous l'eſpoir de nos peres,
Nepthali, Zabulon, Juda Roi de vos freres,
Adorez l'Eternel.

Remplis, Seigneur, la promeſſe
Que tu fis à nos ayeux;
Que les Rois viennent ſans ceſſe
Te rendre hommage en ces lieux.
Dompte l'animal ſauvage
Qui contre nous plein de rage,
S'élance de ſes marais.
Pour éviter ta pourſuite,
Qu'il cherche en vain dans ſa fuite,
Les roſeaux les plus épais.

Des Nations de ſang confonds la ligue impie.
Les Envoyés d'Egypte, & les Rois d'Arabie
Reconnoîtront tes Loix.
Chantez le Dieu vivant, Royaumes de la terre.
Vous entendez ces bruits, ces éclats de tonnerre;
C'eſt le cri de ſa voix.

O Ciel! ô vaſte étendue!
Les attributs de ton Dieu
Sur les aſtres, dans la nue,
Sont écrits en traits de feu.
Les Prophêtes qu'il envoye,
Sont les Héros qu'il employe,
Pour conquérir l'Univers.
Sa clémence vous appelle,
Nations, que votre zele
Serve le Dieu que je ſers.

M. LE FRANC.

LE MEME PSEAUME LXVII.

LEVE-toi, Dieu vengeur ; des carreaux de ta foudre
Frappe tes ennemis, & réduits-les en poudre ;
Leur haine contre toi les avoit amassés,
Tu viens ; à ton approche ils sont tous dispersés.
Comme le vent rapide emporte la fumée,
Comme dans le brasier fond la cire enflammée,
De même à ton approche, on verra devant toi
S'anéantir l'impie armé contre ta Loi.
Vous justes, que la joie en vos ames renaisse ;
A l'aspect du Seigneur tréssaillez d'allégresse.

Chantez le Dieu qu'adore & bénit Israël ;
Des voix, des instrumens que l'accord mutuel
Porte vos vœux sacrés à la céleste voûte !
Hâtez-vous, des déserts applanissez la route ;
Il va les traverser sur son char radieux.
Son nom ; prosternez-vous à ce nom glorieux,
C'est l'Être par essence : il vient, il va paroître.
Que des transports de joie annoncent votre Maître.
Nous le verrons servir, du sein de sa Grandeur,
A l'orphelin de Pere, aux veuves de Vengeur ;
Retirer des cachots ces victimes plaintives
Que son bras retenoit dans la douleur captives.
Mais vous, vils apostats, qui méritez vos fers,
Périssez dans l'horreur des arides déserts.

Quand tu feras marcher ton invincible armée
Pour sauver Israël, & sa race opprimée ;
Quand tes pas lumineux traverseront ces champs,
Dont la stérilité dévora les présens,
La terre reprendra sa chaleur épuisée,
Les Cieux distilleront une douce rosée.

Oui, Dieu de Sinaï, ton aspect bienfaicteur
Répandra dans ces lieux le germe créateur.
D'une main libérale objet de notre hommage
Tu verseras tes biens sur ton triste héritage;
Tu rendras l'abondance, & les épics dorés
Aux entrailles d'airain de ces champs éplorés.
Ils deviendront ta terre, & l'heureuse patrie
De ceux à qui ta voix aura rendu la vie.
Cet asyle, Seigneur, par tes mains préparé,
Sera du malheureux le refuge assuré.

Le Seigneur Dieu commande: organes de la guerre;
Trompettes, éclatez aux deux bouts de la terre.
Une nombreuse armée approche; frémissez,
Rois orgueilleux, cédez, fuiez, disparoissez.
De celle qui mouroit au sein de l'esclavage
Leurs dépouilles alors deviendront le partage.
Quoique sans mouvement, succombant de langueur,
Une double prison enchaîne ta vigueur,
Tu prendras ton essor, Colombe désolée;
Ton aîle d'un verd tendre, & d'or pur émaillée,
De ton riche plumage embellira l'argent.
Quand le Dieu souverain, quand l'Être indépendant,
Qui ne doit qu'à lui seul ses grandeurs infinies,
Aura détruit les Rois, tes oppresseurs impies,
Passant de la nuit sombre à la vive splendeur,
La neige à ton éclat prêtera sa blancheur.
Basan, fertile mont, dont la nue étonnée
Cache la cime altiere, & d'orgueil couronnée;
Et vous, dont les sommets insultent au Seigneur,
Superbes monts, pourquoi fiers de votre hauteur
Ecrasez-vous ce mont au Seigneur agréable,
Où se plaît sa grandeur aux bons seul favorable?
Oui, sur ce mont sacré l'objet de son amour,
Pour jamais l'Eternel fixera son séjour.

Son Trône eſt compoſé de céleſtes phalanges
Qui ſur un double rang d'un peuple infini d'Anges,
Forment de l'Eternel le char majeſtueux.
Le Dieu de Sinaï repoſe au milieu d'eux.
O Toi, qui de toi ſeul empruntes l'exiſtence,
Pourſuis; ſur la Montagne établis ta puiſſance;
Enchaîne ſous tes loix ces captifs malheureux,
Tire-les ſans rançon de ces déſerts affreux;
Mais que loin de tes yeux les apoſtats périſſent.
D'âge en âge, Seigneur, que nos vœux te béniſſent!
Le Dieu fort, Iſraël, eſt ton Libérateur:
Tu reviendras, guidé par ſon bras protecteur.

Terre, le Tout-puiſſant eſt le Dieu notre Maître;
Il rompra notre joug, il nous fera renaître;
Sa main ouvre à ſon gré les portes de la mort.
De nos fiers ennemis il confondra l'effort,
Il briſera leur tête, & le faſte ſublime
De l'Impie arrogant qui marche dans le crime.
Le Seigneur nous a dit: je briſerai vos fers;
Je vous retirerai de l'abîme des mers;
Je veux ſur Iſraël, guidé par la victoire,
De Baſan à Sion manifeſter ma gloire.
Alors vous foulerez ſous un pied triomphant
Vos ennemis noyés dans les flots de leur ſang.
Vos chiens mêmes, vos chiens affamés de carnage,
Sur leurs corps déchirés aſſouviront leur rage.

Du Ciel qui voit ſous lui ſe mouvoir tant de Cieux,
Tu daigneras deſcendre, ô puiſſant Dieu des Dieux!
Il viendra ce grand jour, notre eſpoir, notre attente,
Où tu ſignaleras ta marche triomphante.
Les Chantres, les premiers, s'offriront à nos yeux:
Les inſtrumens divers marcheront après eux:
Vous, filles de Sion, floriſſante jeuneſſe,
Au milieu des deux chœurs, ſur des airs d'allégreſſe,

Sur des pas cadencés, au son de vos tambours,
Vous chanterez le Dieu qui vient sauver vos jours.
Il versera sur vous ses bontés paternelles.
Chantez, & rendez-lui des graces éternelles.
Ruisseaux, qui découlez des sources d'Israël,
Bénissez le Seigneur de la terre & du Ciel :
Alors de Benjamin la Tribu peu nombreuse,
Des Princes de Juda la tige vigoureuse,
Zabulon, Nephtali, par un heureux accord,
Feront tous de leur joie éclater le transport.

De ta force invincible affermis leur courage :
Dieu des vertus, commande, acheve ton ouvrage.
Que du nord au midi ton nom soit révéré ;
Que de ton Temple saint l'Autel soit réparé ;
Que les Rois prosternés dans ce lieu redoutable
T'offrent l'encens du cœur qui t'est seul agréable.
Invincible troupeau de taureaux mugissans,
Et vous, fier animal, armé de traits perçans,
Accourez, châtiez ces génisses sauvages,
Qui désolent nos champs par leurs affreux ravages.
Foulez avec mépris ces vains monceaux d'argent ;
Dissipez, détruisez ces nations de sang,
Qui portant en tout lieu le flambeau de la guerre
Se plaisent à troubler le repos de la terre.
De la source du Nil les riches habitans
Viendront à l'Eternel présenter leurs encens :
Tu leveras tes mains, superbe Ethiopie,
Vers ce Dieu dont le glaive extermine l'impie.

Célébrez l'Eternel, peuples de l'Univers ;
Accordez sur vos voix les instrumens divers ;
Chantez ce Conquérant qui sur son char de gloire,
Aux Cieux de l'Orient ramene la victoire.
Rendez à sa puissance un hommage immortel :
Il est le Protecteur des enfans d'Israël.

O Dieu

O Dieu que ton pouvoir eſt grand & redoutable !
Dieu, de ton Sanctuaire aux yeux impénétrable,
Des Cieux répands ſur nous tes bienfaits tout puiſſans,
Et reçois à jamais nos vœux, & notre encens.

PSEAUME LXVIII.

Salvum me fac, Deus: quoniam intraverunt aquæ, &c.

Jeſus-Chriſt ſouffrant.

O Mon Dieu, ſauvez-moi, je péris: accourez,
Calmez ces vents cruels contre moi conjurés:
Repouſſez promptement ces flots que la tempête
Raſſemble ſur ma tête.

Mes cris & mes regards s'élevent vers les Cieux;
Mais ma langue ſe laſſe auſſi-bien que mes yeux:
Ma vue eſt affoiblie, & ma voix va s'éteindre
A force de me plaindre.

Pour me perdre, Seigneur, on ſe croit tout permis,
Et j'ai moins de cheveux que je n'ai d'ennemis;
Chaque jour s'en accroît, malgré mon innocence,
Le nombre & l'inſolence.

Pourquoi fait-on payer celui qui ne doit rien?
C'eſt à vous que je dois, hélas! je le ſçais bien;
C'eſt à vous ſeul auſſi, c'eſt à votre colere
Que je veux ſatisfaire.

Mais ne permettez pas que vos Saints, dont la foi
Attend que votre amour se déclare pour moi,
Rougissent de ma honte, & de ma délivrance
Perdent toute espérance.

C'est pour vous que je souffre, ils ne l'ignorent pas.
Etranger même aux yeux de mes freres ingrats,
Ils m'abandonnent tous, & le fils de ma mere
Insulte à ma misere.

C'est vous que je veux voir, chéri, craint, adoré :
D'un saint zele pour vous mon cœur est dévoré ;
Et pour vous mon amour contre moi les anime ;
Voilà quel est mon crime.

Je crois les attendrir par mon jeûne & mes pleurs :
Je gémis, je soupire, inutiles douleurs !
Sur le sac & la cendre en vain je m'humilie,
Tout leur paroît folie.

De moi sont occupés ceux que n'occupe rien.
Je suis de leur repas l'éternel entretien,
Le sujet des chansons, & des traits de satyre
Que le vin leur inspire.

Ce n'est donc plus qu'à vous que je puis m'adresser ;
Entre eux & moi c'est vous qui devez prononcer.
Ce qu'ils m'ont fait souffrir, devant vous je l'expose ;
Grand Dieu, jugez ma cause.

Mais l'orage redouble : ô moment plein d'horreur !
Les vagues & les vents raniment leur fureur :
Et jusqu'au fond des eaux dont le sein va se fendre,
Je suis prêt à descendre.

Ah ! Seigneur, il s'entr'ouvre, étendez votre bras :
Que l'abîme sur moi ne se referme pas.
Voulez-vous qu'à vos yeux la mer m'ensévelisse ?
Que la mort m'engloutisse ?

Protégez l'innocent qui n'espere qu'en vous,
Et ne permettez pas qu'un injuste courroux
Triomphe de celui dont le cœur vous adore,
Dont la voix vous implore.

Hélas ! j'avois prévu leur rage & mon malheur,
J'avois sû préparer mon ame à la douleur :
Mais pouvois-je m'attendre à l'excès incroyable
Des maux dont on m'accable ?

Un peuple tout entier en est le spectateur.
J'y demande, j'y cherche un seul consolateur ;
Et je n'y puis trouver un cœur dont la tendresse
Partage ma tristesse.

Quand d'une ardente soif j'ai senti le tourment ;
Ils ont connu ma peine à mon gémissement :
Mais que m'ont-ils offert pour appaiser ma plainte ?
Du fiel & de l'absynthe.

Qu'ils soient eux-mêmes enivrés
De leur breuvage déteftable,
Et qu'on leur présente à leur table
Les poisons qu'ils m'ont préparés.

Qu'ils soient privés de la lumiere ;
Et qu'étendant toujours les bras,
Courbés jusque sur la poussiere,
Ils chancellent à chaque pas.

Que leurs Provinces ravagées
Soient désertes dans tous les temps :
Que dans leurs Villes saccagées
Il ne reste plus d'habitans.

Est-il un pardon pour leur crime ?
Loin de respecter mon malheur,
N'ont-ils pas sur votre victime
Ajouté douleur à douleur ?

Qu'ils comblent enfin la mesure
De leurs exécrables forfaits :
Et faites-leur avec usure
Payer tous les maux qu'ils m'ont faits.

Que d'affreux remords poursuivie
Leur race vous implore en vain.
Que son nom du livre de vie
Soit effacé de votre main.

Pour moi, pauvre & souffrant, mais rempli d'espérance;
Moi qui dans vos bontés ai mis mon assurance,
J'annoncerai bientôt mon bonheur aux mortels ;
Et mes chants vous seront, Seigneur, plus agréables,
Qu'à vos yeux, ne le sont ces taureaux innombrables
Dont le sang, tous les jours arrose vos Autels.

Vous sur qui des méchans la fureur se déploie,
Contemplez mon triomphe, & tréssaillez de joie.
Quels que soient vos tourmens, cherchez Dieu, vous vivrez.
Oui, par lui quelque jour consolés de leurs peines,
Les malheureux captifs verront tomber leurs chaînes ;
Ce Dieu rappellera ses peuples égarés.

Sion doit rassembler ses pierres dispersées :
Sion relevera ses Villes renversées.
Leurs murs renfermeront de nouveaux citoyens :
Et Juda rétabli dans le champ de ses peres,
Si long-temps cultivé par des mains étrangeres,
Laissera ses enfans héritiers de ses biens.

M. Racine.

PSEAUM LXIX.

Deus in adjutorium, &c.

Priere pour implorer le secours de Dieu, dans les tentations.

*Hatez, Seigneur, ma délivrance :
Hâtez pour moi vos promts secours.
Confondez la vaine espérance
D'ennemis furieux armés contre mes jours.

A l'opprobre, à l'ignominie,
Livrez ces hommes effrénés
Dont la bouche me calomnie,
Et ces rivaux jaloux à me perdre obstinés.

Couvrez de honte ces perfides ;
Mes maux sont l'objet de leurs ris :
Je les entends, ces homicides,
Se dire ; allons, courage ; enfin le voilà pris.

Soyez, mon Dieu, l'objet unique
De la joie & des saints transports
De l'ame pure qui s'applique
A ne puiser qu'en vous sa vie & ses trésors.

Que l'ame innocente, & fidele
Qui vous implore nuit & jour,
Dise, n'écoutant que son zele:
Le pouvoir du Très-haut égale son amour.

Je suis pauvre & dans la tristesse;
La douleur s'attache à mes pas:
Seigneur, vous voyez ma détresse,
Hâtez-vous, accourez, mon Dieu, ne tardez pas.

PSEAUME LXX.

In te, Domine, speravi, non confundar, &c.

Confiance en Dieu dans les tentations, & les épreuves.

Seigneur, c'est en ta grace où mon espoir se fonde:
Prends soin de mon salut dans les troubles du monde,
Afin de confirmer tes peuples dans la foi;
Et pour confondre ceux qui n'en font point de compte,
Fais paroître à leur honte,
Qu'ils n'ont pas comme nous un protecteur en toi.

Permets que ton oreille attentive à mes plaintes,
Calme dans mon esprit mes soupçons & mes craintes,
Fais-moi voir des effets de ton affection :
Je ne puis opposer aux armes infidelles,
Ni forts ni citadelles
Où je sois mieux gardé qu'en ta protection.

C'est d'elle d'où me vient la force & l'assurance,
C'est d'elle dont j'espere avoir la délivrance,
De ceux de qui l'erreur aveugle les esprits :
S'ils ont contre ton nom & tes grandeurs suprêmes
Vomi tous leurs blasphêmes,
Qu'auront-ils plus pour moi qu'injure & que mépris ?

Ton amour paternel triomphant de l'envie,
Assure mon repos, ma fortune & ma vie ;
Il est de mes ennuis l'unique reconfort :
Et depuis que mon ame anime la matiere
Qui la tient prisonniere,
Toi seul es mon sauveur, ma force & mon support.

Quand j'a vu la clarté, j'ai compté sur vos soins ;
Me refuserez-vous dans mes plus grands besoins,
Vous qui m'avez formé dans le sein de ma mere ?
Votre main, Dieu puissant, a conservé mes jours ;
Chacun comme un prodige en regardoit le cours ;
Vous ne jettiez sur moi que des regards de pere.

Ma bouche publîra votre sainte grandeur ;
Pour louer vos bienfaits mon cœur brule d'ardeur :
Ne me rejettez point au temps de ma vieillesse ;
Quand vous verrez, mon Dieu, ralentir ma vigueur,
Que mon cœur abattu sera dans la langueur,
Ne m'abandonnez pas à ma propre foiblesse.

I iv

Mes ennemis, Seigneur, ne cherchent que ma mort;
Ils se flattent qu'en vous je n'ai plus de support,
Et conspirent entre eux pour avancer ma perte;
Son Dieu l'a délaissé, disent ces inhumains,
Pour s'échapper de nous, ses efforts seront vains;
Qui pourra dans nos mains le prendre à force ouverte?

Ah, Seigneur! tu vois leur malice;
N'éloigne point de moi ton fidele secours:
Sur mes afflictions tourne un regard propice,
Et de ces furieux sauve mes tristes jours.

Confonds, renverse ces coupables,
Qui d'un fiel imposteur versent sur moi les flots.
Fais de honte rougir ces hommes détestables
Qui forment contre moi tant d'odieux complots.

Malgré leur insolente rage,
Mon espérance en toi ne cessera jamais,
Sans cesse dans mon cœur te rendre un humble hommage,
Sans cesse te louer, c'est tout ce que je fais.

Je loûrai ta justice immense,
Redoutable pour eux, toujours tendre pour moi:
L'on me verra sans cesse exalter ta clémence,
Et publier qu'enfin mon salut vient de toi.

J'ai fui les sciences mondaines,
Et j'en pénétre mieux tes sublimes secrets.
Je laisse aux vains mortels leurs connoissances vaines,
Et ta seule justice a pour moi des attraits.

Dès ma jeunesse la plus tendre,
C'est toi qui m'as instruit par des soins merveilleux :
Des graces que sur moi tes mains ont sçu répandre,
Je publîrai par-tout l'effet miraculeux.

Prête ta foce à ma foiblesse,
Répare ma vigueur dont la source tarit :
Ne m'abandonne pas quand la froide vieillesse
Fera languir mon corps & baisser mon esprit.

Tous les mortels qui doivent naître,
Apprendront dans mes vers la vertu de ton bras ;
Aux races à venir mes chants feront connoître
Que ce bras tout-puissant soutient tout ici-bas.

Jusqu'au Ciel ma voix élevée
Publîra ton pouvoir qui nous fait tous trembler.
Quels prodiges ! quels coups de ta grace éprouvée !
Est-il rien qui te puisse, ô mon Dieu, ressembler !

Par quels abîmes de misere,
Par quels tourmens affreux il t'a plu m'éprouver !
Mais ta grace à la fin désarmant ta colere,
Des gouffres de la mort tu daignes me sauver.

Plus mon ame étoit désolée,
Plus tes prodigues mains m'ont comblé de bienfaits.
Ta grace la releve, & tu l'as consolée
Par le retour heureux de tes divins attraits.

Je chanterai de tes promesses
Sur tous mes instrumens l'exacte vérité ;
Ma harpe publîra quelles sont tes tendresses,
Et qu'Israël adore un Dieu plein d'équité.

Mes levres célébrant ta gloire,
Dans leurs chants redoublés mettront tout leur plaisir.
Mon ame à qui ta grace a donné la victoire,
D'un doux tréssaillement se sent déja saisir.

Oui ma langue dira sans cesse
Ce que ton bras a fait pour moi de merveilleux ;
Et ceux dont la malice à m'opprimer s'empresse,
Tu couvriras leurs fronts d'un opprobre honteux.

RACAN, Mademoiselle De... & LE NOBLE.

PSEAUME LXXI.

Deus, judicium tuum Regi da, &c.

Idée de la véritable grandeur des Rois.

O Dieu qui par un choix propice
Daignates élire entre tous,
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre justice :
Inspirez à ce jeune Roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité,
Qui de la fausse vraisemblance
Sçait discerner la vérité.

Que par des jugemens séveres
Sa voix assure l'innocent ;
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les miseres ;
Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre & pur
N'ose à ses yeux souiller la trace ;
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes
La paix & tous les dons des Cieux,
Comme un fleuve délicieux
Viendront arroser nos campagnes.
Son regne à ses peuples chéris
Sera ce qu'aux champs défleuris
Est l'eau que le Ciel leur envoie ;
Et tant que luira le soleil,
L'homme plein d'une sainte joie
Le bénira dès son reveil.

Son Trône deviendra l'asyle
De l'orphelin persécuté ;
Son équitable austérité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son héritage ;
Et le champ qu'il aura semé,
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons versés avec justice,
Du pâle calomniateur,
Ni du servile adulateur
Ne nourriront point l'avarice :

Pour eux son front sera glacé;
Le zele desintéressé,
Seul digne de sa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée
Répandue au-delà des mers,
Jusqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat sera semée.
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ses pieds;
Et des plus éloignés rivages,
Les Rois frappés de sa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront: voilà le modele
Que doivent suivre tous les Rois;
C'est de la sainteté des Loix
Le protecteur le plus fidele:
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siecle enivré,
N'ose paroître en sa présence;
Mais l'humble ressent son appui,
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le temps respectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées;
Ses vaisseaux par les vents poussés,
Vogueront des climats glacés;

Aux bords de l'ardente Lybie :
La mer enrichira ſes ports ;
Et pour lui l'heureuſe Arabie
Epuiſera tous ſes tréſors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne autrefois arbriſſeau,
Egaler le plus haut rameau
Du cedre caché dans la nue :
Tel croiſſant toujours en grandeur,
Il égalera la ſplendeur
Du Potentat le plus ſuperbe ;
Et ſes redoutables ſujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marais.

Qu'il vive, & que dans leur mémoire
Les Rois lui dreſſent des Autels :
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monumens de ſa gloire.
Et vous, ô Maître des humains,
Qui de vos bienfaiſantes mains
Formez les Monarques célébres ;
Montrez-vous à tout l'univers,
Et daignez chaſſer les ténébres
Dont nos foibles yeux ſont couverts.

ROUSSEAU.

LE MEME PSEAUME LXXI.
Par GODEAU.

David paroiſſant n'enviſager que ſon fils Salomon dans les ſouhaits qu'il fait pour lui, décrit les grandeurs de Jeſus-Chriſt, & les merveilles de ſon avenement.

SEIGNEUR, entends les vœux que je fais aujourd'hui,
Pour l'illuſtre héritier que ta grace me donne;
Rends-le digne de ſa couronne,
Et qu'il faſſe regner la juſtice avec lui.

Que ce peuple chéri qu'à ſes ſoins tu commets,
Soit par lui défendu d'une injuſte puiſſance;
Qu'il ſoit l'appui de l'innocence,
Et que le pauvre en vain ne l'invoque jamais.

Que la paix éteignant les civiles fureurs,
Les plus ſtériles monts, les plus âpres collines,
Au lieu de pierres & d'épines,
Produiſent des moiſſons au gré des Laboureurs.

Qu'il ait l'oreille ouverte aux cris des malheureux;
Qu'aux prieres du pauvre en tout temps il réponde,
Qu'il le ſoutienne, & qu'il confonde
Le pécheur qui le tient ſous un joug rigoureux.

Que ſon Trône pompeux ſubſiſte conſtamment,
Tant que l'Aſtre du jour fournira ſa carriere,
Et que d'une ſombre lumiere
La Lune éclairera l'azur du firmament.

Que ses sages discours des peuples révérés,
Pénétrent dans leur ame à son joug disposée,
Comme l'on voit à la rosée
Pénétrer les toisons, & les champs altérés.

La justice & la paix sous ce Roi glorieux,
Chasseront & le crime & les maux de la guerre;
Elles regneront sur la Terre
Tant que l'Astre des nuits éclairera les Cieux.

Les rives des deux mers borneront ses Etats;
A ses pieds il verra l'ardente Ethiopie;
Et malgré leur orgueil impie,
Ses rivaux baiseront les traces de ses pas.

La flotte de Tharsis, aux temps accoutumés,
Apportera de l'or des lointaines Provinces,
Et l'Arabe envoyant ses Princes
Lui rendra par leurs mains des tributs parfumés.

Son Nom sera béni des Peuples & des Rois;
Les pauvres affligés qui n'ont point de réfuge,
Verront ce redoutable Juge
Armer pour leur secours la puissance des Loix.

Les foibles sentiront son paternel appui;
Il les délivrera des piéges de l'usure;
Il les garantira d'injure,
Et leur nom méprisé sera saint devant lui.

Rien ne terminera ses jours victorieux;
L'Arabe avec de l'or le viendra reconnoître:
Chacun voudra l'avoir pour Maître,
Et chacun bénira son regne glorieux.

Alors pour quelques grains avarement jettés
Sur l'aride ſommet des plus hautes montagnes,
Ou dans les plus maigres campagnes,
On verra mille épics jaunir de tous côtés.

Les vents agiteront ces tréſors ondoyans,
Qui d'un ſuperbe émail enrichiront nos plaines,
Comme leurs puiſſantes haleines
Agitent du Liban les cèdres verdoyans.

Dans les chaſtes liens du conjugal amour,
Les époux fortunés par des mœurs innocentes,
Verront, comme herbes renaiſſantes
Leurs fils croître en ſageſſe & fleurir à leur tour.

Son nom dans l'Univers aura de la ſplendeur,
Tant que l'Aſtre des jours dans ſa longue carriere,
Répandra ſa vive lumiere;
Et les ans ne pourront affoiblir ſa grandeur.

Toutes les Nations chanteront ſes exploits,
Toutes célébreront ſes grandeurs infinies,
Toutes en lui ſeront bénies,
Toutes ſe ſoumettront au ſaint joug de ſes Loix.

Béni ſoit le Très-haut, béni ſoit le Seigneur,
Dont Iſraël reçoit des graces non-pareilles,
Et qui pour nous fait des merveilles
Si brillantes de gloire & ſi dignes d'honneur!

Qu'il regne! qu'il ſe rende à nos ardents ſouhaits!
Que ſon nom ſur la terre en tout lieu retentiſſe;
Que ſa majeſté la rempliſſe,
Et que ſon culte ſaint ne s'altere jamais.

PSEAUME LXXII.

Quam bonus Iſraël Deus, his qui recto ſunt corde! &c.

Inquiétudes de l'Ame ſur les voies de la Providence.

QUE la ſimplicité d'une vertu paiſible
Eſt ſûre d'être heureuſe, en ſuivant le Seigneur!
Deſſillez-vous, mes yeux; conſole-toi, mon cœur:
Les voiles ſont levés; ſa conduite eſt viſible
Sur le juſte & ſur le pécheur.

Pardonne, Dieu puiſſant, pardonne à ma foibleſſe.
A l'aſpect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a ſaiſi, mes pas ont héſité.
Mon zele m'a trahi, Seigneur, je le confeſſe,
En voyant leur proſpérité.

Cette mer d'abondance où leur ame ſe noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux:
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux:
Ils marchent ſur les fleurs; ils nagent dans la joie;
Le ſort n'oſe changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs?
Enveloppés d'orgueil, engraiſſés de plaiſirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guides,
Que leurs plus inſenſés deſirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures & blaſphêmes,
Et leur cœur ne nourrit que penſers vicieux.
Ils affrontent la terre, ils attaquent les Cieux;
Et n'élevent leurs voix, que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De-là, je l'avoûrai, naiſſoit ma défiance.
Si ſur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment, ſans les punir, voit-il ces cœurs pervers?
Et s'il ne les voit point, comment peut ſa ſcience
Embraſſer tout cet univers?

Tandis qu'un peuple entier les ſuit & les adore,
Prêt à ſacrifier ſes jours mêmes aux leurs;
Accablé de mépris, conſumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah! c'eſt donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refuſé l'encens que je te doi?
C'eſt donc en vain, Seigneur, que m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains ſimples & pures
Qu'avec ceux qui ſuivent ta Loi?

C'étoit en ces diſcours que s'exhaloit ma plainte.
Mais, ô coupable erreur! ô tranſports indiſcrets!
Quand je parlois ainſi, j'ignorois tes ſecrets;
J'offenſois tes élûs, & je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens auguſtes;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Juſqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes Saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injuſtes
Réſervent tes puiſſantes mains.

J'ai vû que leurs honneurs, leur gloire, leur richeſſe,
Ne ſont que des filets tendus à leur orgueil;
Que le port n'eſt pour eux qu'un véritable écueil;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur molleſſe,
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'eſt-elle évanouie?
Qu'eſt devenu l'éclat de ce vaſte appareil?
Quoi! leur clarté s'éteint aux clartés du Soleil!
Dans un ſommeil profond ils ont paſſé leur vie,
Et la mort à fait leur réveil.

Inſenſé que j'étois de ne pas voir leur chûte
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puiſſans!
De ma foible raiſon j'écoutois les accens;
Et ma raiſon n'étoit que l'inſtinct d'une brute,
Qui ne juge que par les ſens.

Cependant, ô mon Dieu! ſoutenu de ta grace,
Conduit par ta lumiere, appuyé ſur ton bras,
J'ai conſervé ma foi dans ces rudes combats.
Mes pieds ont chancelé: mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je aſſez éxalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a ſauvé d'un ſi mortel danger?
Sa main contre moi-même a ſçû me protéger;
Et ſon divin amour m'offre un bonheur immenſe,
Pour un mal foible & paſſager.

Que me reſte-t-il donc à chérir ſur la terre,
Et qu'ai-je à deſirer au céleſte ſéjour?
La nuit qui me couvroit, céde aux clartés du jour:
Mon eſprit ni mes ſens ne me font plus la guerre;
Tout eſt abſorbé par l'amour.

Car enfin, je le vois ; le bras de sa justice,
Quoique lent à frapper, se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels, dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abîmer sous leurs propres ruines.
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux & notre espoir.
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions par-tout les merveilles divines
De son infaillible pouvoir.

ROUSSEAU.

LE MEME PSEAUME LXXII.

Par M. RACINE.

Doutes sur la Providence, causés par la prospérité des Méchans.

QUE pour une ame fidelle
Le Seigneur a de bonté !
Le vrai bonheur est pour elle,
Et moi j'en avois douté.
Surpris des jours agréables
Que couloient d'heureux coupables,
Mes yeux en furent troublés.
Jaloux d'un sort si paisible
Dans ma carriere pénible,
Mes pas furent ébranlés.

Par des routes difficiles
Quand je marche avec douleur,
Quels ſont ces hommes tranquilles
Que reſpecte le malheur ?
Fils aînés de la fortune,
Exempts de la loi commune
Qui nous condamne à ſouffrir,
Et paîtris par la nature
D'une terre bien plus pure,
Sont-ils exempts de mourir ?

L'induſtrieuſe élégance
Préſide à tous leurs plaiſirs,
Et ſemble à leur indolence
Epargner juſqu'aux deſirs.
Dans les feſtins qu'elle ordonne,
Tous les mets qu'elle aſſaiſonne,
Picquent leurs ſens endormis ;
Et la molleſſe à leurs tables
Verſe les vins délectables
Qui leur donnent tant d'amis.

A leur rang puis-je prétendre,
Moi pauvre, moi malheureux ?
Ils ſçavent bien me l'apprendre ;
Je ne ſuis fait que pour eux.
De leurs dédaigneux caprices,
Salaires de mes ſervices,
Pourquoi ſerois-je ſurpris ?
Pleins de leur grandeur extrême,
Ceux qui bravent le Ciel même,
M'honorent de leurs mépris.

Si tu regardes la terre,
La peux-tu voir ſans courroux ?
Grand Dieu, que fait ton tonnerre ?
Qu'il parte, & nous venge tous.

Hélas ! en vain pour te plaire,
J'impofe ta loi févere
A mes pas obéiffans.
Pardonne-moi ces murmures.
Je lave en vain mes mains pures
Au milieu des innocens.

De l'efpérace à la crainte
Mon cœur ne faifoit qu'errer ;
Dans cet obfcur labyrinthe
Las enfin de m'égarer,
J'entrai dans ton fanctuaire.
O jour nouveau qui m'éclaire !
Je connois que les liens
Qui t'affurent les victimes
Dont tu dois punir les crimes,
Sont ces honneurs & ces biens.

Nos plaintes étoient injuftes,
Déjà ces hommes ne font plus ;
Déjà nos maîtres auguftes
A nos yeux font difparus.
Que de grandeurs terraffées !
Que de pompes éclipfées !
Pompes qui m'avoient trompé,
Plus vaines que la folie
D'un vain fonge qu'on oublie
Quand le jour l'a diffipé.

Quelle étoit mon ignorance
Quand Dieu m'a pris par la main !
Hélas ! de fa Providence
Je ne fuis plus incertain.
Mon ame reconnoiffante,
D'un tendre amour languiffante,

Ne cherche plus d'autre appui :
C'eſt lui ſeul que je demande,
Et ma gloire la plus grande
Eſt de m'attacher à lui.

C'en eſt fait, des biens du monde
Je connois la vanité.
Mon Dieu ſur toi ſeul je fonde
Toute ma proſpérité.
Je te prends pour mon partage,
Dieu de mon cœur je m'engage
A t'aimer, à te ſervir.
O félicité durable !
O fortune véritable
Que rien ne peut me ravir !

M. Racine.

PSEAUME LXXIII.

Ut quid Deus repuliſti in finem ? &c.

Prédiction de la perſécution d'Antiochus.

*N'EST-il donc plus ton héritage,
Doit-il à tes bontés renoncer déſormais
Ce troupeau ſi chéri, choiſi pour ton partage ?
L'as-tu, Dieu de Jacob, rejetté pour jamais ?
Tu fixas dans Sion ton Arche & tes Oracles ;
Tu comblas de bienfaits les premiers des Hébreux ;
Tant de faveurs, tant de miracles,
Tant de ſoins empreſſés, n'étoient-ils que pour eux ?

Tourne plutôt, tourne ta haine
Contre un peuple endurci dans ses impiétés :
Vois jusqu'à quel excès cette race hautaine
A profané ton temple, & tes solemnités.
De leurs infames Dieux, le séjour de ta gloire,
Quand Sion n'offrit plus qu'un amas de tombeaux,
Vit en signal de leur victoire
Sur son auguste faîte arborer les drapeaux !

De leurs sacrileges cohortes,
Comme on abbat le chêne au milieu des forêts,
Les téméraires mains ont abbatu les portes
Du formidable lieu d'où partent tes arrêts !
Ils ont porté la flamme en ta demeure sainte !
Ce redoutable Nom qui fait trembler les Cieux,
De vils mortels, sans nulle crainte,
L'ont osé, Dieu vivant, blasphémer à tes yeux.

Vois, peuple altier, vois sous les herbes
Pour jamais, ont-ils dit, ton temple enseveli.
Il triomphoit, ton Dieu, dans ses fêtes superbes ;
Que l'opprobre succéde à son culte aboli !
Ils l'ont dit, Dieu jaloux ! & cette race impie
Avec impunité jouit de ses forfaits !
Ta justice est-elle assoupie ?
Ton peuple en doit-il seul éprouver les effets ?

Il ne voit plus de ces prodiges
Qui de ton Nom par-tout répandoient la terreur ;
Notre mémoire seule en garde les vestiges,
Qui ne font de nos maux que redoubler l'horreur.
Où sont-ils de ton Dieu ces sacrés interprêtes ?
Infortuné Jacob ! . . . tes vœux sont superflus ;
Il n'est plus pour toi de Prophêtes.
Ton Dieu pour son enfant ne te reconnoît plus.

Jusqu'à

Jusqu'à quand ta grandeur suprême
Souffrira-t-elle encor ces vainqueurs insolens !
Du Monarque insensé dont l'orgueil te blasphême,
Verras-tu sans t'armer, les outrages sanglans ?
Jusqu'à quand, d'un œil froid, & d'un cœur insensible,
Nous verras-tu gémir sous ce maître inhumain ?
Jusqu'à quand d'un bras infléxible
Nous verrons-nous encor repoussé de ton sein !

Ta seule essence est éternelle ;
Tu jouis sans rival de la Divinité.
Tu nous pris pour ton peuple ; une loi solemnelle
Confirma de ta main cet auguste Traité !
Au-devant de nos pas la mer s'ouvre & s'arrête !
Du fier dragon du Nil, qui menaçoit nos jours,
Ton bras puissant brise la tête,
Et livre son cadavre à la faim des vautours !

D'Israël, en un sol aride,
La soif ne trouve rien qui la puisse étancher :
Entends-tu ses soupirs ? une source rapide
Jaillit au même instant du centre d'un rocher.
Il marche, il voit enfin son fertile héritage,
Un fleuve impétueux en interdit l'abord :
L'Arche paroît, l'eau se partage,
Ton peuple triomphant, arrive à l'autre bord.

A ta voix nâquit la lumiere ;
Tu compassas le cercle & des nuits & des jours ;
De cet astre brûlant tu paîtris la matiere ;
A ces globes nombreux tu prescrivis leur cours.
Le Ciel doit à tes mains sa brillante structure :
C'est toi qui fis la Terre, y mis ses habitans,
Qui fais produire à la nature
Et les fruits de l'Automne, & les fleurs du Printemps !

Oui, Dieu puissant, telle est ta gloire !
Et ton vil ennemi t'ose encore irriter !
De tous ses attentats perdras-tu la mémoire,
Lorsqu'à l'anéantir tout devroit t'inviter ?
Le seul peuple soumis qui t'invoque, & t'adore,
Verra-t-il tout son sang assouvir le courroux
D'un tyran plus féroce encore
Que ces monstres affreux qu'il déchaîne sur nous ?

Qu'attend ton bras pour leur supplice ?
Ce séjour, ces palais élevés par nos mains,
Resteront-ils en proie à l'avide injustice
De brigands, le rebut & l'horreur des humains ?
Vois voler jusqu'à toi les cendres de ton Temple ;
Tes enfans dans les fers, de leurs pleurs abreuvés.
Les Malheureux, à notre exemple,
Glorifiront le Nom qui les aura sauvés.

Ressouviens-toi de ta promesse :
Manifeste ta gloire à l'Univers surpris.
D'un fier blasphémateur confonds la folle ivresse :
Qu'il meure en t'invoquant par d'inutiles cris !
Prends en main, Dieu vengeur, & ta cause & ta foudre.
Joins au Monarque impie un Peuple détesté.
Lance tes feux ! réduis en poudre
Ces Géants dont l'orgueil à son comble est monté !

M. De Bologne.



LE MEME PSEAUME LXXIII.

Par M. GUIS.

Contre les Blaſphémateurs, & les Profanateurs des choſes ſaintes.

JUSQU'A quand, ô mon Dieu, loin de nous ſecourir,
Ton bras vengeur & redoutable
Appéſantira-t-il le joug qui nous accable ?
Ton ennemi triomphe & Sion va périr.
Venge ton nom, venge ta gloire,
Sauve ce peuple gémiſſant.
Sous le glaive mortel que l'impie expirant
Soit forcé d'avouer ſa honte & ta victoire.

Cieux, frémiſſez d'horreur. Quoi, juſqu'à te braver,
Il oſe porter ſon audace ;
Le blaſphême à la bouche, il inſulte, il menace,
Il te cherche par-tout & voudroit te trouver ;
Oppoſe ton bras à ſa rage :
De ſes crimes borne le cours.
Montre en le puniſſant que ton bras fut toujours
La terreur du méchant & le ſoutien du ſage.

Quels nouveaux ennemis ! quel horrible étendard
Arborent-ils ſur le ſaint Temple !
Ciel ! c'eſt l'impur Baal, c'eſt lui qu'on y contemple.
Quel ſpectacle ! le ſang coule de toute part.
L'effroi, l'horreur & l'épouvante
Se répandent dans tous les cœurs ;
Et la mort eſt pour nous le moindre des malheurs
Que leur ſanglante main aujourd'hui nous préſente.

A la rage, aux forfaits d'un vainqueur forcené,
O Dieu, tu ne mets plus d'obſtacle:
La flamme a devoré ton ſacré Tabernacle.
Tes Autels ſont détruits, ton Temple profané,
Tes Saints privés de ſépulture . . . . . .
Quel carnage de toutes parts!
Que de corps entaſſés! que de membres épars,
Des vautours dévorans vont être la pâture!

Seigneur, ce ſang verſé te demande un vengeur;
Vois nos maux, & punis leurs crimes . . .
Mais tu ne m'entends point; de nouvelles victimes
Aſſouviſſent encor leur barbare fureur;
A nos adorables myſteres
Succedent des jeux criminels;
A l'honneur d'une Idole on bâtit des Autels,
Où l'on brûloit l'encens pour le Dieu de nos peres.

N'es-tu donc plus ce Dieu ſi jaloux des tes droits,
Ce Seigneur jadis ſi terrible,
Toi qui fis éprouver un châtimenr horrible
Aux coupables mortels qui tranſgreſſoient tes loix?
A qui réſerves-tu ta foudre?
N'as-tu plus le même pouvoir?
Que dis-je? tu peux tout; tu n'as qu'à le vouloir,
Et tes fiers ennemis ſeront réduits en poudre.

Oui, tu peux tout; c'eſt toi dont la puiſſante main
Cent fois ſuſpendit ſur nos têtes,
Les feux étincelans, les bruyantes tempêtes;
Tu formas, tu conduis d'un cours toujours certain
L'aſtre qui donne la lumiere;
Du néant tu nous tiras tous:
Aux flots impétueux de la mer en couroux,
Ta parole a preſcrit une ſûre barriere.

Tu parlas, & d'Ethan les fleuves orgueilleux
Virent jadis tarir leur ſource ;
Les torrens les plus fiers arrêterent leur courſe,
Et des déluges d'eaux deſcendirent des Cieux ;
Ta voix fait gronder le tonnerre,
Elle commande aux aquilons ;
Elle enrichit nos champs de fertiles moiſſons ;
Elle donne la paix, ou fait tonner la guerre.

Pour vaincre un ennemi ſans force & ſans vertu,
Te faudroit-il plus de puiſſance ?
Arme-toi ſeulement des traits de ta vengeance,
Déjà je l'apperçois ſous tes coups abattu ;
Ton bras ſi fécond en merveille
Va bientôt... mes vœux ſont remplis.
Tremblez à votre tour, barbares ennemis,
Vous allez tous périr, le Seigneur ſe réveille.

Je le vois, de la mort, du carnage ſuivi ;
Il part ; l'air gémit, le Ciel tonne ;
Il vole ſur un char que la flamme environne ;
Ses ennemis vaincus tombent autour de lui ;
De leur ſang la terre eſt rougie ;
Victoire au Seigneur d'Iſraël !
Sion releve-toi, rends grace à l'Eternel ;
Il te délivre enfin d'une race ennemie.



PSEAUME LXXIV.

Confitebimur tibi, Deus, &c.

Combien terribles, les jugemens de Dieu contre les Méchans.

JE consacre à jamais mes veilles
A te célébrer dans mes vers :
Grand Dieu ! du bruit de tes merveilles
Puissé-je remplir l'Univers . . . . .
Mais quel nouveau rayon m'éclaire !
Du tout-Puissant, dans sa colere
Quel est le terrible appareil !
Tel qu'un éclair fendant les nues,
Par quelles routes inconnues
Suis-je introduit dans son conseil ?

Au jour affreux de ma vengeance,
Je sçaurai, dans mes jugemens,
A la douceur, à l'indulgence,
Mêler l'horreur des châtimens.
Si l'éclat passager du crime,
Du juste qu'il rend sa victime,
Ebranle l'espoir & la foi ;
Dans les disgraces épurée,
Son innocence est rassurée
Par les promesses de ma loi.

Perfides, qui de l'imposture
Sur la vertu lancez les traits ;
Vous, pécheurs, dont la main impure
Entasse forfaits sur forfaits :

Et toi, facrilege cabale,
Dont jamais la bouche infernale
Ne s'ouvre que pour blafphémer ;
Abaiffez vos têtes coupables,
Tremblez ; de fes feux redoutables
Le Seigneur eft prêt de s'armer.

En vain pour vous l'Ange rebelle
Ligue cent peuples furieux ;
Les fanglots du peuple fidele
On pénétré jufques aux Cieux ;
Du Jufte non moins tendre pere,
Que des méchans Juge févere,
Dieu paroît dans fa majefté ;
Il vient relever l'innocence,
Et fous le poids de fa puiffance
Anéantir l'iniquité.

Dans une coupe inépuifable,
Qu'il penche plus ou moins fur nous,
Eft un breuvage intariffable,
Que nous prépare fon courroux.
A chacun fa main vengereffe
Verfe un vin mêlé de trifteffe,
De calamités & d'horreur :
Jour effroyable pour l'impie,
Quand il boira jufqu'à la lie,
Le calice de fa fureur !

M. Fé de Boisragon.



PSEAUME LXXV.

Notus in Judæa Deus, &c.

Quelle est la véritable reconnoissance que Dieu éxige des hommes.

LE Seigneur est connu dans nos climats paisibles :
Il habite avec nous ; & ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits :
Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance & l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondoit son ferme appui ;
Le sang des étrangers a fait fumer la terre ;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répandue,
A jetté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés ;
Et l'éclat foudroyant des lumieres célestes,
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés ! qui remplis d'une vapeur légere,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongere,
Qui vous peint des trésors chimériques & vains.
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses,
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides :
Vous dévoriez déja dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil :
Mais le Seigneur se leve ; il parle, & sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand & redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchans ta colere fidelle
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.

Contre ces Inhumains tes jugemens augustes
S'élevent pour sauver les Humbles & les Justes,
Dont le cœur devant toi s'abbaisse avec respect :
Ta justice paroît de feux étincelante ;
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opere ces miracles,
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes Oracles,
En bénissant ton Nom, en pratiquant ta Loi :
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice ?
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi ?

Ce sont là les présens, Grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes
Qui le peuvent payer de ses dons immortels :
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ses Autels.

Venez donc adorer le Dieu ſaint & terrible,
Qui vous a délivrés par ſa force invincible,
Du joug que vous avez redouté tant de fois,
Qui d'un ſouffle détruit l'orgueilleuſe licence,
Releve l'innocence,
Et terraſſe les Rois.

ROUSSEAU.

PSEAUME LXXVI.

Voce meâ ad Dominum clamavi, &c.

Sentimens chrétiens d'une ame affligée.

LE Seigneur écoute ma plainte;
Mes cris ont attiré ſes regards paternels:
J'ai percé la majeſté ſainte
Dont l'éclat l'environne & le cache aux mortels.

Mes regrets, mes clameurs funebres
Au lever de l'aurore implorent ſon appui:
Je l'invoquois dans les ténébres,
Et mes tremblantes mains s'élevoient juſqu'à lui.

Dans les plus cruelles allarmes,
Aux douleurs, aux remords, à la crainte immolé,
Je m'excitois moi-même aux larmes;
Mais Dieu ſe fit entendre, & je fus conſolé.

Je ſuivois juſqu'aux premiers âges
Ses ſoins pour nos ayeux, ſon amour, ſes bienfaits:
Par-tout s'offroient des témoignages
De ce qu'il fit pour eux, ſans ſe laſſer jamais.

Quoi ! m'écriois-je, il fut leur Pere,
Leur Chef, leur Conducteur, en tout temps, en tout lieu.
Oublîra-t-il dans ſa colere
Que nous ſommes ſon Peuple, & qu'il eſt notre Dieu?

Non, l'eſpérance m'eſt rendue;
Je ſens fuir loin de moi les périls que je crains.
Dieu ſoutient mon ame abattue,
Et ce prompt changement eſt l'œuvre de ſes mains.

J'ai rappellé dans ma mémoire
Des bontés du Seigneur l'inaltérable cours:
Mon cœur méditera ſa gloire,
Et ma bouche aux mortels l'annoncera toujours.

Eh ! quel Dieu plus grand que le nôtre !
Quel Dieu peut égaler ſa force & ſon pouvoir !
Iſraël n'en aura point d'autre,
Lui ſeul de nos tyrans a confondu l'eſpoir.

Dieu puiſſant, du ſein de la nue
Ta main guidoit Jacob par l'Egypte inveſti;
Les flots troublés l'ont reconnue,
Et du ſon de ta voix leur gouffre a retenti.

Tes cris ſemblables au tonnerre,
Juſqu'au fond de l'abîme ont porté la terreur,
Et les fondemens de la terre
Par ta courſe ébranlés ont treſſailli d'horreur.

Le tourbillon qui t'environne
Vomit des traits brûlans qui répandent l'effroi :
Les éclairs brillent, le Ciel tonne,
La mer frémit, recule, & s'ouvre devant toi.

Ton char dans ces routes profondes
Ne laisse point de trace, & court à l'autre bord.
Pharaon te suit dans les ondes ;
Il y cherche ton peuple ; il y trouve la mort.

Israel après mille obstacles,
Va remplir le désert de ses cris triomphans.
Seigneur, un seul de tes miracles
Anéantit l'Egypte, & sauve tes enfans.

M. LE FRANC.



PSEAUME LXXVII.

Attendite, popule meus, legem, &c.

Abrégé de l'Histoire des Juifs, depuis Moyse jusqu'à David : opposition continuelle des bienfaits de Dieu envers son peuple, & des ingratitudes de ce même peuple envers Dieu.

*O Mon Peuple ! ô Jacob ! par quels coups authentiques
De ton Dieu dans tes fers éprouvas-tu l'appui ! . . .
Ces bienfaits éclatans, ces prodiges antiques,
Son amour outragé les rappelle aujourd'hui !

Par l'assemblage des merveilles
Qu'il opéra pour tes ayeux,
Ne frapperai-je tes oreilles,
Que comme il a frappé leurs yeux !
Sous les rigueurs les plus séveres
Est-ce en vain qu'il prescrit aux peres
De les transmettre à leurs enfans ?
Echappa-t-il à leur mémoire
Aucun des traits, par qui sa gloire
Consacra ses faits triomphans ?

Que dis-je ! dans le sein de son Arche adorable,
Pour fixer d'Israël & l'amour & la foi,
Il en plaça lui-même un monument durable
Près du dépôt sacré de son auguste Loi.

Dans ses allarmes paternelles
Il prévoyoit, ce Dieu jaloux,
Que des fils encor plus rebelles
Provoqueroient ses justes coups:
Il craignit qu'un culte adultere
Ne le forçât dans sa colere
A quelque exemple de terreur;
Tel que le fier Ephraïmite,
Qu'une honteuse & vaine fuite
Ne put soustraire à sa fureur.

Superbe, il triomphoit de plus d'une victoire,
Il vantoit sa valeur & ses exploits guerriers;
Tandis qu'il s'applaudit, enivré de sa gloire,
Il voit briser son arc, & flétrir ses lauriers.

Dans son aveugle confiance
Un bras de chair fut son appui;
Il osa rompre l'alliance
Que le Seigneur fit avec lui:
D'un Dieu vengeur juste victime;
Son audace égale à son crime
Au Jourdain trouva son écueil:
Le cèdre altier leve la tête;
Le foudre tombe, la tempête
Anéantit tout son orgueil.

Favori du Très-haut, qu'est devenu ton zele?
Des prodiges frappans, où la fiere Tanis
Reconnut sur Jacob une main paternelle,
Faut-il te retracer tous les traits réunis?

La mer le voit sur son rivage;
A l'aspect du peuple éperdu
L'abîme gronde, se partage,
Reste immobile, & suspendu:

Dans la route ouverte à sa fuite,
Juda s'avance ; à sa poursuite
S'obstine encore un Roi cruel ;
Le flot s'indigne, & se replie,
L'Egypte entiere ensevelie
Disparoît aux yeux d'Israël.

Ce miracle effrayant de la Toute-puissance ;
Son salut ; les tyrans étendus sur ces bords ;
Tout doit fixer sa crainte, & sa reconnoissance !
L'instant qui les vit naître, en borna les transports !

Comblé de joie & de richesses,
Dans son divin Libérateur,
Jusques au terme des pomesses
Il trouve encor son Conducteur :
Une colonne de lumiere
Dans la nuit marque sa carriere,
Regle sa marche, & son séjour :
D'une vapeur fraîche & constante
Le voile épais forme une tente
Qui le défend des feux du jour.

Des ardeurs de la soif sent-il la violence ?
A peine il fait au Ciel entendre ses sanglots,
Du rocher qui s'entr'ouvre un fleuve entier s'élance ;
Que dis-je ! à tous leurs pas il asservit ses flots.

Loin d'adorer la Main suprême
Dans ce prodige solemnel ;
Un doute impie à l'instant même,
Ose encor tenter l'Eternel !
Par un coup frappé sur la pierre,
Il a bien pû couvrir la terre.

Des torrens sortis de son sein ;
Mais d'une immense multitude
En cette aride solitude
Pourra-t-il appaiser la faim ?

Cet insolent défi provoqua sa vengeance.
De son juste courroux il suspend les effets,
Il souffre, il dissimule, & sa tendre indulgence
Au lieu de châtimens se signale en bienfaits.

D'un signe il chasse les orages,
Il ouvre les portes des Cieux,
Et sur les aîles des nuages
Descend un pain délicieux :
L'homme reçoit le pain de l'Ange !
Pain merveilleux, dont le goût change
Au même instant que ses desirs ;
Il méprisa le don céleste !
D'un mets grossier l'attrait funeste
Vit préférer ses faux plaisirs.

Tu feras satisfait, peuple ingrat & volage.
Dieu dit : le midi souffle, & s'abbattant près d'eux,
Tel qu'un sable innombrable épars sur le rivage,
Un tourbillon d'oiseaux vient s'offrir à leurs vœux.

De tout côté l'essain voltige ;
L'insensé court à cet appas,
Se fait un jeu dans son vertige
De l'instrument de son trépas !
Son cœur séduit s'ouvre à la joie,
Tout le camp sort, & sur sa proie
La troupe avide étend la main . . .
Mets fatal ! à peine elle y touche ;
Il n'est encor que dans sa bouche ;
Déja la mort est dans son sein.

Ainsi le peuple entier plongé dans la tristesse,
Vit moissonner sa fleur au plus beau de ses jours,
Et des forts d'Israël l'inutile vieillesse
Languir dans les déserts, y terminer son cours.

S'engraissent-ils dans l'abondance ?
Dieu pour tout prix de ses bienfaits
Voit outrager sa providence
Par les mépris, & les forfaits !
Frappe-t-il leur superbe tête ?
Humiliés sous la tempête,
A sa clémence ils ont recours :
Vous l'invoquez, race hypocrite !
Et suspendu par sa visite,
Le torrent reprendra son cours.

Tu sais, grand Dieu! tu sais combien l'homme est fragile.
Au gré de ta fureur pourrois-tu le punir ;
En rassembler les flots sur un vase d'argile ;
Sur un souffle qui part, pour ne plus revenir ?

Combien de fois sous tes auspices
Et fugitifs, & voyageurs,
Dans les momens les plus propices
Braverent-ils tes feux vengeurs !
Combien de fois cherchant toi-même
Des fils ingrats que ton cœur aime,
Te vit-on presser leur retour ;
Au premier cri de leur misere
Déployer les bontés d'un pere,
Tous les trésors de ton amour !

Jacob ! de ces faveurs perdrois-tu la mémoire,
Tandis qu'épouvanté par ses fléaux nombreux,
L'habitant du Nil même en conserve l'histoire,
Et frémit au seul nom du vengeur des Hébreux ?

Aux yeux d'un Roi qui le blaſphême,
Fleuve, marais, ſources, ruiſſeaux,
Les influences du Ciel même,
En un ſang noir changent leurs eaux:
Un impur & bruyant reptile
Pénétre le plus ſûr aſyle,
Sur ſa table infecte ſes mets;
Du feu piquant de l'étincelle
A la voix du Dieu qui l'appelle
Un vil inſecte arme ſes traits.

Le Laboureur gémit; il voit ſon héritage
En proie au ver rongeur, aux feux, aux tourbillons;
Des eſcadrons aîlés, tels qu'un ſombre nuage,
Pour dévorer ſes fruits inondent ſes ſillons.

Aux éclats brûlans de la foudre,
La grêle joint ſes coups tranchans;
Arbres, troupeaux, réduits en poudre,
De leurs débris couvrent les champs:
Des enfers les affreux Miniſtres,
Sous les aſpects les plus ſiniſtres,
Sement la peſte & la terreur;
Du quadrupede à l'homme même,
L'Exécuteur de l'Anathême
Etend ſon glaive & ſa fureur.

Par-tout l'hymen en pleurs regrette ſes prémices;
Par-tout le Bras céleſte appéſantit ſes coups
Sur le ſang d'un impie (*a*) abhorré pour ſes vices,
Et d'un pere outragé ſert encor le courroux.

(a) *Cham, pere de Meſraïm, fondateur du Royaume d'Egypte.*

Quel fut ton ſort, Race perfide?
Après avoir briſé tes fers,
Comme un troupeau foible & ſans guide,
Il t'aſſembla dans les déſerts?
Tu dois à ſa magnificence,
Ces lieux conquis par ſa puiſſance,
Qu'il te promit par ſes ſermens;
Ce Mont fameux, dont l'Arche ſainte
Devoit orner l'heureuſe enceinte,
Et conſacrer les fondemens.

En faveur d'Iſraël prodiguant ſes largeſſes,
Des fieres Nations qu'il chaſſa devant toi,
Il livre en ton pouvoir les tentes, les richeſſes;
Sur cet heureux Empire il affermit ta Loi.

Digne fils d'intraitables peres!
Dans ton aveugle impiété,
De leurs révoltes ordinaires
Tu conſommas l'iniquité!
Tel qu'un arc qui perd ſa ſoupleſſe,
L'enfant chéri de la promeſſe,
Fut inutile à ſes deſſeins;
Tu portas tes vœux fanatiques
A des dieux vils & fantaſtiques
Qu'ont oſé fabriquer tes mains.

Il le vit; & dès-lors tu n'eus plus en partage
Que les chaînes, la faim, les travaux, les douleurs;
Et rendant à ſon tour outrage pour outrage,
Il dédaigna des cris qu'arrachoient tes malheurs.

De ſon auguſte Tabernacle
Dépoſitaire infortuné!
Silo! ſéjour de ſon oracle!
Silo! tu fus abandonné!...

N'écoutant plus que sa justice,
Ce Dieu vengeur, pour ton supplice
Réveilla ces peuples proscrits :
Le plus cher objet (a) de ta gloire
Fut l'ornement de leur victoire,
Le triste objet de leurs mépris.

La terre, l'habitant, tout subit l'anathême ;
Pareille à la fureur d'un vaste embrasement,
La vengeance eut son cours, & ton ennemi même
N'en fut qu'avec effroi l'implacable instrument.

Tu vis ta fleur la plus brillante,
Sans pitié tomber sous leurs coups ;
La jeune Epouse défaillante
Redemander son jeune Epoux ;
Ces Prêtres saints, qui pour tes crimes
Répandoient le sang des victimes,
A tes yeux répandre le leur ;
Tes Veuves, tes Vierges captives,
Exhaler leurs ames plaintives
Parmi l'opprobre & la douleur.

Tel qu'un guerrier surpris d'une profonde ivresse,
Dieu s'éveille ; un supplice, & honteux & cruel,
D'un insolent vainqueur confondant l'allégresse,
Venge à la fois sa gloire, & les pleurs d'Israël.

De ses Elus s'il rompt la chaîne ;
Du sang (b) impur de Mesraïm
Il passe à toi, sa juste haine
Te rejetta, fier Ephraïm :

(a) *L'Arche.*
(b) *Les Philistins, colonie des Egyptiens descendus de Mesraïm.*

Il joignit l'affront au carnage ;
Fils de Joseph ! de ton partage
Le saint dépôt fut retiré :
Honoré du gage adorable,
Pour un Empire inaltérable,
L'heureux Juda fut préféré.

O Mont cher à nos cœurs ! chéri de ton Dieu même ;
Il te choisit, ce Dieu, pour y fonder en paix
Ce Sanctuaire auguste, où sa grandeur suprême
Doit parmi ses enfans habiter à jamais !

Pour gouverner son héritage,
Son amour toujours empressé,
Des humbles soins du paturage,
Appella le fils de (*a*) Jessé :
Tu l'as vû Guerrier redoutable,
Heureux Vainqueur, Prince équitable ;
Modele enfin du plus saint Roi ;
Et de son sang tu verras naître
L'Ange de paix, l'aimable Maître
Dont l'Univers attend la loi.

(a) *Ou Isaï, pere de David.*

M. DE BOLOGNE.



PSEAUME LXXVIII.

Deus venerunt gentes, &c.

Cruautés des Babyloniens quand ils détruisent Jérusalem & le Temple.

*TEs ennemis, Seigneur, que conduisoit leur rage,
Sont entrés dans ton héritage :
Les profanes ont tout souillé,
Les barbares ont tout pillé.
Contemple à quel excès l'impiété t'outrage.

Jérusalem est un tombeau.
Ta Ville est un amas de maisons renversées,
De remparts démolis, de pierres dispersées,
Et de sacrés débris ton Temple est un monceau.
Ah, que de meurtres! quel ravage!
Que de cruautés! quel carnage!

Comme un torrent rapide inonde les sillons,
De tes Saints égorgés, le sang à gros bouillons,
A couvert tout-à-coup la terre.
Les tristes restes de leurs corps,
(Haîne terrible, affreuse guerre,
Qui persécute jusqu'aux morts!)
Aux corbeaux, aux vautours ont servi de pâture.
Dans leurs membres épars, privés de sépulture,
Les chiens satisfaisant leur faim, non sans horreur,
N'ont pas de ces cruels satisfait la fureur.

Hélas ! malheureux que nous ſommes,
Vils jouets du mépris des hommes,
Faut-il nous voir encor l'objet de ton courroux ?
Et quand tu veux punir la terre,
Eſt-ce ſur nous que ton tonnerre
Doit porter ces terribles coups ?

Tant de peuples, Seigneur, te rejettant pour maître,
Craignent même de te connoître ;
Chez tous ces inſenſés qui déteſtent ta loi,
Va, ſans te ſouvenir de nos antiques crimes,
Va chercher, va choiſir, va frapper tes victimes ;
Tous t'avons offenſé, mais nous ſommes à Toi.

A qui donc pardonner, ſi tu ne nous pardonnes ?
Nos ennemis ne ſont-ils pas les tiens ?
Que diront-ils, ſi tu nous abandonnes
Dans l'opprobre de leurs liens ?

Qu'eſt devenu leur Dieu, dira leur inſolence ?
Reſteras-tu dans le ſilence,
Dieu de Jacob, Dieu d'Iſraël ?
De nos péchés perds la mémoire,
Et r'appellant pour nous ton amour paternel
En nous ſauvant, ſauve ta gloire.

Le ſang qu'ont répandu ces ſacrileges mains,
Ce ſang qui fume encore eſt le ſang de tes Saints ;
Et ces Saints ont été nos peres.
Des triſtes orphelins t'adreſſent leurs prieres ;
Puiſſent tant de gémiſſemens,
Accompagnant la voix plaintive,
Que ce ſang vers ton Trône éleve à tous momens,
Allumer, ô mon Dieu, ta vengeance tardive
Sur les auteurs de nos tourmens !

Que ton courroux les en puniſſe.
Et que ſept fois par ta juſtice
Soient redoublés ſur eux les maux qu'ils nous ont faits.
Nous n'aurons plus alors qu'à chanter des bienfaits.
Nos fêtes ſeront éternelles.
Ton Empire, ton Nom ſacré
Sera, chez tes peuples fideles
De race en race célébré.

M. Racine.

PSEAUME LXXIX.

Qui Regis Iſraël, intende, &c.

Belle peinture du triſte état de Jéruſalem ; ſous l'allégorie d'une Vigne.

*O Toi qui conduiſois nos freres,
Vigilant Paſteur d'Iſraël,
Pour tes brebis jadis ſi cheres
Réveille ton cœur paternel,
Et viens, touché de nos miſeres
Nous arracher des mains d'un maître ſi cruel.

Manifeſte encor ta puiſſance,
Dieu que portent les Chérubins ;
Pour hâter notre délivrance
Marche devant tes Benjamins,
Comme en ces jours où ta préſence
D'un ténébreux déſert nous ouvrit les chemins.

Eſt-ce

Eſt-ce à d'éternelles allarmes
Que tes enfans ſont réſervés ?
Peux-tu ſans pitié, de leurs larmes,
Les voir nuit & jour abreuvés.
Ah ! de ta paix rends nous les charmes,
Jette un coup d'œil ſur nous, & nous ſerons ſauvés.

Tu portas toi-même ta Vigne
Des bords du Nil, juſqu'au Jourdain ;
Tu lui fis, par ta grace inſigne,
Occuper cet heureux terrain,
A la place d'un plant indigne
Qui fut pour l'amour d'elle, arraché de ta main.

Que ſur ſes racines profondes
On vit de pampres s'élever !
L'ombre de ſes branches fécondes,
Quand tu daignas la cultiver,
De l'Euphrate couvrant les ondes,
S'étendoit juſqu'aux bords que la mer vient laver.

Mais tu ne l'as plus protégée ;
Elle a perdu tous ſes attraits :
Par tous les paſſans vendangée,
Qu'offre-t-elle à nos longs regrets ?
Sa ſolitude ravagée
Par ce monſtre odieux qu'ont vomi les forêts.

Qu'une Vigne jadis ſi belle,
Et ſi déſolée en ce jour,
Puiſſe encore attirer ſur elle
Quelques regards de ton amour ;
Et ceux dont la rage cruelle
A fait périr ton bien, périront à leur tour.

Accorde aux peuples qui t'adorent,
Ce Fils de l'homme, leur eſpoir,
Ce Fils de ta droite, qu'implorent
Ceux qui connoiſſent ton pouvoir.
Tous les ennuis qui nous dévorent,
Ceſſeront au moment qui nous le fera voir.

Que nos ſouffrances t'attendriſſent ;
Nous ſommes aſſez éprouvés.
Tes enfans à genoux gémiſſent ;
Qu'ils ſoient par ta main relevés.
Que nos prieres te fléchiſſent :
Jette un coup d'œil ſur nous, & nous ſerons ſauvés.

M. RACINE.



LE MEME PSEAUME LXXIX.

Par M. Le Franc.

Qui Regis Iſraël, intende, &c.

Le Prophête annonce la captivité de Babylone, & la délivrance du Peuple Juif; & ſous cette double image, il nous repréſente l'empire du Démon, & l'avenement du Meſſie.

Auguste chef de nos ancêtres,
Paſteur des enfans d'Iſraël,
Toi qui briſas le joug cruel
Qu'ils portoient ſous d'indignes maîtres!
Seul arbitre de nos deſtins,
Toi dont l'aîle des Chérubins
Soutient le Trône inébranlable,
Nos cris ne t'émeuvent-ils plus?
Et ſous le mal qui les accable
Verras-tu périr tes Tribus?

Viens, que ton peuple enfin revoie
Le Dieu qu'il avoit écarté:
R'ouvre nos yeux à ta clarté,
Fais rentrer nos pas dans ta voie.
Oui, nous avons armé tes mains;
Ces faveurs que ſur les humains
Tu verſas dès les premiers âges,
Nous ceſſons de les mériter;
Mais nos regrets & nos hommages
Ne ſervent-ils qu'à t'irriter?

Pourquoi, Seigneur, de nos allarmes
Veux-tu faire encor tes plaisirs?
Tu nourris nos cœurs de soupirs,
Et tu les abreuves de larmes.
A ses voisins de toutes parts,
Jusques dans ses derniers remparts
Juda proscrit se voit en butte:
C'est à toi seul de l'assister;
Hélas! si ton bras nous rebute,
A qui pourrons-nous résister?

Nos ennemis par mille outrages
Insultent tes autels détruits;
Ils recueillent en paix les fruits
De leurs infames brigandages.
Invincible Dieu des combats,
Vengeur puissant, qui nous abats,
Dérobe à leurs coups ma patrie:
Un coup d'œil changera son sort;
Tes regards ramenent la vie
Aux lieux que dépeuple la mort.

Comme une vigne transplantée
Qui va fleurir sous d'autres cieux,
Par toi-même dans ces beaux lieux
Ta Nation fut transportée.
Pour nous ta voix ouvrit les mers,
Tu fis devant nous dans les airs
Marcher la flamme & les nuées;
Et des barbares légions
A leurs faux-dieux prostituées,
Tu nous livras les régions.

Du milieu des vastes campagnes
Cette vigne que tu chéris,
Eleve ses bourgeons fleuris
Jusques au faîte des montagnes.

Les cèdres rampent à ses pieds :
Ses rejettons multipliés
Bordent au loin les mers profondes :
Le Liban nourrit ses rameaux,
Et l'Euphrate roule ses ondes
Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Mais que dis-je ! ta vigne sainte
N'est plus qu'un stérile désert,
Qu'un verger aux passans offert
Dont toi-même as détruit l'enceinte.
Livrée à des coups assassins,
Le voyageur de ses larcins
Y laisse d'horribles vestiges ;
Et par ta vengeance conduit
Un monstre en a brisé les tiges,
Dévoré la feuille & le fruit.

Souverain Roi de la nature,
Permets-tu que des furieux
Anéantissent sous tes yeux
Le tendre objet de ta culture?
Rends-lui tes premieres faveurs ;
Sa ruine cause nos pleurs,
Et le désespoir où nous sommes.
Accorde à tes enfans soumis
Ce divin Bienfaiteur des hommes
Que tu leur as toujours promis.

La flamme embrase ta demeure,
Viens éteindre ces feux mortels :
Que l'ennemi de tes autels
Ouvre l'œil, t'envisage, & meure.
Les humains faits pour t'invoquer,
Les humains osent t'attaquer,

Il en eſt temps, fais-toi connoître :
Fais-leur connoître ce vainqueur,
L'Envoyé des Cieux, qui doit être
Enfant de l'Homme, & ſon Sauveur.

Juſqu'à nous ta grandeur s'abaiſſe ;
Trop indignes de tes bienfaits,
Nous te conſacrons déſormais
Les jours que ta bonté nous laiſſe.
Que ſommes-nous ſans ton appui !
Moins irrité, daigne aujourd'hui
Nous conſoler & nous inſtruire ;
Et diſſipe enfin notre effroi
Par ces beaux jours que tu fais luire
Sur les diſciples de ta Loi.

PSEAUME LXXX.

Exultate Deo adjutori noſtro, &c.

Dieu reproche à l'Homme ſon inſenſibilité & ſon ingratitude, il lui rappelle ſes bienfaits, & ceux que la fidélité & la reconnoiſſance lui euſſent procurés.

*ECLATEZ en chants d'allégreſſe.
Jacob, chante Dieu ton appui,
Ton rempart & ta forteresſe :
Tout nous y convie aujourd'hui.

Qu'aux inſtrumens la voix s'uniſſe,
Que la timbale retentiſſe;
Formez d'harmonieux accords :
Joignez la harpe à la guittare,
Et que la lyre ſe prépare
A ſeconder vos ſaints tranſports.

Faites raiſonner la trompette ;
Qu'elle réveille votre amour ;
Qu'elle lui ſerve d'interprête :
Venez célébrer ce grand jour.
C'eſt l'ordre que l'Être ſuprême
A Joſeph intime lui-même,
De Memphis prêt à ſe venger,
Au temps où ſa main le ſépare
D'un peuple qui d'un ton barbare
Lui parle un langage étranger.

J'ai, dit-il, j'ai paru ſenſible
Aux cris d'un peuple bien-aimé.
C'eſt moi qui de ſon joug pénible
Affranchis Jacob opprimé.
Son épaule enfin ſoulagée
Ne ſuccombe plus, déchargée
De cent redoutables fardeaux.
Libre de toute œuvre ſervile,
Sa main ne paîtrit plus l'argile,
Aſſervie aux plus durs travaux.

Mon Peuple, au fort de tes détreſſes,
Tes cris percerent juſqu'à moi.
J'y répondis par mes tendreſſes :
Mon bras s'intéreſſa pour toi.
Quoique caché ſous le nuage,
De ſes flancs il lança l'orage

Qui terrassa tes oppresseurs.
Aux eaux de la révolte impie,
Ingrat, je connus le génie
D'un peuple entier de transgresseurs.

Je dis alors : prête l'oreille,
Mon Peuple, à mes sacrés discours.
Si ma Parole te réveille,
Si tu la respectes toujours,
Avec toi je fais alliance.
Je mérite ta confiance,
Moi, digne seul d'être adoré :
Tu détesteras toute Idole,
Tout culte étranger & frivole,
Dont je me tiens deshonoré.

Ne suis-je pas l'Être suprême ?
Ne t'ai-je pas pris par la main ?
Ne t'ai-je pas ravi moi-même
Aux fureurs d'un peuple inhumain ?
Oui, vers moi tourne ta paupiere,
Ouvre ta bouche à la priere,
Et j'exaucerai tes soupirs . . . .
Mais à ma voix toujours rebelle,
Loin de moi, mon Peuple infidelle
Cherche l'objet de vains plaisirs.

J'ai donc rejetté cette race
Livrée à son cœur dépravé,
Et dont l'esprit, loin de ma grace,
Ne suit que son sens réprouvé.
O ! si plus docile, plus sage,
Mon Peuple chéri, mon partage,

Eut voulu marcher ſous mes loix ;
Pour prix de ſon obéiſſance,
J'aurois ſoumis à ſa puiſſance,
Mis ſous ſes pieds les plus grands Rois.

Ses fiers ennemis dont la haine
Etend juſqu'à moi ſa fureur,
En public baiſeroient leur chaîne,
Objet d'une ſecrete horreur.
Ta gloire ſeroit éternelle,
Mon Peuple, & ma main paternelle
T'eut nourri du plus pur froment ;
J'aurois, pour toi, tendre Pupile,
Tiré du roc le plus ſtérile,
Le miel, ton plus cher aliment.

PSEAUME LXXXI.

Deus ſtetit in Synagoga deorum : in medio, &c.

Contre les mauvais Juges.

JUGES, ouvrez les yeux, tremblez, dieux de la terre,
Le Dieu du Ciel arrive armé de ſon tonnerre :
Nos ſoupirs vers lui ſont montés :
Ce Dieu prête l'oreille à tous tant que nous ſommes :
Ce Dieu juge à ſon tour ceux qui jugent les hommes :
Il vient, il vous parle : écoutez.

Serez-vous donc toujours vendus à l'injuſtice ?
De votre ambition, & de votre avarice,
Quand faut-il eſpérer la fin ?
Que fait auprès de vous ce Riche mépriſable ?
Pourquoi n'y vois-je point l'indigent qu'il accable ?
Jugez le pauvre & l'orphelin.

Eh quoi ! l'humble ſoupire, & vous êtes tranquilles !
Quoi ! de vos tribunaux, ſes plus ſacrés aſyles,
L'innocent ne peut approcher !
S'il gémit ſous les mains du méchant qui l'opprime,
S'il y périt, ſa mort deviendra votre crime :
C'eſt à vous de l'en arracher.

Que lui répondront-ils ? hélas ! pour lui répondre,
Que dis-je ! pour l'entendre, & ſe ſentir confondre,
Leurs eſprits ſont trop aveuglés.
Ils ſe taiſent, ô honte ! ô ſtupide ignorance !
O terre ! déſormais tu n'as plus d'eſpérance,
Tes fondemens ſont ébranlés.

Vous que j'ai nommé dieux, rentrez dans la pouſſiere.
En vain celui qui craint votre puiſſance altiere,
Vous porte ſon encens flatteur ;
Au tombeau, comme lui, vous devez tous deſcendre :
La mort réunira dans une même cendre,
Et l'idole & l'adorateur.

Et toi qui vois les maux que ſouffre l'innocence,
Leve-toi donc, Seigneur, prends en main ſa défenſe :
Elle attend ſon ſecours de toi :
Ta préſence peut ſeule adoucir ſon martyre :
Nous ſommes tes ſujets, la terre eſt ton empire :
Viens toi-même y donner la loi.

M. RACINE.

LE MEME PSEAUME LXXXI.

Par M. FÉ DE BOISRAGON.

LE Souverain des Cieux, armé de son tonnerre,
Descend dans le Conseil des Rois des Nations;
Là, le Dieu des dieux de la terre
D'un regard indigné voit leurs décisions.
Jusqu'à quand votre voix, de la fraude complice,
Sera-t-elle vendue à l'or des oppresseurs?
Vils organes de l'injustice,
Jusqu'à quand voulez-vous être leurs défenseurs?

Lâches! souvenez-vous que dans votre puissance,
L'orphelin doit trouver un appui généreux;
Arbitres de l'humble innocence,
Laissez-vous attendrir à ses cris douloureux.
Animés des transports d'une noble colere,
Montrez-vous au méchant de vos glaives armés;
Déployez un bras tutélaire;
Rompez, brisez les fers des Justes opprimés.

Mais quoi! rien ne les touche: ils sont sourds, inflèxibles
Aux sublimes conseils de l'austere équité.
Leurs cœurs, aux larmes insensibles,
Ne s'ouvrent qu'à la voix de leur avidité:
Ces Tyrans des mortels, marchent dans les ténébres:
Le mensonge conduit leurs pas intéressés:
Par leurs injustices célébres
Les fondemens du monde ont été renversés.

O vous, de qui le front eſt ceint du diadême,
Ecoutez, du Très-haut, enfans impérieux !
Si votre puiſſance ſuprême,
Des peuples gémiſſans vous a rendu lès dieux :
De vos autels, chargés d'offrandes criminelles,
Vous ſerez renverſés par les mains de la mort ;
Et dans les flammes éternelles,
Du Tyran de la nuit vous ſubirez le ſort.

Levez-vous, ô mon Dieu ! la terre en eſclavage,
De leur ſceptre de fer a trop ſenti le poids :
Venez : qu'au plus affreux ravage,
Succede la douceur des plus aimables loix.
Les peuples, à l'envi viendront courber leur tête
Sous le joug deſiré de leur Libérateur :
Venez, volez à leur conquête ;
A l'Univers ſoumis montrez ſon Rédempteur.

PSEAUME LXXXII.

Deus, quis ſimilis erit tibi, &c.

Contre les ennemis de Dieu & de ſa Religion.

QUI peut te diſputer l'Empire ?
Qui ſe croira ſemblable à Toi ?
Cependant, grand Dieu, l'on conſpire
Contre ta Puiſſance, & ta Loi.

Et tu reſtes dans le ſilence !
Et tu permets que ta clémence
Tienne ton couroux enchaîné !
C'eſt ton ſaint Nom que l'on blaſphême :
C'eſt ta querelle ; c'eſt toi-même
Qu'attaque l'impie effrené.

Semblables aux mers qui mugiſſent,
Lorſque leurs flots ſont irrités,
Toujours murmurent & frémiſſent,
Ceux que ta gloire a révoltés.
Ton peuple eſt l'objet de leur haine,
Sa préſence, ont-ils dit, nous gêne ;
C'eſt trop long-temps la ſoutenir.
Exterminons qui nous mépriſe.
Que notre vengeance en détruiſe
Et la race, & le ſouvenir.

N'es-tu plus ce Dieu redoutable,
Ce Dieu qui livroit autrefois,
A notre glaive impitoyable,
Tant de Peuples, & tant de Rois,
Iduméens, Iſmaëlites,
Cananéens, Amalécites,
Madianites, Tyriens ?
De cadavres quelles montagnes,
Dont s'engraiſſerent les campagnes,
Ou que dévorerent les chiens !

Prépare à de plus grands coupables
Un plus terrible châtiment :
Livre ces eſprits mépriſables
Au vertige, à l'aveuglement.
Fais que moins ſtable qu'une roue,
Ou que la paille, dont ſe joue

La plus foible haleine du vent,
Voltige leur ame insensée;
Et que de pensée en pensée
Elle s'égare à tout moment.

Fais que la discorde cruelle,
Inséparable de l'erreur,
A toute heure entr'eux renouvelle
Son insatiable fureur;
Comme l'on voit dans le ravage
Que des vents excite la rage,
La flamme aux arbres s'attacher:
D'arbre en arbre les feux s'étendent,
De branche en branche ils se répandent,
Et la forêt n'est qu'un bucher.

Couvre leurs fronts d'ignominie:
Que leurs yeux, & que tous leurs traits,
D'un cœur dont ta paix est bannie,
Décellent les remords secrets.
Que l'inquiétude, les craintes,
La tristesse y soient toujours peintes:
Qu'enfin l'opprobre, & le malheur
Les contraignent à reconnoître
Que le Dieu du Ciel est leur maître,
Et qu'il se nomme le Seigneur.

M. Racine.



PSEAUME LXXXIII.

Quam dilecta tabernacula tua, &c.

Transports d'une ame qui soupire pour le Ciel.

Que la demeure où tu résides,
Dieu puissant, a d'attraits pour moi!
Et que mes transports sont rapides,
Quand mon cœur s'éleve vers toi!
Mon ame tombe en défaillance:
Que ma flamme a de violence!
Mon Dieu, que mon zele est fervent!
Oui tout plein de l'objet que j'aime,
Mon cœur se trouble; & ma chair même
Tréssaille au nom du Dieu vivant.

Dans les déserts la tourterelle,
Loin du chasseur va se cacher,
Et trouve un asyle pour elle
Dans le sein de quelque rocher.
Loin du monde où tout me désole,
C'est à ton Temple que je vole:
Et dans l'ombre de ce saint lieu
Toujours caché, toujours tranquille,
Tes Autels seront mon asyle,
Mon Roi, mon Seigneur, & mon Dieu.

Tandis que ta sainte assemblée
Y forme des concerts charmans,
Notre aride & sombre vallée
Retentit de gémissemens.

Que la carriere eſt longue & rude !
De triſteſſe & de laſſitude
Que de voyageurs abbatus !
Mais celui que ta main ſouleve,
De vertus en vertus s'éleve
Juſqu'à la ſource des vertus.

C'eſt à toi-même qu'il arrive
Sur les aîles de ſon amour.
Quand mon ame ici-bas captive
Le ſuivra-t-elle en ce ſéjour !
Hélas ! de loin je le contemple :
Un ſeul jour paſſé dans ſon Temple
Eſt bien plus cher à mes deſirs,
Qu'une longue ſuite d'années
Aux yeux du monde fortunées,
Qu'un ſiécle entier de ſes plaiſirs.

A la porte du Sanctuaire
N'être admis qu'au dernier des rangs,
Eſt un honneur que je préfere
A toutes les faveurs des Grands.
Chez eux habitent les caprices,
Les trahiſons, les injuſtices ;
Mais dans la Maiſon du Seigneur
Rien de ſouillé n'oſe paroître.
La ſainte majeſté du Maître
En fait le temple du bonheur.

Qu'un cœur touché de tes promeſſes
Trouve de charmes dans ta Loi !
O Dieu prodigue en tes largeſſes,
Heureux qui n'eſpere qu'en toi !
Si nous marchons dans l'innocence
Nous recevrons ta récompenſe,

Et nous ne ferons point jaloux,
Qu'ornés de nos mêmes couronnes,
Les pécheurs à qui tu pardonnes,
Près de toi brillent avec nous.

M. Racine.

PSEAUME LXXXIV.

Benedixisti, Domine, &c.

Fin de la Captivité : promesse du Messie. Prédiction du retour des Juifs, & des biens qu'il procurera au monde.

* Seigneur, cette heureuse contrée
Qu'habitoit un Peuple béni,
Verra, de gloire décorée
Revivre son éclat terni.
Sur elle, appaisant ta justice,
Tu jetteras un œil propice.
De Jacob tu rompras les fers;
Et rendant Sion plus fidele,
De sa révolte criminelle
Les excès à tes yeux demeureront couverts.

Telle qu'une ardente fournaise
Dont l'aspect nous saisit d'horreur,
De ton courroux que rien n'appaise
S'enflamme la juste fureur.

Sauve nous : calme ta colere.
En tes bontés Jacob espere ;
Hâte, Seigneur, notre retour.
Ta vengeance est donc éternelle ?
Eh quoi ! Grand Dieu, durera-t-elle
Plus que ne brillera sur nous l'Astre du jour ?

Eh ! n'es-tu pas, Bonté suprême,
Ce Dieu clément, propice & doux ?
Source de vie ! ô toi qu'on aime,
Dès que tu te tournes vers nous !
Ton peuple à la douleur en proie,
N'attend qu'un regard ; & sa joie
N'aura que toi seul pour objet.
Sauve nous : montre ta tendresse,
Et remplis selon ta promesse
Le plan dont ton amour à formé le projet.

Dieu parlera : de sa parole
Je recueillerai les accens.
Tout ce qu'il dit, touche & console
Les cœurs droits, les cœurs innocens.
Pour un peuple autrefois rebelle,
Quelle plus heureuse nouvelle
Que la nouvelle de la paix,
Et d'un retour à l'innocence,
Que ni l'erreur ni la licence
Dans Jacob pénitent n'altereront jamais.

Oui : sans doute, le jour va luire
Où Sion sortira des fers.
Où notre Terre va produire
L'honneur de nos climats déserts.
Jalouse de faire alliance,
A l'envi, viendra la Clémence ;

Au-devant de la Vérité.
La Paix embrassant la Justice
Voudra qu'un baiser affermisse
Leur auguste union, fruit de la Charité.

La Terre deviendra féconde
En vrais amateurs de la Loi;
Du Ciel, la justice, en ce monde
Verra des hommes pleins de foi.
Dieu fera pleuvoir la rosée,
Et la Terre fertilisée
Produira le Germe attendu;
Et le Juste alors, d'un pas ferme,
Vers Dieu son objet & son terme,
Marchera, nuit & jour, à lui plaire assidu.

PSEAUME LXXXV.

Inclina, Domine, aurem tuam, & exaudi me, &c.

Effusion d'un cœur plein de confiance en la bonté toute-puissante de Dieu.

*PRETEZ à mes accens une oreille attentive,
Seigneur, que ma douleur plaintive
Attire sur moi vos regards!
Considérez, mon Dieu, l'excès de ma misere.
Les fléaux de votre colere
Sur moi pleuvent de toutes parts.

Sauvez les jours d'un Roi l'objet de vos tendresses,
Qui n'espere qu'en vos promesses,
Et fait gloire de vous servir.
A vos pieds prosterné, Seigneur, je vous implore;
Comblez ce Roi qui vous adore,
Des dons qu'on ne peut lui ravir.

Puisqu'à vos yeux mon cœur s'étend, & se déploye,
Consolez d'un rayon de joye,
Mon ame en proie à la douleur.
Vous n'êtes que bonté, que douceur, que clémence.
En vous, l'humble & pure innocence
Rencontre un riche bienfaiteur.

Attentif à mes cris, exaucez ma priere:
Humilié dans la poussiere,
A vous seul, grand Dieu, j'ai recours.
Sensible à mes besoins, ô bonté sans égale,
Plus que vous, quel Dieu se signale
Par de plus étonnans secours?

Devant vous prosternés les Peuples, votre ouvrage,
Viendront un jour vous rendre hommage,
Et rendront gloire à votre Nom.
Vous êtes le seul Dieu, seul Grand, seul adorable;
En merveilles inépuisable
Vous confondez notre raison.

De vos préceptes saints apprenez-moi la route;
Que docile je vous écoute,
Pour marcher dans la vérité.
Que saisi de respect, & pénétré de crainte,
Mon cœur humble, Majesté sainte,
Tremble à votre Nom redouté.

Mon cœur plein du desir d'exalter votre gloire,
A s'en rappeller la mémoire
Bornera ses plus saints transports.
Nuit & jour, n'écoutant que l'ardeur qui m'inspire,
Votre Nom chanté sur ma lyre,
En consacrera les accords.

O! que de gages surs d'une tendresse immense,
Votre inépuisable clémence
Me prodigua dans tous les temps!
Combien de fois, Seigneur, votre main charitable
M'a d'une mort inévitable
Sauvé par des traits éclattans!

De superbes Rivaux jaloux du rang suprême,
Où Dieu place un mortel qu'il aime,
Ont conjuré contre mes jours.
Leur fureur me poursuit, elle en veut à ma vie...
Eh! qu'est Dieu même pour l'impie
Qui n'en attend aucun secours?

Mais vous êtes le mien, Maître aimable & propice;
Vous excusez notre malice,
Prompt à nous combler de bienfaits.
Toujours lent à punir, fidele en vos promesses,
Seigneur, vos bontés, vos caresses
Passent en nombre nos forfaits.

Sur moi laissez tomber un regard favorable;
Que votre bonté secourable
Dans mon cœur réveille la foi!
Rassurez-moi, Seigneur! au fils de votre esclave
Donnez un courage qui brave
Mes rivaux armés contre moi.

Signal de vôtre amour qui vole à ma défense,
Seigneur, qu'un trait vainqueur s'élance,
Et terrasse mes ennemis !
Qu'un Dieu dont le secours me venge & me console,
Confonde leur espoir frivole,
Et les force à m'être soumis !

PSEAUME LXXXVI.

Fundamenta ejus in montibus sanctis, &c.

Prédiction de la grandeur de l'Eglise.

*ELLE a ses fondemens sur les saintes montagnes,
La Ville dont mon Peuple est l'heureux habitant.
Quand Dieu baisse les yeux sur nos vastes campagnes,
La Terre à ses regards n'offre rien de si grand.

Ton Nom doit retentir à toutes les oreilles ;
O Cité glorieuse où Dieu donne sa Loi !
Que de prospérités, & quel cours de merveilles.
Ce Dieu qui te chérit, nous a prédit de toi !

Que des bords de l'Euphrate on accourre vers elle,
Que des rives du Nil on m'y vienne adorer.
Que le fier Tyrien, le Philistin rebelle,
Assiégent tous sa porte, & s'empressent d'entrer.

Dieu l'a dit : tu verras toute plante étrangere,
Pousser des rejettons sous ton climat heureux.
Des enfans inconnus t'appelleront leur mere.
Que tes murs contiendront de citoyens nombreux !

Qui les pourra compter ? celui qui dans son livre
Lui-même écrit déja tous leurs noms de sa main.
Qu'à la joie, ô Sion, tout ton Peuple se livre ;
Le bonheur & la paix résident dans ton sein.

M. RACINE.

PSEAUME LXXXVII.

Domine Deus salutis meæ, &c.

Priere ; continuel gémissement du cœur, fondé sur le sentiment de sa misere.

SOURCE de mon salut, puissant Dieu que j'adore,
Espoir des cœurs humiliés,
Tant que dure le jour, je crie & je t'implore ;
Tant que dure la nuit je me jette à tes pieds.

Que jusques dans les Cieux ma priere portée
Désarme ta juste rigueur ;
Que d'une oreille tendre elle soit écoutée ;
Que mes gémissemens te pénétrent le cœur.

Mon ame dans les maux dont elle eſt accablée,
Gémit ſous un cruel éffort,
Et je mene une vie inquiete & troublée
De toutes les horreurs que me donne la mort.

Tu ne m'as regardé que tout prêt à deſcendre
Dans le fond du lac ténébreux;
Libre parmi les morts qu'on refuſe d'entendre,
Je me vois ſans ſecours au rang des malheureux.

Semblable à ces mortels qu'une ſanglante épée
Dans la tombe a précipités,
A ceux dont la mémoire enfin t'eſt échappée,
Et que tu jettes loin de tes yeux irrités.

Dans l'abîme profond d'un lac plein de miſere
Mes perſécuteurs m'ont réduit;
Mes yeux, mes triſtes yeux, privés de la lumiere
N'y trouvent que l'horreur d'une mortelle nuit.

La conſtante rigueur de ta fureur amere
Sans ceſſe augmente mon effroi;
Et de tous les côtés je ſens que ta colere
Me couvre de ſes flots qui débordent ſur moi.

Ceux qui me connoiſſoient, en voyant ma ſouffrance,
M'ont fui, loin de me ſecourir;
Et tous m'ont regardé dans leur lâche inconſtance
Comme un objet d'horreur qu'ils ne pouvoient ſouffrir.

Leurs noires trahiſons au fort de ma diſgrace
N'ont jamais ébranlé mon cœur;
Et la ſeule indigence où j'étois de ta grace,
Te faiſoit voir mes yeux accablés de langueur.

Pour

Pour te fléchir, Seigneur, mes prieres ferventes
Duroient & la nuit & le jour;
Prosterné j'élevois vers toi mes mains tremblantes,
Et mes cris s'efforçoient d'attendrir ton amour.

Ces merveilles qu'attend de toi la créature,
Les réserves-tu pour les morts?
Est-il des Médecins qui de la sépulture,
Pour confesser ton Nom, puissent tirer les corps?

Est-ce dans les tombeaux où regne le silence,
Qu'on exaltera tes bontés?
Ceux qui dans les enfers souffrent sans espérance,
Y confesseront-ils tes saintes vérités?

Non, ta grace, Seigneur, n'est point communiquée
Dans l'éternelle obscurité;
Et ta miséricorde en vain est invoquée
Dans ces lieux qu'en oubli met ton cœur irrité.

Pour moi d'un zele pur je t'offre ma priere
Qu'animent mes cris répétés:
Le soleil n'aura pas ramené la lumiere,
Que mes brûlans desirs préviendront tes bontés.

Mon Dieu, pourquoi d'un cœur si soumis, si fidele
Jettes-tu loin de toi les vœux?
Et lorsqu'à mon secours ma triste voix t'appelle,
Pourquoi de mes tourmens détournes-tu les yeux?

Né dans la pauvreté, l'on m'a dès ma jeunesse
De mille peines traversé.
Tu m'avois élevé, je suis dans la bassesse;
Et je me vois enfin confondu, renversé.

Tous les jours contre moi ta colere redouble,
Elle pénétre tous mes sens ;
La terreur me saisit, & mon ame se trouble,
Quand je vois dans ta main tes foudres menaçans.

Les rapides torrens du courroux de mon Juge,
Pour m'engloutir se sont enflés :
Ils m'ont environné de leur affreux déluge,
Et j'ai presque péri sous leurs flots rassemblés.

Mais le comble cruel de ma douleur amere,
Dans cet état infortuné,
C'est que d'une ame ingrate, au fort de ma misere,
Mes plus proches amis m'ont tous abandonné.

Le Noble.

Fin de la premiere Partie.





LES PSEAUMES
MIS EN VERS
PAR LES MEILLEURS POËTES FRANÇOIS.

SECONDE PARTIE.

PSEAUME LXXXVIII.

Misericordias Domini in æternum cantabo, &c.

La toute-puissance de Dieu. Avenement du Messie ; ses souffrances.

* OUI, tant que brilleront les splendeurs ineffables
D'un Dieu pour moi plein de bonté,
Oui, dans toute l'éternité
Mon ame chantera ses bienfaits innombrables.
O Seigneur, Dieu de vérité,
Oui, ma langue à jamais célébrant tes tendresses
Attestera de tes promesses
L'immuable fidélité.

J'ai pensé; je disois : tel qu'est un édifice
Sur un immobile terrein,
Construit par une habile main;
Oui, telle est ta clémence, ô Dieu bon & propice.
Ta vérité, dépôt certain,
Ce trésor dont le Ciel est le dépositaire,
A pour éternel caractere
Celui de l'Être souverain.

Tu l'as dit : j'ai fait alliance
Avec l'homme que j'ai choisi.
Que de ma promesse saisi
David marche avec confiance.
Je veux qu'elle ait pour fondement
Le sacré, le ferme serment
Fait à mon serviteur fidele;
C'est moi-même qui lui promets
Que, comme sa race éternelle,
Son Trône est stable pour jamais.

Dans un saint effroi le Ciel même
Révere tes divines Loix;
Les Anges élevent leurs voix
Pour chanter ta bonté suprême.
Ici-bas tes Prophêtes saints
Adorant tes profonds desseins,
Les annoncent par des miracles;
Et leur sainte intrépidité,
De tes infaillibles Oracles,
Fait connoître la vérité.

Quel Être, au-delà des nuages
Dans le séjour de ta splendeur,
Pourroit t'égaler en grandeur,
Et te disputer nos hommages?

Quelque grand que fût son pouvoir,
C'est en toi seul que le devoir
Nous fait adorer notre Maître:
Le Dieu terrible, autour de soi
Voit tout fléchir devant son Être,
De l'Univers souverain Roi.

Quelle force, ô Dieu des Armées,
Semblable à celle de ton bras!
Par quels effets ne voit-on pas
Tant de promesses confirmées!
Oui, de ta puissance jaloux,
C'est toi qui des mers en courroux,
A ton gré calme la tempête:
C'est toi qui, la foudre à la main,
D'un fier Tyran brisant la tête,
Dissipas son peuple inhumain.

Le Ciel est ton Palais, la Terre est ton Domaine;
Grand Dieu, c'est ta main souveraine,
Qui de cet Univers posa les fondemens:
Ce qu'il renferme, est ton ouvrage;
Tout est à toi: ton ordre sage
En dirige les mouvemens.

L'Aquilon, le Midi, le Couchant & l'Aurore,
Tout te revere, tout t'honore;
Tout exalte, Seigneur, tout chante tes bienfaits:
Ton bras est la toute-puissance;
Par-tout de ta magnificence
Eclatent d'innombrables traits.

Ton Trône a pour appui l'Équité, la Justice;
L'une & l'autre aux Elus propice,

Du crime toutes deux la terreur & l'effroi.
Tu vois la Vérité févere,
Tu vois la Bonté tutélaire,
Toutes deux marcher devant toi.

Heureux donc le peuple qui t'aime,
Dont le zele reconnoiffant
Sçait de ta clémence fuprême
Chanter le pouvoir tout-puiffant!
A la terreur inacceffible
Fondé fur la force invincible
Du fecours aux Juftes promis,
Ce peuple enflammé de courage,
Enfin vengera fon outrage
En terraffant fes ennemis.

Toujours fidele à reconnoître,
Grand Dieu, qu'il ne tient que de toi
La valeur qu'il a fait paroître,
Valeur, fruit & prix de fa foi.
Dieu propice, aidés de ta grace,
Enfin nous confondrons l'audace
D'un ennemi fier & cruel.
Dieu nous protége, & fur le Trône,
Celui qui porte la Couronne
La tient du feul Dieu d'Ifraël.

Dieu daigne en vifion jufqu'à l'homme defcendre.
Fais filence, ô Jacob; leve-toi pour entendre
Ce qu'il va révéler:
Un Héros bienfaifant que j'ai choifi moi-même,
Sur mon Peuple, établi, de fa mifere extrême
Sçaura le confoler.

David mon ferviteur, pénétré de ma crainte,
Eſt le digne mortel qui par mon huile ſainte
Sera conſacré Roi :
A jamais protégé par ma main redoutable,
Malgré tous les aſſauts, ſon Trône inébranlable
Subſiſtera par moi.

Vainqueur, jamais ſoumis à des tributs ſerviles,
Il ne redoutera ni les fureurs ſtériles
Du plus fier Conquérant;
Ni les piéges obſcurs tendus par l'artifice;
Ni les complots ſecrets ourdis par la malice
D'un jaloux Concurrent.

Il verra de ſes yeux mon bras tenant la foudre,
Pourſuivre, terraſſer, enfin réduire en poudre
Qui l'oſoit outrager;
Exact à lui tenir mes célébres promeſſes,
Il me verra, pour lui prodiguant mes tendreſſes,
Ardent à le venger.

Je ſçaurai relever l'éclat de ſa Couronne :
Sa force, ſa grandeur, tout ce qui l'environne,
Il le tiendra de moi :
Son pouvoir s'étendra ſur tout ce qui reſpire :
Les fleuves & les mers ſoumis à ſon Empire,
N'auront point d'autre Roi.

Seigneur, me dira-t-il, implorant ma clémence,
O mon Pere, ô mon Dieu, vous êtes ma défenſe,
Mon aſyle aſſuré :
Et moi, d'un fils aîné lui deſtinant les marques,
Je prétends qu'au-deſſus des plus puiſſans Monarques,
Il en ſoit adoré.

Objet toujours chéri d'une amitié constante,
Toujours subsistera l'alliance éclatante
Que j'ai faite avec lui.
C'est moi qui de ses fils éternise la race :
Le Ciel durera moins que le Trône où ma grace
L'établit aujourd'hui.

Si de ma Loi, ses fils ne tenant aucun compte,
Et foulant à leurs pieds tout remords, toute honte,
Osent la profaner ;
J'irai, la verge en main, punir leurs injustices ;
Par d'utiles fléaux, du bord des précipices
Prompt à les ramener.

Je leur tendrai toujours la main de ma clémence,
Fidele à ma parole ; & de mon alliance
Loin de rompre les nœuds,
Ce que je leur promis, à jamais ferme & stable,
Toujours attestera leur droit incontestable
A mes bontés pour eux.

J'en ai fait le serment par m'a sainteté même.
Tromperai-je David ? non, sa Race quej 'aime
Eternelle en son cours,
Et son Trône à l'abri de mille assauts funestes,
Plus ferme que le Ciel, & les flambeaux célestes,
Subsisteront toujours.

Toutefois, ô Dieu terrible,
Bientôt ton juste courroux
Fit de ta vengeance horrible,
Sur ton Oinct tomber les coups.
Ton Christ qui sçut te déplaire,
Triste objet de ta colere,

Fut de ta main repoussé ;
Et dans ton indifférence
Pour ton antique alliance,
Son regne fut renversé.

Ainsi tombé de son Trône,
Tu détournas de lui tes yeux.
Ta fureur, de sa couronne
Ternit l'éclat radieux ;
Tu détruisis les barrieres,
La défense des frontieres,
Et le rempart de l'Etat,
Tu fis dans nos citadelles
Regner les frayeurs mortelles
Qui dévoroient le soldat.

Dans ses Etats, au pillage
Par ta vengeance livrés,
Ses ennemis, de carnage,
De sang furent enivrés.
Ton Christ, Seigneur, est la fable
D'un fier voisin qui l'accable ;
Qui sur nos cruels débris
Permet tout à son audace ;
Et ton Oinct dans sa disgrace
Est l'objet de ses mépris.

Par toi la pointe émoussée
De son fer victorieux,
Trompe sa main repoussée
Dans ses assauts furieux :
Privé de ton assistance,
Le courage & la constance

Le quittent dans les combats ;
Sa Majesté l'abandonne.
Il tombe : avec lui son Trône
Renversé, tombe en éclats.

Jadis son char de victoire
Charmoit nos yeux éblouis,
Mais les beaux jours de sa gloire
Pour nous sont évanouis :
Tu couvres d'ignominie
Sa gloire déja ternie
Dès le printemps de ses jours ;
Lorsque sa valeur guerriere
D'une brillante carriere
Alloit commencer le cours.

Jusques à quand ton visage
Lui restera-t-il caché ?
C'est ton Christ que l'on outrage ;
N'en seras-tu point touché !
Est-ce donc que rien n'appaise
Cette immortelle fournaise
De ton ardente fureur ?
Notre vie, hélas ! qu'est-elle
Qu'une mobile étincelle,
Qu'une legere vapeur ?

En créant notre nature,
Seigneur, n'aurois-tu formé
Qu'une vaine créature,
Ou qu'un fantôme animé ?
Est-il homme sur la Terre
Qui ne meure, & que n'enserre

L'inévitable tombeau ?
Et quel mortel, de la vie
Par le trépas asservie,
Peut rallumer le flambeau ?

Eh ! que sont devenus, Seigneur, de tes tendresses
Les antiques bienfaits ?
Tu daignas autrefois en jurer les promesses :
Quels en sont les effets ?

Souviens-toi, Dieu clément, qu'on me demande compte
De ces biens espérés ;
Que je porte en mon sein le reproche & la honte
Des secours différés.

Souviens-toi qu'on s'en prend à tes sacrés Prophétes,
Des outrages soufferts.
Que ton Christ annoncé par tes saints Interprétes,
Vienne rompre nos fers.

Que Dieu soit à jamais l'objet de nos Cantiques,
Et n'espérons qu'en lui :
Que des biens qu'il promet les preuves authentiques,
Soient notre ferme appui.



PSEAUME LXXXIX.

Domine, refugium factus es nobis, &c.

Eternité de Dieu : briéveté de la vie.

AVANT que dans les airs la terre ſuſpendue
Au premier des humains eût prodigué ſes dons ;
Avant que ſur ſon ſein on vit croître ces monts,
Dont l'aride ſommet perce & ſoutient la nue :
Avant qu'on ait des temps meſuré la grandeur,
Et que de l'Univers ait commencé l'hiſtoire,
Seul au ſein de la gloire,
Immobile, éternel, tu ſubſiſtois, Seigneur !

Nous ne vivons qu'en Toi : ta force eſt notre aſyle.
Tu fais l'éternité, tu remplis tous les Cieux ;
Suprême Majeſté ! tout s'éclipſe à tes yeux ;
Mille ans ſont comme un jour, un ſiecle eſt comme mille.
Que ton Être eſt immenſe ! & que l'homme eſt petit !
Tu peux l'anéantir ſans t'armer de la foudre ;
Parle . . . . l'homme eſt en poudre !
Un ſouffle l'a fait naître, un ſouffle le détruit.

Hélas ! que ſommes-nous, fiers habitans du monde !
Un ruiſſeau qui ſerpente en des lieux enchanteurs,
Qui murmure un inſtant ſur un tapis de fleurs,
Et qui court s'engloutir dans une mer profonde ;

Un ſonge de la nuit qu'efface le réveil ;
Une fleur au matin de mille attraits ornée,
Et qui le ſoir fanée
Se ſeche, tombe & meurt ſous les feux du ſoleil.

Telles ſont de nos ans les fugitives traces,
Soixante, quatre-vingt, pour les plus vigoureux ;
Les plus beaux de nos jours ſont des jours ténébreux :
Le chemin de la vie eſt ſemé de diſgraces.
Les ſoucis & les pleurs, homme, voilà ton ſort !
Toi-même ſous tes pieds as creuſé ces abîmes,
Et les fruits de tes crimes
Sont l'effroi, les regrets, la ſouffrance & la mort.

Il eſt trop vrai, Seigneur, ta bonté s'eſt laſſée ;
Par ton juſte courroux nos jours ſont conſumés ;
Sur nos iniquités mille traits enflammés
Vengent de nos mépris ta juſtice offenſée.
L'homme à tes yeux perçans croit ſe ſouſtraire en vain ;
La nuit à ſes forfaits n'offre point de réfuges,
Tu le vois, tu le juges,
Et comme la penſée, il diſparoit ſoudain.

Tremblez, foibles mortels ! enfans d'un Dieu ſévere !
Ce Dieu vous met un terme, il en cache l'inſtant.
En Pere il vous ſupporte, en Juge il vous attend ;
Et qui peut meſurer l'ardeur de ſa colere ?
Ah ! que de tous mes jours le compte précieux
Vienne occuper mon cœur, pour le rendre plus ſage,
En lui montrant l'uſage,
De tous ceux que le Ciel cache encore à mes yeux.

Mais quelle eſt de nos maux l'effroyable tempête !
N'eſt-il donc plus, Seigneur, de deſtins triomphans ?
N'es-tu plus notre Pere ? & de tes chers enfans
Veux-tu ſans ceſſe en deuil changer les jours de fêtes ?

Ah ! sur ses fils en pleurs un pere s'attendrit ;
Que ta grace à nos yeux se leve & luise encore !
Et qu'Israël adore,
Non plus le Dieu qui perd, mais le Dieu qui bénit.

D'un pompeux avenir brillante destinée !
La paix descend du Ciel, la joie est sur ses pas.
Jusqu'aux âges lointains le Maître des combats
Fera briller sa gloire à la Terre étonnée.
Dieu puissant ! si nos cris ont pû te désarmer ;
Acheve ton ouvrage, & dispose en notre être,
Nos yeux à te connoître,
Nos mains à te servir, & nos cœurs à t'aimer.

PSEAUME XC.

Qui habitat in adjutorio Altissimi, &c.

Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assurent en Dieu.

CELUI qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut ;
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable

Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi, dans ce seul asyle,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans :
En vain leur fureur m'assiége,
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés :
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma foiblesse,
De leurs dards empoisonnés.

O toi, que ces cœurs féroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui :
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur :
Que son aîle tutélaire
Contre leur âpre colere
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exempts :
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs :
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Quels effroyables abîmes,
S'entr'ouvrent autour de moi !
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,
Frappe mes regards tremblans !
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles & sanglans !

Mon cœur, sois en assurance,
Dieu se souvient de ta foi.
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi.
Le Juste est invulnérable :
De son bonheur immuable
Les Anges sont les garans ;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës,
Il chemine en liberté :
Nul obstacle ne l'arrête :
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon & de l'aspic :
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfans.

A celui qui m'eſt fidele,
Dit la Sageſſe éternelle,
J'aſſurerai mes ſecours:
Je raffermirai ſa voie;
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes
Je viendrai toujours à lui:
Je ſerai dans ſes traverſes
Son inſéparable appui:
Je le comblerai d'années
Paiſibles & fortunées:
Je bénirai ſes deſſeins:
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réſerve à mes Saints.

ROUSSEAU.



PSEAUME XCI.

Bonum eſt confiteri Domino, &c.

Bonheur paſſager des Méchans, élevés & anéantis. Bonheur ſolide des Juſtes, humiliés & comblés de gloire.

* SEIGNEUR, tout nous invite à célébrer ta gloire;
Il eſt juſte, il eſt beau de chanter ton grand Nom.
Je veux de tes bienfaits ſignaler la mémoire,
Avant que le ſoleil éclaire l'horizon.
Je veux ſur ma harpe ſonore
Chanter au lever de l'aurore
Le Dieu fidele & vrai qu'on honore en Sion.

Mon eſprit & mon cœur tréſſaillent d'allégreſſe
A l'aſpect, Dieu puiſſant, des œuvres de tés mains.
Quel pouvoir créateur, quelle haute ſageſſe
Préſiderent au plan de tes profonds deſſeins!
L'homme inſenſé, l'homme ſtupide,
Dont la nature eſt le ſeul guide,
Ignorent un ſecret réſervé pour tes Saints.

La chair ne conçoit pas, le ſang ne peut comprendre
Que l'Impie eſt bientôt à périr deſtiné;
Que ſemblable à l'éclat d'une fleur jeúne & tendre,
Comme elle, ſe flétrit l'injuſte couronné:
Mais toujours grand & toujours ferme,
Du Ciel, grand Dieu, tu vois le terme
D'un bonheur qu'un inſtant voit brillant & fané.

De tes fiers ennemis tel eſt le ſort funeſte.
Qui chérit l'injuſtice en ſera dévoré.
Mais fondant mon eſpoir ſur ta bonté céleſte,
Ta gloire brillera ſur mon front révéré.
Ta grace, au declin de mon âge,
Fera reverdir le courage,
Et la vigueur d'un corps par les ans altéré.

Au gré de mes ſouhaits, pris à leur propre piége,
Content, mon œil verra languir mes ennemis.
Un rival me menace, & ſa fureur m'aſſiége,
Il triomphe, & j'apprends que Dieu me l'a ſoumis;
Mais tel que le cèdre robuſte,
Tel qu'un noble palmier, le Juſte,
Grand Dieu, s'élevera dans tes ſacrés parvis.

A l'ombre des Autels, juſque dans leur vieilleſſe,
Les Juſtes braveront les plus affreux hyvers;
On les verra chargés, comme dans leur jeuneſſe,
De fruits délicieux, de rameaux toujours verds.
Leur éclat rendra témoignage
Que Dieu mon appui, mon partage
Eſt la juſtice même, & l'effroi des pervers.



PSEAUME XCII.

Dominus regnavit, decorem indutus eſt, &c.

Grandeur de Dieu: il diſpoſe ſouverainement de tout.

CELUI dont la parole a formé l'Univers,
Et dont la main féconde en miracles divers,
Remplit de ſes tréſors & la mer & la terre;
M'inſpire de chanter au pied de ſes Autels,
Qu'il a poſé ſon Trône au-deſſus du tonnerre,
Et qu'il regne au milieu des Eſprits immortels.

La pompe & la ſplendeur lui ſervent d'ornement;
Et la magnificence, ainſi qu'un vêtement,
L'environne, en tout temps, dans ſa gloire ſuprême:
Un ſeul mot ſous ſes pieds rangea les élémens,
Et ces monts orgueilleux dont la hauteur extrême
Fait croire que du Ciel ils ſont les fondemens.

De ſon heureux ſéjour, Dieu contemple ici-bas
Des peuples mutinés les aveugles combats;
Il voit leurs paſſions, ainſi que des nuages,
S'émouvoir, s'élever, s'enfler contre les Rois,
Et remplir leurs Etats de funeſtes orages,
Qui perdent les Cités, & renverſent les Loix.

Il voit ſur l'Océan pâlir les Matelots:
De qui l'art ſurmonté par la rage des flots,

Les laiſſe ſans eſpoir, ſans ſecours & ſans guides;
Il voit l'obſcurité, les vents & les rochers,
La foudre & les éclairs, comme autant d'homicides,
Conſpirer le trépas des plus ſçavans nochers.

Mais ce puiſſant Auteur de nos proſpérités,
Et des peuples émûs, & des flots irrités,
Sçait bien, quand il lui plaît, réprimer l'inſolence;
Et ſans armer ſon bras, & ſans quitter les Cieux,
D'un ſeul de ſes regards calmer leur violence,
Et les rendre plus doux qu'ils n'étoient furieux.

Oui, Grand Dieu, c'eſt ainſi que tu fais tous les jours
Eprouver aux mortels ta grace & ton ſecours;
Ta vérité pour eux, eſt une loi conſtante;
Les bons & les méchans y ſont aſſujettis;
Et nous voyons trembler ſous ta droite puiſſante
Les vivans & les morts, les grands & les petits.

Tes enfans, animés d'une céleſte ardeur,
Au milieu de ton Temple adorent ta grandeur,
Et chargent tes Autels d'innocentes victimes:
Ta ſainteté rend purs, & leurs corps & leurs cœurs:
Elle exauce leurs vœux, elle efface leurs crimes,
Et de tous leurs combats les fait ſortir vainqueurs.

CONRART.



PSEAUME XCIII.

Deus ultionum Dominus, &c.

Que la Justice divine est présente à toutes nos actions.

PAROISSEZ, Roi des rois, venez, Juge suprême,
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil & le blasphême
De l'impie armé contre vous;
Le Dieu de l'Univers est le Dieu des vengeances,
Le pouvoir & le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels;
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solemnels,
Et dont l'impiété barbare & tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie;
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger;
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble & le danger;
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage,
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve & sur l'étranger.

« Ne ſongeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
» Qu'à nous ménager d'heureux jours ;
» Du haut de la céleſte voûte
» Dieu n'entendra pas nos diſcours ;
» Nos offenſes par lui ne ſeront point punies ;
» Il ne les verra point ; & de nos tyrannies
» Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous ſéduit ? quel démon vous conſeille,
Hommes imbéciles & fous ?
Celui qui forma votre oreille
Sera ſans oreilles pour vous ?
Celui qui fit vos yeux, ne verra point vos crimes ?
Et celui qui punit les Rois les plus ſublimes,
Pour vous ſeuls retiendra ſes coups ?

Il voit, n'en doutez point, il entend toute choſe :
Il lit juſqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain ſe propoſe
D'éluder ſes arrêts vengeurs ;
Rien n'échappe aux regards de ce Juge ſévere :
Le repentir lui ſeul peut calmer ſa colere,
Et fléchir ſes juſtes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, & laiſſez-vous conduire
Aux divins rayons de ſa Foi.
Heureux celui qu'il daigne inſtruire
Dans la ſcience de ſa Loi !
C'eſt l'aſyle du Juſte ; & la ſimple innocence
Y trouve ſon repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un ſujet d'effroi.

Qui me garantira des aſſauts de l'envie ?
Sa fureur n'a pû s'attendrir :
Si vous n'aviez ſauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étois prêt à périr.

Je vous ai dit : Seigneur, ma mort eſt infaillible,
Je ſuccombe. Auſſi-tôt votre bras invincible
S'eſt armé pour me ſecourir.

Non, non, c'eſt vainement qu'une main ſacrilege
Contre moi décoche ſes traits ;
Votre trône n'eſt point un ſiége
Souillé par d'injuſtes décrets ;
Vous ne reſſemblez point à ces Rois implacables
Qui ne font exercer leurs loix impraticables,
Que pour accabler leurs ſujets.

Toujours à vos Elus l'envieuſe malice
Tendra ſes filets captieux ;
Mais toujours votre Loi propice
Confondra les audacieux ;
Vous anéantirez ceux qui vous font la guerre ;
Et ſi l'Impiété nous juge ſur la terre,
Vous la jugerez dans les Cieux.

ROUSSEAU.



PSEAUME

PSEAUME XCIV.

Venite, exultemus Domino, &c.

Miséricorde de Dieu : sévérité de sa justice.

PEUPLES, dans les transports d'une sainte allégresse,
Aux accens de ma voix unissez vos concerts.
Que chacun se rassemble : accourez ; qu'on s'empresse
De célébrer un Dieu qui vient briser nos fers.

Sous les traits d'un mortel paroît l'Auteur du monde ;
C'est le Dieu fort, le Roi par qui regnent les Rois.
Que vois-je ! à son aspect la Mort fuit, l'Enfer gronde ;
Il parle, & l'Univers se soumet à ses loix.

Le globe de la terre où sa magnificence
Se déploie à nos yeux par tant d'êtres divers,
Est comme un poids leger qu'au gré de sa puissance,
Il balance & suspend de trois doigts dans les airs.

Ces images des Grands, des Juges de la terre,
Ces fiers monts, ces rochers dont le front sourcilleux
Semble vouloir braver l'Arbitre du tonnerre,
Tremblent aux seuls regards qui partent de ses yeux.

La mer, ce gouffre affreux, immense, épouvantable,
Par lui sortit soudain de la nuit du cahos :
Au seul mot que son doigt a tracé sur le sable
Elle voit expirer la fureur de ses flots.

Prosternés à ses pieds, comme autant de victimes,
Offrons en sacrifice & nos vœux & nos cœurs;
Qu'au tendre souvenir du pardon de nos crimes,
L'allégresse & l'amour fassent couler nos pleurs.

Je viens, dit le Seigneur, sensible à vos miseres,
Vous détacher des biens dont vous êtes épris:
Reconnoissez la voix du Pasteur de vos Peres,
Rendez-vous au bercail, troupeau que je chéris.

Gardez-vous d'imiter ces Juifs ingrats, stupides,
Qui toujours endurcis, toujours séditieux,
Dans de vastes déserts, sur des sables arides,
Oserent me braver, & se forger des dieux.

En tout temps ils ont vu mes bienfaits, ma clémence,
A mon juste courroux succéder tour à tour;
Cependant mes faveurs, les traits de ma vengeance,
N'ont pû graver en eux la loi de mon amour.

De ce Peuple pervers prononçant l'anathême,
Sur lui de ma fureur j'ai répandu les flots;
Outré de ses mépris, j'ai juré par moi-même,
Qu'il ne verra jamais le lieu de mon repos.

M. ROY, Chan. de Nantes.



PARAPHRASE DU MEME PSEAUME

Par GODEAU.

VOUS qui ne nourriſſez que des deſirs funeſtes
Et dont l'ame inſenſible aux délices céleſtes,
Eſt eſclave des ſens,
Sortez de vôtr eerreur, & venez reconnoître
Celui que l'Univers reconnoît pour ſon Maître,
Et devant qui les Rois ſe trouvent impuiſſans.

Quand le Ciel courroucé, pour but de ſes tempêtes
Ne prendroit déſormais que nos coupables têtes,
Quand nous ſerions bannis,
Qu'on nous fuiroit par-tout, qu'on riroit de nos pertes,
Qu'un air mortel rendroit nos campagnes déſertes,
Nous ſerions toutefois trop doucement punis.

Mais Dieu qui d'un regard nous peut réduire en poudre,
Ne lance qu'à regret une mortelle foudre
Sur les foibles humains;
Et bien que ſa menace irrite leur malice,
Tous les jours ſa clémence empêche ſa juſtice
D'exterminer en eux l'ouvrage de ſes mains.

Donc les ſanglots au cœur, les yeux noyés de larmes,
Allons juſqu'à ſon Trône, & ſans craindre ſes armes,
Confeſſons notre erreur;
Eût-il le bras levé pour punir nos parjures,
Pour défendre ſa gloire & venger ſes injures,
Nos pleurs & nos ſoupirs calmeront ſa fureur.

Mortels, ne penſez pas qu'il manque de puiſſance,
Pour punir les pécheurs dont l'impie arrogance
Se moque de ſa Loi ;
S'il ſemble leur donner tous les biens qu'ils déſirent,
S'il permet que les bons dans leurs chaînes ſoupirent,
C'eſt que de ſes enfans il éprouve la foi.

Le ſeul Dieu d'Iſraël eſt le vrai Dieu du monde,
Rien ne peut égaler ſa ſageſſe profonde,
Il commande en tous lieux ;
Sur un centre immobile il balance la terre,
Il produit dans ſon ſein les métaux qu'elle enſerre,
Et d'un ordre infaillible il gouverne les Cieux.

Le ſuperbe Océan mépriſant ſes barrieres,
Eût déja ſous l'horreur de ſes vagues altieres
Couvert mille Cités ;
Mais la puiſſante main de Dieu qui les modere,
Fait contre un grain de ſable expirer leur colere,
Et tient dans leurs cachots tous les vents arrêtés.

Il dit : l'Univers tremble, & les roches chenues
Dont l'orgueilleux ſommet ſe perdoit dans les nues
Tombent avec les monts ;
Il détruit les projets des ſuperbes Monarques,
Abat de leur grandeur les inſolentes marques,
Et range ſous ſes loix l'enfer & les démons.

Si nous avons des biens, ſa grace en eſt la ſource ;
Quand la force nous manque au milieu de la courſe,
Il nous rend la vigueur :
Il écoute nos vœux, il répond à nos plaintes,
Il regle nos deſirs, il diſſipe nos craintes,
Et laiſſe à nos ſoupirs amollir ſa rigueur.

Ne réſiſtez donc pas à ce qu'il vous inſpire,
Venez ſans différer vous ſoumettre à l'empire
De ſes divines loix ;
Que pour lui vos ardeurs ſoient vives & fidelles,
Et n'imitez jamais vos ancêtres rebelles
Qu'un téméraire orgueil rendit ſourds à ſa voix :

En vain pour les ſauver, ſa main fit des miracles,
En vain dans leur paſſage il força les obſtacles
Des flots impérieux,
Il les nourrit en vain dans des déſerts horribles,
Les ſoutint, les rendit à la guerre invincibles,
Et fit en leur faveur changer l'ordre des Cieux.

Ces ingrats dont les noms terniſſent notre hiſtoire,
Oublioient ſes faveurs, s'oppoſoient à ſa gloire
Avec impiété.
Leurs cœurs n'étoient remplis que de deſirs frivoles,
Ils mépriſoient ſon Temple, ils ſervoient les Idoles,
Et ne prenoient la loi que de leur volonté.

Enfin il ſe vengea de leurs ingratitudes ;
Ces méchans dans l'horreur des vaſtes ſolitudes,
Trouverent le tombeau,
Et ne virent jamais ce bienheureux rivage
Où leur poſtérité plus fidele & plus ſage
Fonda ſous ſa conduite un Empire nouveau.

De ce malheur affreux, apprenons à le craindre ;
Apprenons à lui plaire, à ſouffrir ſans nous plaindre ;
Adorons ſon pouvoir :
Donnons à ſon amour notre ame toute entiere.
On ne peut s'égarer quand on ſuit ſa lumiere,
Et l'on devient heureux ſi-tôt qu'on le peut voir.

N iij

PSEAUME XCV.

Cantate Domino canticum novum, &c.

Le Prophête invite tous les Peuples de la terre à venir louer Dieu, & à l'adorer.

D'UN Cantique nouveau que la sainte harmonie
Exalte le Seigneur qui créa l'Univers :
Que pour chanter son Nom, toute la terre unie
Réponde à nos pieux concerts.

Célébrez ses grandeurs, & sa gloire accomplie :
Qu'à bénir son saint Nom votre soin soit borné :
Que le jour & la nuit, sans cesse l'on publie
Le salut qu'il nous a donné.

A qui le méconnoît, faites de ses oracles
Comprendre la lumiere, & recevoir les fruits :
Annoncez son pouvoir ; & de ses grands miracles,
Que tous les peuples soient instruits.

Qu'ils apprennent combien sa grandeur est immense ;
Qu'on doit toute louange à son Nom glorieux ;
Et qu'il est par sa haute & terrible puissance,
Au-dessus de tous les faux-dieux.

Ces faux-dieux adorés des peuples infideles,
Que sont-ils ? des démons dans l'enfer abîmés :
Mais c'est par notre Dieu, par ses mains éternelles,
Que les Cieux ont été formés.

La gloire l'accompagne, & sa splendeur éclaire
De son Trône brillant l'auguste majesté :
Sa présence remplit son divin Sanctuaire
De grandeur & de sainteté.

Nations, que chacune apporte son offrande
Aux pieds d'un Dieu si grand, si puissant, & si bon :
Rendez toute la gloire & l'honneur que demande
Son saint, son adorable Nom.

Apportez votre hostie, entrez remplis de zele,
Au portique du Temple à son Nom consacré :
Que Dieu soit à jamais, par son peuple fidele
Dans son Sanctuaire adoré.

Que d'un profond respect toute la terre tremble
Au seul aspect d'un Dieu si rempli de grandeur :
Dites aux nations, qu'avec nous il rassemble :
Voici le regne du Seigneur.

Sa parole a rendu la terre inébranlable :
Elle a par son pouvoir, repris sa fermeté :
Arbitre souverain du juste & du coupable,
Il les juge avec équité.

Que la Terre contente en tréssaille sans cesse :
Cieux, réjouissez-vous, & vous profondes mers :
Que la campagne inspire une même allégresse
A tous ses ornemens divers.

Qu'en ce comble de joie, on voie en sa présence,
Dans toutes les forêts les arbres s'élever :
Le Seigneur est venu, par sa toute-puissance,
Et nous juger & nous sauver.

Par sa droite justice, unie à ses tendresses,
Tous les peuples seront jugés dans l'équité :
Et jugeant les mortels, il tiendra ses promesses
D'une exacte fidélité.

LE NOBLE.

PSEAUME XCVI.

Dominus regnavit, &c.

Misere des Réprouvés. Félicité des Elus.

PEUPLES, élevez vos concerts ;
Poussez des cris de joie, & des chants de victoire :
Voici le Roi de l'Univers
Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

La Justice & la Vérité
Servent de fondemens à son Trône terrible :
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flamme étincelante ;
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de respect
La Terre a tressailli sur ses voûtes brisées :
Les monts fondus à son aspect,
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ſes jugemens redoutés
La Trompette céleſte a porté le meſſage ;
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage.

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes Idoles ;
Vous, qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Miniſtres de mes volontés,
Anges, ſervez contre eux ma fureur vengereſſe.
Vous, Mortels, que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégreſſe.

C'eſt moi qui du plus haut des Cieux,
Du monde que j'ai fait, regle les deſtinées :
C'eſt moi qui briſe ſes faux-dieux,
Miſérables jouets des vents & des années.

Par ma préſence raffermis,
Mépriſez du Méchant la haine & l'artifice :
L'Ennemi de vos ennemis
A détourné ſur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes loix adorables :
Jouiſſez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés ſecourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance ;
Et par un reſpect plein d'amour
Sanctifiez en Moi votre réjouiſſance.

ROUSSEAU.

PARAPHRASE DU MEME PSEAUME

Par DESMARETS.

MORTELS, qui de la terre habitez les campagnes,
Et vous, qui cultivez ces fertiles montagnes
Que l'on voit s'élever au vaste sein des mers ;
Peuples, Princes & Rois, qu'aux astres on envoie
Des Cantiques de joie,
Sçachant que le Seigneur regne dans l'Univers.

Les feux du firmament lui couronnent la tête :
Les nuages épais, l'orage, la tempête,
La grêle & les frimats l'arment de tous côtés :
La justice à ses pieds est la base durable
Du Trône épouvantable,
D'où partent ses arrêts des hommes redoutés.

Un sifflant tourbillon de dévorantes flammes,
Pour porter la terreur dans les superbes ames,
Trace une large voie au-devant de ses pas ;
Et les cœurs forcenés qui s'opposent sans crainte
A sa majesté sainte,
Par ces horribles feux reçoivent le trépas.

On a vû les éclairs messagers de la foudre :
Et la terre ayant peur d'être réduite en poudre,
Aussi-tôt en trembla jusqu'en ses fondemens.
Le soleil effrayé retarda sa carriere,
Croyant que sa lumiere
Alloit être détruite avec les élémens.

A l'aspect du Seigneur les monts s'humilierent,
Leurs sommets orgueilleux de crainte se plierent,
Jusques à s'abaisser au creux de leurs vallons:
Les rivages des mers se cacherent sous l'onde
Devant l'Auteur du monde,
Comme font les roseaux devant les aquilons.

Les Cieux où le Seigneur fait gronder son tonnerre;
Annoncent sa justice aux méchans de la terre,
Pour leur faire étouffer leur pensers criminels;
Et les peuples du monde étonnés de sa gloire,
Par un chant de victoire
Honorent le pouvoir de ses bras éternels.

O vous, dont l'ame simple à l'erreur asservie,
Adore vainement des déïtés sans vie,
Qu'un mortel Artisan fabriqua de ses mains;
Soyez confus, Gentils, dont les espoirs frivoles
S'attachent aux Idoles,
Qui n'ont pas le pouvoir du moindre des humains.

Adorez le Seigneur, publiez ses louanges,
Vous qui le contemplez, heureux esprits des Anges,
Poussez jusqu'ici-bas vos immortelles voix:
Que leur douce harmonie arrive à notre oreille;
Que Sion s'émerveille
Des grandeurs de son Maître, & révere ses loix.

C'est ce Dieu tout-puissant qui gouverne le monde,
Qui conduit les ressors de la terre & de l'onde,
Et qui regle des Cieux les mouvemens divers:
De son Trône éternel sa voix s'est fait entendre:
Elle a réduit en cendre
Les simulacres vains qu'adoroit l'Univers.

Vous que l'amour de Dieu d'un ſaint zele tranſporte,
Haïſſez le péché d'une haine auſſi forte
Qu'un cigne peut haïr l'aigle aux ongles tranchans.
Dieu, qui du haut du Ciel ici-bas nous regarde,
Eſt notre ſûre garde,
Et nous délivrera de la main des méchans.

Dieu, dont ſur les mortels la bonté ſe déploie,
Dans les cœurs innocens ſeme une douce joie,
D'où s'éleve un tranſport ſans ceſſe renaiſſant;
Donc réjouiſſez-vous, ames ſaintes & juſtes,
Et de titres auguſtes
Honorez le Seigneur ſi doux & ſi puiſſant.

PSEAUME XCVII.

Cantate Domino canticum novum, &c.

Le regne de Jeſus-Chriſt.

*Peuples, qu'un nouveau Cantique
Annonce à tout l'Univers
Un Dieu grand, & magnifique,
L'objet de vos ſaints concerts.
Chantez que riche, & féconde,
Sa gloire étonne le monde
Par des prodiges frappans.
Dites que ſon bras ſuprême
N'emprunte que de lui-même
Le ſalut de ſes enfans.

Oui, fidele à sa promesse,
On vit le Dieu des combats,
Au fort de notre détresse,
Pour nous, étendre son bras.
Il montra, ce Dieu propice,
Que, tôt ou tard, sa justice
Envoye un secours promis.
Aux yeux de toute la terre,
Il prouva que son tonnerre
N'épargne que ses amis.

Dieu notre réfuge unique,
Et notre immortel appui,
De sa promesse authentique
Nous donne un gage aujourd'hui.
Oui : Jacob, ce Dieu fidele,
Pour tes peres se rappelle
Ses innombrables bienfaits ;
Pour toi, la terre en silence,
Voit de sa tendre clémence,
Briller les rares effets.

Que l'Univers s'intéresse,
Jacob, à tes saints transports.
Peuples, à notre allégresse
Unissez vos doux accords.
Que la vôtre se déploie,
Et qu'à mille cris de joie,
Hommages d'un tendre amour,
Succede enfin l'harmonie
De la harpe réunie
A la trompette, au tambour !

Qu'à l'aspect du Dieu suprême
Tout se signale à la fois !
Et que la mer elle-même
Mugisse, élevant sa voix !

Qu'au murmure de ſon onde
Toute la terre réponde
Pour éxalter l'Eternel !
Que les échos des montagnes,
Des fleuves, & des campagnes,
Portent le cri juſqu'au Ciel !

Tout annonce qu'il eſt proche,
Qu'il va deſcendre des airs.
Que le juſte Juge approche,
Qu'il vient juger l'Univers ;
Que fidele & véritable,
Il va, ce Dieu redoutable,
Depuis long-temps irrité,
A la vertu, comme au vice,
Rendre, au gré de ſa juſtice,
Ce qu'ils auront mérité.



PSEAUME XCVIII.

Dominus regnavit, irascantur populi, &c.

Que les Peuples de la terre doivent craindre & adorer la majesté de Jesus-Christ.

DIEU regne ; c'est en vain que des peuples coupables,
Excitent contre lui leur dépit furieux :
Il voit les Chérubins sous ses pieds adorables.
Que la terre tremble à ses yeux.

Il fait briller l'éclat de sa grandeur immense
Sur le mont qu'il combla de ses dons éternels ;
Et sa force invincible éleve sa puissance
Au-dessus de tous les mortels.

Qu'à son terrible Nom, qu'à sa Majesté sainte,
Par-tout on rende hommage avec sincérité.
Du Terrible, du Saint, n'approchez qu'avec crainte ;
C'est un Roi rempli d'équité.

Par la loi que tu veux que ton peuple accomplisse,
Ta grace le conduit au salut éternel :
Les profonds jugemens de ta droite justice,
Ont tiré des fers Israël.

Qu'à louer l'Eternel chacun de vous s'apprête :
Que ce Dieu par vos chants soit sans cesse exalté :
Devant son marche-pied, peuples, baissez la tête,
Adorez-en la sainteté.

Il éleva Moyse à son saint ministere :
Pour Grand Prêtre il choisit entre son peuple, Aron :
Samuël revêtu du même caractere,
Du Seigneur invoqua le Nom.

Ces Justes invoquoient ta puissance connue,
Et ton cœur se rendoit exorable à leurs vœux :
Renfermant ta grandeur dans le sein d'une nue,
Tu t'entretenois avec eux.

Tu les voyois, Seigneur, avec exactitude,
Obéir sans replique à tes saints jugemens ;
Et leur esprit soumis n'appliquoit son étude,
Qu'à remplir tes commandemens.

Ta tendresse, mon Dieu, les tiroit de leurs peines ;
Et propice à leurs vœux, prompt à les exaucer,
Tu les garantissois des entreprises vaines,
Qu'on formoit pour les traverser.

Louez donc le Seigneur notre Dieu, notre Maître.
Sur la sainte montagne adorez ses grandeurs ;
Comme le Saint des Saints venez le reconnoître,
Venez implorer ses faveurs.

Le Noble.

PSEAUME XCIX.

Jubilate Deo, &c.

Amour de Dieu, caractere des Elus.

DANS un excès de joie auſſi douce que ſainte,
Rendons grace au Seigneur, qui calme notre crainte,
Et nous comble d'honneurs ſi ſtables & ſi grands;
Allons en ſa préſence admirer ſes myſteres,
Non comme des captifs aux Palais des Tyrans,
Mais comme des enfans dans les bras de leurs peres.

Nos cœurs humiliés y doivent reconnoître
Que ce n'eſt que de lui que nous tenons un être
Si parfait, qu'ici-bas il n'en eſt point de tel;
Que cette œuvre, paſſant l'effort de la nature,
Eſt plus du Dieu vivant, que de l'homme mortel,
Et plus du Créateur, que de la créature.

Nous ſommes les brebis de ſes ſaints pâturages:
Le toît où ſa bonté nous défend des orages,
Eſt ſur un fondement qui jamais ne périt.
Les loups ſont dans ſon parc ſans faim & ſans furie;
Et les biens éternels, dont il nous y nourrit,
Sont dignes du Paſteur & de la bergerie.

Révérons donc le Nom du Maître qui nous guide:
Qu'à jamais ſon Egliſe où lui-même préſide,
Faſſe à l'envi des Cieux éclater ſa ſplendeur;
Et que la vérité, dont elle eſt éclairée,
Qui n'a que l'Univers pour borne à ſa grandeur,
N'ait que l'éternité pour borne à ſa durée.

RACAN.

PSEAUME C.

Misericordiam & judicium cantabo tibi, Domine, &c.

Devoirs des Rois.

SEIGNEUR, de ta gloire immortelle
Je veux chanter la profondeur.
Je célébrerai la grandeur
De ta clémence paternelle;
Et ce Palais auguste, où je suis adoré,
Ne sera plus qu'un Temple à ton Nom consacré.

Je n'admettrai point à ma table
L'Hypocrite, ni l'Imposteur,
Qui vend & sa langue & son cœur
Par un commerce détestable;
Celui dont l'intérêt formant l'unique loi,
Sçait trahir sans remords sa parole & sa foi.

J'en bannis les langues traîtresses,
Tous ces noirs enfans du démon,
Qui couvrant leur subtil poison
De mille fleurs enchanteresses,
Déchirent leur prochain par des traits acérés,
Traits d'autant plus mortels qu'ils sont mieux préparés.

Je ne reconnois ni n'avoue
Ce Courtisan superbe & vain,
Dont le faste & le front hautain
Ne cachent qu'une ame de boue;
Qui n'ayant que sa pourpre à faire respecter,
Méprise des vertus qu'il ne peut imiter.

J'éloignerai de ma préſence
L'homme ſouillé d'impureté,
Celui dont le ſouffle empeſté
Ne reſpire que la licence ;
Et qui dans ſes diſcours infame ſéducteur,
Fait trembler l'innocence, & rougir la pudeur.

Mais le cœur fervent, l'ame juſte,
L'ami de l'ordre & de la paix,
Ce mortel ſera pour jamais
L'ornement de ma Cour auguſte.
Eclaire-moi, grand Dieu ! de ces rayons divins
Qui te font diſcerner tous les cœurs des humains.

M. GARIM.

PSEAUME CI.

Domine exaudi orationem meam, &c.

Miſere des Juifs captifs à Babylone : leur confiance en Dieu : leur délivrance : le rétabliſſement du Temple, & de Jéruſalem.

A Mes ſoupirs prête des aîles
Pour s'élever juſques à toi ;
Ou plutôt, grand Dieu, juſqu'à moi
Deſcends des voûtes éternelles.

Ecrasé sous ton bras puissant,
Tous les jours mon cri gémissant
Se fait entendre avant l'aurore ;
C'est à toi seul que j'ai recours ;
En quelque temps que je t'implore
Vole aussi-tôt à mon secours.

En proie à l'ardeur dévorante,
Tel qu'une jeune & tendre fleur
Voit ternir sa vive couleur
Et secher sa tige mourante ;
Par la douleur & les sanglots
Desséché jusqu'au fond des os,
De la mort image naïve ;
A peine, hélas ! puis-je parler,
Qu'avec ma voix foible & plaintive
Mon ame est prête à s'envoler.

Pareil à ces oiseaux funebres,
Loin du commerce des Cités,
Je cherche les lieux écartés,
La solitude & les ténébres :
Consumé de mortels ennuis,
Je passe les jours & les nuits
A gémir sur ma destinée ;
Telle on entend dans les déserts
La tourterelle infortunée
Qui de ses cris perce les airs.

D'une injuste & vile cabale
Loin de voir cesser les fureurs,
Je suis l'objet de mille horreurs
Où leur rage en tous lieux s'exhale.
Ceux que j'ai vus, lorsque mes mains
Disposoient du sort des humains,

M'offrir un encens mercénaire ;
Démentant leurs lâches discours,
Sont les premiers dans ma misere
A conspirer contre mes jours.

La douleur est tout mon partage.
Dans mon extrême abattement
La cendre est mon seul aliment ;
Des pleurs amers, tout mon breuvage.
Grand Dieu, que poursuis-tu dans moi ?
Qu'est-ce que l'homme auprès de Toi,
Pour se voir ainsi ta victime !
Quelle étoit ma prospérité !
De quelle gloire, en quel abîme
Ton bras m'a-t-il précipité !

Mes jours ont passé comme une ombre ;
La vie échappe de mes mains ;
Triste mort ! effroi des humains !
Je vais descendre en ta nuit sombre.
Le feu dont je suis dévoré,
M'annonce un trépas assuré :
Pour toi, ton Trône est toujours ferme :
Dans ton bonheur illimité
Peux-tu connoître d'autre terme
Qu'une immuable éternité ?

Arme ton bras, fais un exemple
D'un peuple impie, audacieux,
Dont la fureur ose à tes yeux
Profaner ta Ville & ton Temple.
Il est venu l'heureux instant
Que, pour cet exemple éclatant,
Ont fixé tes décrets suprêmes...
Triste jouet d'un fier Vainqueur,
Chere Sion ! tes débris mêmes
Ont toujours des droits sur mon cœur !

Dieu d'Iſraël, tu te déclares.
Je vois déja ton Nom ſacré
Connu par-tout, & révéré
Des Nations les plus barbares.
Les Rois, dépoſant leur fierté,
Tremblent devant ta Majeſté
En voyant ſortir de ſa cendre,
Ce Temple élevé par tes mains,
Où ta Grandeur daigne deſcendre,
Et montrer ta gloire aux humains.

Chantez, Jacob, chantez ſa gloire,
Et qu'un monument éternel
D'un jour ſi grand, ſi ſolemnel
Conſacre l'auguſte mémoire.
O vous, d'un arbre languiſſant,
Rejetton tendre & fleuriſſant,
Reſtes choiſis ! chere eſpérance !
Louez le Bras victorieux
Qui mit vos jours en aſſurance,
Et vous vengea dans vos ayeux.

Dieu voit de ſa montagne ſainte
Les maux que ſon peuple a ſoufferts.
Il les voit, & briſe ſes fers
Auſſi-tôt qu'il entend ſa plainte.
Fils de Jacob, accourez tous ;
Peuples & Rois, raſſemblez-vous ;
Que de ſon nom tout retentiſſe.
Signalez pour lui votre ardeur ;
Qu'un même eſprit vous réuniſſe
Pour rendre hommage à ſa Grandeur.

Roi des ſiecles, ta vue embraſſe
Le vaſte ſein de l'avenir ;
Apprends-moi quand pourront finir
Ces temps d'opprobre & de digrace.

Toi dont la main bleſſe & guérit,
Grand Dieu, quel terme as-tu preſcrit
Au cours de mes triſtes journées ?
Suſpends tes coups, & n'étends pas
Sur le midi de mes années,
L'ombre éternelle du trépas.

Tu parles, & tout prend naiſſance.
Le ciel, la terre, les humains,
Ne furent qu'un jeu de tes mains,
Qu'un foible eſſai de ta puiſſance.
Les êtres par ta voix produits,
A ta voix ſe verront détruits;
Un court deſtin fait leur partage :
Le Temps, ce fatal deſtructeur,
Le Temps, lui-même eſt ton ouvrage,
Et ne peut rien ſur ſon Auteur.

Pareil au ſonge qui s'efface,
Ce pompeux & vaſte Univers,
Aux feux brillans de tes éclairs
Diſparoîtra devant ta face :
Il vieillira ce Firmament,
Tel qu'un ſuperbe vêtement
D'un éclat vif, mais peu durable;
Tout s'altere à tous les inſtans :
Ta ſeule Eſſence inaltérable,
Sera la même en tous les temps. . .

O murs qu'ont profané les armes !
O murs ſacrés ! ô murs chéris !
Quand pourrons-nous ſur vos débris
Répandre nos cœurs & nos larmes ! . . .
Auguſtes lieux ! ſi loin de vous
Un Dieu vengeur dans ſon courroux,

A profcrit des Tribus rebelles;
Vous verrez du moins nos enfans
Toujours heureux, toujours fideles,
Regner en paix, ou triomphans.

M. De Bologne.

PSEAUME CII.

Benedic anima mea Domino, &c.

Elevations à Dieu par l'humble reconnoiffance de fes bontés.

Qu'en moi tout parle, & tout s'enflamme;
Que mon cœur, ma bouche, & mon ame,
Béniffent le Nom du Seigneur.
Oui, mon ame, bénis fa gloire:
Pourrois-tu perdre la mémoire
De celui qui fait ton bonheur?

C'eft le Maître que je veux fuivre:
J'étois mort, il m'a fait revivre:
Il m'a cherché dans le tombeau.
Sa voix a ranimé ma cendre:
Des jours qu'il a voulu me rendre,
Je lui confacre le flambeau.

Mon cœur à fa main s'abandonne,
Et fa grace qui m'environne
En écarte toute langueur.
L'aigle au printemps qui fur fes aîles
Voit briller fes plumes nouvelles,
Eft l'image de ma vigueur.

Grand

Grand Dieu, la timide innocence
Que perſécute l'inſolence,
Trouve en toi ſon libérateur.
Que ne fis-tu point pour nos peres,
Lorſque touché de leurs miſeres
Tu te montras leur protecteur!

Par tes menaces redoutâbles
Tu ſçais effrayer les coupables;
Mais ta colere n'a qu'un temps:
Et jamais tes juſtes vengeances,
A la grandeur de nos offenſes,
Ne meſurent les châtimens.

En vain nous t'irritons ſans ceſſe:
Le premier remords qui nous preſſe
Nous rend un regard de tes yeux.
Tu pardonnes, & ta clémence
S'étend plus loin que la diſtance
De la terre au ſommet des cieux.

Pere tendre, pere adorable,
Oui, je ſuis un enfant coupable,
Un fils indigne de ce nom;
Mais tu ſçais bien ce que nous ſommes;
Tu n'ignores pas que les hommes
Ne ſont paîtris que de limon.

Poudre legere, cendre vile,
Tout notre édifice fragile
Au moindre ſouffle va périr;
Et notre vie infortunée
Eſt cette fleur qu'une journée
Voit naître, briller & mourir.

O

Qu'au matin je la trouvois belle !
Quel éclat ! que d'attraits ſur elle
La nature avoit répandus !
Le ſoir en vain je l'ai cherchée ;
Les vents cruels l'ont arrachée :
Sa place ne ſe trouve plus.

Triſte fleur, tu n'es pas l'image
De ces hommes dont le courage
Vers Dieu s'éleve conſtamment.
Sa gloire eſt l'objet de leur zele,
Et dans cette gloire éternelle
Ils vivront éternellement.

Au haut du Ciel ce Dieu réſide,
Suprême arbitre qui préſide
A l'Empire de l'Univers.
Anges, que ſa Majeſté ſainte
Pénétre d'amour & de crainte,
Elevez vers lui vos concerts.

Interprétes de ſes oracles,
Exécuteurs de ſes miracles,
Vous qu'environne ſa ſplendeur,
Rendez-lui d'éternels hommages,
Et qu'ici-bas tous ſes ouvrages,
Avec vous chantent ſa grandeur.

Garderai-je un ingrat ſilence,
Quand tout m'annonce la préſence
De celui qui fait mon bonheur ?
Qu'en moi tout parle, & tout s'enflame :
Que mon cœur, ma bouche, mon ame,
Béniſſent le Nom du Seigneur.

M. RACINE.

PSEAUME CIII.

Benedic, anima mea, Domino, Domine, &c.

Admirable peinture de la puissance de Dieu dans la création, & de sa bonté qui pourvoit à toutes choses; ce qui doit nous exciter à mettre toute notre confiance en lui.

Suis ton attrait, cede à ta flamme,
Bénis-en l'objet & l'auteur;
Chante aujourd'hui, chante, mon ame,
Les bienfaits d'un Dieu créateur...
Avec quelle magnificence
Montras-tu, Grand Dieu, ta puissance
En formant ce vaste Univers!
Quelle est la sagesse infinie
Qui sçut avec tant d'harmonie
Accorder tant d'êtres divers!

De son sein le néant voit sortir la nature;
Enveloppé d'une ombre obscure,
Tout n'offroit qu'un abîme, un cahos spacieux:
Tu dis; & de sa pourpre une clarté brillante
Comme une robe étincellante
T'environne toi-même, & la terre & les cieux.

Tel qu'une tente somptueuse
Tu tendis cet air azuré
Où d'une mer impétueuse
Tu suspends les flots à ton gré:

Tu l'embellis de feux ſans nombre
Qui parcourant ſa voute ſombre
Font de la nuit un jour nouveau;
Quelle eſt la ſource intariſſable
D'une lumiere inépuiſable
D'un éclat ſi pur & ſi beau !

En fixant par ſon poids dans un vaſte fluide
Ce globe encore informe & vuide,
Tu le couvris de flots, & ſans rive, & ſans fonds:
Mais bientôt, Dieu terrible, à ta voix menaçante,
L'onde craintive, obéiſſante,
Fuit, & ſe précipite en ſes gouffres profonds.

Le mont s'éleve, un bois ſuperbe
Orne ſon front ambitieux;
L'humble vallon ſe couvre d'herbe,
Et prend ſa place aux plus bas lieux . . .
D'un élément auſſi terrible
Qui contiendra la fougue horrible !
L'Univers rentre en ſon cahos !
Où fuir ! . . . . un mot inéfaçable
Que traça ton doigt ſur ſon ſable,
A briſé l'orgueil de ſes flots.

De ton Eſprit porté ſur cette mer bruyante,
Par ſa chaleur vivifiante
Le ſouffle en féconda l'immenſe réſervoir;
Elevée en vapeurs, avec l'air balancée,
La moitié s'y tient diſperſée
Pour ces arroſemens d'où dépend notre eſpoir.

Entre l'arène des montagnes
C'eſt ta main qui filtre les eaux,
Dont l'heureux cours dans nos campagnes
Forme les fleuves, les ruiſſeaux:

Par un effet de ta sagesse
Les animaux de toute espece
S'y désalterent tour à tour ;
Là, des oiseaux le doux ramage
Te prévient par un tendre hommage
Qui ne finit qu'avec le jour.

Tu verses les torrens sur la terre embrasée,
Ou tu distilles la rosée
Dont la douce influence entretient sa vigueur ;
Sous un habit riant combien vois-je de plantes,
Combien de fleurs les plus brillantes,
S'offrir à mes plaisirs ainsi qu'à ma langueur !

C'est toi qui de son sein fertile
Sçais tirer ce grain précieux,
Et le fruit aussi doux qu'utile,
Dont la liqueur rit à mes yeux :
Par l'un ma force est réparée ;
De l'autre la seve épurée
Réveille le cœur & l'esprit ;
Sur tes Autels le signe reste ;
Mais sous ce voile un mets céleste
Enivre l'ame, & la nourrit.

Avec le même soin tes mains arrosent l'herbe,
Et du Liban l'arbre superbe ;
Il voit sur tous les deux la même eau s'épancher :
Le Passereau, l'Aigrette, (*a*) y trouvent leur asyle ;
Le mont reçoit le Cerf agile ;
Le Hérisson repose à l'abri du rocher.

(a) *Oiseau fort recherché pour son beau plumage.*

De la clarté Source premiere,
Tu suspendis du haut des Cieux,
Ces deux flambeaux dont la lumiere
Tour à tour suffit en tous lieux :
De sa rondeur plus ou moins pleine,
Pour fixer le mois, la semaine,
L'un nous fournit l'heureux secours ;
Par sa carriere moins bornée,
L'autre, du jour & de l'année
Nous apprit à marquer le cours.

Le soleil finit-il sa course reguliere ?
La nuit survient : de sa taniere
Le fier tyran des bois s'élance en rugissant ;
C'est toi dans la rigueur de la faim qui le presse,
C'est son Auteur qu'il intéresse ;
Et ta pitié répond à son cri gémissant.

A peine des feux de l'aurore
L'éclat douteux blanchit les airs,
L'ombre fuyant combat encore,
Il est déja dans ses déserts :
L'homme s'éveille, & son cœur s'ouvre
A mille objets que lui découvre
Le beau jour qui vient l'éclairer ;
L'Univers alors qu'il contemple
N'est à ses yeux qu'un riche temple
Où tout l'invite à t'adorer.

Au Ciel en traits de feu tu marquas ta puissance ;
Avec plus de magnificence
La terre enorgueillie en montre les effets ;
Tu fis, tu reglas tout au gré de ta sagesse ;
Pere attentif, plein de tendresse,
Sur tout également tu répands tes bienfaits.

De cette ſageſſe adorable,
Qui nous dépeint mieux la grandeur
Que cet abîme impénétrable
Dont tu vois ſeul la profondeur :
Juſqu'au plus éloigné rivage
Les vaiſſeaux s'y font un paſſage
Que ta bonté leur applanit ;
Effrayante, immenſe carriere !
Vous êtes moins notre barriere,
Que le lien qui nous unit !

Quelle fécondité renouvelle ſans ceſſe
Tant d'habitans de toute eſpece
Que l'onde enferme à peine en ſes gouffres divers !
Quel coloſſe bondit ſur ce terrible empire,
Remplit l'air des flots qu'il reſpire,
Semble fait par ſes jeux pour dominer les mers !

En s'ouvrant, ta main paternelle
Soutient chaque être en ſa vigueur ;
A leurs beſoins ſe ferme-t-elle ?
Tout s'affoiblit, tombe en langueur :
Ton ſouffle anime la matiere ;
Le reprends-tu ? dans la pouſſiere,
Tout, auſſi-tôt s'enſévelit ;
Répands-tu ce ſouffle efficace ?
De l'Univers toute la face
Se renouvelle, & s'embellit.

Combien dois-tu, Grand Dieu, te plaire en ton ouvrage !
Qu'à jamais il te rende hommage !
Ton regard fait trembler ces monts audacieux :
Tu touches de ton doigt leur cime chancelante,
Et de la flamme étincelante
On voit les tourbillons s'élever juſqu'aux cieux.

A travers les ſombres nuages,
L'aîle d'un vent impétueux
Parmi la foudre & les orages,
Porte ton char majeſtueux :
Telles que ces Intelligences
Que tu choiſis dans tes vengeances
Pour en répandre la terreur ;
Grêle, vapeurs, flamme, tempêtes,
Partent, reviennent, toujours prêtes
A ſervir ta juſte fureur.

Puiſſent mes humbles chants portés en ta préſence
Intéreſſer ta complaiſance !
Puiſſé-je uſer mes jours à chanter tes grandeurs !
Pécheurs, diſparoiſſez, ou partagez ma flamme :
Juſtes, chantez : & toi, mon ame,
Cours à tous les mortels inſpirer tes ardeurs.

M. DE BOLOGNE.

PSEAUME CIV.

Confitemini Domino, & invocate, &c.

Merveilles de la toute-puiſſance de Dieu. Effets terribles de ſa colere ſur les Pécheurs endurcis.

*EXALTEZ le Seigneur ſuprême ;
Que ſon Nom ſoit votre recours.
Du Dieu propice qui vous aime
Chantez les immortels ſecours.

Que tous les Peuples de la terre
Pour vous, dans la paix, dans la guerre,
Sçachent ce que fit son bras fort;
Que ses merveilles infinies,
De vos voix aux harpes unies
Ennoblissent l'heureux accord!

Toujours présent à ta mémoire,
Jacob, que le Nom du Seigneur,
Soit ta forteresse & ta gloire:
Chante ses bontés, sa grandeur.
Que pour lui rempli de tendresse,
Le cœur qui le cherche sans cesse
Soit d'un saint zele transporté:
Le tout-Puissant est notre Maître,
A l'adorer, à le connoître
Mettez votre félicité.

Rappellez-vous tant de miracles.
A des prodiges si nombreux
Joignez cette foule d'oracles
Rendus en des temps plus heureux.
O d'Abraham race fidele!
O vous dont il est le modele,
Fils de Jacob, Peuple choisi!
Pour vous, le Maître du tonnerre,
De ses droits divins sur la terre
Sembleroit s'être désaisi.

Il est le Roi de la nature;
Mais il est le Dieu d'Israël.
De l'alliance qu'il lui jure
Le fondement est éternel.
Cette alliance illimitée,
Par l'Éternel même dictée,

Et que confirme le ferment,
D'Ifac, à Jacob doit s'étendre,
L'un & l'autre objet le plus tendre
D'un immuable engagement.

Dieu dit : Ifraël, c'eft moi-même
Qui t'établirai fouverain
De Régions dont l'anathême
Dépoffede un Peuple inhumain.
De Chanaan riche contrée,
Oui, cette Terre defirée
Que je promis à tes ayeux,
De tes enfans heureux partage,
Deviendra le vafte héritage
D'une Race chere à mes yeux.

Quand par une illuftre promeffe,
A fes amis les plus conftans,
Dieu donna-t-il de fa tendreffe
Ces témoignages éclattans ?
C'eft lorfque peu nombreux encore
Dans un pays qui les abhorre
Ils ne peuvent fixer leurs pas;
Qu'avec leur famille chérie,
Ils s'éxiloient de leur patrie,
Errant de climats en climats.

Par-tout où leur fuite les porte;
Dieu femble y voler avec eux.
Son bras s'étend, & fa main forte
Veille fur les pas des Hébreux.
Loin de fouffrir qu'on les afflige,
Il tonne, il menace, il corrige
Les Rois mêmes épouvantés.
Ne touchez point à mes Prophêtes,
Dit-il, que mes vrais Interprêtes,
Et que mes oingts foient refpectés.

Alors Dieu sur la terre appelle la famine :
Elle accourt ; & brisé par la verge divine ,
Le froment à nos corps refuse son appui ,
Le Très-haut veut qu'un Astre où sa sagesse brille ,
Qu'un héros à Memphis précede sa famille :
Joseph vendu gémit dans les fers , & l'ennui.

Joseph attend en paix le moment favorable
Où Dieu parle , & lui tende une main secourable ,
Où , des songes divins le temps fût révolu . . . .
Instruit de sa sagesse , & de son innocence ,
Le Roi rompant ses fers lui remet sa puissance.
De l'Egypte , un esclave est le maître absolu.

Comme sur mon Palais , regne sur mon Empire ,
Dit le Roi , qu'à ta voix l'homme meure , ou respire.
Qu'en Joseph on honore un autre Pharaon.
Disposant à ton gré de mon pouvoir suprême ,
Fais gémir dans les fers, sujet , Grand, Prince même ;
De ta sagesse enfin donne aux sages le ton.

Dans l'Egypte où Joseph fait regner l'abondance ,
Jacob , d'un fils si cher admire la puissance;
Il y vit dans ses bras en timide étranger.
Là , le Dieu des Hébreux multiplia leur race.
Le nombre s'en accrut au fort de la disgrace ,
L'Egypte en fut émue , & se crut en danger.

Le Très-haut dans son cœur laisse croitre la haine.
Il permit que jaloux d'assurer son domaine ,
L'ingrat Egyptien opprimât Israël.
Moyse , Aaron , choisis pour calmer ses allarmes ,
Vinrent à son secours , essuierent ses larmes
Armant , pour le venger , & la Terre , & le Ciel.

Sur l'Egypte, à leur voix, fondirent les ténébres.
Ils dirent: gémissant sous leurs ombres funebres,
L'Egyptien confus se lamente enchaîné:
L'onde en sang fut changée, & les poissons moururent,
Des reptiles fangeux des marais accoururent,
Et tout jusqu'aux Palais leur fut abandonné.

D'insectes dévorans une innombrable armée,
Tout à coup s'étendant sur l'Egypte allarmée,
Respecta des Hébreux les moissons & les fruits,
Lorsque l'Egyptien en proie à ses ravages
Voit ses champs transformés en des déserts sauvages,
Tous ses grains consumés, & ses travaux détruits.

Dieu fit pleuvoir la grêle unie avec la foudre:
L'Egypte en fut frappée, & vit réduire en poudre
La vigne, le figuier, les chênes ébranlés.
Il dit; & tout à coup d'insectes innombrables
Un nuage couvrit de débris déplorables
Les plaines, les vallons, les côteaux désolés.

Le dernier coup alors que porta sa vengeance
Tomba sur les aînés d'une coupable engeance,
Et premiers rejettons d'un tronc plein de vigueur.
Chargés d'or & d'argent, tous les Israëlites,
De l'Egypte aussi-tôt franchirent les limites,
Dieu, loin d'eux bannissant le trouble & la langueur.

Par des fléaux nombreux l'Egypte terrassée,
L'Egypte jusqu'alors d'épouvante glacée,
Vit renaître sa joie au départ des Hébreux.
Contre un Soleil brûlant soutenant leur courage,
Dieu les couvroit le jour de l'ombre d'un nuage;
Et la nuit n'avoit point de ténébres pour eux.

Bientôt murmurateur, le Peuple Ifraëlite
Oubliant les bienfaits de fon Dieu qu'il irrite,
Se plaint; d'oifeaux vantés tout le camp eft couvert:
Pour lui du haut des airs Dieu fait tomber la manne,
Plus docile que lui, le roc qui le condamne,
Fond en eaux, à fa fuite, errant dans le défert.

Lorfqu'avec Abraham lié par des promeffes,
Dieu pour tout Ifraël s'épuifoit en largeffes,
Jacob, tu fus l'objet de ce pacte éternel.
A ce pacte, en ce jour, banni de ta mémoire,
Tu dois, ô Peuple ingrat, le bonheur & la gloire,
D'échapper aux fureurs d'un ennemi cruel.

Dieu te comblant des dons de fa magnificence,
De riches Nations te livra la puiffance,
Les cités & les champs, pour toi feul cultivés.
Eh! qu'exigea de toi fa bonté paternelle?
Que Jacob à fes loix reftât toujours fidele,
Qu'en ton cœur fes bienfaits demeuraffent gravés.



PSEAUME CV.

Confitemini Domino quoniam bonus, &c.

Effroyable corruption du cœur de l'Homme : sa dureté, son ingratitude.

CÉLÉBRONS du Très-haut la clémence infinie
Qu'à nos justes remords jamais il ne dénie,
Et qui départ aux siens des honneurs immortels ;
Mais quelle voix céleste, ou quelle ame sans vice,
Est digne de chanter au pied de ses Autels,
Sa grace & sa justice ?

Les hommes généreux, qui toujours véritables,
Toujours aimant la paix, & toujours équitables,
N'ont jamais d'autre soin que de plaire au Seigneur,
Malgré tous les efforts du temps & de l'envie,
Triomphans en tous lieux, ils verront le bonheur
Accompagner leur vie.

Regarde, ô Roi des rois, ton peuple qui soupire,
Dans le pieux desir d'habiter ton Empire,
Où ta seule clarté donne à jamais le jour ;
Quand il aura du monde obtenu la victoire,
Fais qu'il y soit sans fin brûlé de ton amour,
Et ravi de ta gloire.

Nous sçavons quels étoient les crimes de nos peres,
Quand tes faits merveilleux soulageant leurs miseres,

Montroient que ta puiſſance égaloit ta bonté :
Mais tout ce que tu fis pour ce peuple rebelle,
Ne faiſoit qu'augmenter leur incrédulité,
Et leur crime avec elle.

Les flots ſont moins émûs que ces ames farouches,
Au plus fort des clameurs qui ſortoient de leurs bouches :
L'Océan à ta voix ſe rend obéiſſant ;
Il s'ouvrit pour ſauver leur troupe vagabonde,
Et pour te faire voir tout bon & tout-puiſſant,
Sur la terre & ſur l'onde.

Son fond eſt auſſi ſec qu'une campagne aride ;
Et de ces fugitifs à qui tu ſers de guide,
Les pas ſont aſſurés, les cœurs ſont affermis ;
Les zéphirs ſous leurs pieds font élever les ſables ;
Mais ces mêmes chemins ſont pour leurs ennemis
Des gouffres effroyables.

Les Hébreux délivrés raſſurerent leurs craintes,
Changeant pour le Seigneur en louanges leurs plaintes,
Jurant de ne chercher qu'en lui ſeul leur appui ;
Mais auſſi-tôt l'on vit que ces ames parjures
Employoient le repos qu'ils recevoient de lui,
En de nouveaux murmures.

Combien que les rochers, & que les champs ſtériles,
Soient devenus pour eux des campagnes fertiles,
Que leur camp tous les jours ſoit de manne couvert ;
Après avoir mangé ces céleſtes viandes,
Ils font de toutes parts retentir le déſert,
De nouvelles demandes.

De Moyſe & d'Aaron la juſte & ſainte vie
Ne les peut exempter de leur jalouſe envie,

Qui blâme en eux celui dont ils sont envoyés ;
Mais Dieu lassé d'ouir leurs plaintes criminelles,
Abiron & Dathan sont par lui foudroyés
Avec tous les rebelles.

De ton juste courroux sacrileges victimes,
Ils prétendent en vain dissimuler leurs crimes ;
Un feu vengeur s'allume & dévore ce lieu ;
L'enfer les engloutit, eux dont l'idolâtrie
Encensa les autels, & l'image d'un dieu
Qui paît dans la prairie.

Les graces du Seigneur sont loin de leur mémoire.
Ils avoient oublié que tout couverts de gloire,
Ils avoient de l'Egypte enlevé les trésors ;
Et qu'au Tyran du Nil, qui leur faisoit la guerre,
Ils avoient échappé, malgré tous les efforts
De l'onde & de la terre.

Pour punir ce mépris, déja dessus leurs têtes
Ses bras s'armoient contr'eux de ces mêmes tempêtes
Dont il avoit pour eux terrassé tant de Rois ;
Mais comme il foudroyoit ce peuple téméraire,
Moyse par ses cris, encore cette fois,
Appaisa sa colere.

Bien qu'avec tant de soin Dieu protégea leur fuite,
Ce peuple se lassant d'être sous sa conduite,
Se vouloit soulever contre ses saintes loix ;
Et méprisant sa grace, & sa bonté profonde,
Ils doutoient de la foi de celui dont la voix
Regle tout dans le monde.

Le Seigneur, pour punir leur sacrilege audace,
Leva dans le désert sa main sur cette race ;

Il jura que leurs fils feroient toujours errans ;
Qu'ils fouffriroient fans fin pour leur ingratitude,
De différentes Loix, & de divers Tyrans
La dure fervitude.

Dans le crime endurcis, obftinément perfides,
D'un fimulacre impur adorateurs ftupides,
Ils encenfent un dieu qui ne voit pas le jour ;
Ils font à fes autels des vœux illégitimes ;
Ils y font leur offrande, & mangent au retour
Leurs profânes victimes.

Lorfque pour leur erreur, & pour leurs adulteres,
Le Seigneur méditoit des châtimens féveres,
Dont il les vouloit tous également punir ;
Du fage Phinéès la vengeance foudaine,
Au gré du Tout-puiffant fit d'un feul coup finir
Son courroux & leur peine.

Dieu pour les rafraîchir après leurs longues courfes,
Voulut que des rochers il diftillât des fources,
Et rend Moyfe auteur d'un effet fi fameux ;
Mais un fi grand miracle étoit fans apparence ;
Et ce Prophête alors manque de foi comme eux,
Et comme eux d'efpérance.

Toujours au Roi des rois ces peuples font rebelles ;
Lorfqu'il s'en veut fervir contre les infidelles,
Au lieu de les combattre, ils en font pervertis ;
Ils fe laiffent gagner par leurs raifons frivoles :
Ils fervent aux faux-dieux ; & comme les Gentils,
Encenfent les idoles.

La cruauté fe joint à leur idolâtrie ;
Aux champs que fa bonté leur donnoit pour patrie,

Ils offrent aux autels ce qu'ils ont de plus cher ;
L'erreur de Chanaan, fatale à leurs familles,
Immole à des démons sur un affreux bucher,
Et leurs fils & leurs filles.

De ces impiétés la terre ensanglantée,
Provoque du Seigneur la justice irritée :
Il abandonne ceux dont il étoit l'appui ;
Il voit avec horreur comme un climat sauvage,
Les champs que ses bontés ont pour eux & pour lui,
Pris pour leur héritage.

Lorsqu'ils perdent sa grace, ils perdent la puissance :
L'ennemi les remet sous son obéissance ;
Ceux qu'ils avoient vaincus, deviennent leurs vainqueurs ;
Et la nécessité, qui dompte les plus braves,
Fit par ce changement soumettre ces grands cœurs
Aux loix de leurs esclaves.

Quelquefois le Seigneur modere sa colere ;
Et d'un œil de pitié, regarde leur misere :
Relâche un peu les fers de leur captivité ;
Mais ce peuple entassant offense sur offense,
Lassoit également par son impiété,
Sa foudre & sa clémence.

Aussi-tôt qu'il entend leurs ames affligées,
Sous le faix des ennuis dont elles sont chargées,
Détester en pleurant l'horreur de leurs péchés,
Il impose aussi-tôt silence à ses tempêtes,
Et voudroit retenir les foudres décochés
Sur leurs coupables têtes.

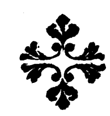
Il fit voir au Tyran, de qui les dures chaînes
Faisoient à ses captifs endurer tant de gênes,

Qu'il devoit modérer son inhumanité ;
Et que s'il a sur eux obtenu la victoire,
Ce n'étoit qu'à lui seul, qu'ils avoient irrité,
Qu'il en devoit la gloire.

Dieu juste, fais rentrer dans ses vrais pâturages,
Ce troupeau désolé que loin de ces rivages,
Ton bras, pour le punir, dispersa tant de fois :
Daigne le rappeller ; daigne par ta puissance
Réunir pour jamais nos ames & nos voix
Pour chanter ta clémence.

Fais à nos yeux surpris éclater les miracles
Dont nous répond la foi de tes sacrés oracles ;
Montre-toi de Jacob l'asyle & le support :
Qu'à célébrer ta gloire il consacre ses veilles ;
Qu'il t'adore, & qu'il fasse éclatter son transport
En louant tes merveilles.

RACAN.



PSEAUME CVI.

Confitemini Domino . . . dicant qui redempti ſunt, &c.

Les Idolâtres réduits au ſilence, & couverts d'ignominie, tandis que l'Egliſe comblée de joie, verra ſes enfans ſe multiplier à l'infini.

PÉNÉTRÉS de reconnoiſſance,
Rendez graces à l'Éternel ;
Sa bonté comme ſa puiſſance,
Embraſſe la Terre & le Ciel :
Venez, vous qui ſçutes lui plaire,
Que ſon bras puiſſant va ſouſtraire
A la rage de vos tyrans,
Vous qu'il va raſſembler des deux pôles du monde ;
A l'abri d'une paix profonde
Faites de ſes bontés le ſujet de vos chants.

Mais avant ce jour favorable,
Abattu ſous des maux divers,
Tu feras, peuple déplorable,
Errant dans de vaſtes déſerts ;
Tu ne trouveras point de Ville
Qui t'ouvre un charitable aſyle,
Où tes jours ſoient en ſûreté :
La ſoif avec la faim s'armant d'intelligence
Par une entiere défaillance
Priveront tous tes ſens de leur activité.

Mais ce peuple dans ſa détreſſe,
Au milieu de ſes ennemis,
Malgré ſon extrême foibleſſe
Vers ſon Dieu pouſſera des cris;
Ses ſoupirs ſe feront entendre,
Et ce Dieu toujours pere tendre,
Le délivrera de ſes maux;
Il le ramenera par des routes faciles,
Au milieu des charmantes Villes,
Où ſes jours couleront dans le ſein du repos.

Alors, Seigneur, en ta préſence,
Iſraël mis en liberté
Chantera ta magnificence,
Et les effets de ta bonté,
Voyant que ta main ſecourable
Nourrit un peuple miſérable,
Qui n'attendoit plus que ſa fin,
Et qu'en ſauvant ſes jours, pour lui ta providence
Sçait ſubſtituer l'abondance,
Aux beſoins rigoureux d'une cruelle faim.

On le verra dans les ténébres,
Aſſis dans l'ombre de la mort,
En butte à mille objets funébres,
A des fers, au plus triſte ſort;
Aux ordres de Dieu, l'infidelle
A fait gloire d'être rebelle;
Le fiel abreuvera ſes jours;
Son Dieu le nourrira de mépr s & de peine;
L'ingrat ſous le poids de ſa chaîne
Gémira jour & nuit ſans eſpoir de ſecours.

Mais ce peuple dans ſa détreſſe,
Au milieu de ſes ennemis,
Malgré ſon extrême foibleſſe,
Vers ſon Dieu pouſſera des cris;

Ses soupirs se feront entendre,
Et ce Dieu toujours pere tendre,
Le délivrera de ses maux;
Il brisera ses fers, & sa foible paupiere
Rendue enfin à la lumiere,
Verra dans un grand jour la fin de ses travaux.

Alors, Seigneur, en ta présence,
Israël mis en liberté
Chantera ta magnificence,
Et les effets de ta bonté;
En voyant que ta main puissante,
Répandant par-tout l'épouvante,
Brisera les portes d'airain,
Et malgré les efforts d'une impuissante haine
Rompra les grilles & les chaînes
Qui servoient à ton peuple & d'entrave & de frein.

On verra cette race folle
Courir à des dieux impuissans,
Et porter aux pieds d'une idole
Le tribut d'un coupable encens;
Son ame ouverte à l'imposture,
Pour toute saine nourriture,
Ne sentira que de l'aigreur.
Tu vas périr, perfide; eh! qui peut t'en défendre?
Ton ame fuit, prête à descendre
Dans le triste séjour du trouble & de l'horreur.

Mais ce peuple dans sa détresse,
Au milieu de ses ennemis,
Malgré son extrême foiblesse,
Vers son Dieu poussera des cris;
Ses soupirs se feront entendre,
Et ce Dieu toujours pere tendre,

Le délivrera de ses maux.
En lui montrant l'excès de son culte frivole,
Il guérira par sa parole,
Tout le mal que la rage inspire à ses bourreaux.

Alors, Seigneur, en ta présence,
Israël mis en liberté,
Chantera ta magnificence,
Et les effets de ta bonté;
Charmé de te trouver propice,
Il va t'offrir un sacrifice
Pour tous les biens que tu lui fais;
Et dans le doux transport du plaisir qui l'anime,
Sa bouche se feroit un crime
De ne pas publier ta gloire & tes bienfaits.

Déja sur la liquide plaine
Ils sont dans un frêle vaisseau,
Il tient une route incertaine,
Jouet & des vents & de l'eau;
Je les vois au fort de l'orage,
Toujours prêts à faire naufrage;
Lutter en vain contre les flots;
Race ingrate, vois-tu la vague qui le brise?
D'un Dieu contemple avec surprise,
Jusqu'au fond de la mer les miracles nouveaux.

L'Eternel parle; & la nature
Toujours attentive à sa voix,
Obéit, & suit sans murmure
Ce que lui prescrivent ses loix.
Un vent impétueux s'éleve,
Les flots que sa fureur souleve,
Montrent les abîmes ouverts.
Les vagues jusqu'au Ciel semblent porter la guerre,
Et des lieux séjour du tonnerre,
Précipiter leurs eaux jusqu'au fond des enfers.

De tant de maux la violence
Le fera bientôt fuccomber ;
Son corps cede à la défaillance,
Il chancelle prêt à tomber ;
Dans le trouble où fon cœur fe livre,
On le verra comme un homme yvre,
Errant, interdit, agité ;
Il aura vainement recours à fa prudence,
Il épuifera fa fcience,
Et ne tirera rien de fon habileté.

Mais ce peuple dans fa détreffe,
Au milieu de fes ennemis,
Malgré fon extrême foibleffe,
Vers fon Dieu pouffera des cris ;
Le calme fuivra la tempête,
Les flots qui menaçoient fa tête,
Verront modérer leur tranfport ;
Et fi fes yeux après de fi vives alarmes,
Répandent encore des larmes,
Ce fera du plaifir de fe revoir au port.

Alors, Seigneur, en ta préfence,
Ifraël mis en liberté,
Chantera ta magnificence,
Et les effets de ta bonté ;
Ces biens gravés dans fa mémoire,
Lui feront relever ta gloire
Au milieu d'un peuple nombreux ;
Et t'offrant de fes vœux les hommages finceres,
Il chantera devant fes peres,
Les louanges d'un Dieu qui fçait le rendre heureux.

Ifraël, un Tyran t'opprime ;
Mais ne crains rien, peuple foumis,
L'Éternel pour punir fon crime,
Défolera tout fon pays.

Ses

Ses champs autrefois si fertiles,
Deviendront des terres stériles,
Triste objet du courroux du Ciel;
On n'y verra couler ni ruisseaux ni fontaines,
On prendra ses fécondes plaines
Pour un terrein maudit où fut semé le sel.

Et toi, désert de la Judée,
Désert inculte, inhabité,
Je vois ta campagne inondée
Reprendre sa fertilité;
Un regard du souverain Maître
Dans tes champs va faire renaître
Des fontaines & des étangs;
C'est-là qu'il placera tous ceux que la faim presse;
Et c'est-là que chacun s'empresse
A peupler les Cités de nouveaux habitans.

Alors on verra les campagnes
Recevoir le bled dans leur sein,
Au sommet d'arides montagnes
On verra rougir le raisin;
De cette abondante richesse,
Pour eux la divine Sagesse
Produira les fruits tous les ans;
Le Dieu qui les bénit, multiplira leur race,
Au vaste pays qu'elle embrasse,
Et leurs troupeaux sans nombre inonderont les champs.

Ennemi d'un peuple que j'aime,
Dit l'Eternel dans sa fureur,
Tu périras, & la mort même
Ne fera pas tout ton malheur;
Tu verras tes enfans sans vie,
Tes Princes dans l'ignominie

P

Pafferont leurs malheureux jours.
D'un défert écarté l'affreufe folitude
Nourrira leur inquiétude ;
Ils y feront errants, privés de tout fecours.

Mais pour vous que l'Impie oppreffe,
Peuple en bute à la pauvreté,
Efpérez tout ; mon bras fe preffe
De vous rendre la liberté ;
Aux chaînes de votre efclavage,
Aux cruels effets de fa rage,
Je fubftituërai mes bienfaits ;
Attendez, & bientôt vos familles heureufes
Vont devenir auffi nombreufes,
Que des troupeaux errants dans de vaftes forêts.

Juftes, vous verrez ce miracle,
Charmés d'en être les objets ;
Mais vos Tyrans à ce fpectacle,
Seront interdits & muets ;
Votre cœur goûtera la joie
De voir à la fureur en proie,
Vos ennemis déconcertés.
Oracles merveilleux ! qui fçaura vous entendre ?
Heureux l'homme qui peut comprendre
Jufqu'où s'étend, grand Dieu, l'effet de tes bontés !

PSEAUME CVII.

Paratum cor meum, Deus, &c.

Reconnoiſſance du Juſte protégé de Dieu, & ſa confiance en lui ſeul dans les périls.

*MON cœur treſſaille d'allégreſſe
Par tant de bienfaits raſſuré ;
Mon cœur, à chanter ta tendreſſe,
Dieu que j'adore, eſt préparé.
Tes dons préſens à ma mémoire
Ranimeront mes ſaints tranſports.
Réveille, témoin de ma gloire,
Mon luth, réveille tes accords.

A peine aura brillé l'aurore,
Que, ſous mes doigts, obéiſſans
Les ſons s'empreſſeront d'éclore
Et s'uniront à mes accens.
Au-delà des pôles du monde,
Et dans tous les climats divers,
Seigneur, de ma lyre féconde,
Retentiront les ſaints concerts.

O Dieu fidele en tes promeſſes,
Juſqu'où s'étendent tes bienfaits !
Tout l'Univers de tes largeſſes
Ne peut contenir les effets.
Le Ciel moins vaſte & moins ſublime
Que ta clémence & ta bonté,
Voit ſur la terre & dans l'abîme
Tout rempli de ta vérité.

Que devant ta Majesté sainte,
Du Ciel s'éclipse la splendeur !
Que sur ton front la gloire empreinte
Montre à la Terre ta grandeur !
Prouve ton pouvoir invincible
En sauvant tes enfans chéris.
Dieu, mon réfuge, sois sensible
A la voix de mes humbles cris.

Dieu l'a dit : de son Sanctuaire
Est sorti l'Oracle sacré ;
Oui : Sichem, ville sanguinaire,
Sera partagée à mon gré.
Vous, des Tentes vallons fertiles,
Vous subirez la même loi ;
Manassès, Galaad, vos Villes
N'auront d'autre Maître que moi.

Ephraïm est ma forteresse :
Juda régira mes Etats.
Moab, ton luxe & ta richesse
Soudoiront mes braves soldats.
J'irai contraindre l'Idumée
A se ranger à son devoir,
La fiere Gaza désarmée
Aime & redoute mon pouvoir.

Bosra, superbe capitale, (a)
Vers toi m'ouvrant des chemins sûrs,
Quelle main à l'orgueil fatale
Pourra m'introduire en tes murs ;
Et sur tes Villes défendues
Par tant de tours & de remparts
Dont la cime perce les nues,
Fera flotter mes étendarts ?

(a) *De l'Idumée.*

Quelle autre que ta main terrible
Qui nous rejettoit, Dieu jaloux,
Toi dont la puissance invisible
Ne combattoit plus avec nous ?
Que peut Sion pour se défendre
D'un peuple à sa perte acharné ?
Reviens : ta présence peut rendre
La force à Jacob consterné.

Sans Toi, l'homme n'est que foiblesse :
Sans Toi, qui pourra nous sauver ?
Si pour nous ton Bras s'intéresse,
Jacob est prêt à tout braver.
Si Tu le remplis de courage,
Nous terrasserons le Géant ;
Et l'ennemi qui nous outrage,
Sera plongé dans le néant.



PSEAUME CVIII.

Deus, laudem meam ne tacueris, &c.

Prédiction de la trahison de Judas. Crime & punition de ceux qui trahissent, profanent & possedent injustement ce qui est à Jesus-Christ.

DAIGNEZ, ô Roi des rois, rompre enfin le silence;
Je sens de l'imposteur, les redoutables traits;
Sa bouche criminelle, à tout moment m'offense;
Il trouble de mon cœur, la douceur & la paix:
Pourquoi différez-vous de prendre ma défense?

Les pécheurs contre moi sont armés d'artifice:
Ils ne m'ont attaqué, que pour trancher mes jours;
Leurs paroles ne sont que haine & que malice;
De leurs projets, Seigneur, interrompez le cours:
La guerre qu'ils me font, est pleine d'injustice.

Lorsque j'avois pour eux la plus forte tendresse,
Ils se sont déclarés mes mortels ennemis;
Je vous offrois, mon Dieu, mes prieres sans cesse:
En leur faisant du bien, je les traitois d'amis,
Dans le temps qu'ils vouloient m'accabler de tristesse.

N'arrêtez point les maux que doit faire l'impie:
Qu'un démon dans son cœur souffle un venin caché:
Que par votre équité son ame soit punie;
Seigneur, imputez-lui sa priere à péché,
Puisqu'il a fait sur moi tomber la calomnie.

Que la mort le furprenne au plus beau de fon âge :
Que de fon miniftere on dépouille fes mains :
Qu'un autre dans fon fang, le maîtrife & l'outrage :
Que fes triftes enfans demeurent orphelins :
Que fa femme gémiffe & pleure fon veuvage :

Que tous fes defcendans foient errants fur la terre :
Qu'ils fe trouvent contraints de mendier leur pain :
Que leurs nombreux troupeaux foient frappés du tonnerre ;
Chaffés de leurs maifons, qu'ils endurent la faim :
Que leur pays natal foit détruit par la guerre.

Que l'ufurier avide enleve fa richeffe ;
Et que les étrangers lui raviffent fon gain ;
Preffé par fon befoin, qu'il tombe de foibleffe,
Sans qu'aucun le foulage, & lui tende la main ;
Que l'on faffe périr fes fils dans leur jeuneffe.

Que fa poftérité s'éteigne, & foit détruite :
Que l'on ne faffe plus mémoire de fon nom :
Qu'à fes propres enfans fa race foit réduite :
Qu'elle ne paffe point fa génération,
Et que dans le néant elle fe précipite.

Que de l'iniquité de fon coupable pere,
Le Souverain du Ciel garde le fouvenir ;
Qu'il n'efface jamais le péché de fa mere ;
Infenfible à fon fort, qu'il vienne le punir,
Et qu'il lance fur lui les traits de fa colere.

Qu'à fes yeux tous les jours fon crime fe préfente,
Et que fon nom périffe au temps de fon trépas.
Les foibles ont fenti fa fureur violente :
Son cœur n'a point connu la clémence ici-bas ;
Il a vu fans pitié fa victime expirante.

Il à perſécuté l'homme dans l'indigence :
Il étoit l'oppreſſeur des pauvres affligés ;
Lorſque leurs cœurs briſés ſouffroient dans le ſilence,
Et que dans la douleur ſa main les eut plongés,
Il conſpiroit leur mort avec impatience.

Le pécheur ſe livrant aux vains objets qu'il aime,
Embraſſe avec fureur la malédiction ;
Abandonnez, Seigneur, le méchant à lui-même ;
Puiſqu'il a rejetté la bénédiction,
Qu'il ne reſſente point votre grace ſuprême.

Faites tomber ſur lui les éclats du tonnerre :
Qu'il en ſoit entouré comme d'un vêtement ;
De même que les eaux pénétrent dans la terre,
Que d'horribles douleurs le percent vivement,
Et qu'un feu dévorant dans ſes os ſe reſſerre.

Qu'il ſoit ceint pour jamais d'une douleur mortelle ;
Sans trouver de repos, qu'il termine ſon ſort ;
Ainſi Dieu traitera cette race rebelle,
Qui ne m'a pourſuivi, que pour cauſer ma mort ;
Sa main la plongera dans la nuit éternelle.

Venez me délivrer, Seigneur, pour votre gloire ;
En votre divin Nom, fortifiez mon cœur :
Remportez ſur mes ſens une entiere victoire ;
Votre miſéricorde eſt pleine de douceur :
Vous avez mes beſoins préſens à la mémoire.

Je ſuis pauvre, affligé, je vis dans l'indigence ;
D'un trouble ſans égal j'éprouve la rigueur ;
Comme l'ombre ſe perd, lorſque la nuit s'avance,
Ainſi mes foibles jours ne ſont qu'une vapeur,
Et de la ſauterelle, on me voit l'inconſtance.

Mes genoux sont tremblans, mon ame est languissante ;
Je me suis affoibli par un jeûne cruel ;
Ma chair dans peu de temps ne sera plus vivante ;
Votre courroux, Seigneur, doit-il être éternel ?
Venez renouveller ma vigueur expirante.

Mon sort devient l'objet des lâches moqueries :
Chacun se réjouit de voir couler mes pleurs ;
Mon Dieu, secourez-moi, détournez leurs furies,
Et par votre bonté terminez mes malheurs ;
M'abandonnerez-vous à tant de barbaries ?

Qu'ils sçachent que c'est vous qui reglez ma carriere :
Montrez-leur qu'ils n'ont fait que votre volonté ;
Lorsqu'ils me maudiront, écoutez ma priere :
Si vous guidez, Seigneur, mes pas en sûreté,
Je les verrai bientôt retourner en arriere.

Que mes persécuteurs revêtus d'infamie,
Se trouvent sans secours dans leur affliction ;
Dissipez par vos coups cette race ennemie :
De même qu'un manteau, que la confusion
Les expose à mes yeux couverts d'ignominie.

Je lourai le Seigneur de toute ma puissance :
Ma voix lui portera le transport de mon cœur ;
Peuples, secondez-moi pour bénir sa clémence :
Lui seul a terminé ma cruelle douleur.
O Cieux, soyez témoin de ma reconnoissance.

Le pauvre est à sa droite, & son soin l'environne,
Pour le sauver des mains de son persécuteur ;
Jamais dans ses travaux son Dieu ne l'abandonne,
Et de l'ame fidelle il est le protecteur ;
Son amour lui réserve une noble couronne.

Mademoiselle D.

PSEAUME CIX.

Dixit Dominus Domino meo, &c.

Royaume de Jesus-Christ, qui commencera par la Judée : sa naissance éternelle ; son Sacerdoce ; ses conquêtes.

LE Maître de tout l'Univers,
A dit au Maître que je sers :
Viens t'asseoir à ma droite ; attends que mon tonnerre
Frappe & renverse sous tes pieds,
Ceux qui t'osent faire la guerre ;
Attends que mon courroux les ait tous foudroyés.

Oui, c'est de Sion que tu dois
A la terre donner tes loix.
C'est de là que par-tout se répandra ta gloire.
Malgré tant de fiers ennemis,
Qui te disputent la victoire,
Ton sceptre s'étendra sur l'Univers soumis.

Dans le temps, dans l'éternité,
Réside en toi la Majesté.
C'est toi, qui revêtu de gloire & de puissance,
Raïonnant d'un éclat divin,
Dans mon sein reçois ta naissance,
Avant le jour, avant l'étoile du matin.

Ainsi t'a parlé le Seigneur :
C'est lui qui t'éleve à l'honneur

D'un facerdoce auguste, à l'homme inconcevable ;
Et par un ferment folemnel,
Dont l'arrêt est irrévocable,
Dans un Ordre nouveau te fait Prêtre éternel.

Près de toi combattant pour toi,
Il femera par-tout l'effroi,
Les ravages cruels, les ruines fanglantes :
Que la terre verra d'horreur !
Et que de têtes infolentes
Ecrafera fon bras au jour de fa fureur.

Notre intrépide Conquérant,
Traverfant le trifte torrent,
Goûtera de fes eaux l'amertume cruelle ;
Mais fon courage dans les maux,
Rendra fa couronne immortelle ;
Son triomphe fera le prix de fes travaux.

M. RACINE.



PSEAUME CX.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, &c.

Perfections de Dieu : ses bienfaits.

JE chanterai, Seigneur, tes œuvres magnifiques,
Ton auguste pouvoir, ta suprême grandeur :
Aux concerts de tes Saints j'unirai les Cantiques
Que me dicte mon cœur.

O que de l'Eternel la parole est féconde !
L'Univers fut jadis l'ouvrage de sa voix ;
Il dit : les Elémens, le Ciel, la Terre & l'Onde,
Parurent à la fois.

Le monde passera ; ce superbe édifice,
Verra briser un jour ses lambris éclatans ;
Ta sagesse, Grand Dieu, ta bonté, ta justice,
Seront de tous les temps.

Tout annonce aux humains ta puissance éternelle :
De tes rares bienfaits leurs yeux seront témoins ;
Toujours avec amour une main paternelle
Soulage leurs besoins.

Mais tu te souviendras jusques au dernier âge,
De ces biens immortels qui nous furent promis ;
Le Juste triomphant aura pour héritage
Tout l'Univers soumis.

O Dieu, que tu chéris l'homme pur & fidele,
Qui jamais n'oublia tes ſaints commandemens,
Et qui fonda ſa foi, ſur la foi ſolemnelle
De tes divins ſermens !

Nos plaintes, nos ſoupirs, vont juſqu'à tes oreilles :
Tu daignes nous prêter un fidele ſecours.
Que ton bras tout-puiſſant prodigue de merveilles,
Pour aſſurer mes jours !

Dieu terrible, Dieu ſaint, une ame qui te bleſſe,
Eſt ſaiſie à ton Nom d'un ſoudain tremblement ;
Ta crainte eſt dans nos cœurs, d'une haute ſageſſe
L'heureux commencement.

L'homme voit aux rayons d'une pure lumiere,
Le ſort que mille fois ſon crime a mérité ;
Et confus, allarmé de ſon erreur groſſiere,
Il fuit la vérité.

Seigneur, tels ſont les chants dont le chœur de tes Anges
Fait retentir au Ciel ton auguſte Palais ;
Au ſilence, à l'oubli, tes ſublimes louanges
Ne cederont jamais.

L'Abbé DESFONTAINES.



PSEAUME CXI.

Beatus vir qui timet Dominum, &c.

Eloge de la crainte de Dieu. Excellence des œuvres de miséricorde.

HEUREUX le mortel dans sa voie,
Qui craint d'irriter le Seigneur !
Ferme, constant, & plein de joie,
Toujours il marche avec ardeur :
Quelle est sa gloire & sa richesse !
Le souvenir de sa sagesse
Ne s'évanouira jamais :
Sa postérité dans ce monde,
Puissante, honorée, & féconde,
Verra combler tous ses souhaits.

Ainsi qu'un astre favorable
Au vaisseau du port écarté,
Dieu se montre à l'homme équitable,
Dans la nuit de l'adversité ;
Il ne parle qu'avec prudence :
En lui la timide indigence,
Trouve toujours un bienfaicteur ;
Quel sort au sien est comparable ?
De son cœur droit, inébranlable,
Rien ne peut troubler le bonheur.

Malgré les efforts de l'envie,
Son nom subsistera toujours :
De la perfide calomnie,
Il ne craindra point les discours :

Il met en Dieu son espérance ;
Contre les méchans sa puissance,
Sçaura le mettre en sûreté ;
Elle affermira son courage,
Jusqu'à ce qu'il brave leur rage,
Dans le port de l'éternité.

Ses mains ont semé l'abondance,
Dans les maisons des indigens ;
Sa justice pour récompense,
Subsistera dans tous les temps ;
Il sera placé dans la gloire ;
Le pécheur verra sa victoire,
Et de désespoir séchera ;
Dans sa rage il osera même,
Maudire le Juge suprême :
Mais son vain desir périra.

M. DE SAINTE PALAYE.



PSEAUME CXII.

Laudate, pueri, Dominum, &c.

Transports de joie des Nations converties à la Foi.

CHANTEZ : publiez les louanges,
Du souverain Maître des rois,
Et mêlez au concert des Anges,
Les tendres accens de vos voix.
Dès que le soleil fait éclore
Les feux de la naissante aurore,
Vers le Ciel élevez vos chants ;
Jusqu'à ce qu'il rentre dans l'onde,
Louez le Créateur du monde ;
Qu'on le célébre en tous les temps.

Du haut de la voûte azurée,
Il gouverne tout l'Univers ;
C'est lui qui regle la durée,
De tant de Royaumes divers :
C'est lui qui lance le tonnerre ;
Le Ciel, & la Mer, & la Terre,
Sont remplis de sa Majesté !
Des Rois il borne les conquêtes ;
Et lui seul commande aux tempêtes,
Dont l'Océan est agité.

Nul autre que lui ne peut dire,
Que son Trône est le firmament ;
Et qu'il voit tout ce qui respire,
Soumis à son commandement.

Souvent du ſein de l'indigence,
Il éleve l'humble innocence,
Pour la placer aux plus hauts rangs;
Et quelquefois des bergers même,
On a vu ſon pouvoir ſuprême,
Faire d'illuſtres Conquérans.

Toi qui commence d'être mere,
Dans l'âge de ſtérilité,
C'eſt au Dieu qu'Iſraël révere,
Que tu dois ta fécondité:
Par ſon ordre dans ſa vieilleſſe,
L'homme de bien plein d'allégreſſe,
Se voit revivre en ſes enfans,
Pendant que ſa juſte vengeance,
Fait périr dans l'adoleſcence,
La poſtérité des méchans.

M. DE SAINTE PALAYE.



PSEAUME CXIII.

In exitu Ifraël de Ægypto, &c.

Délivrance miraculeufe de la captivité de l'Egypte ; figure de la délivrance fpirituelle de l'efclavage du péché.

BÉNI foit le Très-haut, dont la force invincible,
Du peuple d'Ifraël brifa le joug horrible,
Qui contre un fier Tyran affura fon repos ;
Et qui l'ayant tiré d'un honteux efclavage,
Le fauva de fa rage,
Et de celle des flots.

Devant le Camp facré, la mer refpectueufe
Retenant la fureur de l'onde impétueufe,
De fon liquide fein fit deux folides bras ;
Et le fameux Jourdain, interrompant fa courfe,
Retourna vers fa fource,
Et fufpendit fes pas.

Ces rochers, dont le front fe cache dans les nues,
Tréffaillirent de crainte en leurs cimes chenues,
Comme font les agneaux au milieu des vallons ;
Et la terre fous eux fut legére & mobile,
Comme un rofeau débile,
Devant les aquilons.

Impérieufe mer, qui braves les rivages,
Toi, dont le fier courroux excitant les orages,

Choque, brise, renverse, abîme les vaisseaux,
Qui charma ta fureur? qui la rendit muete?
Quelle force secrete,
Mit un frein à tes eaux?

Et vous, appui du Ciel, orgueilleuses montagnes,
Immobiles fardeaux qui pressez les campagnes;
Rochers enracinés dans un ferme élément,
Quelle main, sans l'effort des vents & des tempêtes,
Sçut ébranler vos faîtes,
Jusques au fondement?

Le bras du Tout-Puissant, plus fort que le tonnerre,
Porta l'étonnement au centre de la terre;
Il fit trembler les monts, il agita les mers:
Ces élémens troublés connurent sa présence,
Dont la seule puissance
Pénétra les enfers.

Sacrileges humains, dont l'audace insolente
Donne au fragile éclat d'une terre brillante,
Les Autels & le Nom du Monarque des Cieux!
Méprisables objets que votre zele adore,
Un ver chétif dévore
Ces magnifiques dieux.

Loin de faire le fort, ils ont leurs destinées;
Ils succombent enfin sous l'effort des années:
Le sceptre dans leurs mains n'est qu'un pésant fardeau;
Et la foudre des Cieux, qui plus bas que les herbes
Mit leurs Temples superbes,
Mit leur gloire au tombeau.

Simulacres impurs, insensibles Idoles,
De vains adorateurs divinités frivoles;

Ridicules enfans de l'errreur & de l'art,
Vos immobiles bras n'ont pu rompre leurs chaînes.
Ni vos yeux sur leurs gênes,
Faire luire un regard.

Du fidele Israël la famille sacrée,
A toujours, du vrai Dieu, la puissance adorée;
Et toujours d'Israël soulageant les ennuis,
Ce Dieu sçut le sauver d'un ennemi perfide,
Et lui servir de guide
Dans l'horreur de ses nuits.

Aaron, quand des Hébreux la coupable insolence,
Attiroit du Seigneur l'effroyable vengeance,
Aaron seul appaisoit ce Monarque jaloux,
De ses bras foudroyants il arrachoit les armes,
Et ses pieuses larmes
Eteignoient son courroux.

O vous, qui méprisant d'une ame généreuse,
Des fausses voluptés l'illusion flatteuse,
Soumettez à ses loix vos innocens desirs;
Qu'il vous comble de biens, que sa bonté profonde
Soit la source féconde
De vos chastes plaisirs.

Dieu qui vit dans son sein, & repose en lui-même,
Est au plus haut des Cieux sur son Trône suprême,
Où des yeux immortels contemplent sa beauté;
Où sa grandeur éclatte, où réside sa gloire;
Où des chants de victoire
Bénissent sa bonté.

Que s'il donne aux humains la terre pour partage,
C'est afin qu'en leurs cœurs ils lui rendent hommage;

Et que foulant aux pieds les vices abattus,
Ils faſſent retentir ſa louange infinie,
Par la douce harmonie
Du concert des vertus.

Seigneur, n'eſpere pas que dans ces lieux funébres,
Où l'on voit repoſer dans le ſein des ténébres,
Sous l'horreur du tombeau, la pouſſiere des corps,
Ton Nom ſoit publié par une ombre captive,
Et que ta gloire vive
En la bouche des morts.

Ne l'attends pas, Seigneur, des criminelles ames
Qui ſouffrent pour toujours dans des priſons de flammes,
Où tu venges enfin ton culte & tes autels;
Où ſous ton bras vainqueur l'orgueilleuſe malice,
Sent d'un juſte ſupplice
Les tourmens immortels.

Mais nous qui jouiſſons du bonheur de la vie,
Dont l'ame eſt à tes loix ſaintement aſſervie,
Nous employons, Grand Dieu, nos jours à te bénir;
Et traçant de tes faits la merveilleuſe hiſtoire,
Conſacrons leur mémoire
Aux ſiécles à venir.

MALLEVILLE.

PSEAUME CXIV.

Dilexi, quoniam exaudiet, &c.

Actions de graces pour les bienfaits qu'on a reçus de Dieu.

L'Éternel entend ma priere :
Ma voix a pénétré le céleste séjour,
Livrons notre ame toute entiere
Aux mouvemens sacrés du plus parfait amour.

Dans sa tendresse paternelle,
J'ai trouvé des secours à mes besoins pressans.
Qu'une flamme toujours nouvelle,
Pour chanter ses bienfaits, anime mes accens.

Mon ame étoit abandonnée
A tous les coups mortels de son funeste sort ;
Elle s'est vue environnée
De toutes les horreurs, ministres de la mort.

D'un jour encor à son aurore,
Une éternelle nuit alloit borner le cours.
Je m'adresse à toi, je t'implore,
J'éprouve les effets de ton puissant secours.

Depuis trop long-temps je t'offense,
Dieu juste, mes forfaits ont lassé tes bontés ;
Mais qui peut borner ta clémence ?
Sa grandeur va plus loin que mes iniquités.

Regarde un cœur qui s'humilie ;
Délivre un criminel des portes du trépas.
Chaque instant je te dois la vie :
Dans cet instant, Seigneur, ne me l'arrache pas.

Ta bonté suspend ta justice :
Le pouvoir de ton bras n'est lent qu'à nous punir.
Tu m'as tiré du précipice ;
Graves-en dans mon cœur le tendre souvenir.

Mon ame, devenez tranquille,
Donnez à Dieu des jours qu'il vous donne aujourd'hui.
Que ce repos vous soit utile :
Sa bonté vous l'accorde, employez-le pour lui.

MM. D. D. L. P. D. C.

PSEAUME CXV.

Credidi, propter quod locutus sum, &c.

Foi : confiance en Dieu : bonheur de la mort des Justes.

UNE foi constante & solide
N'a point abandonné mon cœur ;
Et c'est par elle qu'intrépide,
J'ai triomphé de mon malheur.

Non, disois-je avec confiance,
Au fort de mon adversité :
Pour y fonder mon espérance,
L'homme a trop de fragilité.

Que ferai-je ? & par quelle voie
M'acquitter envers le Seigneur,
De tous les bienfaits que déploie
Sur moi sa visible faveur ?

Je prendrai, rempli d'un ſaint zele,
Le calice de mon ſalut;
Et d'une louange éternelle,
Je vais lui payer le tribut.

Les biens dont ſa bonté m'honore,
Seront conſervés avec ſoin;
Et du beau feu qui me dévore,
Iſraël ſera le témoin.

Du Juſte la vie eſt heureuſe:
Que ſon état eſt raviſſant,
Si ſa mort même eſt précieuſe,
Et chere aux yeux du Tout-Puiſſant!

O mon Dieu! vous m'avez fait naître:
Ce que je ſuis, je vous le doi,
Et les parens dont je tiens l'être,
Vous appartenoient comme moi.

Vous m'avez tiré d'eſclavage:
Toujours je vous invoquerai;
Et par un doux & juſte hommage,
Sans ceſſe je vous bénirai.

Au milieu de la Cité ſainte,
Dans votre Temple glorieux,
Le peuple me verra ſans crainte
Vous adreſſer mes humbles vœux.

M. B.

PSEAUME

PSEAUME CXVI.

Laudate Dominum, omnes gentes, &c.

Jesus-Christ connu & adoré dans tout l'Univers.

BÉNISSEZ Dieu, peuples divers;
Que pour le louer tout s'unisse;
Et que dans ce jour, l'Univers,
De son sacré Nom retentisse.

Il nous fait, malgré nos forfaits,
Sentir le fruit de ses tendresses;
Et nous montre par ses bienfaits,
Qu'il est fidele en ses promesses.

M. B.



PSEAUME CXVII.

Confitemini Domino quoniam, &c.

** Plusieurs Juifs qui méprisant Zorobabel ne le suivirent pas, quand il ramena les captifs de Babylone, ayant appris le rétablissement de Jérusalem & du Temple, vinrent enfin rejoindre leurs freres. C'est leur retour que célébre ce Pseaume qui, en forme dramatique, est un dialogue entre le Lévite qui est à leur tête, & le Peuple qui est dans le Temple. Ce Lévite, lorsque les portes du Sanctuaire s'ouvrent, reconnoît Zorobabel, & lui dit ce que diront un jour les Juifs à Jesus-Christ, quand ils le reconnoîtront & s'uniront aux Chrétiens. Ce retour dont nous sommes instruits par Saint Paul, me paroît l'explication de ce Pseaume prophétique qui fut fait pour être chanté dans une des fêtes du second Temple.*

LE PEUPLE *dans le Temple.*

NOUS que rassemble un jour si grand, si solemnel,
Célébrons à l'envi celui qui nous l'accorde,
Et chantons du Dieu d'Israël
L'éternelle miséricorde.

Tu peux bien maintenant, noble Maison d'Aaron,
Dans les justes transports de ta reconnoissance,
De son Peuple chanter l'heureuse délivrance
Et répéter sans fin : Que le Seigneur est bon !

Vous que pénétre de sa crainte,
Sa sévere Justice & sa Majesté sainte,
De ses seules bontés pénétrés en ce jour,
Unissez, ne parlant avec nous que d'amour,
Votre voix à nos chants & vos transports aux nôtres.

LE LÉVITE *à la porte du Temple, à la tête des Juifs arrivés de Babylone.*

Les miens surpasseront les vôtres.
Par lui tiré de mes liens,
Moi plus coupable que les autres,
Je me vois comblé de ses biens.

Ah ! lui seul désormais sera mon espérance ;
Et s'il daigne me protéger,
De tous mes ennemis méprisant la puissance
Je ne crains plus aucun danger.

LE PEUPLE.

Heureux, qui s'arrachant de cette nuit profonde
Où souvent on s'égare en cherchant le bonheur,
N'attendant rien de l'homme, attend tout du Seigneur !
Malheureux celui qui se fonde
Sur les Princes, les Rois, & tous les Grands du monde !

LE LÉVITE.

Celui que le Seigneur défend,
Reviendra toujours triomphant
Dans la plus redoutable guerre.
Si son secours m'étoit certain,
Quand tous les Peuples de la Terre
Contre moi réunis viendroient le fer en main,
Que feroit à mes yeux leur innombrable armée?
D'abeilles en furie un bourdonnant essain,
Une vapeur éteinte aussi-tôt qu'allumée.

Hélas! de quel péril je me vois revenu!
Ma perte étoit certaine, & par un coup terrible
Renversé sur le bord d'un précipice horrible,
Je m'y précipitois, quand Dieu m'a retenu.

LE PEUPLE.

De sa bonté pour vous les Justes le bénissent.
L'allégresse est dans ce séjour.
De nos chants sur votre retour
Nos tentes, nos maisons, nos places retentissent.

LE LÉVITE.

Lorsque du droit chemin j'aimois à m'égarer,
La droite du Seigneur m'a forcé d'y rentrer.
Sa droite en ma faveur a forcé tout obstacle;
Et si la vérité vient enfin m'éclairer,
La droite du Seigneur a fait ce grand miracle.

Il avoit ordonné par tant de maux, d'où sort
Mon ame si long-temps captive,
Mon châtiment, & non ma mort.
Elle rentre en mon sein, cette ame fugitive.
Non, je ne mourrai point; il veut que je revive.

Daignez donc pour moi vous ouvrir,
Portes (a) saintes, Portes augustes,
Portes qui vous ouvrez seulement pour les Justes,
Ouvrez-vous pour celui qui tout prêt de mourir,
Vient de sa santé rétablie,
Rendre son juste hommage au Maître de la vie.
Elles s'ouvrent! . . .

A Zorobabel.

C'est vous, Auteur de mon salut;
Oui, c'est vous que je vois paroître.
O mon Roi, de mes vœux recevez le tribut:
Je vous reconnois pour mon Maître.

LE PEUPLE.

Admirables faveurs! ô bienfaits infinis!
Par ceux qui bâtissoient la pierre rejettée
Au haut de l'édifice (b), & sur l'angle portée,
Couronne les deux murs par elle réunis.

(a) *Portes du Sanctuaire, où est Zorobabel avec les Prêtres.*

(b) *L'Hébreu donne à entendre que la pierre nommée Angulaire étoit placée, non pas dans les fondemens, mais au haut de l'édifice, & c'est dans ce sens que Buchanan, qui suit l'Hébreu, a rendu ce passage cité par Jesus-Christ.*

O Grand Dieu, c'est-là ton ouvrage.
Voici le jour qui rend notre bonheur parfait;
Il sera parmi nous célébré d'âge en âge,
Ce grand jour que Dieu nous a fait.

LE LÉVITE à Zorobabel.

Que béni soit celui que le Seigneur envoie.

LES PRÊTRES dans le Sanctuaire.

Et nous dans ce lieu saint, à la publique joie
Nous unissons nos cœurs, & nous nous écrions:
Que Dieu verse sur vous ses bénédictions!

LE LÉVITE à Zorobabel.

Oui, vous êtes mon Dieu, mon salut & ma gloire;
De vous seul j'attends mon bonheur.
Oui, vous êtes mon Dieu, vous êtes le Seigneur;
Et je n'hésite plus à croire.

LE PEUPLE.

Nous que rassemble un jour si grand, si solemnel,
Célébrons à l'envi celui qui nous l'accorde;
Et chantons du Dieu d'Israël
L'éternelle miséricorde.

M. RACINE.

PSEAUME CXVIII.

Beati immaculati in viâ, &c.

Excellence, prix, étendue, avantages, effets de la parole de Dieu. Priere admirable pour en demander la connoissance & l'amour.

*HEUREUX l'homme exemt de souillure
Qui marche à la clarté de la loi du Seigneur :
Heureux qui d'esprit & de cœur
Médite cette loi si pure ;
Qui de Dieu son objet fait son unique appui,
Ne chérit, ne desire, & ne cherche que lui !

L'homme juste, & fidele à garder sa parole,
Qui se plaît aux sentiers où luit la vérité,
Tant qu'elle sera sa boussole,
Garantira sa main de toute iniquité.

Du Ciel, votre bouche elle-même
Nous a dicté vos loix, divin Législateur.
Vous voulez que de tout son cœur
Le Juste les garde, & les aime.
Puissent dans votre amour mes pieds bien affermis
Courir au gré d'un cœur à vos ordres soumis !

Si je trouve, ô mon Dieu, lorsque je les confronte,
Mes mœurs avec vos loix parfaitement d'accord,
Je ne craindrai point que la honte
Imprime sur mon front la rougeur du remord.

Mon cœur guidé par la droiture,
Pénétré tour à tour d'espérance & d'effroi,
Mon cœur aux transports de sa foi
Qui se livrera sans mesure,
Instruit de vos desseins, Dieu juste, nuit & jour,
Adorant vos arrêts, chantera votre amour.

Oui; je l'ai résolu : je veux de tout moi-même
Accomplir & garder vos saints commandemens.
Mais que votre grace suprême,
Sur moi, Dieu de Bonté, veille à tous les momens.

O Dieu, quelle main salutaire
Rappellera l'enfant des sentiers de l'erreur?
Comment d'un mauvais caractere
Pourra-t-il réformer l'infléxible rigueur?
C'est en se rapprochant de la loi du Seigneur.

Dieu de Bonté, mon cœur s'anime
A ne chercher que vous l'objet de mes soupirs.
Que nul objet illégitime
N'en détourne mes yeux; fixez tous mes desirs.
Que vos préceptes saints soient mes chastes plaisirs!

J'ai banni les desirs frivoles,
Et tous les vains projets, fruits de la vanité,
D'un cœur humble dont vos paroles
Font toute la richesse, & font la sureté
Contre les faux attraits de la cupidité.

Vous méritez tous nos hommages.
Apprenez-moi, Seigneur, à pratiquer vos loix.
Les arrêts si justes, si sages
Qui marquent les devoirs des Peuples & des Rois,
Seront à l'Univers annoncés par ma voix.

Rien, Seigneur, n'égale ma joie
A ſuivre les ſentiers de vos préceptes ſaints.
L'avare devenu la proie
D'un tréſor deſiré qui flatte ſes deſſeins,
Au prix de mes plaiſirs, n'a que des plaiſirs vains.

De vos loix faiſant mon étude,
J'aurai ſur vos ſentiers toujours les yeux ouverts.
Dans le doute, & l'incertitude,
J'interroge, Seigneur, vos préceptes divers,
Toujours je les oppoſe à mes penchans pervers.

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Retribue ſervo tuo, &c.

*PROLONGEZ mes jours & ma vie,
Faveurs que mon ame ravie
Attend, Seigneur, de vos bienfaits.
C'eſt pour garder votre parole,
Qu'abjurant tout objet frivole,
Pour vous je veux vivre à jamais.

Que votre lumiere propice
Ecarte, Soleil de juſtice,
Le voile qui couvre mes yeux.
Alors, Seigneur, mon œil, ſans crainte,
Oſera de votre loi ſainte
Sonder les ſens myſtérieux.

Je ſuis étranger en ce monde.
A mon ignorance profonde

Seigneur, ne m'abandonnez pas.
Vos préceptes sont ma lumiere :
Qu'ils me gardent dans ma carriere,
Et qu'ils éclairent tous mes pas.

Mon ame languit, se consume
Lorsqu'en moi le desir s'allume
D'approfondir vos jugemens.
Vous confondez l'orgueil rebelle.
Malheur à toute ame infidelle
Qu'irritent vos commandemens !

L'orgueil, & l'audace insultante
Méprisent ma ferveur constante
A garder vos préceptes saints.
Souffrirez-vous leur insolence ;
Qu'un promt, qu'un éternel silence
Me venge de leurs fiers dédains.

Dans leurs entretiens ironiques,
Les Princes, les Juges iniques
Ne cessent de me déchirer.
Mais peu touché de leur malice,
Vos loix sont mon seul exercice,
Ma joie est de les admirer.

Quelles délices ineffables,
Méditant vos loix adorables,
O Dieu, n'éprouve pas mon cœur !
Est-il lumiere plus fidele
Que votre parole éternelle,
Miroir si vrai, si peu flatteur !

Je m'offre à vous, mon Dieu, le front dans la poussiere,
A vos yeux dépourvu de force, de lumiere,

Dans un saint tremblement ;
L'espoir de vos bontés m'anime, & me console.
Rendez-lui, pour garant, j'en ai votre parole,
Le jour, le mouvement.

Je vous ai fait, Seigneur, l'aveu de mes foiblesses ;
Et loin de me fermer le sein de vos tendresses,
Attentif à ma voix,
Sensible à mes desirs, Dieu clément que j'implore,
Exaucés tant de fois, exaucez les encore.
Apprenez-moi vos loix.

Si sourd à votre voix, jamais je ne l'écoute,
Jamais, Seigneur, mon œil ne percera la route
De vos décrets divers.
Mais si votre splendeur éclaire mes ténébres,
J'oserai du récit de vos œuvres célébres
Instruire l'Univers.

Je passe incessamment de l'espoir aux allarmes.
Puisse votre parole en essuyant mes larmes
Me rendre plus constant !
Bannissez loin de moi la douleur qui me ronge.
Ne livrez pas mon cœur à l'erreur, au mensonge
Qui le rendent flottant.

J'ai pris dans mes sentiers la vérité pour guide ;
Mais de vos jugemens la rigueur m'intimide ;
Ils sont devant mes yeux.
Qu'attaché par le cœur à vos saintes maximes,
Je ne mérite pas de véritables crimes
Le reproche odieux.

Que l'espoir & l'amour bannissent la contrainte.
Etendez de mon cœur resserré par la crainte,

Les tendres ſentimens.
Livrée à ſes tranſports mon ame toute entiere,
Mon ame volera dans la ſainte carriere
De vos commandemens.

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Legem pone mihi, &c.

* INSTRUISEZ-moi, Seigneur, que votre loi ſuprême
Dans vos ſentiers divins dirige tous mes pas.
Soigneux obſervateur de votre loi que j'aime,
Je la ſuivrai juſqu'au trépas.

Seigneur, éclairez l'œil de mon intelligence.
De vos divins décrets ſondant la profondeur,
La foi, de mon amour plein de reconnoiſſance
Secondera la noble ardeur.

Guidez-moi, Dieu clément, dans la route ſecrete
Qui mene à vous celui qui pratique vos loix.
Je les aime, & je crains que mon ame indiſcrete
D'un autre objet ne faſſe choix.

Mon cœur eſt dans vos mains: que la grace l'incline
A préférer à tout vos ſaints commandemens.
Que jamais des tréſors la ſoif ne le domine,
Maîtreſſe de ſes mouvemens.

Détournez mes regards de ces objets frivoles,
Dont l'aſpect meurtrier enflamme mes deſirs.
Je trouverai la mort dans les vanités folles
Où mon œil cherche des plaiſirs.

Faites, dans vos sentiers que je trouve la vie.
Tenez votre promesse en rassurant mes pas.
A la crainte de Dieu que mon ame asservie,
Loin de lui ne s'égare pas !

L'opprobre me confond : le mépris m'épouvante.
Sauvez-moi des affronts que redoute mon cœur.
Qu'à mes yeux votre loi brille aimable & charmante !
Que j'en admire la douceur !

L'aimer, l'approfondir, c'est ce que je desire.
L'observer, fut toujours le terme de mes vœux.
Dieu juste, votre loi pour qui mon cœur soupire
Pourra seule me rendre heureux.

Que vos bontés secourables,
Dans mes peines innombrables
Promtes à me prévenir,
Justifiant vos promesses,
De vos constantes tendresses
M'assurent pour l'avenir.

Je plaindrai l'extravagance,
Je braverai l'arrogance
De mortels fiers, insolens.
Fondé sur votre parole,
Je me ris, & me console
Des affronts les plus sanglans.

Qu'elle m'éclaire & me touche !
Que sans cesse par ma bouche
Parle votre vérité !
C'est à vous à me défendre,
Dieu juste, vous sçaurez rendre
Justice à la Piété.

Au fond de mon cœur empreinte
Reftera votre loi fainte
Que je fuivrai tous les jours.
Mon efprit, libre, & tranquille,
A vos préceptes docile,
Les méditera toujours.

Seigneur, de vos loix fuprêmes
A la face des Rois mêmes
Je foutiendrai l'équité;
Et lui rendant témoignage,
Loin d'en rougir, mon vifage
S'armera de fermeté.

Vos loix feront mes délices.
C'eft de vos bontés propices
Que les reçoit mon amour.
Il les faifit: plein de zele
Mon cœur foumis, & fidele
S'en occupe nuit & jour.

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Memor efto verbi tui, &c.

*SOUVENEZ-VOUS, mon Dieu, des bontés, des tendreffes
Que vous me fites efpérer.
Fidele à vous fervir, j'ai droit à vos promeffes,
Et ne veux rien leur préférer.

Dans les adverfités mon ame fe confole.
J'entrevois des jours plus heureux.
Déja, déja mon cœur fent qu'à votre parole
Se calment mes maux douloureux.

L'orgueilleux contempteur de vos loix adorables
Rit de me les voir respecter.
Je gémis à mon tour de ses ris déplorables.
Je ne crains que de vous quitter.

Je tremble pour l'impie, & d'horreur je frissonne
Le voyant enfreindre vos loix :
Quand vous tonnez sur lui, la force m'abandonne,
Je perds le courage & la voix.

La terre est un exil: la vie est un voyage
Où rien n'attache mon amour.
Je charme les ennuis de mon pélérinage,
En chantant vos loix nuit & jour.

Oui, Seigneur, au milieu de la nuit la plus sombre,
Tout occupé de vos splendeurs,
Je crois voir devant moi la vérité, sans ombre,
M'entretenir de vos grandeurs.

A l'écouter, la suivre, attentif, & fidele,
Pour prix de ma fidélité
J'ai, sans doute, obtenu ce goût nouveau, ce zele
Que votre amour m'a mérité.

O Dieu, mon partage,
Oui, mon cœur s'engage
A garder vos loix.
Source de justice,
Soyez-moi propice.
Soutenez mes droits.

O Dieu que j'adore,
C'est vous que j'implore

D'eſprit & de cœur.
Que votre parole
Soulage & conſole
Ma vive douleur.

J'ai de mes années,
J'ai de mes journées
Compté les momens.
Je ne veux plus vivre,
Mon Dieu, que pour ſuivre
Vos commandemens.

Je cours : je m'élance,
Et rien ne balance
Mes vœux, & mon choix.
Sageſſe éternelle,
Je vivrai fidele
A vos ſaintes loix.

Le Pécheur m'aſſiége.
Preſque pris au piége
Qu'il m'avoit tendu,
Par votre loi ſainte
Dans mon cœur empreinte,
L'eſpoir m'eſt rendu.

La nuit, je me leve,
Et vers vous j'éleve
Mon cœur & ma voix.
Ma harpe ſonore
Chante dès l'aurore,
Vos divines loix.

J'évite l'impie,
Et je ne me lie

Qu'avec vos amis,
Qui n'ont d'autre crainte,
Qu'a votre loi ſainte
D'être peu ſoumis.

L'Univers immenſe
De votre clémence
M'offre le tableau.
Soleil de mon ame,
Loi que je réclame,
Soyez mon flambeau.

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Bonitatem feciſti, &c.

*SEIGNEUR, ſelon votre parole,
Vous m'avez comblé de bienfaits.
Votre tendreſſe me conſole:
Tout m'en rappelle les effets.

Mais, ô Dieu, que votre clémence
Signale envers moi ſon pouvoir.
En diſſipant mon ignorance
Inſtruiſez-moi de mon devoir.
Vos arrêts juſtes, infléxibles
Sont le digne objet de ma foi;
Qu'ils ſoient mes guides infaillibles
Dans les ſentiers de votre loi!

Votre bras m'a trouvé coupable,
Lorſqu'il a voulu me frapper;
Mais de votre parole aimable
Je n'aime plus qu'à m'occuper.

Vous êtes la bonté ſuprême,
Magnifique envers vos amis,
Seigneur, apprenez-moi vous-même
L'art d'être fidele & ſoumis.
L'orgueil, contre moi, du menſonge
Forge, aiguiſe, & lance les traits,
Lorſque tranquille je ne ſonge
Qu'à pratiquer vos ſaints décrets.

Tandis que leur ame s'engraiſſe
Et regorge de plaiſis vains,
Ma joie eſt d'admirer ſans ceſſe
Mon Dieu, vos préceptes divins.

Je m'eſtime heureux, Dieu terrible,
De mériter vos châtimens.
Que j'en devienne plus fléxible
A garder vos commandemens!
Les paroles de votre bouche
Sont plus précieuſes que l'or.
Rien ne me flatte, & ne me touche,
Comme votre loi, mon tréſor.

Suprême Auteur de ma nature,
Je ſuis l'ouvrage de vos mains.
Quel art, créateur des humains,
De mes membres divers ordonna la ſtructure?
Après eux, Seigneur, mon eſprit,
De votre ſouffle reçut l'être.
Daignez l'inſtruire, aimable Maître,
De ce qu'à tout mortel votre bouche a preſcrit.

L'homme ſenſible à votre crainte,
Et qui revere votre loi,
Jettant, Seigneur, les yeux ſur moi,
Ne pourra contenir ſon allégreſſe ſainte,

Ardent à me féliciter
D'avoir, au milieu des détresses,
D'un Dieu fidele en ses promesses,
Attendu les momens, sans les précipiter.

Vos jugemens, Dieu que j'adore,
Sont tous justice & vérité.
Puni, je l'ai bien mérité.
Vous frappez le pécheur, malheureux qui l'ignore !
Mais, de grace, consolez-moi.
Que votre voix se fasse entendre !
Et tenez, Maître aimable & tendre,
Tout ce que si souvent nous promit votre loi.

Que les dons de votre clémence,
Heureux gages de votre amour,
Me rendent la vie & le jour.
Mon ame dans vos loix trouve un trésor immense.
Rendez confus l'homme orgueilleux,
Qui de vos loix confond la route.
C'est vous seul, mon Dieu, que j'écoute,
Et je fuis des méchans les sentiers périlleux.

Seigneur, que l'ame timorée,
Qui vous connoît & qui vous craint,
Vienne avec moi dans le lieu saint
Méditer les décrets de votre loi sacrée.
L'opprobre s'attache au pécheur.
Que mon ame pure & sincere,
D'un culte parfait vous révere,
Et que mon front jamais ne démente mon cœur !

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Defecit in salutare tuum, &c.

*Mon ame tombe en défaillance
Dans l'attente de vos secours.
Mais je fonde ma confiance
Sur votre vérité, le salut de mes jours.

Mon œil languit, mon cœur soupire
Las de hâter vos dons promis;
Et tout en moi semble vous dire :
Quand consolerez-vous l'homme à vos loix soumis.

Mon ame aride & desséchée
Par les chagrins les plus cuisans,
De votre loi toujours touchée,
Toujours a sous ses yeux vos préceptes présens.

De la douleur qui me dévore,
Quand verrai-je le terme heureux !
Sur mes tyrans, Dieu que j'implore,
Quand tonneront enfin vos arrêts rigoureux !

Leur fureur jointe à leur malice
Bravant votre adorable loi,
Me creuse un profond précipice :
J'y tomberai, contre eux, si vous n'êtes pour moi.

Vos décrets, la vérité même,
De tout temps, au foible ont promis
Que vous sçaurez, Juge suprême,
Le venger des fureurs d'injustes ennemis.

A quoi tient-il que, sur la Terre,
Je ne périsse consumé ?
Mais quoiqu'ils me livrent la guerre,
De vos préceptes saints je vis toujours charmé.

Rallumez, consultant encore
Vos antiques bontés pour moi,
Rallumez, ô Dieu que j'adore,
Le flambeau de mes jours que guide votre loi.

Le Ciel est le garant & le dépositaire
Des biens qu'à vos Elus votre bouche a promis ;
Et de vos saints décrets l'éternel caractere
Aux outrages du temps ne peut être soumis.

Tout passe, tout périt, & seule d'âge en âge
Subsiste votre vérité.
La Terre stable, votre ouvrage,
Des promesses d'un Dieu prouve la fermeté.

L'ordre une fois donné, tout marche, tout subsiste,
Tout obéit, tout plie à votre ordre absolu :
Tout cede à votre voix, rien jamais ne résiste
A ce que vous avez une fois résolu.

Si votre loi, mon Dieu, mes plus cheres délices,
N'eût pas fixé tous mes desirs ;
Plongé dans mille précipices,
C'en étoit fait de moi, jouet des vains plaisirs.

Non, non, Seigneur : toujours présens à ma mémoire,
Vos préceptes divins me charmeront toujours.
J'y trouve mon bonheur, mon trésor & ma gloire,
Et je leur dois, mon Dieu, le salut de mes jours.

Je n'appartiens qu'à vous. Sauvez-moi, Dieu fidele.
C'est parce que je vous dois tout,
Que je vous dois ce tendre zele,
Qui pour vos saintes loix m'inspire un nouveau goût.

L'homme impie & méchant se tient en embuscade.
Ma perte est son objet ; il m'observe, il m'attend.
Je ne puis échapper ; il se le persuade ;
Mais votre loi confond le piége qu'il me tend.

J'ai vu tout à mes yeux périr & disparoître,
Rien, mon Dieu de stable ici-bas.
Votre parole, unique Maître,
Oui, verra tout passer & ne passera pas.

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Quomodo dilexi legem tuam, &c.

*OUE j'aime votre loi ! votre loi m'est si chere,
Elle a tant d'attraits pour mon cœur,
Qu'à tout autre plaisir, tout le jour il préfere
Le plaisir d'en sonder la haute profondeur.

C'est en la méditant que je deviens plus sage
Que mes ennemis déclarés.
Oui, vos préceptes saints, quand je les envisage,
Rendent mon cœur plus pur, mes yeux plus éclairés.

Vos saints commandemens que je lis & médite,
Quoique jeune encor & sans art ;
De l'âge consommé me donnent le mérite.
En prudence, en vertu, j'efface le vieillard.

J'interdis à mes pas tous les sentiers du vice,
Jaloux d'observer votre loi,
Et par vous-même instruit, fuyant le précipice,
Je suis votre flambeau qui marche devant moi.

Quelle est de votre loi la douceur sans pareille!
Le miel flatte moins mon palais.
Vos préceptes divins qui charment mon oreille,
M'écartent des sentiers du crime que je hais.

Brillant flambeau, votre parole
A seule pour moi des appas:
Dans la nuit sa clarté console,
Eclaire & guide tous mes pas.

Je l'ai juré: je vœux fidele
A mes immuables sermens,
Adorer, Justice éternelle,
Et garder vos commandemens.

Les opprobres & la souffrance
M'avoient inondé de leurs flots:
J'attends de vous ma délivrance,
Le jour, la vie & le repos.

Ayez, mon Dieu, pour agréable
Mon vœu d'obéir à vos loix.
Que votre Justice adorable
M'instruisant, je tremble à sa voix.

Entre mes mains, Grand Dieu, mon ame
Est toujours prête à m'échapper;
Mais l'amour de vos loix m'enflamme,
Je me plais à m'en occuper.

Les méchans dans les précipices
Tâchent toujours de m'entraîner :
Vos maximes sont mes délices ;
Et rien ne peut m'en détourner.

Vos préceptes, mon héritage,
Plus chers à mon ame que l'or,
Seront mon éternel partage,
Mes délices & mon trésor.

A pratiquer votre loi sainte,
J'incline mon cœur nuit & jour.
O Dieu, seul objet de ma crainte,
Soyez le prix de mon amour.

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Iniquos odio habui, &c.

*JE hais ce que l'erreur, le crime ou la folie
Dictent au cœur pervers leur écho détesté.
De vos loix mon ame remplie
N'aime que votre vérité.

Vous êtes mon rempart & mon asyle insigne,
Et sur votre parole est fondé mon espoir.
Loin de moi la langue maligne.
Suivre Dieu : voilà mon devoir.

Affermissez mon cœur selon votre promesse.
Que je vive, ô mon Dieu, de vous seul occupé ;
Que comptant sur votre tendresse
Mon espoir ne soit pas trompé.

Si votre bras, Seigneur, s'arme pour ma défenſe,
Je braverai la mort, & l'enfer irrité.
Mon cœur plein d'une joie immenſe,
Goutera votre vérité.

Vous foulerez aux pieds le fourbe qui ſans crainte,
Oſe quitter la route où brille votre loi.
Victime de ſa propre feinte,
Le Trompeur ne trompe que ſoi.

L'Impie eſt à vos yeux un objet déteſtable,
Un fumier dont bientôt vous purgez l'Univers.
J'aime votre loi délectable
Que déteſtent les cœurs pervers.

Je pâlis tout tremblant quand votre main moiſſonne
Le ſuperbe infracteur de vos commandemens.
Effrayé, Seigneur, je friſſonne
A l'aſpect de vos jugemens.

Fidele à punir le crime,
Promt à venger la vertu,
Sous l'ennemi qui m'opprime,
Ne ſouffrez pas, Seigneur, que je reſte abattu.

Que votre bonté réponde
Pour l'homme à vos loix ſoumis :
Celui qui ſur vous ſe fonde,
Peut-il être accablé par ſes fiers ennemis ?

Mon cœur ſe laſſe d'attendre
Les biens long-temps eſpérés ;
Mais il a peine à comprendre,
Que promis par vous-même, ils ſoient tant différés.

Confultez votre clémence ;
Seigneur, que votre bonté
Me traite avec indulgence.
Que je marche aux rayons de votre vérité.

Je vous fers, unique Maître ;
Mais je n'attends que de vous
L'art divin de bien connoître
Les préceptes d'un Dieu de fa gloire jaloux.

Il eft venu, Dieu terrible,
Le temps de venger vos droits ;
Temps où l'Impie infléxible
Du Tout-Puiffant lui-même ofe braver les loix.

Vos maximes qu'on viole,
Sont mon plus riche tréfor.
Je chéris votre parole
Plus que l'on ne chérit & les perles & l'or.

Dans votre loi tout me charme ;
Oui, tout m'y paroît divin.
Tout difcours flatteur m'allarme,
Le menfonge odieux y verfant fon venin.



SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Mirabilia teftimonia tua, &c.

*Que de myfteres fublimes
Renferment vos faintes loix !
Mon cœur chérit vos maximes,
Elles ont fixé mon choix.

En entrant dans la carriere
De vos faints commandemens,
L'aveugle eft éclairé : l'éclat de leur lumiere
Change la nuit en jour dès les premiers momens.

Mon ame afpire affamée
A fe nourrir de vos loix,
Et de fa foif confumée
S'ouvre aux fons de votre voix.

Ah ! Seigneur, fur ma mifere
Jettez de tendres regards.
Pour l'homme qui dans vous voit & chérit un pere,
Toujours vous témoignez de fenfibles égards.

Que votre loi falutaire
Eclaire & guide mes pas ;
Et qu'un orgueil volontaire
Dans mon cœur ne regne pas.

Sauvez de la tyrannie
De mes cruels oppreffeurs,
Mon ame qui témoigne une ardeur infinie
Pour foumettre à vos loix de lâches tranfgreffeurs.

Que votre regard propice
Me présage votre amour.
Aux sentiers de la justice
Conduisez-moi nuit & jour.

Mes yeux comme deux fontaines
Versent des torrens de pleurs.
Au gré d'un cœur séduit par des Idoles vaines,
Ils ont enfreint vos loix ; ô source de douleurs !

Vous êtes la justice même
Et par-tout votre loi respire l'équité.
Vous voulez, ô mon Dieu, que l'on garde, qu'on aime
Tous les justes décrets de votre vérité.

Je seche dévoré de zele,
Dieu que j'adore, quand je vois,
De votre sagesse éternelle
Mes tyrans enfreindre les loix.

La flamme est moins vive & moins pure
Que les traits embrasés de vos préceptes saints.
Délices de mon cœur, votre sainte Ecriture
Me charme ; tout ailleurs m'offre des plaisirs vains.

Je passe pour foible génie,
Parce que j'aime votre loi ;
Mais l'opprobre & l'ignominie
Lui donnent plus d'attraits pour moi.

Puis-je oublier votre parole
Où je trouve toujours justice & vérité !
Ailleurs tout me contriste, & rien ne me console :
De ses attraits divins mon cœur est enchanté.

Rien que de vrai, rien que de juste
Dans tous vos saints commandemens.
Seigneur, votre lumiere auguste
Reglera tous mes mouvemens.

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Clamavi in tote corde meo, &c.

*J'AI crié vers vous, Dieu propice,
Ecoutez les cris de mon cœur,
Et tirez-moi du précipice,
O Dieu, mon unique Sauveur.
Si je vous demande la vie,
Si jusqu'à vous perce ma voix,
C'est pour que mon ame ravie
Puisse en paix observer & méditer vos loix.

Avant le lever de l'aurore,
Je me présente devant vous;
Je vous invoque & vous implore,
Je conjure votre courroux.
Tout occupé de vos promesses
Dans le silence de la nuit,
Je vous rappelle vos promesses,
Et votre sainte loi me console & m'instruit.

Dans tous les temps votre clémence
Me comble de mille bienfaits:
Puissent de votre amour immense
Pour moi revivre les effets!

Rendez-moi la vie & la joie,
Seigneur, vous m'avez tout promis.
Ceux qui du crime sont la proie,
Sont de vos loix, mon Dieu, les mortels ennemis.

Voyez ma détresse.
Du mal qui me presse
Venez m'affranchir.
Pénétré de crainte
Sur votre loi sainte
J'aime à refléchir.

Seigneur, embrassez ma querelle;
Prenez mes intérêts en main.
Quand à vos loix je suis fidele,
Que mon espoir ne soit pas vain!

Rendez-moi la vie.
J'abhorre l'impie
Sourd à votre voix.
Le salut consomme
Le bonheur de l'homme
Qui chérit vos loix.

Des effets de votre clémence,
Votre parole nous répond.
C'est sur votre tendresse immense
Que notre amour doit faire fond.

On me persécute:
Mon ame est en bute
A mille ennemis;
Mais je me console,
A votre parole
Demeurant soumis.

J'ai vu, consumé de tristesse,
J'ai vu, spectacle désolant!
Vos préceptes pleins de sagesse
Transgressés par l'homme insolent.

Voyez, Dieu suprême,
Combien mon cœur aime
Vos divines loix.
Tendresse infinie
Rendez-moi la vie
Encore une fois.

Vous êtes le Dieu véritable,
Source de toute vérité,
Ce que vous promettez, est stable
Et fondé sur votre équité.

SUITE DU PSEAUME CXVIII.

Prnicipes persecuti sunt me gratis, &c.

*Les Princes, sans relâche ardens à me poursuivre,
Contre moi, sans sujet, exhaloient leur fureur;
Mais plus que le couroux dont leur ame s'enivre,
Votre loi fait, mon Dieu, l'objet de ma terreur.

Votre loi me ravit... Lorsque je la compare
Au mortel transporté qui découvre un trésor,
Je reconnois, Seigneur, que près de moi, l'avare
N'éprouve qu'un plaisir aussi vain que son or.

Je hais l'iniquité; j'abhorre l'imposture;
Votre sainte parole est mon objet chéri.
Chanter vos jugemens, sonder votre écriture
A toute heure, tel est mon plaisir favori.

L'homme qui de vos loix fait ses seules délices,
Autour de lui verroit l'Univers s'écrouler.
Etabli dans la paix, trahison, artifices,
Caresses & fureurs ne pourront l'ébranler.

Je n'attends que de vous le salut & la vie,
Fidele à pratiquer vos saints commandemens.
Je les garde, Seigneur, & mon ame ravie
Eprouve pour eux seuls de tendres sentimens.

Promt à me conformer à vos saintes maximes,
Je me suis proposé de ne plaire qu'à vous.
Mes œuvres, mes desseins mêmes les plus intimes
Ne peuvent se cacher à l'œil du Dieu jaloux.

Vous m'en avez fait la promesse,
Exaucez les cris de mon cœur.
Faites luire à mes yeux, Seigneur,
Les rayons de votre sagesse.

Grand Dieu, que mon humble priere
Trouve grace devant vos yeux!
Sauvez-moi des assauts d'ennemis furieux;
Reprimez leur main meurtriere.

Instruit de vos loix par vous-même,
De mon cœur bouillonnant d'amour,
Je ferai jaillir nuit & jour
Les louanges du Dieu qui m'aime.

Puiſque vos ſaintes ordonnances
Ne reſpirent que l'équité,
Ma bouche publira de leurs juſtes ſentences,
A haute voix, la vérité.

A tout autre objet je préfere,
Mon Dieu, vos préceptes ſacrés,
Contre mes tyrans conjurés
Armez-vous de votre colere.

Je me ſuis propoſé d'attendre
Mon ſalut de votre ſecours.
Votre loi qui me charme, eſt & ſera toujours
De mon cœur l'objet le plus tendre.

Vive, Seigneur, vive mon ame
Pour chanter vos divines loix,
Faites qu'y conſacrant ma voix,
Leur amour m'éclaire & m'enflame.

Brebis timide & fugitive,
J'errois, ô mon divin Paſteur.
Cherchez une brebis nuit & jour attentive
Aux loix de ſon Libérateur.



PSEAUME CXIX.

Ad Dominum cùm tribularer, &c.

Contre les Calomniateurs.

DANS ces jours destinés aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguisoient contre moi les armes
De l'imposture & de l'erreur :
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours :
J'implorai sa toute-puissance
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi, détruis les ouvrages
De ces levres d'iniquité.
Et confonds cet homme parjure,
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légereté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barriere
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtriere
De l'impie adroit & puissant ?

Sa langue aux feintes préparée,
Ressemble à la fleche acerrée
Qui part, & frappe en un moment;
C'est un feu leger dès l'entrée
Que suit un long embrasement.

Hélas! dans quel climat sauvage
Ai-je si long-temps habité!
Quel exil! quel affreux rivage!
Quels asyles d'impiété!
Cedar, où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînerent si long-temps,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacrileges habitans!

J'ignorois la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits:
Je vivois tranquille & paisible
Chez les ennemis de la paix;
Et lorsqu'exempt d'inquiétude
Je faisois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter,
Leur détestable ingratitude
S'armoit pour me persécuter.

ROUSSEAU.

PSEAUME CXX.

Levavi oculos meos in montes, &c.

Dieu veille sur celui qui implore son secours, & ne l'abandonne jamais.

Vers les monts élevés où Dieu se fait entendre,
Mes yeux sont arrêtés;
C'est d'où vient le secours qu'Israël doit attendre
De ses rares bontés.

Il ne permettra point qu'une erreur malheureuse
Précipite nos pas,
Et qu'en l'égarement d'une nuit ténébreuse,
Nous trouvions le trépas.

Il remplira l'espoir qu'avec tant d'assurance
En lui nous avons mis,
Et nous sera toujours une sûre défense
Contre nos ennemis.

Soit que l'ardent soleil, ou que la froide lune
Eclaire l'Univers,
Nous n'éprouverons point l'influence importune
De leurs aspects divers.

Dans ces tristes déserts loin de notre patrie,
Il sera notre appui,
Et sçaura garantir & conserver la vie
Que nous tenons de lui.

Mademoiselle CHERON.

PSEAUME CXXI.

Lætatus ſum in his quæ dicta ſunt mihi, &c.

A la nouvelle de l'Edit de Cyrus, transports d'un Juif qui avoit vu le premier Temple.

*O Nouvelle qui dans mon cœur
Ramene tout à coup la joie !
Se peut-il que je te revoie,
Temple ſaint, Maiſon du Seigneur ?

Antique objet de ma tendreſſe,
Ville ſi chere à mes Ayeux,
C'eſt dans ton ſein que ma jeuneſſe
Couloit des jours délicieux.

Quoi, tu ne ſerois plus déſerte !
Quoi, tu pourras voir les enfans
De ceux dont tu pleuras la perte,
Revenir à toi triomphans !

Oui, nos Tribus dans ton enceinte
Se raſſemblent de toutes parts :
Les mains de la Nation ſainte
Relevent déja tes remparts.

Sion, pour qui mon cœur ſoupire,
Qu'à ta grandeur tout ſoit ſoumis ;
Et ſois le ſiége de l'Empire
Qu'à David le Ciel a promis.

Faites aussi des vœux pour elle,
Vous, Lévites, qui m'écoutez :
Que Dieu touché de notre zele,
La comble de prospérités.

Nos vœux pour elle sont sinceres.
Sa gloire fait notre bonheur :
C'est la demeure de nos freres ;
Elle est la Ville du Seigneur.

M. RACINE.

PSEAUME CXXII.

Ad te levavi, &c.

C'est Dieu seul que le Juste doit voir & adorer en tout, toujours prêt à lui obéir.

*VERS Toi que la gloire environne,
Assis dans le Ciel où rayonne
Le Trône de ta Majesté,
J'ose élever mon œil timide,
Et la foi vive qui le guide,
Le tient sur toi seul arrêté.

Comme le serviteur fidele
Vole, toujours prêt, où l'appelle
De son Maître l'œil ou la voix ;
Comme des mains de sa Maîtresse,
L'attentive esclave s'empresse
D'apprendre & de suivre les loix :

Ainsi vers l'Auteur de notre être,
Vers notre Seigneur, notre Maître,
Nos yeux sont tournés nuit & jour.
O Dieu, de Toi, notre espérance
Attend avec persévérance,
Les dons promis à notre amour.

Pourrions-nous long-temps être encore
L'objet du mépris qui dévore
Ton peuple à l'opprobre vendu?
Hélas! en proie à l'insolence
De l'homme engraissé d'opulence,
Jacob sera-t-il confondu?

PSEAUME CXXIII.

Nisi quia Dominus erat in nobis, &c.

Actions de graces après la délivrance des périls d'une grande tentation.

ISRAEL, qui te vois au comble de la gloire,
Après avoir langui dans un si long malheur,
C'est à Dieu que tu dois cette illustre victoire,
C'est un fruit de sa grace, & non de ta valeur.

Confesse hautement que c'est lui qui foudroye
Ces cruels ennemis contre toi conjurés;
Qu'avec tous tes efforts tu devenois leur proye;
Qu'ils eussent bu ton sang dont ils sont altérés.

Quand ils fondoient sur nous comme un torrent rapide;
Quand devant eux marchoit l'effroyable terreur,
Tout alloit faire jour à leur camp homicide:
Ces flots nous abîmoient sous leur noire fureur.

Ce torrent qui rouloit de si superbes ondes,
Eut par la résistance augmenté ses efforts;
Il eut enséveli sous ses vagues profondes,
Des villes & des champs les précieux trésors.

Béni soit le Seigneur qui calme cet orage,
Qui trompe les desseins de ces audacieux,
Et n'abandonne pas à leur brutale rage
Le peuple dont il fait un choix si glorieux.

Nous sortons aujourd'hui par sa grace puissante,
Des horribles filets de ces fiers ravisseurs,
Comme on voit quelquefois la colombe innocente,
Echapper aux filets des agiles chasseurs.

Malgré leurs vains projets, leurs efforts sacrileges,
Nous goutons en repos la douce liberté;
Et Dieu, dont la faveur nous sauve de leurs piéges,
En montrant son pouvoir, confond leur vanité.

GODEAU.



LE MEME PSEAUME CXXIII.

Par M. DE LA MOTTE.

QUE tout Israël le publie :
Si Dieu n'eût combattu pour nous,
Sion restoit ensévelie
Sous l'effort des Tyrans jaloux.
Déja leur fureur parricide
Croissoit comme un torrent rapide
Où bientôt entraînés nous allions périr tous.

Contre ses vagues menaçantes
Le Seigneur nous a soutenus !
Dans tes murailles renaissantes,
Sion, nous voilà revenus ;
Chante le Dieu qui nous rappelle,
Il a trompé la faim cruelle
Des monstres dévorans que nous ne craignons plus.

Nous étions comme la colombe
Que l'avide oiseleur poursuit.
Il tend son filet ; elle y tombe ;
Le filet se rompt ; elle fuit.
Que Sion chante & se réponde :
Dieu du néant tira le monde ;
De ce même pouvoir mon bonheur est le fruit.



PSEAUME CXXIV.

Qui confidunt in Domino, ficut mons Sion, &c.

Juste fécurité de ceux qui mettent leur confiance en Dieu. Les Méchans périront.

*O Dieu, celui qui met en toi fa confiance,
Et qui n'a pour appui que ta protection,
Aura la force & l'affurance
De l'inébranlable Sion.

Telle eft Jérufalem que gardent, qu'environnent
Ces redoutables monts femés de toutes parts,
Et dont les fommets fe couronnent
Des tours qui forment fes remparts.

Ainfi le Peuple heureux que le Très-Haut protége,
Pour défenfeur conftant a le Dieu des combats.
Jacob, (unique privilege !)
Voit pour lui combattre fon bras.

Non : de l'impiété le fceptre déteftable,
Juftes, n'étendra plus jufqu'à vous fa rigueur ;
Les excès de fa haine implacable
N'ébranleront pas votre cœur.

Comblez de vos bienfaits, comblez-en fans mefure,
Seigneur, l'homme, fidele ami de l'Equité,
Et qui marchant dans la droiture,
A le cœur rempli de bonté.

Au rang des scélérats, Dieu met l'homme infidele ;
Comme eux double & perfide, il périra comme eux.
Jacob, qu'une paix éternelle
Mette enfin le comble à tes vœux.

PSEAUME CXXV.

In convertendo Dominus, &c.

Actions de grace du bienfait de la réconciliation. Fruits précieux des larmes de la pénitence. Prédiction du retour des Juifs.

*OUI, lorsque de Sion captive
Le Seigneur eut rompu les fers,
Ainsi qu'une ombre fugitive
S'évanouit le deuil des maux qu'elle a soufferts.

A nos soupirs, à nos allarmes
Succéda le plus doux repos :
De la paix goutant tous les charmes,
Nous fimes de nos chants retentir les échos.

Des bienfaits du Dieu qui nous aime,
Les Peuples disoient étonnés :
Quelle est sa puissance suprême !
De quel éclat de gloire il les a courronnés !

Oui, ſon amour incomparable
Pour nous, ſignala ſon pouvoir ;
Et déſormais inaltérable
Le bonheur de nos jours ſurpaſſe notre eſpoir.

Acheve, Seigneur, & rappelle
Du ſein de la captivité,
Les reſtes d'un peuple rebelle
Qui percé de regrets, implore ta bonté.

Puiſſent-ils réparer nos pertes !
Qu'ils accourent, tels qu'un torrent
Qui coule en des terres déſertes,
En des champs déſolés par un feu dévorant.

Comme on moiſſonne dans la joie
Quand on a ſemé dans les pleurs ;
Aux maux auxquels ils ſont en proie
Succéderont auſſi de conſtantes faveurs.

Ils reviendront ! chere promeſſe !
Quand brillera cet heureux jour !
Par combien de chants d'allégreſſe
On nous verra comme eux célébrer leur retour !



PSEAUME CXXVI.

Nisi Dominus ædificaverit, &c.

On ne peut rien faire de bien sans Jesus-Christ.

QUE sert tout le pouvoir humain ?
A bâtir un palais qu'en sert tout l'artifice ?
Hommes, vous travaillez en vain,
A moins que le Seigneur avec vous ne bâtisse.

Des soldats les plus courageux
Qui veillent jour & nuit à garder une ville,
Si Dieu ne la garde avec eux,
Toute la vigilance est pour elle inutile.

C'est en vain que pour amasser,
Un avare inquiet se leve avant l'aurore ;
Il ne fait que se harasser
Pour du pain de douleur qu'à regret il dévore.

Dieu joint pour ses enfans chéris
Un paisible sommeil à la sainte abondance :
Pour siens il adopte leurs fils,
Et leur moindres travaux portent leur récompense ;

Tels que des guerriers généreux
Qui s'arment en faveur d'un pouvoir légitime,
Ces fils qu'il donne au moins heureux
Soutiennent puissamment un pere qu'on opprime.

Heureux qui les voit bien agir ;
Qui trouve en leur ſecours un aſſuré réfuge !
Il n'a jamais lieu de rougir
Quand il lui faut répondre au tribunal d'un Juge.

P. Corneille.

PARAPHRASE DU MEME PSEAUME

Par Racan.

En vain nous élevons ces Palais orgueilleux,
Que la dépenſe & l'art rendent ſi merveilleux,
Si Dieu ne nous ſeconde ;
Ces marbres qui devoient toucher le firmament,
Dans un amas confus ne font voir ſeulement,
Qu'un imparfait eſſai des vanités du monde.

De ces braves guerriers, qui les nuits & les jours
Bordent les parapets de nos ſuperbes tours,
Foible eſt la réſiſtance :
Quand Dieu nous a quittés, tout nous manque au beſoin;
Ceux qui veillent pour nous, ſont ſans yeux & ſans ſoin,
Nos ſoldats ſans courage, & nos murs ſans défenſe.

Vous qui pour entaſſer tréſors deſſus tréſors ;
Mettez tout votre temps, faites tous vos efforts,
Votre eſpérance eſt vaine ;
Et votre eſprit troublé de ſon ambition,
Ne prenant ſes repas que dans l'affliction,
Perd inutilement ſon repos & ſa peine :

Mais ceux qui de ſa grace ont ſuivi les clartés,
Qui ne ſe ſont jamais de ce phare écartés,

Sur la mer de ce monde,
Ils bornent tous leurs jours dans de paiſibles nuits,
De qui l'ombre reçoit en dépôt leurs ennuis;
En vertueux enfans leur maiſon eſt féconde.

Comme hors du carquois nous voyons décocher
Les fleches, dont le bras d'un vigoureux archer
Rend l'atteinte mortelle;
Tels nous voyons ſortir ces enfans généreux,
Du giron de leur mére, & s'eſtimer heureux
De courir aux hazards où l'honneur les appelle.

Que le pere eſt puiſſant, qui peut en ſes vieux jours
A tous ſes ennemis d'un ſemblable ſecours,
Oppoſer la défenſe,
Et qui contre leur rage, & leur iniquité,
Peut trouver en tout temps dans ſa poſtérité,
Ces braves protecteurs de ſa foible innocence!



PSEAUME CXXVII.

Beati omnes qui timent Dominum, &c.

Bonheur des Justes, même dans les biens temporels.

HEUREUX qui pénétré d'une secrete joie,
Aime, adore & craint le Seigneur !
Heureux qui marche dans la voie
Connue à l'homme juste, inconnue au pécheur!

Les dons de l'Eternel surpassant son attente,
Seront les fruits de ses travaux ;
Son ame tranquille & contente
Goutera mille biens sans mélange de maux !

Ainsi que par ses fruits une vigne fertile,
Remplit nos vœux dans la saison ;
Une épouse chaste & docile,
De gloire & de bonheur comblera sa maison.

Comme on voit sur les bords d'une verte prairie,
Croître de jeunes oliviers ;
Il verra sa race fleurie,
Croître autour de sa table en nombreux héritiers.

Ainsi sera béni le serviteur fidele,
Qui soumis au Maître des Cieux,
Suit la route où sa voix l'appelle,
Et médite sa loi qu'il a devant les yeux.

Juftes, que de Sion où votre efpoir fe fonde,
Naiffe votre félicité!
Puiffiez-vous jouir dès ce monde,
Des plaifirs éternels de la fainte Cité!

Voyez fur Ifraël la paix regner fans ceffe;
Que les enfans de vos enfans,
Doux objets de votre tendreffe,
De vos fiers ennemis foient toujours triomphans.

M. Moreau de Mautour.

LE MEME PSEAUME CXXVII.

Par M. Gautier de Terre-Neuve.

O Mortel fortuné, qui chéris plus le Pere,
Que tu ne vois en Dieu le Vengeur & le Roi,
Marchant dans les fentiers de fa juftice auftere,
Docile par amour aux rigueurs de fa loi;

Tu foufcris fans murmure au décret immuable,
Qui t'oblige à tremper ton pain de tes fueurs.
Tu déchires le fein de la terre coupable,
Qui t'enrichit des fruits que t'ont promis fes fleurs.

Que ton deftin eft doux! qu'il eft digne d'envie!
Tu coules ici-bas des jours délicieux.
Mais ton bonheur n'eft point borné dans cette vie:
Il n'eft que l'avant-goût d'un plus grand dans les Cieux.

L'époufe que l'hymen t'a donné pour compagne,
De ton heureufe race étend les rejettons;
Et la vigne inclinée au dos de la Montagne
Courbe fon bois rampant en provins moins féconds.

Tes enfans, ton espoir, tes images vivantes,
Prennent à tes côtés un repas innocent :
Ils croissent; de l'olive ainsi les jeunes plantes
Elevent vers le Ciel un rameau florissant.

C'est par de tels bienfaits que la main libérale
D'un Dieu qui te destine à l'immortalité,
Récompense ici-bas la crainte filiale
Du Juste, qui ne craint que l'infidélité.

Que du haut de Sion, Trône de sa puissance,
Dieu répande sur toi ses plus riches présents;
Et toi, Jérusalem, nage dans l'abondance,
Comme dans ta jeunesse, au déclin de tes ans.

Vis de paisibles jours, filés d'or & de soie.
Pose sur tes genoux les fils de tes neveux;
Que ta postérité soit témoin de ta joie :
Que la paix soit enfin le comble de tes vœux.



PSEAUME CXXVIII.

Sæpe expugnaverunt me à juventute mea, &c.

Jesus-Christ & l'Eglise triomphans d'ennemis puissans & opiniâtres.

LES funestes complots des ames forcenées,
Qui pensoient triompher de mes jeunes années,
Ont d'un commun assaut, mon repos offensé:
Leur rage a mis au jour, ce qu'elle avoit de pire,
Certes je le puis dire;
Mais je puis dire aussi, qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets; c'étoit fait de ma vie;
Leur funeste rigueur, qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soi;
Et le soc aiguisé s'imprime sur la terre,
Moins avant que leur guerre,
N'espéroit imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime, est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A, selon mes souhaits, terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége; & de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchans est pareille à cette herbe,
Qui, sans porter jamais, ni javelle ni gerbe,

Croît sur le toit pourri d'une vieille maison ;
On la voit seche & morte, aussi-tôt qu'elle est née ;
Et vivre une journée,
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il mal aisé que l'injuste licence,
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence,
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer ;
Mais tout incontinent leur bonheur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avoit fait soupirer.

MALHERBE.

PSEAUME CXXIX.

De profundis clamavi ad te, Domine, &c.

Un Captif de Babylone demande la délivrance d'Israël.

*C'EST du plus profond de l'abîme,
Où m'a précipité mon crime,
Que j'éleve mes cris vers Toi.
Que ma priere te fléchisse ;
Suspends l'arrêt de ta justice,
Jette un œil de pitié sur moi.

Dans le grand jour de ta vengeance,
Ah ! Seigneur, si dans ta balance

Tu pefes nos iniquités,
Qui devant Toi pourra paroître?
Qui foutiendra les yeux d'un Maître
Qu'armeront fes févérités?

Ah! notre Juge eft notre Pere;
Quand notre douleur eft fincere,
Il nous pardonne; il l'a promis.
Mon ame que fa loi confole,
Se repofe fur fa parole;
Mes péchés me feront remis.

Que le même efpoir vous ranime,
O vous, qu'un joug cruel opprime.
A toute heure à fes pieds pleurez;
Quand le jour commence d'eclore
Jufqu'au lever de l'autre aurore,
Demandez, priez, efpérez.

Certains de votre délivrance,
Attendez tout de fa puiffance
Et de fon amour paternel;
Sa miféricorde infinie
Rappellant fon peuple à la vie,
Rachetera tout Ifraël.

M. RACINE.



S iij

PSEAUME CXXX.

Domine, non eſt exaltatum, &c.

Humilité : défiance de ſoi-même : confiance en Dieu.

NON, Seigneur, tu le ſais, d'un cœur ſuperbe & vain,
Je ne m'éleve point au-deſſus de mes freres ;
Jamais de mon foible prochain,
L'on n'a vu mon orgueil inſulter les miſeres.

Jamais je n'ai marché d'un pas ambitieux,
Pour ſuivre des grandeurs les flateuſes amorces,
Ni d'un eſprit audacieux,
Formé de vains projets au-deſſus de mes forces.

Si je n'ai pas, mon Dieu, réfléchiſſant ſur moi,
A tes pieds abaiſſé mon ame humiliée ;
Si l'ingrate oubliant ta loi,
S'eſt dans ſa propre force inſolemment fiée ;

Si je ne me tiens pas comme un enfant ſévré,
Qui tombe s'il n'eſt point ſoutenu par ſa mere ;
Qu'à ton juſte couroux livré,
Ta vengeance m'impoſe un châtiment ſévere.

O mon Dieu, c'eſt en toi que le ſang d'Iſraël,
C'eſt en toi que le Juſte a mis ſon eſpérance ;
Dans l'appui du ſeul Eternel,
Juſqu'à la fin des temps il met ſa confiance.

LE NOBLE.

PSEAUME CXXXI.

Memento, Domine, David, &c.

Cantique de Salomon, quand il fit transporter l'Arche dans le Temple. Il célébre le serment que David fit à Dieu, & celui que Dieu fit à David, & la véritable gloire de la race de David.

*Souviens-toi de David, rappelle en ta mémoire
Ce Roi selon ton cœur,
Et ce serment d'amour, qu'attristé pour ta gloire,
Il fit dans sa douleur.

Quoi! l'Arche habitera sous la peau d'une Tente,
Et moi dans un Palais!
O Maison, par ton cèdre & ton or éclatante,
Ne me reçois jamais.

Non, non, je n'y veux plus d'une grandeur altiere
Etaler l'appareil,
Ni sur ce lit pompeux permettre à ma paupiere
D'obéir au sommeil.

La seule ambition que mon cœur se propose,
Est de trouver un lieu
Digne de recevoir l'Arche sainte, où repose
La Majesté de Dieu.

Où la trouver ? J'y cours. Je la vois, je l'adore :
Quelle honte pour moi !
Quoi, dans ces champs déserts, lorsqu'elle habite encore,
Je vis, & je suis Roi !

Ah ! Seigneur, levez-vous. Arche terrible & sainte,
Entre dans ton repos,
Et que Jérusalem possede en son enceinte
Le plus grand des dépôts.

Ministres du Seigneur, transportez-y son Arche ;
Sion doit la garder.
D'un retour triomphant, Prêtres, reglez la marche ;
Je la vais précéder.

Tels étoient les transports d'un Roi qui te sût plaire.
Sur son Trône est assis,
Un Roi, dont le desir est que le Nom du Pere
T'intéresse à son fils.

Il ne peut en douter. A ce Roi respectable
Le Seigneur a juré :
A ta Race, a-t-il dit : (parole irrévocable)
Ton Trône est assuré.

Si du Dieu de Sion, les loix sont toujours cheres
Aux fils de tes enfans,
Jusqu'au dernier des jours, & les fils & les peres
Y seront triomphans.

A Sion, par mon choix j'ai fixé ma demeure,
C'est-là que je me plais.
Orphelin, veuve, & pauvre, y seront à toute heure
Riches de mes bienfaits.

Là, de la sainteté que la mienne demande,
Mes Prêtres revêtus,
Pleins de joie, à mes yeux présenteront l'offrande
De toutes leurs vertus.

A David, à ce Roi d'éternelle mémoire,
J'y prépare un flambeau.
Et là, tout ennemi qui troublera sa gloire,
Trouvera son tombeau.

M. RACINE.

PSEAUME CXXXII.

Ecce quàm bonum, &c.

Eloge de la Charité. Concorde, source des bénédictions.

O Vertu des vertus, quelle est ton excellence,
Divine charité !
Tu fais que les humains vivent d'intelligence,
N'ont qu'une volonté.
L'encens n'a point d'odeur qui soit plus estimée,
Quand le Pontife Aaron de sa sainte fumée
Accompagne ses vœux ;
Ni le beaume sacré, lorsqu'en un jour de fête,
Une prodigue main le versant sur sa tête,
En parfume à la fois ses ornemens pompeux.

Comme on voit en été sur les côtes ardentes
De l'inégal Hermon,
La rosée apprêter aux moissons languissantes
Leur fertile limon;
Ainsi les cœurs unis d'une amour mutuelle,
Trouvent dans les douceurs de la grace éternelle,
Leur consolation;
Et dans tous les malheurs qui traversent leur vie,
Ils ont des amis vrais, sans fard & sans envie,
Sur qui se décharger de leur affliction.

RACAN.

PSEAUME CXXXIII.

Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi, &c.

Persévérance dans la priere.

VOUS, qui pleins de zele & d'ardeur,
Au service de Dieu consacrez vos années,
Louez maintenant sa grandeur,
Admirez ses beautés de gloire environnées;
Et vous, qui dans son Temple éprouvez son amour,
Vous qui dans ses parvis faites votre séjour,
Composez de nouveaux Cantiques;
Saintes ames, voici le lieu
Où l'on doit honorer la majesté de Dieu,
Où l'on doit célébrer ses présens magnifiques.

Durant les ombres de la nuit,
Soyez de ses secrets les divins interprétes :
Séparés du monde & du bruit,
Bénissez le Seigneur dans vos saintes retraites :
Elevez vers le Ciel & vos cœurs & vos mains,
Et demandez à Dieu le salut des humains ;
Qu'il se désarme du tonnerre :
Et que de Sion, sa Cité,
Il nous comble de biens, & de félicité,
Lui qui forma de rien & le Ciel & la Terre.

FRÉNICLE.

PSEAUME CXXXIV.

Laudate nomen Domini, &c.

Pour remercier Dieu des victoires qu'on a remportées par le secours de sa grace, sur les ennemis de son salut.

*DEs bienfaits du Très-Haut célébrez la mémoire.
De votre sort heureux transportés & ravis,
Louez son Nom : chantez sa gloire.
Vous, de son Temple saint qui foulez les parvis.
Louez un Dieu plein de tendresse.
Qu'il est doux de chanter sans cesse
Son Nom dans le Ciel adoré !
Jacob, toi qu'il prit pour partage,
Est-il un plus noble avantage.
Que d'être le seul peuple au vrai-Dieu consacré ?

Je sçais, tout me le dit, qu'il est la grandeur même ;
Que, devant notre Dieu, tous les dieux ne sont rien.
Il veut ; à son vouloir suprême
Tout cede, tout, en lui, voit l'auteur de tout bien ;
Le Ciel, & la Mer, & la Terre,
Et les volcans, & le tonnerre,
Tout accomplit sa volonté.
L'horison produit les nuages ;
La foudre se fond en orages ;
Sorti de ses trésors, souffle un vent irrité.

Armé d'un glaive homicide,
C'est Dieu, de Memphis perfide
Qui frappa les premiers nés.
Ceux du troupeau qui paît l'herbe,
Et ceux de l'homme superbe
Furent tous exterminés.
Egypte, théâtre horrible
De ses prodiges nombreux,
Ton Roi vit un Dieu terrible
Combattre pour les Hébreux.

C'est lui qui, lançant la foudre,
Brisa, réduisit en poudre
Tant de peuples & de Rois ;
Et comme de vains fantômes,
Anéantit des Royaumes,
Fiers contempteurs de ses loix.
C'est lui qui sous l'anathême,
Mit Héſébon & Basan ;
C'est lui qui frappa de même
Les Princes de Chanaan.

Il extermina les Princes ;
Il désola les Provinces

Où son Nom fut abhorré,
Et par le droit de la guerre
Aux Hébreux livra la Terre
Où lui seul est adoré.
Il leur en fit le partage,
Et par un pacte immortel,
La donna pour héritage
Aux descendans d'Israël.

Seigneur, ton Nom divin, à jamais adorable,
Oui, ton grand Nom, pour terme, aura l'Eternité.
Ta gloire, à jamais mémorable,
Egalera d'un Dieu le regne illimité.
Un jour viendra que ta justice
Cédant à ta bonté propice,
Tu te montreras attendri;
Et qu'enfin touché de nos larmes
Ton courroux tournera ses armes
Contre les oppresseurs de ton peuple chéri.

Les dieux des Nations sont de vaines Idoles.
De l'or, & de l'argent, leur être est emprunté.
De ces simulacres frivoles
Le travail d'un mortel prouve la vanité.
Insensibles, rien ne les touche;
Nul mot n'échappe de leur bouche,
Ils sont muets, aveugles, sourds.
De nos sens ils n'ont que l'image.
L'inaction est leur partage.
Vainement l'idolâtre implore leur secours.

Jamais ils ne pourront respirer, ni répondre;
Leur langue est sans parole, & leur gosier sans voix.
Puissent avec eux se confondre
Les vils fabricateurs des dieux d'or & de bois!

Puisse l'ouvrier imbécile
Qui soumet le métal docile
Aux regles de son art vanté,
Pour en faire une vaine idole;
Puisse-t-il dans son erreur folle
A son Dieu ressembler par sa stupidité.

Que dans ces dieux, leur ouvrage,
Ils placent leur vain espoir.
Bénir un Dieu bon, & sage,
Jacob, voilà ton devoir.
Israël, & vous, Lévites,
Et vous, familles bénites,
Vous, heureux enfans d'Aaron,
Pénétrés d'une humble crainte,
Louez sa Majesté sainte,
Et célébrez son grand Nom.

Qu'on le chante, qu'on l'implore,
Qu'on le bénisse à jamais,
Ce Dieu que Sion adore,
Et qu'il comble de bienfaits.
C'est de Sion sa demeure,
Sur nous qu'il verse à toute heure
Les trésors de sa bonté.
Jérusalem, ville auguste,
C'est dans ton sein qu'un Dieu juste
Fait briller sa Majesté.



PSEAUME CXXXV.

Confitemini Domino quoniam bonus, &c.

Bienfaits de Dieu : sa miséricorde éternelle.

CHANTONS, pleins de reconnoissance,
Les faveurs dont nous comble un Dieu plein de bonté :
Peules, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Louons cette grandeur immense,
Qui soumet tous les dieux à sa divinité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Dans une entiere dépendance,
Les plus grands sont soumis à son autorité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Que tous dans sa magnificence,
Admirent les effets de son bras redouté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Par sa profonde intelligence,
Il a reglé les Cieux dans leur cours limité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

La terre fut par sa prudence,
Sur les eaux affermie en sa stabilité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

C'est lui qui forma la substance
Des deux globes brillans qui donnent la clarté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Il fit d'une plus pure essence,
Le soleil, dont le jour en tous lieux est porté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Il mit la nuit sous la puissance
De la lune, qui luit d'un éclat emprunté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

L'Egypte vit par sa vengeance,
Ses premiers nés tomber sous son bras irrité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Il sauva de la violence
Du joug Egyptien, son peuple racheté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Il le tira de sa souffrance,
Par un bras à qui rien n'a jamais résisté ;
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

La mer à sa seule présence,
Se fendit en fuyant d'un & d'autre côté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Par cette prompte obéissance,
L'Hébreu fut au travers conduit en sureté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Pour châtier son arrogance,
Il noya Pharaon sous les flots arrêté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Il vous donna la subsistance,
Vous faisant traverser un sable inhabité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Son bras prenant notre défense,
Détruisit de grands Rois qui l'avoient insulté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Malgré leur forte résistance,
Des Rois qu'il fit mourir, il domta la fierté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

L'Amorrhéen plein d'insolence,
Vit Séhon châtié de sa témérité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Malgré sa force & sa vaillance,
Og, le Roi de Bazan, fut par son bras domté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Tous leurs champs remplis d'opulence,
Furent un héritage à son peuple affecté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Ces champs où regnoit l'abondance,
Jacob les vit passer à sa postérité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Repassant sur son alliance,
Il vit avec douleur notre calamité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Il a rempli notre espérance,
Et nous a d'un dur joug remis en liberté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

C'est lui qui par sa providence,
Donne à tous les vivans l'aliment souhaité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Pleins de zele & de confiance,
Du puissant Dieu du Ciel chantons la majesté :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

Chantons d'un Dieu plein d'excellence,
Du Seigneur des seigneurs exaltons l'équité :
Peuples, chantez que sa clémence
Egale son éternité.

LE NOBLE.

PSEAUME CXXXVI.

Super flumina Babylonis, &c.

Le monde & sa corruption, vraie Babylone où l'Ame fidéle gémit, comme exilée de la céleste Patrie.

CAPTIFS chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangeres ;
Et le souvenir du Jourdain
A l'aspect de l'Euphrate augmentoit nos miseres.

Aux arbres qui couvroient les eaux,
Nos lyres tristement demeuroient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguoient de leurs cris nos Tribus éperdues.

Chantez, nous disoient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques ;
Chantez, & que vos conquérans
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

Ah ! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire ?
Peut-on dans ces funestes lieux,
Des beaux jours de Sion, célébrer la mémoire ?

De nos Ayeux sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau,
L'objet de mes desirs, & l'espoir de ma vie :

Rebelle aux efforts de mes doigts
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées ;
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées.

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Esaü la race criminelle,
Contre ses freres malheureux,
Animoit du vainqueur la vengeance cruelle.

Egorgez ces peuples épars,
Consommez, crioient-ils, les vengeances divines :
Brulez, abbattez ces remparts ;
Et de leurs fondemens dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers,
Reine des Nations, fille de Babylone !
La foudre gronde dans les airs ;
Le Seigneur n'est pas loin, tremble, descends du Trône.

Puissent tes Palais embrasés,
Eclairer de tes Rois les tristes funérailles ;
Et que sur la pierre écrasés,
Tes enfans de leur sang arrosent tes murailles.

M. LE FRANC.

PSEAUME CXXXVII.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo: quoniam audisti, &c.

Jesus-Christ regnant dans son Eglise: toute puissance lui a été donnée au Ciel & sur la Terre.

GRAND Dieu, qui sur le Trône inspire les Monarques,
Combien de ton amour tu m'as donné de marques,
En mes ennuis passés!
Dans leurs plus sombres nuits, ta grace est ma lumiere;
Et si-tôt qu'en mon cœur j'ai conçu ma priere,
Mes vœux sont exaucés.

De ces lieux, où le chœur de la troupe fidelle,
Célébre jour & nuit ta bonté paternelle,
Qui la comble de biens;
Je ferai qu'étonnés, les concerts angéliques
Cesseront pour un temps d'entonner leurs cantiques,
Pour entendre les miens.

Ils chantent les honneurs que ta bonté m'accorde:
Ils chantent les grandeurs de ta miséricorde,
Qu'à peine je conçois;
Et lorsque tu m'entends dans l'ardeur qui m'enflame,
Je ressens augmenter les forces de mon ame,
Et celle de ma voix.

Tous les Rois qui voyant ta promeſſe accomplie,
Admireront les biens dont mon ame eſt remplie,
Malgré mes ennemis ;
Diront que ta parole eſt la vérité même,
Et que tu rends mon front digne du diadême
Que tu m'avois promis.

Ils admireront tous ta grace coutumiere,
Qui conſerve & régit ces globes de lumiere,
Qui tournent ſous tes pas ;
Qui de l'âge des Rois lâche & retient la fuite,
Et ne dédaigne point de prendre la conduite
Des moindres d'ici-bas.

Dans les adverſités où je paſſois ma vie,
Lorſque mes ennemis la tenoient aſſervie
Sous un ſort inhumain,
Que je vis mon ſalut hors de toute eſpérance ;
Ta grace me rendit la force & l'aſſurance,
Et me tenoit la main.

Que ta bonté, Seigneur, acheve ſon ouvrage :
Acquitte notre dette, & tire d'eſclavage
Ton peuple criminel ;
Si pour tous les pécheurs ta grace eſt éternelle,
Fais que mes longs travaux puiſſent trouver en elle
Un aſyle éternel.

RACAN.

PSEAUME CXXXVIII.

Domine, probasti me, &c.

Immensité de Dieu. Il connoît tout jusqu'aux plus secrettes pensées des cœurs.

Dieu qui sondes mes reins, toi qui lis dans mon ame,
Les coupables transports de l'ardeur qui l'enflame,
En tous temps, en tous lieux;
Tu vis en me formant ce qu'à présent je pense;
Ma conduite & mon sort, avant mon existence,
Sont présens à tes yeux.

En vain donc je voudrois t'opposer un nuage;
Tu vois tous mes projets; tu préviens mon langage,
Et le son de ma voix:
Tu prévis de tous temps les effets & les causes;
De ta main qui renferme & les lieux & les choses,
Je ne puis fuir le poids.

Tu me connois bien mieux que je ne fais moi-même:
Aux pénétrans rayons de ta clarté suprême,
Où puis-je être caché?
Est-il une retraite à tes yeux inconnue,
Où je puisse soustraire à ta perçante vue,
Ma honte & mon péché?

Où fuirai-je, ô mon Dieu? si je perce la nue
Qui voile à nos yeux ta grandeur,
Je rencontre mon Juge; & mon ame abattue,
De ses iniquités sent toute la noirceur.

Si j'ose de l'enfer pénétrer les abîmes,
Mes sens pourront-ils se calmer?
J'y vois de ton courroux d'éternelles victimes;
J'y vois un désespoir où tu peux m'abîmer.

Si porté sur le char de la brillante aurore,
Je m'envole au-delà des mers,
Sur ces bords inconnus tu me conduis encore;
O Dieu, je te retrouve au bout de l'Univers.

Si je dis: quand la nuit tendra ses voiles sombres,
Elle ensevelira mes plaisirs dans ses ombres;
La nuit se change en jour:
Dieu qui fis le soleil, la lune & les étoiles,
La plus profonde nuit pour toi n'a point de voiles,
Ni mon cœur de détour.

Tu vois ce que je crains, tu vois ce que j'espere;
Ta main qui m'as formé dans le sein de ma mere,
M'a fait ce que je suis;
Sur moi-même admirant ton admirable ouvrage,
Je veux, en m'offrant tout à toi seul en hommage,
T'offrir ce que je puis.

Tu comptois tous mes os & toutes leurs jointures,
Avant que ta bonté tirât les créatures
De ton sein paternel:
Quand tout n'étoit encor qu'une confuse masse;
Mes jours étoient écrits, & mon nom avoit place
Dans ton Livre éternel.

Mais si nul des mortels ne sort de ta mémoire,
Grand Dieu, qu'à tes amis tu prépares de gloire,
Et de bienfaits divers!
Tu rendras leur Empire à jamais immuable;
Leur nombre égalera celui des grains de sable
Qu'on voit au bord des mers.

Jusques

Jusques dans mon repos je pense à tes merveilles ;
L'aube du jour venant recommencer mes veilles,
Me retrouve avec toi ;
Mais si tu dois lancer tes traits sur les coupables,
De carnage & de sang, monstres insatiables,
Eloignez vous de moi.

Fuyez, vous dont la bouche est ouverte au blasphême ;
Insensés qui croyez, malgré notre Dieu même,
Envahir nos Cités. . . .
Que je hais, ô Grand Dieu, les objets de ta haine !
Qui connoît mieux que toi, mon horreur souveraine
Pour leurs impiétés ?

Eprouve donc mon cœur : vois quel amour m'enflamme ;
Regle tous mes desirs, ne laisse dans mon ame,
Rien d'impur à tes yeux ;
Hors de toi, si je cherche & ma paix & ma joie,
Ramene-moi, Seigneur, dans ta divine voie,
Qui conduit l'homme aux Cieux.



PSEAUME CXXXIX.

Eripe me, Domine, ab homine, &c.

Priere d'une ame qui gémit sous l'oppression des Méchans.

DIEU juste, qui vois le supplice
Dont je sens les vives horreurs,
Du méchant détruis l'artifice ;
Détourne de moi ses fureurs ;
A chaque instant, son cœur perfide,
Au gré de sa haine homicide,
Aiguise contre moi ses traits :
De ta main sûre & redoutable,
Dans la tristesse qui m'accable,
Ma voix implore les bienfaits.

Sa langue est encor plus piquante,
Que le dard mortel du serpent ;
Sa levre, de rage écumante,
Couvre le venin qu'il répand ;
Déja le trouble & l'épouvante,
Ont saisi mon ame tremblante ;
Grand Dieu, dissipe ma langueur ;
Fais que ma foi, toujours sincere,
Par une grace salutaire,
Triomphe des coups du pécheur.

Ses maximes pernicieuses,
Dans mille sentiers criminels,
Tendoient des embuches trompeuses,
Pour m'éloigner des biens réels ;

Mais du Tout-Puissant la clémence,
Pour dompter la fiere arrogance,
Me mit à couvert de ses traits;
Et sous ce respectable asyle,
Je regardai d'un œil tranquille,
Pétir l'injuste, & ses projets.

Aux méchans desirs de l'impie,
Seigneur, oppose ton secours;
Fais qu'il regarde sans envie,
La paix dont tu combles mes jours;
Que sa langue en vain me menace;
Contre son implacable audace,
Sois ma défense & mon appui;
Que sa fureur toujours naissante,
Contre moi devienne impuissante,
Et ne retombe que sur lui.

Celui qui dans la médisance,
Nourrit ses lâches sentimens,
De la souveraine Puissance,
Eprouvera les châtimens;
Toujours traversé sur la terre,
Mille tourmens feront la guerre
A son cœur en proie aux regrets;
Jusqu'à ce qu'une flamme ardente,
Fondant sur sa tête tremblante,
Venge le Ciel de ses forfaits.

Mais le Seigneur sera propice
A ceux qui dans l'affliction
Auront embrassé la justice,
Malgré la persécution;
L'Homme équitable, en sa présence,
Jouira de la récompense

Qu'on goute dans ses saintes loix ;
Dans une éternelle mémoire,
Le juste chantera la gloire
Du Nom par qui regnent les Rois.

PSEAUME CXL.

Domine, clamavi ad te, &c.

Jesus-Christ souffrant : le Chrétien persécuté par les ennemis de son salut.

GRAND Dieu, qui peux lire en nos cœurs,
L'origine de nos langueurs,
Sois à mes vœux propice :
Que mes cris, que les pleurs qui coulent de mes yeux,
De même que l'encens que j'offre en sacrifice,
Montent jusques aux Cieux.

Garde ma pensée & ma voix,
De juger de tes saintes loix
Avec trop de licence ;
Et lorsque mon esprit s'en sera détaché,
Ne laisse pas mon cœur excuser mon offense
Par un second péché.

Je suis l'entretien des esprits
Qui ne se plaisent qu'au mépris
De ce que tu commandes ;
Les discours énervés de ces lâches flateurs,
Ne me sont point si doux que sont les réprimandes
De mes bons serviteurs.

Comme les champs abandonnés,
Quand le soc les a sillonnés ;
Nous donnent l'abondance :
Mon sévere conseil par ses impressions,
Sçait toujours dans ma Cour, cultiver la semence
Des bonnes actions.

Mais, Seigneur, qu'est-ce que je voi ;
La mort à grands pas vient à moi ;
Rien ne peut m'en défendre ;
Elle a pour ma demeure un abîme apprêté,
Où la terre déja me presse de lui rendre
Ce qu'elle m'a prêté.

Défends-moi de cet attentat
Où des ennemis de l'état
La rage est assouvie ;
O mon Dieu, tu le sçais ; tout ce que je prétens
Est de pouvoir encor, en prolongeant ma vie,
Te servir plus long-tems.

Grand Dieu, ne m'abandonne point ;
Sauve ton Image & ton Oint,
De ces mains sacrileges ;
Et que tes châtimens trop long-temps différés
Fassent que leur fureur les pousse*ra* dans les piéges
Qu'ils m'avoient préparés.

RACAN.



PSEAUME CXLI.

Voce me ad Dominum clamavi, &c.

L'Ame abandonnée de tous les hommes, invoque le secours de Dieu.

J'ELEVE vers mon Dieu, ma gémissante voix ;
Je me suis écrié par différentes fois ;
Je répans ma priere en sa sainte présence :
Il est dans mes ennuis mon unique espérance.
Seigneur, lorsque mon ame étoit dans la langueur ;
Que de mes ennemis j'éprouvois la rigueur ;
Quand je me souvenois de ma grandeur passée ;
Vous connoissiez mon cœur & sçaviez ma pensée.
Un filet en secret fut mis dans mon chemin :
Je cherchois à ma droite, & j'espérois en vain ;
Pour me donner secours je ne trouvois personne.
Je disois : j'apperçois la mort qui m'environne.
Il ne me restoit plus aucun moyen de fuir :
Tous les hommes ligués cherchoient à me trahir ;
Chacun abandonnoit ma déplorable vie ;
Mes jours alloient finir par les traits de l'envie.
Mais j'ai crié vers vous, je vous ai dit : Seigneur,
Vous êtes mon appui dans ma vive douleur ;
La terre des vivans sera mon héritage,
Et pour l'éternité vous êtes mon partage.
Daignez prêter l'oreille aux soupirs de mon cœur.
Je suis humilié, vous voyez ma langueur ;
Venez me délivrer du pécheur qui m'outrage ;
Faites que sur mon sort, il n'ait point d'avantage.

Hâtez-vous de tirer mon ame de prison ;
Je ne m'occuperai qu'à bénir votre Nom.
Que vos puissantes mains sans cesse me défendent ;
C'est ce qu'avec ardeur tous les Justes attendent.

Mademoiselle D.

PSEAUME CXLII.

Domine, exaudi orationem, ... auribus, &c.

Priere dans le temps de l'affliction.

D'Un cœur soumis dans sa misere,
Tu nous promis, Grand Dieu ! de couronner la foi ;
Faut-il d'autre assurance au plus malheureux pere
Pour oser s'adresser à toi ?
Sur de fiers ennemis, sur un conseil inique
Fais éclater tes jugemens ;
Tu dois cet exemple authentique
A ta justice, à tes sermens.

Être suprême ! Être adorable !
Quel sera mon secours, si dans mon Créateur
Je ne trouve aujourd'hui qu'un Juge inéxorable
Au lieu de mon Libérateur !
J'ose paroître encore en ta présence auguste.
Dieu redoutable, épargne-moi.
Quel est l'humain, quel est le Juste,
Irréprochable devant toi !

Malgré la voix de la nature,
De ce Trône brillant où tu m'avois placé,
Suivi de tout un peuple insolent & parjure,
Mon propre fils m'a renversé !
Seul, ainsi que ces morts qu'à jamais on oublie,
J'habite des lieux pleins d'horreur,
Sans pouvoir garantir ma vie
Des attentats de sa fureur !

Pour m'affermir dans ma constance,
Je rappelle ces temps où l'on vit nos ayeux
De ton bras paternel éprouver l'assistance
Par tant de faits prodigieux :
Cette image à mon ame abbatue, impuissante,
Est dans l'excès de ma douleur,
Ce qu'est une eau rafraîchissante
Aux champs flétris par la chaleur.

Quand ma voix de langueur expire,
Au fort de ma tristesse, Arbitre des humains,
Vers les lieux où ta gloire a fondé son empire,
Je leve les yeux & les mains.
Daigne essuyer mes pleurs ! à ces jours de colere
Fais succéder un jour plus beau !
Pour peu que ton secours differe
Ma seule attente est le tombeau !

Que ta clémence accoutumée
En ma faveur, Grand Dieu ! se signale aujourd'hui.
Contre une troupe impie, à ma perte animée,
Sois mon vengeur & mon appui.
Où si de tes conseils l'équité souveraine
Me laisse en butte à tous leurs traits,
Apprends-moi du moins dans ma peine
A respecter tes saints arrêts.

Après avoir à leur malice
Enlevé pour jamais l'espoir de mon trépas,
Vers cette heureuse Terre où regne la justice,
Ton esprit conduira mes pas:
Tu sçauras, Dieu puissant, conserver ton ouvrage;
Et malgré leurs honteux détours,
Je verrai l'envie & la rage
Frémir en vain contre mes jours.

Tandis qu'armé pour ma querelle,
Par un heureux retour, le Maître que je sers,
S'apprête à me couvrir d'une gloire immortelle,
Plus grande encor que mes revers:
Lâches! vous le verrez lancer sur vous ses flames;
Oui; pour tout fruit d'un vain effort,
Vous verrez vos complots infâmes
Enfanter la honte & la mort.

M. DE BOLOGNE.

LE MEME PSEAUME CXLII.

Par Mademoiselle CHÉRON.

Les miseres de la vie, peines du péché.

SI je puis espérer que ta bonté propice
M'écoute en mon adversité,
Donne-moi le secours que j'ai tant souhaité:
J'invoque en même-temps ta grace & ta justice;
Si toutefois, mon Dieu, tu veux dans ce moment,
Avec ton serviteur entrer en jugement,

T v

Qui pourroit ſoutenir ta fureur redoutable ?
Quelqu'un ſe jugeant ſur ta loi,
Croiroit-il à tes yeux paroître peu coupable ?
Et nul ſe peut-il dire innocent devant toi ?

Regarde ſeulement quel péril m'environne ;
Vois l'ennemi qui me pourſuit :
Après m'avoir ravi le ſceptre & la couronne,
Aux portes du trépas, le cruel me réduit ;
Comme un mort dans ſa ſépulture,
J'habite en ces déſerts une caverne obſcure,
Où je cherche à ſauver mes déporables jours :
A mon perſécuteur je les dérobe encore ;
Mais, ô mon Dieu, ſans un double ſecours,
Puis-je les garantir du mal qui me dévore ?

Lorſque tant d'ennemis me tiennent aſſiégé,
Dois-je eſpérer de voir la fin de mes miſeres ?
Cependant je le ſçais, dans ſes peines ameres,
Iſraël autrefois par toi fut protégé ;
Je n'ai point oublié que ta main ſecourable
Aux juſtes oppreſſés fut toujours favorable ;
Conſumé que je ſuis d'un rigoureux tourment,
L'eſpérance en mon cœur ne peut être arrachée ;
J'attends comme une terre aride & deſſéchée,
Des eaux le rafraîchiſſement.

De forces épuiſé je n'ai plus de défenſe :
Entends mes foibles cris, daigne me ſecourir ;
Je ſens mon triſte cœur tomber en défaillance ;
C'en eſt fait : je m'en vais mourir.
Ceux que la pâle mort ſous la tombe cruelle,
Enſévelit dans la nuit éternelle,
Sont moins défigurés que moi.
Dès le matin fais-moi reſſentir ta clémence ;
O Seigneur tout-puiſſant, puiſque j'eſpere en toi,
Fais-moi jouir encor de ta douce préſence.

Garantis-moi des horreurs du trépas,
Fais-moi suivre, Seigneur, le chemin salutaire
Qui vers toi conduisant mes pas,
M'éloigne pour toujours de mon fier adversaire.
Enseigne-moi, mon Dieu, ta sainte volonté:
Que plein de ton esprit je marche en sûreté;
Seul tu peux m'inspirer la véritable voie,
Qui dans Jérusalem doit me rendre la paix.
Punis mes ennemis; qu'à tes fureurs en proie,
Ils pleurent à leur tour des crimes qu'ils ont faits.

PSEAUME CXLIII.

Benedictus Dominus meus, &c.

Image du bonheur temporel des Méchans.

BÉNI soit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats;
De sa clémence inépuisable
Le secours promt & favorable
A fini mes oppressions;
En lui j'ai trouvé mon asyle,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature?
Qui suis-je, Seigneur? Et pourquoi
Le Souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi?

L'homme en sa course passagere
N'est rien qu'une vapeur légere
Que le soleil fait dissiper :
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit, & voit échapper.

Mais quoi ? les périls qui m'obsedent,
Ne sont point encore passés ;
De nouveaux ennemis succédent
A mes ennemis terrassés.
Grand Dieu, c'est toi que je réclame :
Leve ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des Cieux ;
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles Cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix :
Toi dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des Rois :
Toi de qui les secours propices,
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'effroi ;
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me submerger :
Sois mon vengeur, sois mon réfuge
Contre les fils de l'étranger ;
Venge-toi d'un peuple infidele,
De qui la bouche criminelle

Ne s'ouvre qu'à l'impiété ;
Et dont la main vouée au crime
Ne connoît rien de légitime
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît & s'éleve sous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains leurs granges sont pleines :
Leurs celliers regorgent de fruits :
Leurs troupeaux tout chargés de laines
Sont incessamment reproduits :
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée
Rafraîchit son sein altéré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme regne dans leurs villes,
Nul bruit n'interrompt leur sommeil :
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil :
C'est ainsi qu'ils passent leur âge ;
Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils restent dans leur rêverie :
Heureuse la seule Patrie
Où l'on adore le Seigneur.

ROUSSEAU.

PSEAUME CXLIV.

Exaltabo te, Deus meus Rex, &c.

Puissance, justice, sainteté & miséricorde de Dieu.

*O Dieu, mon Seigneur, & mon Roi,
Toi seul adorable pour moi
Seras l'objet de mes louanges.
Je le chanterai nuit & jour,
Ton saint Nom cher à mon amour,
Et devant qui tremblent les Anges.
Oui : sur mes levres, à jamais,
Je ferai retentir sans cesse
Le Nom du Dieu dont la tendresse
M'a comblé de tant de bienfaits.

Le Seigneur est grand par lui-même ;
Il est la Majesté suprême ;
Sans lui rien ne peut exister :
A nos esprits inaccessible,
Sa gloire est incompréhensible :
Qui pourroit assez l'exalter ?
Seigneur, à la race future,
La race qui vit aujourd'hui
Dira que Toi seul es l'appui,
Comme l'auteur de la nature.

Je chanterai donc ta grandeur,
La gloire & la vive splendeur

De tes merveilles admirables.
De race en race, un ſaint tranſport
Annoncera de ton bras fort
Les ouvrages incomparables.
On célébrera ſon pouvoir.
On loura ta bonté propice,
Contre ta terrible juſtice
Aſyle ſûr de notre eſpoir.

Dieu n'eſt que tendreſſe & clémence,
Et ſa miſéricorde immenſe
Eſt toujours lente à s'irriter :
Toujours, ſur tous, ſenſible, & tendre,
Sa bonté ſe plaît à s'étendre,
Et rien ne la peut arrêter.
Que de chefs-d'œuvres innombrables,
Spectacle fait pour notre cœur !
Tout être éprouve la douceur
De ſes careſſes ineffables.

Que tes ouvrages ſi divers,
Que tout être, que l'Univers,
Grand Dieu, célébrent ta puiſſance !
Que de ton Empire abſolu,
Les Juſtes, & ton Peuple élu
Relevent la magnificence !
Et que proſternés devant Toi,
A la terre ils faſſent connoître
La force, & la gloire du Maître
Que le Ciel reconnoît pour Roi.

Ton regne, ô Dieu, ton regne auguſte
Eſt immortel, autant que juſte :
Ton empire eſt illimité.
Toujours fidele en ſes promeſſes,
Dieu ne meſure ſes largeſſes
Qu'au poids d'une immenſe bonté.

Il ſoutient l'homme qui chancelle.
L'homme tombe ; auſſi-tôt, ſon bras
L'arrache aux horreurs du trépas,
Briſé d'une chûte mortelle.

Guidés par l'inſtinct, ou la foi,
Tous les yeux ſe tournent vers toi,
Tout en attend ſa nourriture.
Tout être eſpere, dans ſon temps,
Obtenir les bienfaits conſtans
Que tu répands ſur la nature.
Et ſur tous étendant tes ſoins,
Ta main verſe avec abondance
Les tréſors dont ta providence
Aime à prévenir nos beſoins.

Le Seigneur eſt ſage & propice ;
En lui, tout eſt bonté, juſtice;
Ses œuvres en portent les traits.
Au cri du cœur il ſe réveille ;
Il s'approche, il prête l'oreille
A ſes gémiſſemens ſecrets.
Jamais en vain la foi n'implore
Sa ſouveraine Majeſté :
Il fait ſelon la volonté
De l'amour tendre qui l'adore.

Il chérit l'homme qui le craint.
S'il voit ſoupirer l'homme ſaint,
Il le conſole, il le raſſure.
L'homme qui l'aime, eſt protégé.
Par ſa juſtice il eſt vengé
Du méchant qui lui fait injure.
Je lourai mon Dieu, dont l'amour
S'étend ſur tout ce qui reſpire.
Etres ſoumis à ſon empire,
Célébrez ſon Nom nuit & jour.

PSEAUME CXLV.

Lauda, anima mea, Dominum, &c.

Foiblesse des Hommes. Grandeur de Dieu.

MON ame, louez le Seigneur;
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos justes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux désormais
Partager la gloire des Anges,
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au stérile appui
Des Grands qu'on implore aujourd'hui;
Ne fondons point sur eux une espérance folle:
Leur pompe indigne de nos vœux,
N'est qu'un simulacre frivole,
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du sort,
Comme nous, jouets de la mort,
La Terre engloutira leurs grandeurs insensées;
Et périront en même jour
Ces vastes & hautes pensées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir;
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit sortir du néant le Ciel, la Terre & l'Onde;
Et qui, tranquille au haut des airs,
Anime d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste Univers.

Heureux qui du Ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé
Met de bonne heure en lui toute son espérance !
Il protege la vérité,
Et saura prendre la défense
Du Juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit,
C'est le Seigneur qui nous guérit :
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes :
Il assure nos pas craintifs :
Il délie, il brise nos chaînes ;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras promt à le protéger ;
Et l'orphelin en lui retrouve un second pere :
De la veuve il devient l'époux ;
Et par un châtiment févere
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des Rois sont dans sa main :
Leur regne est un regne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites ;
Mais de son regne illimité
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des temps, ni par l'éternité.

ROUSSEAU.

PARAPHRASE

D'UNE PARTIE DU MEME PSEAUME,

Par Malherbe.

N'Espérons plus, mon ame, aux promesses du monde ;
Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ses vanités, lassons-nous de les suivre ;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le temps de nos vies,
A souffrir des mépris, à ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere,
Que cette Majesté, si pompeuse & si fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers ;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de Maîtres de la terre,
D'Arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

PSEAUME CXLVI.

Laudate Dominum, quoniam bonus est psalmus, &c.

Providence de Dieu sur toutes les Créatures.

LOUEZ le Tout-Puissant, il excelle en bonté ;
Pour célébrer son Nom, chantez de saints Cantiques ;
Qu'il est doux d'adorer sa force, sa beauté !
L'Univers est rempli de ses dons magnifiques,
Il est l'appui de l'homme, & sa félicité.

Il a de hauts remparts fortifié Sion.
Israël rassemblé, guéri de ses blessures,
Sans cesse y chantera que le Seigneur est bon,
Et que perçant l'horreur des nuits les plus obscures,
Il connoît chaque étoile, & lui donne son nom.

Dieu vient relever l'humble, & protege ses jours :
Au centre de la terre il abaisse l'impie :
Célébrez ses grandeurs, admirez-en le cours :
Tirez de votre harpe une douce harmonie ;
Il est votre soutien, bénissez son secours.

Par d'épaisses vapeurs il obscurcit les Cieux,
Pour donner à la terre une pluie abondante ;
Les collines, les monts, les plus sauvages lieux,
Produisent chaque jour une nouvelle plante,
D'où viennent des trésors qui croissent à nos yeux.

Il donne la pâture aux petits des corbeaux ;
Sur tous les animaux sa bonté se déclare ;
Il fait en leur faveur serpenter des ruisseaux ;
Pour les rassasier, sa main n'est point avare :
Il nourrit avec soin les poissons, les oiseaux.

Quand l'homme est exposé dans un pressant danger ;
Le Seigneur n'aime point qu'il s'assure & se fie
Sur l'ardeur d'un cheval vigoureux & leger,
Qui pressé vivement se livre à sa furie,
Et dans le précipice enfin le va plonger.

Mais il chérit celui qui suit la vérité ;
Qui craint de s'attirer la céleste vengeance ;
Qui gémit chaque jour de sa fragilité,
Et fonde son salut sur sa seule clémence,
En attendant son sort avec humilité.

Mademoiselle D.



PSEAUME CXLVII.

Lauda, Jerusalem, Dominum, &c.

Le Prophéte loue Dieu de toutes ses graces, & sur-tout de la loi qu'il a donnée à son Peuple.

DES bienfaits de ton Dieu comblée,
Sainte Jérusalem, célébre ses grandeurs :
Sion, que dans ton sein son Eglise assemblée,
Reconnoisse tant de faveurs.

Il a rendu tes portes fermes ;
C'est par son seul appui que tes remparts sont forts ;
Et les saints habitans que chez toi tu renfermes,
Sont enrichis de ses trésors.

Malgré toute leur jalousie,
Tes voisins avec toi vivent tranquillement ;
Et ton Dieu par sa grace enfin te rassasie,
De la fleur de son pur froment.

Sa voix qui part comme un tonnerre,
Par de soudains éclats retentit dans les airs ;
Et cette voix terrible envoyée à la terre,
A bientôt couru l'Univers.

Comme une laine il fait descendre
La neige sur les champs qui sont ensemencés ;
Et répand des brouillards plus legers que la cendre,
Dont les sillons sont engraissés.

Par un vent de piquante haleine,
En solides cristaux il change les liqueurs.
Que ce froid est cuisant, & que l'on a de peine,
D'en porter toutes les rigueurs!

Bientôt réveillant la nature,
Un doux vent du midi vient dissoudre les eaux;
L'onde n'est plus captive, elle coule, murmure,
Et fait revivre les ruisseaux.

Mais une faveur séparée,
C'est qu'il nous a donné son précepte éternel;
Il a, par sa bonté, donné sa loi sacrée,
A la famille d'Israël.

De cette grace singuliere
Les autres nations n'ont point eu le bonheur;
Elles n'ont point reçu la divine lumiere
Que sa loi répand dans le cœur.

LE NOBLE.



PSEAUME CXLVIII.

Laudate Dominum de cœlis, &c.

Toutes les Créatures publient la puissance, la grandeur, la bonté de Dieu.

HONNEUR de la céleste voûte,
Esprits sacrés & glorieux,
Joignez-vous au concert des Cieux,
Chantez un Dieu qui vous écoute.
Ame des couleurs & des airs,
Astre commun à l'Univers,
Amour de chaque créature,
Brillante matiere du jour,
Pere fécond de la nature,
Soleil, donnez-lui votre amour.

Toi, dont la lumiere mêlée
De fraîcheur & d'obscurité,
Paroît ainsi qu'une beauté,
Qu'une chaste honte a voilée;
Reine de la moitié du temps,
Qui sur les abîmes flotans
Produis le calme & la tempête,
Grand flambeau qui n'as de clarté
Que ce que le soleil t'en prête,
Rends grace à Dieu de sa bonté.

Et vous, étoiles radieuses,
Qui lorsque le soleil nous fuit,
Dans les ténébres de la nuit,
Guidez nos routes tortueuses;

Vous

Vous que la main du Tout-Puiſſant
A fixé dans le firmament,
Et ſans qui vous n'êtes que poudre ;
En voyant ce Dieu juſte & bon,
Faire ſous vous gronder la foudre,
Feux brillans, célébrez ſon Nom.

Mouvantes ſources de la pluie,
Roches des Cieux, taches des airs,
Fécondes meres des éclairs,
Par qui la terre eſt enrichie ;
Arſenaux du Dieu des combats,
Chars qui le portez ici-bas ;
Grotes d'où les orages ſortent,
Sombres lueurs de l'Univers,
Montagnes que les vents emportent,
Chantez le Seigneur par mes vers.

Riche aſyle de l'abondance,
La baſe & le frein de la mer,
Lourd élément qui ſoutient l'air,
Et que ſon propre poids balance,
Nourrice de tout ce qui vit,
Tombeau de tout ce qui finit,
Vieux domaine de nos ancêtres ;
Unique eſpoir du laboureur,
Servante qui nourris tes Maîtres,
Terre enfin, bénis ton Auteur.

Toi ſous qui les ondes captives
N'ont plus qu'un foible mouvement,
Et ſemblent plaindre ſourdement
La liberté dont tu les prives ;
Glace, mere & fille de l'eau.
Neige, dont le brillant manteau

Rend la terre affreuſe & ſuperbe ;
Qui l'échauffes par ta froideur,
Qui retiens, qui produis ſon herbe,
Chantez, révérez le Seigneur.

Vous, que de l'un à l'autre pôle,
Dieu fait voler legérement,
Par qui l'Univers à l'inſtant
Reçoit ſa divine parole ;
Corps ſans eſprit & ſans repos,
Crainte & deſir des Matelots,
Troupe mutine & vagabonde,
Accourez, deſcendez des Cieux ;
Fleuves d'air, haleine du monde,
Annoncez ſa gloire en tous lieux.

Rochers, dont l'orgueilleuſe cime,
Preſque inacceſſible à nos yeux,
Semble juſqu'au plus haut des Cieux,
Vouloir s'élever par le crime ;
Abaiſſez-vous devant la main
D'un Dieu, le Maître du deſtin
De toute humaine créature ;
Collines que l'écho remplit,
Du Souverain de la nature,
Répétez le Nom jour & nuit.

Superbes enfans de la terre,
Arbres favoris du printemps,
Riches bouquets à qui les vents
Font toujours l'amour ou la guerre ;
Sacrés nourriſſons des forêts,
Confidens de mille ſecrets,

Dieu vous demande vos hommages ;
Donnez-lui vos fruits & vos fleurs,
L'émeraude de vos feuillages,
L'ambre de vos douces odeurs.

Oiseaux, dont la voix douce & claire
Forme des concerts si flateurs,
Vous dont les charmantes couleurs
Brillent au jour qui nous éclaire ;
Et vous, différens animaux,
A qui par cent piéges nouveaux,
L'homme sans cesse fait la guerre ;
Enfans de l'eau, maîtres de l'air,
Pour louer le Roi de la terre,
Que n'apprenez-vous à parler ?

Serpens hideux, engeance immonde,
Qu'enfante à regret le limon,
Froid canal par où le démon
Versa le péché dans le monde ;
Et toi dont le dard criminel
Déchire le sein maternel,
Vipere, le Ciel vous fait naître ;
Si vous connoissez votre Auteur,
Par vos cris faites-le connoître,
Et n'adorez que sa grandeur.

Princes, qui regnez sur la terre,
Dieu vous parle, suivez ses loix.
Respectez le son de sa voix,
Héros, brillans foudres de guerre.
Vous qu'un rien inquiete, émeut,
Soyez tranquile, s'il se peut,

Trop inconſtante populace ;
Après vos pénibles travaux,
Si vous jouiſſez du repos,
C'eſt le doux effet de ſa grace.

O vous, dont les ames hautaines
Sont les eſclaves des deſirs,
De qui triomphent les plaiſirs,
Et de qui triomphent les peines ;
Fertile champ des paſſions,
Gloire & force des Nations,
Feux ardens, bouillante jeuneſſe ;
Et vous, Vierges, brillantes fleurs,
Tréſors d'attraits & de foibleſſe,
Louez Dieu, donnez-lui vos cœurs.

Adorez ſon pouvoir ſuprême,
Vieillards, édifices penchans,
Feux ſans chaleur, ſoleils couchans,
Reſtes chancelans de vous-même.
Enfant, petit monde nouveau,
Que tes larmes dès le berceau,
Rendent hommage à ſa juſtice ;
Et dans les tranſports innocens
D'une ame exempte d'artifice,
Offre-lui tes premiers accens.

Quel nom plus ſaint & plus ſublime
Que celui du Dieu d'Iſraël !
Chantons ſon pouvoir éternel :
Qu'à l'exalter tout nous anime.
Quels bienfaits il verſe ſur nous !
Devant lui, Cieux, abaiſſez-vous :

Jusqu'à nous il daigne descendre.
Heureux Justes qui l'adorez !
Heureux, ô vous qui l'implorez,
Qui vous approchez pour l'entendre !

M. D'Aire.

PSEAUME CXLIX.

Cantate Domino canticum, &c.

Jesus-Christ sauvera son Peuple ; il exterminera ses ennemis.

Que de nouveaux concerts nos Temples retentissent !
A louer le Seigneur consacrons ce grand jour :
Redoublons notre zele, & que nos voix s'unissent
Aux Cantiques divins de la céleste Cour.

Qu'Israël pénétré de joie & de tendresse,
Vante le Tout-Puissant dont il reçut la loi.
Vous, enfans de Sion, montrez votre allégresse ;
Par des vœux solemnels, bénissez votre Roi.

Célébrez par vos chants sa puissance infinie ;
Publiez sa grandeur au bruit de vos concerts ;
Que par les doux accords d'une tendre harmonie,
Son Nom se fasse entendre, & pénétre les airs.

A son peuple chéri, le Seigneur favorable,
Fait gouter dès ce monde un solide bonheur ;
Il lui prête en tout temps une main secourable :
Il est l'appui du Juste & de l'humble de cœur.

Les Saints qui jouiront du prix de leur victoire,
Posséderont en Dieu l'objet de leurs desirs :
Goutant un doux repos dans le sein de la gloire,
Ils seront enivrés d'un torrent de plaisirs.

La vertu du Très-Haut animera leur zele,
Du plus ardent amour ils seront enflammés ;
Et l'on verra périr le pécheur infidele,
Sous le glaive tranchant dont ils seront armés.

C'est par eux que le Ciel dans sa juste colere,
Soumettra la fierté des peuples orgueilleux ;
Et que de leurs projets l'audace téméraire,
Ou sera confondue, ou tournera contre eux.

Les plus superbes Rois des nations perfides,
Seront humiliés, malgré leur vain effort ;
Et leurs chefs obstinés, de sang toujours avides,
Dans la captivité termineront leur sort.

C'est ainsi qu'aux Elus la gloire est réservée,
D'exécuter du Ciel les secrets jugemens ;
Ainsi l'on voit sur nous sa justice éprouvée,
Lorsque de sa vengeance ils sont les instrumens.

M. Moreau de Mautour.



PSEAUME CL.

Laudate Dominum in sanctis ejus, &c.

Qu'il faut louer Dieu par nos chants, par nos desirs, par nos actions & par nos mœurs.

PORTEZ jusques aux Cieux votre ardente priere,
Louez le Dieu puissant qui regne au firmament ;
Des astres lumineux il conduit la carriere,
Les œuvres de ses mains seront sans changement.

Il a fait à mes yeux d'innombrables miracles,
Sa force & sa grandeur ne se bornent jamais :
Les hommes sont instruits par ses divins oracles ;
S'ils suivent la justice, ils trouveront la paix.

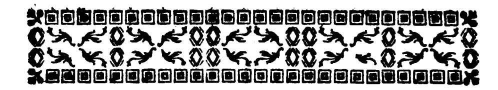
Louez le Tout-Puissant par le son des trompettes ;
Sur la lyre & la harpe adorez son grand Nom ;
C'est pour le célébrer que vos ames sont faites :
Il leur a préparé la céleste Sion.

Sur de doux instrumens chantez-lui des Cantiques ;
Mêlez-y de vos voix les aimables accords ;
Honorez sa grandeur par des fêtes publiques,
De vos cœurs pleins d'amour exprimez les transports.

Au son de la timbale, exaltez sa puissance ;
Faites de le servir, votre félicité ;
Vous recevrez le don de la persévérance :
Que tout ce qui respire adore sa bonté.

Mademoiselle D.

Fin des Pseaumes.



CANTIQUES.

I.

CANTIQUE DE LAUDES *du Dimanche.*

Benedicite, omnia opera, &c. *Dan.* 3.

Trois jeunes Israélites, Ananias, Misaël & Azarias, ayant refusé d'adorer une statue d'or, élevée par ordre de Nabuchodonosor Roi de Babylone, furent jettés dans une fournaise ardente, où conservés miraculeusement, Azarias portant la parole, ils épanchent leur cœur en actions de grace dans la considération des œuvres de la toute-puissance de Dieu.

ŒUVRES d'un Dieu puissant & sage,
A l'ardeur qui m'enflamme unissez vos transports ;
De mon cœur à l'envi secondez les efforts,
Rendez tous à sa gloire un éternel hommage.

Berceau du monde informe & récemment éclos,
Béniſſez-le, noires ténébres:
Un ordre ſouverain vous bannit du cahos;
Repliez vos voiles funebres,
Ceſſez d'envelopper & la terre & les flots.

Mais à ſa voix, clarté brillante,
De ton noble deſtin rends grace au Créateur:
De mille objets touchans, quel ſpectacle enchanteur
Doit bientôt nous offrir ta pompe étincellante!
Attends pour opérer les prodiges divers,
Que ſa main peuple ce grand vuide,
Et qu'un aſtre éclatant vienne au milieu des airs,
Ebranler ton riche fluide,
Et des traits de ta pourpre embellir l'Univers.

Vous, premiers nés de ſa puiſſance;
A ſervir votre Roi miniſtres empreſſés,
Qui, dans le rang ſublime où vous êtes placés,
N'en rendez à ſes loix que plus d'obéiſſance,
Citoyens naturels du lumineux ſéjour,
Qui vîtes naître ſon ouvrage;
Vous, qu'il fit pour l'aimer, & pour former ſa Cour;
Jouiſſez d'un ſi beau partage,
Servez, aimez un Dieu dont l'eſſence eſt l'amour!

Célébrez d'éternelles fêtes,
Héritiers adoptifs de ſa félicité,
Qui repoſez au ſein de ſa divinité,
Après avoir du ſiécle éprouvé les tempêtes:
Heureux Prédeſtinés, favoris de l'époux,
Louez un Dieu fait anathême,
Pour effacer l'arrêt qui vous proſcrivoit tous,
Et qui veut être encor lui-même
Le prix de ces combats qu'il ſoutint avec vous.

Globe étoilé, voûtes augustes,
Qu'à sa propre demeure ont destiné ses mains :
Marche-pied du Très-Haut, partage des humains,
Séjour qui méritois des habitans plus justes !
Joignez-vous aux concerts des célestes Esprits ;
Publiez la gloire immortelle
Du Dieu qui doit un jour, à leurs regards surpris,
Sous une forme encor plus belle
Pour des siécles sans fin réparer vos débris.

Dispensateur de la lumiere,
Qui tréssaillant de joie, & d'un œil de fierté
Envisageant des airs la vaste immensité,
Partis comme un Géant pour remplir ta carriere :
Toi qui le front paré, tel qu'un époux brillant,
Des flammes de ton diadême,
Parcours tout l'Univers dans ton cercle brûlant ;
Rends ton hommage au Roi suprême,
Qui plaça dans tes feux son Trône étincellant.

Astre inconstant, sphère argentée,
Qui dans le sombre azur viens briller à ton tour,
Et de l'obscure nuit nous faire un second jour,
Dont la vue est encor si doucement flattée :
Flambeaux, où de sa gloire il peignit la splendeur,
Paroissez tous en sa présence,
Sentinelles des Cieux, redoublez votre ardeur ;
Eclatez avec complaisance ;
Du Dieu qui vous a faits annoncez la grandeur.

Eclairs, vapeurs, grêle, tempêtes ;
Froid, chaleur dont sa main dispense le dégré :
Cataractes qu'il ouvre ou qu'il ferme à son gré ;
Inévitables feux, qui menacez nos têtes :

Répandez avec vous la triſteſſe & l'horreur,
Juſtifiez ſon indulgence,
Servez ſon équité, tréſors de ſa fureur;
Louez un Dieu dont la vengeance
Au cœur des Potentats va porter la terreur.

Sombre compagne du ſilence,
A qui le doux ſommeil a commis ſes pavots;
Qui par tout l'Univers ſuſpendant les travaux,
Tiens l'homme enſéveli dans ta molle indolence:
Et toi qui de ſes ſens diſſipant la langueur
Par ta clarté riante & vive,
D'un repos qui l'énerve abreges la longueur;
Dans cette ſage alternative,
Louez l'ordre conſtant qui ſoutient ſa vigueur.

Aimable enfance de l'année,
Par qui tout s'embellit, & tout rit à nos yeux;
Qui joins au vif éclat dont tu pares les Cieux,
Les brillantes couleurs dont la terre eſt ornée:
Et toi, qui fais jaunir ces tendres nourriſſons
Si délicats dans leur naiſſance,
Qu'un amour paternel a ſauvés des glaçons;
Célébrez la magnificence
Qui nuance vos fleurs, & mûrit vos moiſſons.

Oublirois-tu ſes ſoins propices,
Opulente ſaiſon, dont la douce liqueur
Et réveillant l'eſprit, & dilatant le cœur,
Viendra de nos feſtins animer les délices?
Symbole des langueurs de la caducité,
Regne des vents & de l'orage,
Sommeil de la nature, adore ſa bonté,
Sa providence aimable & ſage
Dans les biens qu'il réſerve à ta ſtérilité.

Abîme immenſe, épouvantable;
Tumultueux empire, où les tyrans des airs
Font voir à chaque inſtant nos tombeaux entr'ouverts;
Dont nous oſons tenter le caprice indomtable;
Bénis l'Être abſolu qui ſçait donner un frein
A tes fureurs impétueuſes;
En approchant ces bords où tu frémis en vain,
Courbe tes eaux reſpectueuſes
Pour adorer les traits qu'y ſçut graver ſa main.

Ruiſſeaux, l'honneur de nos rivages;
Qui ſemez ſur vos pas la verdure & les fleurs,
Qui ranimez nos prés flétris par les chaleurs,
Et nous offrez encor le plus ſain des breuvages:
Fleuves majeſtueux, rivaux des vaſtes mers,
Qui fiers du progrès de votre onde,
Nous portez les tributs de cent peuples divers;
Béniſſez la ſource féconde
De ces flots dont le cours enrichit l'Univers.

Images des Grands de la terre,
Ambitieux rochers, dont le front ſourcilleux
Dans ſa propre hauteur trouve un ſort périlleux;
Tremblez, abaiſſez-vous au bruit de ſon tonnerre:
Louez, humbles vallons, dans votre état obſcur,
En voyant foudroyer leurs têtes,
Louez le bras caché dans ce fatal azur,
Qui commande aux feux, aux tempêtes,
Et du lieu le plus bas fit le lieu le plus ſûr.

Tréſors, qu'il cacha ſous l'argile,
Minéraux précieux aux mortels languiſſans;
Dont l'art extrait ces ſucs, ces alkalis puiſſans,
Réparateurs d'un bien, ſi cher & ſi fragile;

Et vous, qui de ces feux suspendus de si loin
Imitez la vive étincelle,
Confondez les ingrats, & bénissez le soin,
Bénissez la main paternelle
Qui pourvût à leur pompe ainsi qu'à leur besoin.

Joignez-vous aux feux de l'aurore,
Astres de nos jardins, qu'un seul jour voit briller;
Vous, qu'avec tant d'éclat il prend soin d'habiller,
Tendres fleurs, à ses yeux empressez-vous d'éclore:
Vous, qui parez nos champs, nos vergers, nos côteaux,
Bénissez, végétaux modestes,
Celui qui daigne ouvrir sur vos foibles rameaux
Les mêmes réservoirs célestes,
Que sur le cèdre altier qui doit braver les eaux.

Êtres vivans, rendez-lui grace;
Vous, qu'un rapide essor emporte dans les airs;
Qui parcourez des flots tous les sentiers divers;
Qui rampez sur ce globe, ou foulez sa surface;
Venez de votre Roi rivaux industrieux,
Rendez hommage à la sagesse
Qui pourvut à vos jours, & qui charme nos yeux,
Par cet instinct dont la finesse
D'un être intelligent sait imiter les jeux.

Toi, son chef-d'œuvre, & son image,
Que sa magnificence a seul envisagé;
Noble fils de la Terre, Univers abrégé,
Prêtre de la nature, offres-en l'humble hommage:
De l'amour dans ton cœur il a gravé la loi;
A toi seul il s'est fait connoître;
Du soin de le servir fais ton unique emploi;
Aime, bénis l'aimable Maître
Qui te forma pour lui, qui forma tout pour toi.

Des lieux que le ſoleil dévore,
A ces bords déſolés par d'éternels frimats;
Du couchant orageux, à ces riants climats
Où d'un Ciel toujours pur on voit naître l'aurore:
Aux accens de ma voix, Peuples, uniſſez-vous;
Chantez dans vos divers langages;
Par les plus tendres vœux, les tranſports les plus doux,
Anticipez les avantages
Du jour qui ſous ſa loi vous doit raſſembler tous.

Dépoſitaires de ſa foudre,
Superbes Potentats, qu'il n'arme point en vain;
Exterminez le crime, & redoutez la main
D'un Dieu qui du même œil voit le Trône & la poudre;
Vous, qui vivez heureux ſous vos paiſibles toits
A l'ombre de leur diadême,
Ou qu'un ſceptre de fer accable de ſon poids;
Adorez la grandeur ſuprême
Qui conſacre pour vous la majeſté des Rois.

Troupeau choiſi, Nation ſainte,
Prêtres-Rois, Peuple heureux, acquis de tout ſon ſang;
Par des mœurs ſans reproche honorez votre rang,
Servez-le dans l'amour, l'allégreſſe, & la crainte.
Miniſtres, qui voyez les Rois à vos genoux,
Auguſtes chefs du Sanctuaire;
Pontife du Très-Haut, qu'il établit ſur tous;
Béniſſez-le du caractere
Et du pouvoir ſacré qu'il partage avec vous.

Fiers défenſeurs de la patrie,
Dieux mortels, qui veillez au maintien de ſes loix;
Vous, qui lui conſacrez vos écrits & vos voix;
Vous, dont un art moins noble exerce l'induſtrie,

Tous enfans des humains dont les beſoins divers
Font la reſſource mutuelle ;
Habitans des Cités, habitans des déſerts,
A l'harmonie univerſelle
Empreſſez-vous d'unir vos plus tendres concerts.

Brillante fleur de la jeuneſſe,
Dont un objet frivole emporte tous les vœux ;
Réſervez votre encens, adreſſez tous vos feux,
A la ſeule beauté qu'épargne la vieilleſſe.
Vous, qui des faux plaiſirs connoiſſant le poiſon,
Des dangers où leur charme engage,
Avez heureuſement vû paſſer la ſaiſon ;
Béniſſez-le d'un avantage
Qui de leur folle ivreſſe affranchit la raiſon.

Offrez-lui vos tendres premices,
Age aimable, où ſa gloire a ſouvent éclaté ;
Conſervez l'innocence & la ſimplicité,
A qui de ſon royaume il promit les délices :
Vous, qui marchant courbés ſur les bords du tombeau,
De ſes horreurs oſez vous plaindre ;
Rendez grace à la main, qui doit d'un feu plus beau,
De vos longs jours prêts à s'éteindre
Au ſéjour des vivans rallumer le flambeau.

Bénis ſur-tout un Dieu qui t'aime,
Un Dieu qui de ſon front t'imprima la ſplendeur,
Qui t'appelle, ô mon ame, à l'immenſe grandeur
Qu'au prix de tant d'opprobre il acheta lui-même.
De ton aimable Auteur, de ton unique appui,
Chante les graces immortelles :
Quand ſa pitié ſur toi ſe ſignale aujourd'hui,
Prends ton eſſor, étends tes aîles,
Souffle du Dieu vivant, va t'abîmer en lui !

M. DE BOLOGNE.

II.

I. CANTIQUE DE MOYSE.

Exod. 15.

Pour Laudes du Lundi.

Cantemus Domino, gloriose, &c.

Les Egyptiens qui pourſuivoient les Iſraélites, ayant été enſévelis dans la mer rouge, Moyſe compoſa ce Cantique pour célébrer cet évenement miraculeux qui étoit la figure du Baptême.

BÉNISSONS le Seigneur dans nos chants de victoire,
De ſon Trône ſur nous il a jetté les yeux ;
Béniſſons mille fois un Dieu qui met ſa gloire,
A nous ſauver du fer d'un peuple furieux.
Déja l'Egyptien animé par l'envie,
Se flatoit qu'à ſa haine impie
Il alloit nous ſacrifier ;
Mais Dieu parle : à ſa voix ſoumiſe, obéiſſante,
La mer enſévelit ſous l'onde frémiſſante
Le combattant & le courſier.

Il eſt le Tout-Puiſſant, le Dieu fort, l'Invincible ;
Nous avons vu par lui l'ennemi confondu ;
Il s'eſt armé pour nous de ſon glaive inviſible ;
Son poids s'eſt fait ſentir au ſoldat éperdu.
Tel qu'un rocher briſé dans ſa chute rapide,
Soudain de l'élément liquide,

Perce l'horrible immenſité ;
Tel Pharaon, Grand Dieu, devenu ta victime,
Dans l'éternelle nuit de l'effrayant abîme,
Eſt pour jamais précipité.

A ce coup éclatant, ta gloire intéreſſée,
A plongé dans le deuil la ſuperbe Memphis.
Tu devois, pour venger ta grandeur offenſée,
Ce juſte châtiment à ſes coupables fils.
Ainſi que dans la plaine, allumé par la foudre,
Le feu vengeur réduit en poudre
L'eſpoir du triſte laboureur ;
Ainſi de ſa puiſſance & d'orgueil enivrée,
L'aveugle nation vient d'être dévorée
Par le ſouffle de ta fureur.

A nous ouvrir leur ſein les ondes empreſſées,
Sembloient nous découvrir le centre des enfers ;
De flots accumulés deux montagnes glacées
Elevoient leur ſommet juſqu'au plus haut des airs ;
Enfin, dit l'ennemi, j'aſſouvirai ma haine ;
Avec eux pour briſer leur chaîne,
En vain leur Dieu veut-il s'unir ;
Oui, leur ſang, malgré lui, va rougir mon épée ;
Et ſon mortel tranchant, de leur race extirpée,
Détruira juſqu'au ſouvenir.

Il nous ſuit à travers ces montagnes humides ;
L'abîme retentit de ſes cris furieux ;
Mais les flots indignés redevenus liquides,
Engloutiſſent le chef, les ſoldats & leurs dieux.
Un ſeul mot de ta bouche a tout fait diſparoître ;
O toi qui peux parler en Maître
Aux élémens épouvantés,
Grand Dieu, quelle eſt ta gloire & ta magnificence !
Qu'Iſraël en tremblant s'abaiſſe en ta préſence,
Au ſouvenir de tes bontés !

Les Géants font tombés fous ta main vengereffe,
Au moment que pour nous elle a féché les mers;
Abandonnerois-tu ton peuple à fa foibleffe,
Après avoir brifé fes tyrans & fes fers?
Non, non, Seigneur; les feux, les éclairs, les tempêtes,
A nous défendre toujours prêtes,
Vont diffiper nos ennemis;
Et ta force rendant leur effort inutile,
Nous conduira bientôt dans la terre fertile
Que ton amour nous a promis.

Quels objets je découvre aux traits de ta lumiere!
Où fuis-je? dans fon fang le Philiftin noyé,
Pour prix de fa fureur a mordu la pouffiere,
Sous tes carreaux brulans juftement foudroyé.
Pour fes cruels enfans à fon tour allarmée,
J'apperçois la fiere Idumée
Pâlir au feul nom des Hébreux.
Moab & Chanaan font frappés par la crainte;
Et dans leurs cœurs impurs ils reffentent l'atteinte
Du défefpoir le plus affreux.

Que tardes-tu? fur eux fais tomber l'épouvante;
Imprime fur leur front la pâleur de la mort;
Laffé des attentats d'une race infolente,
Egale à fes forfaits les horreurs de fon fort.
Dans ces jours où conduits fur tes facrés veftiges,
Nous verrons par mille prodiges
Ton bras fe fignaler pour nous,
Puiffent de notre fang tous ces peuples avides,
Se déchirant le fein de leurs mains parricides,
Prévenir ton jufte couroux!

Que font-ils devant toi, qu'une vaine fumée?
Quels fuccès ont fuivi leurs complots criminels?
Oui, tu fçauras, Grand Dieu, malgré la terre armée,
Accomplir dans le temps tes décrets éternels.

Tu nous établiras dans ta demeure sainte ;
Tu donneras à son enceinte,
Une immuable fermeté ;
Là, Jacob s'unissant aux Cantiques des Anges,
De son Libérateur chantera les louanges,
Au-delà de l'éternité.

M. Fé de Boisragon.

III.

CANTIQUE D'EZECHIAS.

Isaïe, ch. 38.

Pour Laudes du Mardi.

Ego dixi : in dimidio dierum, &c.

Ezechias Roi de Juda, guéri miraculeusement d'une maladie dont il devoit mourir, composa ce Cantique en actions de grace pour le rétablissement de sa santé. Il convient à une personne convalescente.

J'AI vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années,
Je touchois à mon couchant :

La mort déployant ſes aîles,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funeſte,
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus:
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus:
Mon dernier ſoleil ſe leve;
Et votre ſouffle m'enleve
De la terre des vivans;
Comme la feuille ſechée,
Qui de ſa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable
Le mal a briſé mes os;
Et ſa rage inſatiable
Ne me laiſſe aucun repos:
Victime foible & tremblante,
A cette image ſanglante
Je ſoupire nuit & jour;
Et dans ma crainte mortelle,
Je ſuis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainſi de cris & d'alarmes
Mon mal ſembloit ſe nourrir;
Et mes yeux noyés de larmes
Etoient laſſés de s'ouvrir.
Je diſois à la nuit ſombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre

M'ensévelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore ;
Le jour que tu fais éclore,
Est le dernier de mes jours.

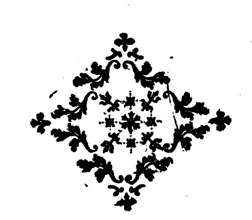
Mon ame est dans les ténébres ;
Mes sens sont glacés d'effroi :
Ecoutez mes cris funebres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entrouvroit sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la Terre
Connoisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ son don efficace
Puisé dans ses saints trésors ;
Et qui rallumant sa flamme
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire
Que vous prolongez mes jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens :
La mort aveugle & muete
Ne sera point l'interprete
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace
Comme moi ſont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos céleſtes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos Temples
Rechauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés ;
Et vous offrant mon hommage
Leur montrer l'unique uſage
Des jours que vous leur laiſſez.

ROUSSEAU.



IV.

CANTIQUE D'UN JUIF DANS LES FERS.

Pour Laudes du Mardi quand il eſt fête, & pour le même jour dans le temps Paſchal.

Miſerere noſtri, Deus, omnium, &c.

Eccleſiaſtic. ch. 36.

Un Juif dans les fers implore la protection de Dieu pour ſa nation. Ce peuple étoit alors captif, & diſperſé dans l'Egypte, dans la Syrie, & dans pluſieurs Provinces au-delà de l'Euphrate.

DIEU ſouverain de tous les êtres,
Dieu bienfaiſant, reçois nos vœux ;
Toi qui protégeois nos ancêtres,
N'abandonne point leurs neveux :
Que ton Ange armé du tonnerre,
Des peuples qui te font la guerre
Déconcerte le fol eſpoir :
Et dans leurs villes foudroyées
Contrains leurs bouches effrayées
A reconnoître ton pouvoir.

Sur les nations étrangeres,
Seigneur, appéſantis ton bras.
Détruis les grandeurs paſſageres
De tant de Monarques ingrats :
Cent fois leurs yeux & leurs oreilles
Ont été frappés des merveilles
Qui nous révelent tes ſecrets :
Romps les charmes qui les ſéduiſent,
Et que tes œuvres les inſtruiſent
De tes adorables décrets.

Qu'ils ſçachent qu'en toi ſeul l'homme fidele eſpere,
Que pour tous les humains il n'eſt point d'autre Pere,
Ni d'autre Dieu que toi.
De ton juſte courroux que les ſignes renaiſſent ;
Que la Terre en tréſſaille, & que les Cieux s'abaiſſent
Sous les pas de leur Roi.

Enfante aujourd'hui des prodiges
Inconnus aux ſiécles paſſés ;
Anéantis juſqu'aux veſtiges
De nos ennemis terraſſés.
Quand publirons-nous ta victoire ?
Quand viendra ce regne de gloire
Dont tu veux encor nous priver ?
O des ſiécles auguſte Maître,
Ordonne aux jours de diſparoître,
Et commande aux temps d'arriver.

Que ceux dont l'orgueil nous écraſe
Soient précipités de leur rang ;
Que le feu du Ciel les embraſe,
Si le glaive épargne leur flanc.
Frappe, extermine ces impies,
Que tes vengeances aſſoupies

N'entraînent

N'entraînent point à tes genoux ;
Et qui disent : c'est nous qui sommes
Les vrais dieux qu'adorent les hommes,
Il n'en est point d'autre que nous.

Rassemble de Jacob les Tribus vagabondes ;
Qu'elles ouvrent les yeux à tes clartés fécondes,
Et proclament tes loix :
Qu'à Toi seul désormais adressant leur hommage,
Nos freres réunis rentrent dans l'héritage
Qu'ils eurent autrefois.

Grand Dieu ! jette un regard propice
Sur des enfans selon ton cœur ;
Dieu redouté, sous ton auspice,
Israël fut toujours vainqueur.
Viens terrasser l'idolâtrie,
Répands sur ma sainte patrie
Les bienfaits qu'elle a mérités ;
C'est la demeure où tu reposes,
Le Sanctuaire où tu déposes
Le trésor de tes vérités.

Que de ta parole éternelle
Sion goûte enfin les douceurs ;
Confonds l'audace criminelle
De ses farouches oppresseurs ;
Aux nations qui te révérent,
Aux fideles qui persévérent
Assure un destin glorieux ;
Et ne démens point les Prophêtes
Ni les antiques Interprêtes
De tes sermens mystérieux.

D'un peuple à qui ta voix a promis tant de graces,
Exauce les desirs & dirige les traces.

Suivant ton équité.
Terre, objet de ses soins, reconnois les ouvrages
D'un Dieu qui dans sa main tient le livre des âges,
Et de l'éternité.

M. LE FRANC.

V.

CANTIQUE D'ISAIE.

Chap. 12.

Pour Laudes du Mercredi.

Confitebor tibi, Domine, quoniam iratus es mihi, &c.

Les Juifs captifs remercient Dieu de leur délivrance future; & du Sauveur qu'il devoit leur envoyer.

SEIGNEUR, tu m'as livré la guerre;
Je t'en bénirai mille fois;
Il falloit des coups de tonnerre,
Pour me rappeller à tes loix.
Tes traits ont fait couler mes larmes;
Mes pleurs ont fait tomber tes armes;
J'éprouve aujourd'hui ta douceur...
Le voilà, ce Dieu redoutable,
Qui par bonté pour un coupable,
De Juge devient son Sauveur.

Si j'ai redouté sa puissance,
Quand il tonnoit pour me punir;
Lui dois-je moins de confiance,
Quand il daigne me soutenir?
Sans craindre & sans braver sa foudre,
Vers lui, moi qui ne suis que poudre,
J'irai comme au Dieu du salut;
Il est ma force, il est ma gloire:
Me promettre en lui la victoire,
C'est lui payer un doux tribut.

Espérez la fin de vos peines,
Peuple, il comblera vos desirs;
Vous puiserez à ses fontaines
Des eaux pures, de vrais plaisirs.
Dites alors plein d'allégresse:
Qu'avec nous tout mortel adresse
Ses vœux, son encens au Seigneur.
Publiez son Nom, ses ouvrages;
Et songez que dans vos hommages,
Tout doit répondre à sa grandeur.

Célébrez ses dons magnifiques,
Annoncez-les à l'Univers;
Que l'amour porte vos Cantiques
A l'autre rivage des mers.
O Cité glorieuse & sainte,
Sion, tu l'as dans ton enceinte,
Ce Dieu qu'attendoit Israël!
Eclate de reconnoissance;
Fais voir que tu sens la présence
De l'Immense, de l'Eternel.

VI.

CANTIQUE DE TOBIE.

Les six premieres strophes répondent au Cantique qui se chante à Laudes des fêtes qui tombent le Mercredi, & pour ce même jour au temps Paschal.

Magnus es, Domine, &c. *Ch.* 13.

Rétablissement & gloire de Jérusalem, figure de l'Eglise. Acte d'espérance, du Pécheur pénitent.

BÉNISSONS dans nos Cantiques
Le Dieu de l'éternité,
Et les œuvres magnifiques
De son regne illimité:
Sous sa main tout pouvoir plie:
Tour à tour sur notre vie
Versant les biens & les maux,
Il récompense & châtie,
Ouvre & ferme les tombeaux.

Israël, rends témoignage
Au Législateur des Rois,
Du sein de ton esclavage
Ose réclamer ses droits.

Instruis tes superbes Maîtres,
Parle, & qu'aujourd'hui les traîtres
Apprennent en frémissant,
Que le Dieu de leurs ancêtres
Est le seul Dieu tout-puissant.

Quoique sa main nous frape, il nous plaint & nous aime:
A veiller sur nos jours il s'abaisse lui-même ;
Il observe nos pas, il compte nos instans.
Craignez donc, adorez, servez le Roi suprême
Des siécles & des temps.

Pour moi, que ce divin Pere
Punit par excès d'amour,
Sur cette rive étrangere
Je l'invoque nuit & jour.
Les décrets de sa vengeance
Ont proscrit le peuple immense
Qui nous accable aujourd'hui ;
Vous, objet de sa clémence,
Pécheurs, revenez à lui.

Mon cœur tréssaille de joie
En présence du Seigneur :
Ames fermes dans sa voie,
Vous partagez mon bonheur.
Du Dieu que ton crime irrite
Cité toujours favorite,
Pourquoi trahis-tu sa loi ?
Ton inconstance mérite
Les maux qui fondent sur toi.

Mais tu peux l'appaiser par de nouveaux hommages.
Que des climats lointains, que de ces bords sauvages,
Il rappelle en tes murs tes nombreux citoyens ;
Qu'il releve son Temple, & jusqu'aux derniers âges
Te comble de ses biens.

(a) TON Maître terrible & juste
T'arrache à tes ennemis ;
Jérusalem, Ville auguste,
Que d'honneurs te sont promis !
J'entends les vœux qu'on t'adresse ;
L'Univers entier s'empresse
D'honorer dans le saint lieu,
Ces murs consacrés sans cesse
Par la présence de Dieu.

Tous les Princes de la Terre
Viendront chez toi le fléchir ;
Les parfums, l'or qu'elle enserre,
Sont créés pour t'enrichir.
Quel abîme de supplices
Est creusé pour les complices
De tes vils blasphémateurs ;
Et quel trésor de délices
S'ouvre à tes adorateurs !

Triomphe ; tes enfans sortiront d'esclavage ;
Le Seigneur les rassemble, & n'en craint plus d'outrage:
Du sort qui les attend mes yeux sont éblouis.
Qu'il est doux de t'aimer ! trop heureux qui partage
Les biens dont tu jouis !

Grand Dieu, mon ame attendrie
Bénit l'œuvre de tes mains :
Jérusalem, ma patrie
Renaîtra pour les humains :

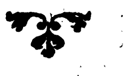
(a) *Les six strophes suivantes répondent au Cantique qui se chante à Laudes de la Dédicace d'une Eglise ;* Jerusalem civitas Dei, &c.

L'impie en vain la menace :
Son ſort changera de face ;
Je meurs content, ſi du moins
Des rejettons de ma race
En ſont un jour les témoins.

Plus de triſtes funérailles,
Plus d'effroi, ni de ſoupirs :
Ses portes & ſes murailles
Seront d'or & de ſaphirs.
Que de pierres précieuſes
De leurs couleurs merveilleuſes
Frappent déjà mes regards !
Que de voix harmonieuſes
Font retentir ſes remparts !

Elle invite à ſa Cour tous les peuples du monde ;
De céleſtes plaiſirs ſource à jamais féconde,
Pour elle chaque jour eſt un jour ſolemnel :
Béni ſoit le Seigneur, c'eſt ſur elle qu'il fonde
Son royaume éternel.

M. Le Franc.



X ii

VII.

CANTIQUE D'ANNE.

1. Reg. 2.

Pour Laudes du Jeudi.

Exultavit cor meum in Domino, &c.

Anne, après une longue stérilité qui lui avoit attiré bien des mépris & des humiliations, ayant obtenu de Dieu de devenir féconde, elle mit au monde un fils qu'elle nomma Samuel, *& qu'elle consacra à Dieu. Dans les transports de sa joie & de sa reconnoissance, elle prononça ce Cantique admirable par les sentimens d'un cœur pénétré de la toute-puissance de Dieu & de sa providence.*

Quel nouveau jour me luit ? A peine je puis croire
L'excès de mon bonheur.
A l'opprobre où j'étois, a succédé la gloire :
Dieu m'éleve en honneur.

Mes ennemis confus sont réduits au silence ;
Ils me laissent en paix.
C'est au Dieu de Jacob, à sa toute-puissance,
Que je dois ces bienfaits.

Heureux qui méprisant les grandeurs de la terre,
Met en Dieu son appui !
Les Conquérans, les Rois que le monde révere,
Ne sont rien devant lui.

Mon ame, grace au Ciel ! ne sera plus en proie
A d'ameres douleurs :
On ne se fera plus une cruelle joie
D'insulter à mes pleurs.

Le Seigneur m'a vengée : à sa perçante vue
Rien n'échappe ici-bas.
Tremblez, pécheurs ; sur vous la foudre est suspendue,
Et va fondre en éclats.

L'Eternel a brisé dans sa juste colere
Les hommes orgueilleux ;
Et des humbles mortels écartant la misere,
Il a comblé leurs vœux.

Ce Grand, qui mollement vivoit dans l'opulence,
Mange un pain de douleur ;
Et celui qui portoit les fers de l'indigence,
Se voit dans la splendeur.

Celle qui n'avoit pas le nom flateur de mere,
L'est de beaucoup d'enfans :
Celle qu'un tel bonheur avoit rendu si fiere,
Regrette en vain ce temps.

Que le Seigneur est grand ! c'est lui qui donne l'être,
Et qui met au tombeau :
C'est lui qui de nos jours tout prêts à disparoître,
Rallume le flambeau.

Le Riche également, & le Pauvre au teint blême,
Sont l'œuvre de ses mains.
S'il le veut, il abaisse; il éleve de même
Les fragiles humains.

Cet indigent souffroit, couché dans la poussiere,
Tous les maux à la fois :
Dieu l'appelle; il s'éveille; & brillant de lumiere,
Il regne avec les Rois.

Le Seigneur a semé de l'un à l'autre pôle,
Tous les êtres divers.
Rien n'étoit; il a dit : docile à sa parole,
S'est formé l'Univers.

Serviteurs du Très-Haut, tréssaillez d'allégresse :
Il veille sur vos pas.
La force des méchans, de sa main vengeresse,
Ne les sauvera pas.

Déjà pour les frapper, Dieu s'arme de la foudre
Qui va tomber sur eux.
De son Trône éternel, il va réduire en poudre
Ces mortels odieux.

Dieu jugera la Terre : il donnera l'Empire
A son Christ, au vrai Roi.
Temps de gloire & de paix ! heureux qui verra luire
Les beaux jours de sa Loi !

VIII.

CANTIQUE D'HABACUC.

Chap. 3.

Pour Laudes du Vendredi.

Domine, audivi auditionem, &c.

Le Prophête déplore les maux dont le Seigneur doit affliger son Peuple, en le livrant aux Chaldéens. Il représente les merveilles qu'il a opérées en faveur de ce Peuple, lorsqu'il l'a fait sortir de l'Egypte, & qu'il l'a établi dans la Terre promise. Il prédit qu'il le délivrera de même de la captivité de Babylone, & qu'il le ramenera plein de joie dans son pays.

LAi-je bien entendu? quelle horrible sentence
Vient émouvoir mes sens! quelle sinistre voix!
Ah! pardonne, Seigneur; différe ta vengeance;
Sois touché de mes pleurs pour la derniere fois.

Où t'alloit emporter un jugement funeste?
Le glaive sans retour armoit-il ton couroux?
Pouvois-tu l'immoler, ce déplorable reste
D'un peuple que tu mis à couvert de tes coups?

Armé pour ſa défenſe ; il eſt temps de paroître.
Vainement Babylone oppoſe ſes remparts ;
Combats, triomphe, cours ; Seigneur, fais-toi connoître,
Que dis-je ? tu le peux d'un ſeul de tes regards.

Tel jadis tu parus, lorſqu'éclatant de gloire,
Ton bras exterminoit des peuples éperdus :
Les échos du Pharam, témoins de ta victoire,
Répéterent nos chants & les cris des vaincus.

Le ſoleil, à l'aſpect de ta face brillante,
Dans un nuage épais renferma ſa ſplendeur ;
Les foudres qui partoient de ta main menaçante,
Terraſſant l'ennemi, raſſuroient le vainqueur.

La mort devant ton char répandant les allarmes,
Briſoit l'orgueil des chefs & glaçoit les ſoldats ;
Et ton Ange couvert de redoutables armes,
Portoit dans tous les rangs l'horreur & le trépas.

Tu fixes tes regards ; tu parles ; & la terre,
Reçoit, en frémiſſant, ton ordre ſouverain ;
Elle obéit, s'entr'ouvre ; & bientôt le tonnerre,
Force tes ennemis à rentrer dans ſon ſein.

Tout fléchit devant toi ; les vallons & les plaines,
Aux monts les plus chenus, ſe virent égalés ;
La mer retint ſes flots ; des fleuves, des fontaines,
Rebrouſſerent ſoudain les cours épouvantés.

L'aveugle Egyptien, le blaſphême à la bouche,
Fut contraint de céder aux efforts de ton bras :
Le ſacrilege chef d'une race farouche,
Abandonna ſon camp au gré de tes ſoldats.

Le soleil dans les flots va finir sa carriere :
La nuit confond déja ton peuple dans l'oubli.
Tu tonnes . . . des éclairs la bleuâtre lumiere,
Guide le coup mortel qui frappe l'ennemi.

La mer entend ta voix ; son onde menaçante,
Attend pour s'écarter un seul de tes regards ;
Tu le veux ; & bientôt étonnée & tremblante,
Elle forme en son sein deux humides remparts.

Ton peuple craint les flots, ta présence l'anime ;
Il franchit des sentiers aux mortels inconnus ;
L'ennemi court, s'élance, il chancelle, il s'abîme !
La mer gronde, se joint, & l'ennemi n'est plus.

Mais ce jour à jamais marqué pour ta clémence,
Que d'horreurs, que de maux doivent le précéder !
Tu daignas, ô mon Dieu, m'en donner connoissance ;
Je le vois, & je tremble à m'en persuader.

O mort, viens de mes ans terminer la misere ;
Douce mort, hâte-toi de m'unir au Seigneur ;
Dérobez-moi, tombeaux, aux traits de sa colere :
J'en connois la justice, & j'en prévois l'horreur.

Tous les maux à la fois regneront sur la terre :
Une éternelle mort dévorera son sein.
Nos champs ensanglantés des fureurs de la guerre,
Du triste moissonneur, tromperont le dessein.

Les fleuves tariront ; l'astre qui nous éclaire,
Refusera ses feux à nos arbres naissans ;
Les troupeaux périront sous la dent meurtriere
Des lions affamés & des ours dévorans.

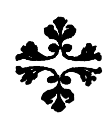
Mais pourquoi t'affliger, ô mon ame! qu'importe?
Pourquoi t'abandonner aux plus vives douleurs?
Espere au Tout-Puiſſant; crains-tu que ſa main forte,
Ne puiſſe t'affranchir des plus preſſans malheurs?

O Dieu, parmi les maux que ton bras nous prépare,
Ma voix ne ceſſera d'exalter tes bienfaits;
Iſraël dans les fers d'un ennemi barbare,
Connoîtra que c'eſt toi qui punis les forfaits.

Oui, c'eſt toi... quel rayon vient éclairer mon ame!
Quel tumulte, quel bruit ſe répand dans les airs!
Les remparts ennemis ſont en proie à la flamme;
Iſraël a briſé la honte de ſes fers.

Releve-toi, Sion: mille cris de victoire,
Annoncent la grandeur du Dieu de tes ayeux.
Vante à tout l'Univers ſa puiſſance & ſa gloire,
Et que ſon Nom ſoit craint de tes derniers neveux.

M. Billard.



IX.

II. CANTIQUE DE MOYSE.

Deutéronome. Chap. 32.

Pour Laudes du Samedi.

Audite, cœli, quæ loquor, &c.

Bienfaits de Dieu envers son Peuple : prédiction de ses égaremens & de ses châtimens.

DIEU vivant, c'est toi que j'atteste :
Au Nom sacré de votre Roi,
Empressez-vous, troupe céleste,
Fils de la Terre, écoutez moi.
Comme on voit la douce rosée
Pénétrer la plaine embrasée,
Et ranimer les tendres fleurs ;
Par sa douceur harmonieuse
Puisse ma voix victorieuse
Porter la vie au fond des cœurs !

Offrons nos vœux & nos hommages
A l'Être saint dont l'équité
Eclate autant dans ses ouvrages,
Que son pouvoir illimité !
Des mains d'un Maître inéxorable,
Avec éclat, Dieu secourable,
Tu sauvas ton fils triomphant.
De ses mépris ce fils parjure,
Va bientôt combler la mesure,
Et cesser d'être ton enfant.

Qui t'a séduit ! . . . qu'oses-tu faire ?
Peuple insensé ! . . . par quels forfaits
Ton Créateur, ton Dieu, ton Pere,
Est-il payé de ses bienfaits !
Quel fut l'objet de ces prodiges,
Dont tu vois par-tout les vestiges
Subsister encore à tes yeux ?
Faut-il quelqu'autre témoignage ?
Parcours les fastes d'âge en âge
Jusqu'aux premiers de tes ayeux.

Ils t'apprendront que sa tendresse
Choisit Jacob, au même temps
Que l'Univers dans sa jeunesse
Vit disperser ses habitans :
Vos enfans, Tribus favorites,
L'occupoient seuls dans les limites
Que son doigt traçoit aux humains ;
Il t'adopte, Peuple volage,
Pour t'assurer un héritage
Digne d'entrer en d'autres mains.

Dans une affreuse solitude
Quels tendres soins à te former !
Quelle attentive inquiétude
A te conduire, à t'animer !
Telle une aigle active, intrépide,
Pour instruire un aiglon timide
A sa foiblesse offre un appui ;
Lui sert de guide, & de modele,
Tantôt le porte sur son aîle,
Tantôt voltige autour de lui.

Au don que t'a fait sa puissance
De ce séjour délicieux,
Que pouvoit sa magnificence
Ajouter de plus précieux !

Au ſein du calme, & des richeſſes,
Tu tournes ſes propres largeſſes
Contre le Dieu qui t'a cheri!
Tel un lion fier & ſauvage
Tourne ſa force & ſon courage
Contre la main qui l'a nourri.

Des dieux nouveaux, imaginaires,
Dieux ridicules, impuiſſans,
Des dieux qu'ont ignorés tes peres,
Ont ſeuls tes vœux & ton encens!
Par quels dégrés, de crime en crime
Te vois-je tomber dans l'abîme
Où t'entraîne un ſens reprouvé! . . .
Pouſſe des cris ſous le cilice,
En apprenant à quel ſupplice
Son bras vengeur t'a réſervé!

Ta ſacrilege frénéſie
Oſe, Iſraël, par des dieux vains
Et provoquer ma jalouſie,
Et braver la foudre en mes mains!
Cede à ta pente inexcuſable,
Tandis qu'un peuple mépriſable
D'un fils ingrat me tiendra lieu;
Tu gémiras ſous ma colere,
Expatrié, dans la miſere,
Sans Autel, ſans Chef, & ſans Dieu.

Dans ſon ardeur impétueuſe
Le feu de ma juſte fureur,
D'une terre voluptueuſe
Ne fera qu'un ſéjour d'horreur:
Ma haine a juré ta ruine.
Mon ſouffle ira dans leur racine

Embraser les monts entr'ouverts ;
Et par sa flamme pénétrante,
Tel que la foudre dévorante
Se fera jour jusqu'aux enfers.

Tu verras le trouble & la crainte
Agiter tes foibles remparts ;
Le glaive autour de leur enceinte
T'offrir la mort de toutes parts :
Des corps en proie à leurs ravages,
Serpens, vautours, bêtes sauvages,
Traîner le reste ensanglanté ;
La mere tremblante & livide
Assouvir son sein parricide
Du même fruit qu'il a porté.

En t'offrant cet affreux calice
D'absynthe, de sang, & de pleurs,
Je ferai gloire en ma justice
De t'insulter dans tes malheurs :
Quand le vainqueur dans le carnage
Confondra tout sexe & tout âge,
A sa fureur reconnois-moi . . . .
C'est trop peu, race pervertie,
C'est trop peu d'être anéantie ;
Que ton nom périsse avec toi !

Ces châtimens que je differe,
Comme autant de vases scellés,
Dans les trésors de ma colere
Sont déja tous accumulés :
Mais avant ta perte totale,
Confondons la valeur brutale
Dont l'orgueil insulte à tes fers . . .
Géans, que le succès enivre,
Vous ignorez qui vous les livre ;
Vous l'apprendrez par vos revers.

Branches d'une tige fatale,
D'un arbre infect, dont il ne sort
Que des fruits souillés, d'où s'exhale
Une odeur de peste & de mort ! . . .
C'est à ma justice bravée
Que la vengeance est réservée,
Cessons d'en étouffer les cris ;
Sortez du lieu qui vous captive,
Glaive, frappez, le jour arrive
De me venger de leurs mépris.

Jacob ! dans tes villes désertes
Je ne vois d'un peuple nombreux
Se dérober à tant de pertes,
Qu'un reste foible & malheureux !
Levez-vous, vengez votre injure,
Dieux puissans ! armez la nature !
Unissez-vous, lancez vos traits !
Vous fites seuls leur espérance ;
Justifiez leur préférence ;
Délivrez ceux qui vous ont faits.

Jusqu'à quand l'esprit de vertige
Te fera-t-il subir sa loi !
Reviens d'un funeste prestige ;
Il n'est point d'autre Dieu que moi :
Maître absolu de ma victime,
Je précipite dans l'abîme,
Et je rappelle à la clarté ;
Dans mes vengeances toujours pere,
Je frappe, & ma main salutaire
Guérit le coup qu'il a porté.

Entends la voix d'un Dieu qui t'aime.
Cesse, Israël ! de m'outrager,
Et je le jure par moi-même,
Je descendrai pour te venger :

Oui, je cours pour briser ta chaîne,
Bien plus que pour servir ma haine,
Aiguiser mes traits dévorans ;
Et de ma lance inévitable
Enivrer l'Acier redoutable
Du sang impur de tes tyrans.

Vous, (*a*) que l'orgueil de la victoire
Endort à l'ombre du trépas ;
Ouvrez les yeux, & rendez gloire
A la puissance de mon bras.
De ma fureur verges séveres,
Même au milieu de leurs miseres,
Dans mes Saints respectez mon choix :
Toi, respire après la tempête,
Peuple chéri, leve la tête,
L'adversité te rend tes droits.

M. De Boissière.

(a) *Les Rois d'Assyrie.*



X.

CANTIQUE DE JUDITH.

Chap. 16.

Les quatre premieres ſtrophes répondent à ce qu'on chante à Laudes du Samedi quand il eſt fête, le même jour au temps Paſchal, & le jour de la Conception.

Incipite Domino in tympanis, &c.

Chants de victoire de l'Egliſe triomphante du Démon, & de tous les ennemis de ſa ſainteté & de ſa gloire.

QUE du bruit des tambours nos villes retentiſſent,
Que la trompette ſonne, & que nos voix s'uniſſent,
Rendons au Dieu vivant un immortel honneur;
Il briſe quand il veut le glaive de la guerre :
Des Cieux & de la Terre
C'eſt l'unique Seigneur.

Au milieu de ſon Peuple il a dreſſé ſa Tente :
C'eſt de-là qu'il répand ſa lumiere éclatante;
Que des Rois conjurés il repouſſe l'effort;
Et que ſon bras couvert de flamme & de fumée,
Lance ſur leur armée
Le tonnerre & la mort.

Assur environné de Nations altieres,
Vers les rochers du nord a percé nos frontieres,
Il a brûlé nos bois, dévoré nos sillons;
Et ce Peuple innombrable épuisoit dans ses courses
Les torrens & les sources
Qui baignent nos vallons.

Les cruels s'avançoient, & de la Palestine,
Dans leurs vastes desseins achevoient la ruine;
Les fers étoient forgés, le glaive étoit tout prêt,
Mais Dieu livre à la mort leur conducteur infame,
Et la main d'une femme
Exécute l'arrêt.

Ce n'est point la brillante élite
De nos combattans généreux,
Qui de la race Israélite
Détruit l'ennemi dangereux;
Ce n'est point un Géant horrible
Qui renverse d'un coup terrible
Ce Chef dans les combats nourri:
Immolé de ses propres armes,
Il est mort, vaincu par les charmes
De la fille de Mérari.

Elle a quitté l'habit funebre;
Ce n'est plus une épouse en deuil,
C'est une héroïne célébre
Qui nous arrache du cercueil.
Des parfums reprenant l'usage,
Elle colore son visage
Pour exciter de tendres vœux;
Et sa main avec art déploie
Les diamans, l'or & la soie
Sur les boucles de ses cheveux.

Ses voiles flottans, sa chaussure,
Du Barbare ont séduit les yeux;
Il conçoit dans son ame impure
Les desirs les plus furieux.
La main qu'il adoroit, le frappe;
Il expire: Judith s'échappe
D'un camp qu'elle a rempli d'horreur;
Ninive tremble sur son Trône;
D'Ecbatane & de Babylone
Les murs frémissent de terreur.

De hurlemens épouvantables
Les camps d'Assur ont retenti;
Au bruit de ces voix lamentables
Israël en foule est sorti.
Dieu qui nous couvroit de ses aîles
Contre des Peuples infideles
A daigné combattre avec nous:
Sa présence a troublé leurs ames,
Et les enfans des jeunes femmes
Les ont percés de mille coups.

(a) CÉLÉBRONS le Seigneur par de nouveaux Cantiques:
Il a rempli pour nous ses promesses antiques;
Jehovah! Dieu des dieux! que ton pouvoir est grand!
A tes divins décrets qui fera résistance?
Tu détruis la puissance
Des plus superbes Rois, du plus fier conquérant.

(a) *Cette strophe & les deux suivantes répondent à ce qu'on chante à Laudes du saint jour de la Pentecôte;* Hymnum cantemus, &c.

Que les Cieux sous tes pieds, que la Terre fléchissent;
Que les êtres divers à tes loix obéissent;
Ton esprit à créé l'onde, l'air & le feu;
Il tira du néant l'espace & la matiere;
Et d'un peu de poussiere
Son souffle enfanta l'homme, image de son Dieu.

Les monts épouvantés à ton aspect chancellent;
Ta voix émeut les eaux que leurs voutes recellent;
Sous ton char embrasé les rochers sont dissous:
La terre s'en ébranle, & les astres s'éteignent.
Mais de ceux qui te craignent,
Que les destins sont beaux! que le bonheur est doux!

Car tu ne cherches pas l'odeur des sacrifices.
Que t'importent ces boucs, ces nombreuses génisses
Qui nagent dans le sang, au pied de tes Autels?
Hommages fastueux des ames les plus viles,
Dont les tributs serviles
Ne fixeront jamais tes regards immortels.

Malheur aux Nations qui combattront la tienne!
Il n'est point contre toi d'appui qui les soutienne:
Ta sévere équité les condamne à périr;
Et leurs corps au milieu des serpens & du souffre,
Plongés au fond du gouffre
Se sentiront sans cesse & renaître & mourir.

M. LE FRANC.

X I.

CANTIQUE D'ISAIE.

Chap. 63.

A Laudes du saint jour de Pâques.

Quis est iste qui venit, &c.

La Robe du Seigneur est teinte du sang de ses ennemis. Il les a combattus lui seul. Il les a foulés aux pieds dans sa colere.

*QUEL est donc ce Héros aimable
Qui d'Edom s'avance vers nous ?
Sur toi, Bosra, ville coupable,
Vient-il d'exercer son courroux ?

Ton sang, implacable Idumée,
A-t-il rougi ses vêtemens ?
Sa main t'a-t-elle désarmée ? . . .
Que son port est noble & charmant !

Qu'il est beau ! . . . couvert de ses armes
Il ravit mes yeux & mon cœur.
D'un jeune époux, il a les charmes,
Et la démarche d'un vainqueur.

C'est moi-même . . . de la justice,
Je suis l'Oracle souverain,
Son rempart, son vengeur propice,
Et le Sauveur du genre-humain.

Y

Pourquoi de la pourpre éclatante,
Vos habits, ô Héros divin,
Offrent-ils la couleur sanglante
De ceux qui foulent le raisin ?

Seul, j'ai foulé le vin . . . . des Peuples de la Terre
Nul ne m'a secouru ; tous m'ont abandonné :
J'ai seul, sans en être étonné,
Porté tout le poids de la guerre.
Secondé seulement de ma colere extrême,
Armé de mon couroux vengeur,
J'écrasai mes Rivaux livrés à l'anathême
Sous le pressoir de ma fureur.

Mon pied écrasant la victime,
Le sang a réjailli sur moi,
Et sur mes vêtemens les taches qu'il imprime,
Dans tous les cœurs portent l'effroi.

Voici, voici, le jour de ma vengeance ;
Il va briller, ce jour heureux,
Où mon bras, de la mort enchaînant la puissance,
Affranchira les miens de son joug rigoureux.

Autour de moi prêt à combattre,
En vain j'ai cherché du secours ;
Mais nul, & rien n'a pu m'abattre,
Qui pour moi hasardât ses jours.

Mon bras fut donc seul dans la guerre,
Et ma ressource & mon appui ;
De tous des Peuples de la terre,
Je soutins l'effort avec lui.

Armé de ce bras tutélaire,
Mon courroux combattit pour moi,
Et j'écrasai dans ma colere
Ceux qui me dédaignoient pour Roi.

J'enivrai leur ame cruelle
De la coupe de ma fureur :
Dans leur sang j'éteignis la haine criminelle,
Immortel aliment d'une aveugle valeur.

XII.

CANTIQUE D'ISAIE.

Chap. 14.

Quomodo cessavit exactor, &c.

Transports de joie des Juifs, à leur délivrance de Babylone.

COMMENT est disparu ce Maître impitoyable !
Et comment du tribut dont nous fumes chargés
Sommes-nous soulagés !
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable,
Dont le poids accabloit les humains languissans,
Ce sceptre qui frappa d'une plaie incurable
Les Peuples gémissans.

Nos cris sont appaisés, la terre est en silence :
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
O fier, & rigoureux tyran !
Les cèdres même du Liban
Se réjouissent de ta perte :
Il est mort, disent-ils, & l'on ne verra plus
La montagne couverte
Des restes de nos troncs par le fer abbatus.

Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres:
Tout l'enfer se troubla, les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les Rois des Nations descendant de leur trône,
T'allerent recevoir.
Toi-même, dirent-ils, ô Roi de Babylone,
Toi-même, comme nous, te voilà donc percé,
Sur la poussiere renversé,
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la fange impure.

Comment es-tu tombé des Cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore?
Puissant Roi, Prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore.
Comment es-tu tombé des Cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore?

Dans ton cœur tu disois: à Dieu même pareil,
J'établirai mon Trône au-dessus du soleil;
Et près de l'Aquilon sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte:
A mes pieds trembleront les humains éperdus;
Tu le disois, & tu n'es plus.

Les passans qui verront ton cadavre paroître,
Diront, en se baissant, pour te mieux reconnoître:
Est-ce là ce mortel, l'effroi de l'Univers,
Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers,
Ce mortel, dont le bras détruisit tant de villes,
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenoient d'arides déserts?

Tous les Rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur.
Toi seul privé de ce bonheur,
En tous lieux rejetté, l'horreur de la nature,

Homicide d'un Peuple à tes soins confié,
De ce Peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables :
La race des méchans ne subsistera pas :
Courez à tous ses fils annoncer le trépas.
Qu'ils périssent : l'Auteur de leurs jours déplorables
Les a remplis de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

M. Racine.

XIII.

CANTIQUE DE ZACHARIE.

Saint Luc, chap. I.

Benedictus Dominus Deus Israël, &c.

L'Empire du Démon détruit par Jesus-Christ. Caractere de la justice Chrétienne. Ministere du Saint Précurseur.

*BÉNI soit le Dieu d'Israël !
Maître aimable, & pour nous toujours plein de tendresse,
Il daigne descendre du Ciel ;
De son Peuple il voit la détresse.
Guidé par son amour il vient le délivrer,
Et d'un long esclavage enfin le racheter.

Que l'on célébre un Dieu si bon,
Qui du sang de David son serviteur fidele
Va faire naître un rejetton,
Fruit de sa promesse immortelle,
Le Sauveur d'Israël, le salut des humains,
De tout temps annoncé par les Prophetes saints.

Ils prédisoient, que délivrés
Des assauts furieux d'ennemis intraitables,
Nous verrions de joie enivrés
Périr nos tyrans indomptables;
Que d'un œil de bonté regardant nos ayeux,
Il nous inonderoit de ses dons précieux.

Il s'est souvenu du serment
Dont son amour pour nous scella son alliance,
Inébranlable fondement
D'une immuable confiance:
Dieu lui-même jurant au Pere des Hébreux
Qu'ils seroient tout à lui, qu'il seroit tout pour eux;

Qu'un jour viendroit, que rassurés,
Qu'affranchis de leur joug, & que libres de crainte
Pour jamais à Dieu consacrés
Nous le servirions sans contrainte,
A ses yeux d'un pas ferme, exempts d'iniquité,
Marchant dans la justice & dans la sainteté.

Oui, vous serez de l'Eternel,
O tendre & cher Enfant, vous serez le Prophete,
Et du Rédempteur d'Israël
Le Précurseur & l'Interprete;
Vos pas annonceront les pas d'un Dieu Sauveur:
Vous lui frairez la route à l'Empire des cœurs.

Bientôt Israël éclairé
Sçaura que par les pleurs d'une humble repentance
L'homme de vices épuré
Recouvrera sa délivrance,
Et que Dieu n'écoutant pour nous que son amour
Fera du haut du Ciel briller un nouveau jour.

Ce Soleil levant dont les feux
Dissipent de la mort les nuages funebres,
Versant ses rayons lumineux
Sur l'homme assis dans les ténébres,
Leur divine clarté, des ombres du trépas,
Aux sentiers de la paix dirigera nos pas.

XIV.

CANTIQUE DE LA SAINTE VIERGE.

Magnificat anima mea, &c.

Dieu éleve les humbles, & les comble de biens.
Les orgueilleux abaissés & confondus.

*JE chante du Seigneur les bienfaits & la gloire,
De ses dons immortels présens à ma mémoire
Mon ame s'occupe en ce jour.
Mon cœur & mon esprit ont tressailli de joie;
J'attendois mon Sauveur : le Très-Haut me l'envoie.
Que ne lui doit point mon amour ?

Oui : malgré mon néant, ô faveur ravissante !
Il a daigné, du Ciel, sur son humble servante

Jetter un regard de bonté.
Oui : ce qu'a fait pour moi sa pitié généreuse,
Me vaudra pour jamais le nom de Bienheureuse
Par tous les siécles répété.

L'Être à qui le pouvoir appartient par essence,
A signalé pour moi sa force & sa puissance
Par des miracles éclattans.
Le Nom de l'Eternel est la sainteté même.
Celui qui tremble aux pieds de sa grandeur suprême,
Lui sera cher dans tous les temps.

Son bras s'est déployé : sa main forte & terrible
A confondu l'orgueil du mortel inflexible
Qui ne respiroit que fureur.
Il a du front des Rois fait tomber la courronne,
Renversé les Tyrans arrachés de leur Trône,
Et mis les humbles en honneur.

Prêt à combler les vœux du juste qui soupire,
Et dont l'ame altérée aux seuls vrais biens aspire,
Il les lui prodigue aujourd'hui;
Tandis que l'opulent qui sur son abondance
De ses besoins remplis fonde l'indépendance,
Sort pauvre & nud de devant lui.

Il choisit Israël : il en fit son partage.
Exact à nous tenir tout ce que d'âge en âge
Sa bonté nous avoit promis.
Abraham notre ayeul, & sa race fidele
De sa bouche ont reçu la promesse immortelle
Du don qu'il fait à ses amis.

X V.

CANTIQUE DE SIMEON.

Nunc dimittis, &c.

Bonheur de celui qui possede Jesus-Christ.

*SEIGNEUR, puisqu'aujourd'hui tu remplis ta promesse,
Ma course est terminée, & j'expire content.
Mes yeux ont vu . . . mon cœur tressaille d'allégresse!
Ils ont vu le Sauveur que l'Univers attend.

Mes desirs sont remplis. Dieu juste que j'adore,
Tu me l'avois promis, & tu me l'as montré.
Fortuné Siméon! je vois briller l'aurore,
Du salut qu'aux humains ta grace a préparé!

Cet Astre aux Nations va porter la lumiere;
Il va sur les Gentils répandre un nouveau jour,
Et de son peuple heureux éclairant la carriere,
Il sera d'Israël & la gloire & l'amour.

TE DEUM LAUDAMUS.

NOTRE voix te bénit, notre cœur te révere,
Grand Dieu, souverain Maître, inconcevable Pere,
Tes enfans répandus en cent climats divers,
T'adorent comme Roi de ce grand Univers.

Ces célestes Esprits qui vivent de toi-même,
Relevent à l'envi ta puissance suprême.
Des Trônes, des Vertus les chœurs étincelans,
Les sages Chérubins, les Seraphins brulans,
Chantent dans les concerts de leurs voix enflammées,
Saint, Saint, Saint est le Dieu, le Seigneur des armées.
Ta grandeur invisible, & visible en tous lieux,
Remplit le vaste enclos de la Terre & des Cieux.
Les Envoyés du Verbe, eux qui l'ont fait connoître;
Les Prophêtes dont l'œil vit ce qui devoit être,
Et de tes saints Martyrs l'escadron généreux;
Rendent gloire à ton Nom qui les rend bienheureux.
Du midi jusqu'au nord, de l'Inde jusqu'au Tage,
L'Eglise une en tous lieux, rend un céleste hommage
A toi, Pere éternel, source de majesté,
A ton unique Fils, rayon de ta clarté;
A ton Esprit divin, qui par ses saintes flâmes
Guérit seul tous nos maux, & console nos ames.
O Jesus, Roi de gloire, égal au Dieu très-haut,
Miroir de sa splendeur, sans tache & sans défaut,
Tu n'as pas dédaigné pour sauver tout le monde,
D'entrer dans l'humble sein d'une Vierge féconde:
Vainqueur même en la Croix d'un bras puissant & fort
En mourant tu brisas l'aiguillon de la mort;
Et sortant du tombeau, tu rouvris aux fideles,
Du céleste Palais les portes éternelles.
Tu regnes dans le Ciel, assis au plus haut lieu,
Dans la gloire du Pere, à la droite de Dieu;
Et nous croyons qu'un jour armé de ton tonnerre,
Tu viendras dans les airs juger toute la terre.
Combats donc pour les tiens, & protege des Cieux
Tes captifs rachetés de ton sang précieux:
Mets-nous entre ces Saints que ton Pere te donne,
Pour porter avec toi ta royale Couronne:
Seigneur, sauve ton Peuple, assiste tes enfans,
Fais vaincre tes soldats, & les rends triomphans.

Avant que le grand aſtre ouvre au Ciel ſa carriere,
Nos voix pour te bénir préviennent la lumiere :
Guide aujourd'hui nos pas, aide-nous à marcher ;
Pardonne nos péchés, garde-nous de pécher.
L'homme pour te ſervir n'ayant rien de ſoi-même,
Toute notre eſpérance eſt ta bonté ſuprême :
C'eſt notre unique appui, notre bien, notre paix,
Qui n'eſpere qu'en toi, ne périra jamais.

L'EUCHARISTIE,

CANTIQUE

tiré de la Proſe.

Lauda, Sion, ſalvatorem, &c.

DEs plus brillantes fleurs couronne tes portiques ;
Juſqu'aux plus haut des Cieux fais voler tes Cantiques ;
Dans ton Epoux, Sion, bénis ton Rédempteur.
Unis, Epouſe heureuſe, aux concerts de ſes Anges,
Unis tes vœux & tes louanges,
Pour célébrer ton Chef, ton Pere, & ton Paſteur.

Lorſqu'à ſa Table il te convie,
Chante ſur-tout dans ce grand jour
Ce Pain vivant, ce Pain de vie,
Gage éternel de ſon amour.
Cet Aliment inaltérable,
Des plaiſirs purs, ſource adorable,

De ton ſalut germe immortel ;
Ce Pain ſacré, c'eſt ton Dieu même,
Qui voilant ſa Grandeur ſuprême,
S'offre à ta foi ſur cet Autel !

C'étoit peu de ſubir la mort la plus funeſte ;
Son dernier jour l'a vu dans ce préſent céleſte
De ſa magnificence épuiſer les tréſors ;
De ce don précieux le jour ſe renouvelle :
D'une allégreſſe univerſelle
Fais triompher la pompe, éclater les tranſports.

Offert ſur la Table myſtique,
L'Agneau de la nouvelle loi
Termine enfin la Pâque antique
Qui figuroit ton nouveau Roi :
Diſparoiſſez, loi rigoureuſe :
Une alliance plus heureuſe,
Et vous efface & vous remplit ;
L'objet réel ſuccéde à l'ombre,
Le jour brillant à la nuit ſombre ;
Tout eſt nouveau, tout s'accomplit.

Ce qu'il fait en mourant pour des enfans qu'il aime,
Eſt un ordre éternel qu'il te preſcrit lui-même
De conſacrer ſon Corps pour les fils des humains ;
En tous lieux reproduit, l'Auteur de la nature,
Leur Dieu ! devient (*a*) leur nourriture,
Et s'offre (*b*) encor pour eux dans tes auguſtes mains.

Tu dis : le Verbe à ta parole
Deſcend du firmament ;
Il eſt déja ſous ce ſymbole
Où je ne vois qu'un aliment ;

(a) *Le Sacrement.*
(b) *Le Sacrifice.*

Des dons offerts au ſacrifice ,
Il fait (*c*) ce Corps , ce Sang propice ,
Qu'il immola pour ma rançon ;
L'œil ſe méprend , l'eſprit chancelle ;
Mais de la foi l'appui fidele
Vient au ſecours de ma raiſon.

Quels prodiges cachés ſous ces vaines eſpeces !
Quels bienfaits il y joint ! quelles tendres promeſſes !...
Fuyez , folles erreurs du novateur altier !
Un Dieu parle, & je crois : ſon ſang eſt mon breuvage ;
Sa chair , un mets ; & ſans partage
Par-tout ſéparément le Chriſt eſt tout entier.

Dans ſa ſubſtance incorruptible ;
Vivant , & tel qu'il fut formé ,
Son corps demeure indeſtructible ;
Mangé , ſans être conſumé :
Loin de moi le trouble & la crainte ,
Le ſigne ſeul ſouffre l'atteinte ,
Jamais l'objet ne ſe diſſout ;
Rien n'eſt rompu que l'apparence ,
La moindre part ſans différence
Me préſente autant que le tout.

Le partage eſt égal pour un ſeul ou pour mille ;
En tout temps ſa bonté m'offre un accès facile .... :
Quelle condeſcendance ! & quelle eſt ma ferveur !
Combien, Dieu bienfaiſant, t'ai-je oppoſé d'obſtacles,
Juſqu'au pied de ces Tabernacles
Où le plus tendre amour s'épuiſe en ma faveur !

(c) *La Tranſubſtantiation. Hymne* : Pange lingua. ℣. 4.

Tous ont part au banquet auguste;
Tu connois leur état divers;
Le même œil fixé sur le Juste,
Interroge aussi le pervers....
De ton sang quel peuple innombrable
Partage la coupe adorable!....
Mais qu'ils différent dans leur sort!
De quels effets elle est suivie!
Le Juste tremble, & boit la vie!
L'Impie affronte & boit la mort!

Ce Fils, qu'en sacrifice un pere offrit lui-même;
Ce Sang qui de l'Hébreu détourna l'anathême;
Ce Pain, dont le désert vit nourrir nos ayeux:
Tous ces faits éclatans, ces prodiges antiques,
Sont les figures magnifiques
Du mystere ineffable accompli sous nos yeux.

Je te salue, ô Pain de l'Ange,
Aujourd'hui Pain du Voyageur....
Toi que j'adore & que je mange,
Défends-moi contre un Dieu vengeur....;
Loin de toi l'impur, le profane,
Festin sacré! divine Manne!
Pain réservé pour les enfans!...
Dieu caché, pour qui je soupire,
Quand te verrai-je en ton empire
Dans l'éclat des Saints triomphans!

A mes besoins divers tu livres (a) tout ton Être:
Naissant, (b) tu rends égaux, & l'Esclave, & le Maître;

(a) *Saint Bernard.*
(b) *Hymn.* Verbum supernum. ℣. 4.

Tu t'offres dans ta Cène à mon amour surpris ;
Ta vie, à t'imiter & m'instruit & m'anime :
Mourant, tu deviens ma victime ;
Dans ta gloire, toi-même es ma gloire & mon prix.

Quels bienfaits ! quel amour extrême !
Par un attrait toujours vainqueur
Fais qu'à mon tour, fais que je t'aime ;
Dans cet amour fixe mon cœur.
Dieu puissant, soutiens ma foiblesse.
A mes desirs livre sans cesse
Ce Pain, ce Vin, qui font les forts.
Que toujours avide, altérée
Dans ton sein mon ame enivrée
S'élance enfin dans ses transports !

M. DE BOLOGNE.

FIN.

De l'Imprimerie de PIERRE-ALEXANDRE
LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.

TABLE ALPHABETIQUE

DES PSEAUMES.

TABLE DES CANTIQUES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chanchelier, *les Pſeaumes traduits en vers par les meilleurs Poëtes.* Le Lecteur aura lieu d'être ſatisfait des corrections & additions dont l'Editeur a enrichi cette ſeconde édition.

A Paris, ce premier Avril 1761.

J. TAMPONET, Doyen de la Faculté de Théologie de Paris.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: notre Amé le Sieur MONCHABLON, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer, & donner au Public un Livre qui a pour titre, *les Pſeaumes traduits en vers par les meilleurs Poëtes François, recueillis par M. MONCHABLON, corrigés & augmentés.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, *pendant le temps*

de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente, l'imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sr. DELAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Marly le vingt-neuvieme jour

du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixante-un, & de notre Regne le quarante sixieme.
Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 324. fol. 181, conformément au Reglement de 1723, qui fait défenses, art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires, prescrits par l'article 108 du même Reglement. A Paris, ce 8 Juin 1761.

G. SAUGRAIN, *Syndic.*

